Cinquième Édition

MALHEUR

AUX

PAUVRES!

PAR

ALEXIS BOUVIER



PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

MALHEUR

AUX

PAUVRES!

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie

19, RUE MONTPARNASSE, 19

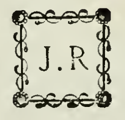
MALHEUR

AUX

PAUVRES!

PAR

ALEXIS BOUVIER



PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

PRÉFACE

L'homme qui a écrit le livre qu'on va lire est mon ami depuis quinze ans. Il en a, d'âge, à peu près quarante, à cette heure. Depuis l'adolescence, il produit; son œuvre est considérable. Il m'apporte aujourd'hui son nouveau-né, me prie d'en être le parrain, de le présenter au lecteur. Je laisse un instant mes outils familiers, la palette et le crayon, pour accepter l'honneur disproportionné, mais affectueux, qui m'est offert.

Alexis Bouvier, de race gauloise et de souche laborieuse, fait effort de sa pensée, après avoir

travaillé de ses bras; son enfance a connu le dur apprentissage des ateliers où se monte le bronze.

Il a gardé, de ces âpres commencements, la puissance de la chair, endurcie au heurt du métal, la sensibilité du cœur, attendri au spectacle, au partage de la peine ouvrière.

Puisque l'idéal a triomphé dans ses instincts, puisqu'il a fallu, par ordre de nature, qu'il délaissât l'étau pour l'encrier, nul, mieux que lui, ne devait parler du peuple, et pour le peuple. Il en est. Nous en sommes : — *Quorum pars.*

Je l'ai vu presque débuter, à l'*Événement,* à la *Rue,* par des études de style : petits tableaux tourmentés ou délicats, citadins ou rustiques, sentant l'herbe ou le pavé, mais toujours empruntés à ses sensations personnelles. Il a commencé, comme il faut, par explorer ce coin d'intimité, vécu, pour l'expression duquel tout homme intelligent trouve en soi, plus facilement, des ressources d'éloquence, de sincérité. Il a passé ainsi quelques années à assurer entre ses doigts l'instrument, à l'assouplir, le dompter.

Mais ces premiers exercices, très honorables

pour un dilettante, un ciseleur de mots, un *Parnassien* si vous voulez, ne pouvaient longtemps satisfaire une imagination ardente, un tempérament de lutteur. Aussitôt la plume conquise, Alexis Bouvier se jeta résolument dans le grand roman, l'histoire humaine, incessamment pareille, dramatique et nouvelle toujours, où l'entraînait l'admiration de ces devanciers illustres : Frédéric Soulié, Eugène Sue, Alexandre Dumas.

Il est entré dans le champ de ces grands moissonneurs, alors qu'ils avaient accompli déjà leur gigantesque tâche. On aurait cru difficilement qu'il trouverait à glaner derrière eux. Mais lui, sans trouble, a tracé hardiment son sillon, l'a ensemencé de sa propre graine. Il récolte aujourd'hui. Sa gerbe est belle : *Auguste Manette*, la *Femme du Mort*, le *Mouchard*, le *Mariage d'un Forçat*, la *Belle Grêlée*, tant d'autres récits vigoureusement imaginés, construits ingénieusement, passionnément précipités au dénouement... Quarante éditions de la *Grande Iza* n'en ont pas épuisé le succès !

En ses commencements, sa fièvre de créer, et la nécessité de vivre, — notez qu'il est entré nu

dans la carrière, sans aide, sans ressources, — Alexis Bouvier, peut-être, a jeté pêle-mêle au creuset de la production les éléments de son œuvre, sans en éprouver toujours le métal, indifférent, quelquefois, au titre de l'alliage.

Il est, aujourd'hui, dans sa rayonnante maturité, en pleine possession de sa force, assuré de son pain par quinze années d'incessant labeur; il est maître de son temps, peut choisir son heure et revient au souci de la forme et de la perfection littéraires.

« Malheur aux Pauvres » est de cette coulée nouvelle.

Aux personnes qui seraient tentées, après lecture de ce livre, de le comparer à l'*Assommoir*, je dois déclarer tout de suite qu'il avait été conçu et exécuté bien avant la publication du chef-d'œuvre naturaliste. La conception et le sens moral en sont d'ailleurs bien différents.

L'auteur de *Malheur aux Pauvres!* fait jaillir le drame de la fatalité sociale et n'en accuse point le tempérament du peuple, qu'il croit honnête et vaillant. Il ne saurait admettre que l'ou-

vrier, l'ouvrière tombent, sans recours, en prostitution ou en démence, parce qu'ils auront ouvert une boutique de blanchisserie, mangé une oie. L'auteur est franchement républicain, socialiste et humain.

En conséquence, avec ce livre, Alexis Bouvier entre en ligne avec les maîtres actuels de la littérature française, les Flaubert, les Goncourt, les Daudet, les Vallès, les Zola. Il y tiendra vaillamment son rang, car, en dehors des qualités d'exécution qui sont l'apanage de ces triomphants, il tient de naissance des vertus qui manquent à plusieurs, le génie inventif, la belle humeur, la santé.

Certes, n'est-ce pas un médiocre mérite, — et faut-il, pour y atteindre, toute la sécurité matérielle, — que d'enserrer la pensée en sa forme précise, et de la jeter, rugissante ou sereine, au public, tantôt hachée et violente, mâchée comme la cartouche aux dents des vainqueurs d'autrefois, et tantôt vêtue de la splendeur des périodes, grande dame, gravissant majestueuse le vertigineux escalier de l'Idéal, faisant onduler et res-

plendir, de degré en degré, sa traîne somptueuse?

Mais encore faut-il que cette magnificence d'enveloppe habille une rêverie utile, ou, tout au moins, généreuse.

Eh bien! j'ai peine à le constater, depuis vingt ans, une fièvre triste s'est emparée des esprits les mieux doués, une sorte de curiosité macabre, une manie d'analyse décourageante, écœurante.

Est-il bien nécessaire de nous ramener sans cesse à la contemplation méticuleuse de nos infirmités, sans y ajouter un mot de consolation? Que penseriez-vous d'une autopsie, présentée comme objet de récréation, dans un salon? Ne sommes-nous pas bien assez éclairés sur nos maux, si le remède n'en suit pas la démonstration? Je fais peu de cas du médecin qui ne possède que le diagnostic. J'adore la science qui m'élève, je hais celle qui m'aplatit. Tout cet étalage prétentieux d'horreurs fouillées minutieusement, où se complaisent nos chirurgiens de lettres, m'assomme et me désespère.

Et, en résumé, si la vie est si laide, pourquoi vivre ? Voilà où conduirait la contemplation obstinée du néant de toute chose : au suicide !

Ah ! qu'elle est loin envolée, la manne que nous avaient versée les prophètes ! Qu'elle est devenue amère, la coupe à boire ! Le joyeux et rouge vin de France, lui-même, tourne à l'absinthe.

Est-ce à dire que je demande à retourner aux errements anciens, que j'ignore à quel point la science positive a rendu impossibles, ridicules, tous les mirages de commande qui suffisaient jadis à entretenir la foi, la confiance, la sève ?

Assurément non ; mais je demande qu'on nous rende le courage, l'enthousiasme, non avec les billevesées mythologiques dont le bon sens moderne fait justice, mais par l'amour et l'exaltation du beau et du bien, par la condamnation du mal, par l'oubli de la laideur.

Autrefois, les capitaines trouvèrent des accents pour entraîner des peuples à la mort ; l'artiste, aujourd'hui, a mission de réveiller ces accents, pour aider à vivre l'humanité.

Ce doit être le vœu de tous les écrivains penseurs.

Nul n'a droit de porter atteinte à ce patrimoine sacré, dévolu à tous les hommes : l'Espérance.

Et c'est pour cela que je tiens à rendre à Bouvier l'hommage qui lui est dû, que tant de succès ont proclamé déjà.

Son œuvre est viril et consolant. Il constate le mal, mais l'écrase ; il honore le travail, la vertu, relève les affligés, combat les méchants, fortifie et console, instruit en amusant, se hausse à la taille du devoir, se penche au niveau des foules, pénètre et éclaire.

Il est utile et probe et donne la joie de vivre. On y entend parler haut l'honneur, sonner les baisers « gloutons et savoureux » dont parle Montaigne ; on y mange un lapin, quelquefois, au frais de la tonnelle, ou sous le rideau léger des acacias en fleur ; le vin bleu rit dans les verres ; un rayon de soleil, à chaque instant, illumine les pages du livre.

Le pain intellectuel qu'il boulange pour le

monde est d'une pâte saine, d'un levain généreux.

Enfant du peuple, je le répète, Alexis voit le peuple et l'aime comme il est, non en curieux, mais en frère, et le peint comme il le sent, naïf, ignorant, malheureux, toujours sincère dans ses élans héroïques, ses faiblesses désespérées, ses robustes amours, ses colères vite apaisées, son éternelle pauvreté.

Cette pauvreté surtout, la replacera-t-on jamais assez sous le regard des heureux? Cette misère qui arracha le mot d'effrayante éloquence que voici aux lèvres noires de poudre d'un insurgé qu'Arago, en 1848, interrogeait sur son nom :

— Je m'appelle *Las de vivre!*

Malheur aux Pauvres! Je n'analyserai point le roman qu'on va lire sous ce titre; je craindrais d'en déflorer l'intérêt poignant qui est une de ses beautés.

J'ai voulu seulement, à l'heure où mon vieux camarade, séparé de moi par toute la largeur de Paris, prend la minute de loisir qui succède à une lourde tâche accomplie, interrompre un instant

mon labeur, pour lui tendre la main par-dessus les ponts et lui dire :

Recommence; augmente encore et toujours l'honneur que tu viens d'acquérir, en accomplissant les deux grands devoirs éternels de l'artiste : une œuvre vaillante, une bonne action !

ANDRÉ GILL.

Janvier 1880.

MALHEUR AUX PAUVRES!

PREMIÈRE PARTIE

DE L'AMOUR A LA HONTE

I

COMMENT S'AIMENT LES PAUVRES.

Denis Mérit était un ouvrier monteur en bronze. Dans les ateliers, on l'appelait le Normand, parce qu'il était né à Trouville.

Sans parents; à l'âge de dix ans, il était venu à Paris, envoyé par d'anciens amis de son père, des matelots, qui l'avaient recueilli lors de la catastrophe qui l'avait fait orphelin.

Ces matelots avaient fait une collecte entre eux, et a joignant au produit de la vente du simple mobilier du père, ils avaient eu l'argent nécessaire pour placer l'enfant dans un orphelinat! Le petit avait horreur de la mer peut-être parce qu'elle lui avait pris toute sa fa-

mille. Quand il sut lire, écrire et compter, on trouva qu'il en savait assez pour être pauvre et on l'envoya à Paris où il fut placé en apprentissage chez un façonnier monteur. Il mit quatre ans pour apprendre à gagner trois francs cinquante par jour, et l'on trouvait que c'était joli, puisque les anciens, qui avaient déjà douze et quinze ans d'atelier, ne gagnaient que six francs et six francs dix sous!...

Mais le petit Denis se trouvait heureux de son mince salaire, et le premier mois il s'était installé dans sa chambre. Oh! ce n'était pas un palais... Il avait loué, passage de l'Orillon, une petite mansarde au cinquième étage pour quatre-vingts francs par an. La mansarde était très propre à la rêverie; elle était éclairée par une fenêtre à tabatière, qui donnait sur le... ciel... C'était toute la vue. Elle suffisait à Denis. Pendant son premier mois, il avait demandé à son patron la permission de coucher à l'atelier, comme il le faisait chaque soir, dans son lit de sangle. Le père Lançard le lui avait permis. Alors Denis avait bâti son plan : — on était en hiver, on faisait des *quarts*, en plus de la journée, et les quarts étaient payés vingt sous; plus, on faisait deux *quarts* le dimanche, ce qui faisait pour sa semaine, de six jours et demi, vingt-neuf francs. Il n'était pas Normand pour rien! il comptait. Il dépensait pour vivre vingt sous le matin, vingt sous le soir. Soit quatorze francs pour sa semaine. Vingt sous de blanchissage. Quinze francs!... Pendant cinq semaines il ne dépensa pas un liard en dehors de son compte; il avait économisé soixante francs... Dix francs étaient passés... où?... Dame, il avait quinze ans!...

Il avait son matelas d'apprenti, il s'acheta un lit de fer, de quinze francs, des draps et une couverture de

coton, une table, une chaise ; il paya vingt francs d'avance, son terme, et deux francs de denier à Dieu. Et il lui restait deux francs vingt lorsqu'il s'installa dans sa chambre... Eh bien..., de sa vie le pauvre garçon n'eut une aussi grande joie ! Il se trouvait riche ! Il était chez lui? il avait sa chambre, — et *qui ne devait rien à personne*, — comme il disait. Avec quel bonheur il s'asseyait sur sa chaise... Comme il se trouvait bien couché dans son lit... Et sa clef, il l'aurait volontiers montrée à tout le monde ; pour se moucher, il tirait sa clef, — presque une enseigne de serrurier, — la plaçait devant lui et la remettait sur son mouchoir.

Et lorsqu'un camarade d'atelier demandait :

— Qu'est-ce que c'est que cette cisaille-là?

— C'est la clef de ma chambre, disait-il heureux.

Ceux qui commencent ainsi leur entrée dans la vie laborieuse du travailleur sont des économes. Aussi, en moins de deux ans, le petit Normand avait-il pour un pauvre une petite chambre gentiment meublée ; ouvrier sérieux, ayant horreur du vin, — il était du pays du cidre — et il avait dix-sept ans, — il était sans cesse à l'atelier ; si bien qu'à dix-huit ans il gagnait ses cinq francs par jour.

C'est alors que germa dans le cerveau du petit Normand ce singulier raisonnement :

Je gagne cinq francs par jour, j'arrive bien juste à satisfaire à tous mes besoins ; si je perdais du temps ou si je chômais, je ne pourrais pas me suffire... Mais enfin, dans ma situation, je ne suis pas malheureux... Que vais-je faire? Si je me mariais ! Ma femme sera une ouvrière qui gagnera à peine sa vie ; du jour où nous aurons des enfants..., il faudra que je suffise aux deux... Eh bien, c'est très simple, j'ai le nécessaire à peine, bah ! je m'en priverai, mais je me marierai !..

Et tout plein de cette logique, Denis le Normand se dit : Je voudrais bien trouver une femme.

Pas une seconde dans son cerveau n'était venue l'idée de trouver une femme apportant seulement son ménage ! Point. Il demandait son corps et ses bras... Il voulait lier sa misère à une autre misère... C'est sur leurs privations qu'ils feraient des économies. Il ne s'agissait plus que de trouver une femme. C'est ainsi que Denis rencontra un jour une blanchisseuse de fin, qui venait manger à la crémerie où il venait déjeuner; il lui offrit le café pour entrer en connaissance. Au bout de la semaine, le samedi, il savait que la belle blanchisseuse, qu'on appelait la Lavette, était une travailleuse gagnant trois francs par jour; elle restait chez son père, un Normand qui, au contraire de lui, avait horreur du cidre et n'aimait que le vin... Le nom la Lavette avait ennuyé Denis, et le samedi dont nous parlons, à onze heures du matin, dans la crémerie, rue Vieille-du-Temple, à côté de l'atelier, Denis avait offert un petit noir avec le petit verre à la grande blanchisseuse. Il se trouvait en face d'elle accoudée, l'admirant; ils se souriaient. Il lui demanda :

— C'est-y drôle que l'on vous appelle la Lavette... En voilà un nom...

— Oh! ce n'est pas mon nom, et, monsieur Normand, je ne veux pas que vous m'appeliez comme ça... ou je me fâcherai.

— Ah bien, elle est bonne celle-là... Mais je ne demande qu'à vous appeler autrement.

— Mon nom, c'est Yvette...

— Ah! c'est gentil!... Ah ! à la bonne heure. Je ne vous appellerai que comme ça... C'est-y bête les sobriquets... Je vous demande un peu..., la Lavette... Si vous ressemblez...

Ils se mirent à rire, elle en rougissant et en essuyant de son mouchoir ses belles lèvres noircies par le café...

— Mais, mamzelle Yvette, c'est comme moi, ils m'appellent tous le Normand... Mon nom, c'est Denis Mérit...

— Oh! je vous appellerai Denis...

— C'est pas un beau nom..., mais c'est mieux que le Normand...

— Oh! oui!...

Il y eut un silence. Denis ne savait comment continuer la conversation, et cependant il avait quelque chose à dire. Il fit un effort et demanda :

— Et votre père..., qu'est-ce qu'il fait?

— Je vous l'ai dit, il fait des boutons... de corne...

— Ah!... c'est un vieux métier, ça...

— Ah! oui, on gagne peu...

— Il aime à licher un peu, le vieux?...

— Oui... Qu'est-ce que vous voulez,.. il n'a plus que cela comme plaisir!...

— Oui... mais vous, ça ne doit pas vous amuser tout de même... de vivre comme ça...

— J'y suis habituée... et puis il n'y a pas longtemps encore, c'est l'année dernière... que nous avons perdu la mère...

— Mais le dimanche, qu'est-ce que vous faites?

— Vous savez que, dans notre métier, on travaille ce jour-là...

— Oui, mais pas le soir?...

— Non; le soir je rentre dîner chez nous... et je travaille pour moi.

— Le père est pas là?...

— Oh! non... Pauvre père, il n'a que ce jour-là pour s'amuser, il reste avec ses amis.

Denis offrit du cognac à la blanchisseuse qui refusa,

il s'en versa. Il voulait parler, il ne pouvait pas. La jeune fille, du bout des doigts, dessinait des lettres sur le marbre de la table avec les gouttes épaisses du café tombées des tasses. Après un long silence embarrassé, elle leva la tête, regarda l'heure et dit en s'apprêtant à se lever :

— Oh! il est midi... Au revoir, monsieur Denis...

Denis lui mit la main sur le bras pour l'empêcher de se lever, et il devint tout rouge en disant :

— Dites donc... si vous vouliez demain... au soir... je vous... parlerais...

Elle rougit aussi, et, se levant, elle dit :

— Je ne sortirais pas avec un jeune homme.

— Je ne parle pas de sortir ensemble... mais, des fois, vous dites que vous allez à l'Elysée...

— Oh! je ne vais pas à l'Élysée pour danser... C'est en face chez nous... et des fois, je vais y faire un tour...

— Oui... eh bien, mademoiselle Yvette, si vous y veniez... une minute demain... je vous parlerais... Mais, vous savez, c'est honnête ce que je dis.

— Je ne sais pas... je ne promets pas... Il est midi; au revoir, monsieur Denis.

Et la grande blanchisseuse lui ayant serré la main sortit, pendant que tout ému et tout rouge il se dirigeait vers le comptoir, pour solder son déjeuner.

Celle que l'on appelait si grossièrement la Lavette était une jolie fille; au reste, le sobriquet ne venait que de son nom ; enfant on l'appelait Vevette, à l'école Navette, à l'atelier Lavette... Il fallait l'amoureux pour rétablir le nom original : Yvette.

C'était une grande fille de dix-sept à dix-huit ans ; ses cheveux châtain blond avaient au soleil des reflets superbes, comme les marrons frais sortis de la cosse; elle

avait le teint un peu mat, bistreux autour des yeux, si bien que la paupière bordée de cils noirs semblait de velours, et que, dans le blanc laiteux, la prunelle d'un bleu foncé paraissait brune. Le nez fin était presque droit; la bouche, un peu grande, avait des lèvres épaisses et d'un rouge saignant; le menton bien rond avait une fossette et il se perdait dans un pli charmant d'où naissait le col robuste, blanc, allant aux épaules par des lignes superbes; la gorge était une splendeur!... Longue, élancée, mais non maigre ni grêle, sa gorge et ses hanches paraissaient trop fortes... Le bras était beau... mais les attaches étaient solides. Les mains fortes de la travailleuse, les pieds hauts, bien cambrés, n'avaient pas de prétention à la race; elle avait ce que dans le peuple on appelle : les abatis canailles... Sa taille lui donnait un air de langueur qu'elle perdait le fer à la main. C'était une très jolie fille, qui vivant dans l'atelier, où l'on se gêne peu pour parler, savait tout... Et c'est justement de ce qu'elle savait par ouï-dire qu'était venue sa force contre le vice. Elle vivait sa semaine dans l'atelier, et, chez elle, le dimanche, elle n'avait d'autre désir que la toilette de dimanche de l'ouvrière; sa conviction était que dans les toilettes extravagantes des cocottes elle aurait été ridicule.

Deux ou trois filles se faisaient blanchir chez sa patronne; elle avait pu juger de l'opulence superficielle de celles qu'elle appelait des entretenues... Que de fois elle avait été porter les jupons attendus pour aller au bal le soir... et avec quelle peine on arrachait l'argent!

Cette vie, jamais! Non, elle se l'était juré.

Elle voulait trouver un brave garçon, ouvrier comme elle; elle l'aimerait comme du pain! Chaque fois qu'on avait flâné autour d'elle, elle avait tout de suite éclairé

ceux qui se présentaient. Yvette avait remarqué le Normand, parce que, ayant vu sa mère mariée à un ivrogne, et s'étant promis de rester fille plutôt que d'être obligée d'en accepter un, chaque lundi, le Normand était là, ne perdant pas un jour, pas une heure... et elle avait encore remarqué qu'il mettait toujours de l'eau dans son vin... Maintenant, il y avait peut-être une autre raison pour le remarquer, c'est que le Normand était un soigneux; il avait toujours une blouse bien blanche, il avait un pantalon de velours à côtes collant qui dessinait sa jambe forte et nerveuse. C'était un grand gaillard gracieusement et vigoureusement bâti, peut-être un peu maigre. Mais il était jeune, il avait vingt-deux ans... L'œil était verdâtre, mais les cils bruns, très épais, en jetant leur ombre le rendaient brun; le nez un peu fort était bien dessiné, la bouche était petite et riante, les cheveux étaient châtain foncé, ils frisaient un peu et il les portait assez longs... Le teint était pâle, il avait même le samedi des teintes vertes, qu'amenait la poussière de la limaille, et qui, malgré les soins journaliers, nécessitaient un lavage plus sérieux.

La Lavette le trouvait très beau garçon

Le jour où, pour la première fois, il était venu s'asseoir à sa table, elle était devenue rouge jusqu'aux oreilles. Comme il était timide, il avait cru paraître plus dégagé en étant grossier; elle se fâcha et lui dit vertement qu'il la prenait pour une autre. Denis resta si confus... que ce fut elle qui dut l'aider à s'excuser.. Mais de ce jour, si on avait parlé un peu trop librement devant Yvette, il se serait fâché...

Denis aimait et ça n'avait pas été long!... Aussi, c'est tout joyeux qu'il regagna l'atelier, car il lui semblait bien que le regard d'Yvette avait promis le rendez-vous...

Le lendemain, bien endimanché dans la redingote étroite dont les manches bridaient sur le bras, étalant la montre et la chaîne d'argent ; en souliers vernis, les cheveux bien frisés, le chapeau rond, à bord cambré, un peu penché sur l'oreille, marchant raide et droit comme si ses vêtements étaient de zinc, il entrait à l'ouverture à l'Élysée... Il fit dix fois le tour du bal, croisant les femmes, les regardant toutes et n'en voyant aucune.

Vers dix heures, il aperçut Yvette ; elle était tête nue; mais, mon Dieu , qu'elle lui semblait jolie dans sa robe bleue !... Non, certainement, il n'y avait pas dans le bal une femme qu'on pût lui comparer...

— Bonjour, mademoiselle Yvette...

— Bonjour, monsieur Denis...

— C'est ça qui est gentil d'être venue..

Elle rougit et elle restait devant lui, qui, tout niais, lui tenait toujours la main...

— Si vous vouliez nous ferions un quadrille?

— Oh non, je ne danse jamais... que dans les bals de société...

— Et voulez-vous me donner le bras?

— Je ne peux pas rester longtemps, lui dit-elle en laissant prendre son bras... Nous allons faire le tour...

— Vous restez tout près d'ici ?

— Oui, presque en face... Moi, je suis un enfant du quartier... C'est pour cela que j'ai peur ici, parce que tout le monde me connaît.

— Mais vous n'avez rien à craindre, mademoiselle Yvette, je suis un honnête homme.

Il aurait été bien embarrassé d'expliquer pourquoi il disait ça, mais il fallait surtout parler. Cependant il ne pouvait rester ainsi... Déjà, ils avaient fait trois fois le tour, et il ne parlait toujours pas; sa langue restait

collée dans sa bouche, et quelques minutes auparavant, en l'attendant, il avait préparé ses phrases. De ce jour, tout devait être arrêté, conclu. Il fit un effort et dit :

— Mademoiselle Yvette... Vous devez vous ennuyer chez vous?...

— Dame, depuis la mort de la mère, ça n'est pas gai.

— Et alors il faudrait songer... à... Vous devez y penser?

— A quoi, monsieur Denis...

— Enfin je veux dire que les femmes ne peuvent pas vivre seules...

Elle le regarda et reprit.

— Vivre seule, mais!... il le faut... Je ne suis pas de celles dont vous parlez.

— Mais, mademoiselle Yvette..., je vous parle de vous marier.

— Ah! je croyais que vous vouliez dire autre chose...

— Ah bien! pour qui donc que vous me prenez...? Vous ne pensez pas à vous marier?

— Vous savez, c'est difficile pour une ouvrière, quand on n'a rien, si on veut trouver quelqu'un de convenable... Eh bien! la famille est difficile... et moi je n'ai rien...

— Vous êtes une ouvrière, vous gagnez bien votre vie.

— J'ai mes trois francs cinquante.

— Eh bien! dites donc, c'est pas peu... Je m'en contenterais, moi!

Et il se tut, n'osant en dire davantage... et espérant une réponse, ils continuèrent à marcher silencieux. Enfin Denis, domptant sa timidité, dit :

— Mademoiselle Yvette... si... moi... je voudrais bien me marier... Je gagne mes cent dix sous... et vous voudriez...

Yvette souriait en baissant les yeux... Ça enhardit le jeune homme, qui continua :

— Vous devez bien vous en douter..., moi je me sens de l'affection pour vous..., et il y a déjà longtemps, allez... Vous ne me répondez pas...

Ils marchaient plus lentement, tournant le dos à la porte. Denis attendait une réponse, lorsque tout à coup il reçut un violent coup de poing dans les épaules qui l'envoya rouler à deux pas de là ; on lui arrachait la jeune fille, et une voix furieuse criait :

— Qu'est-ce que c'est que cette vie-là ?

Un homme d'une soixantaine d'années, endimanché, poussait la grande blanchisseuse et lui montrait la porte...

— Comment, gourgandine, tu viens traîner ici... ! Monte un peu, je vas régler ça là-haut.

Et se dirigeant vers Denis, — qui venait de reconnaître le vieil ouvrier en boutons de corne — le père d'Yvette, il lui mit le doigt sous le nez en disant :

— Toi, si tu veux que je t'arrange le nez, tu n'as qu'à venir flâner par ici...

— Monsieur, vous avez tort...

— Qu'est-ce que tu dis? fit le vieux en levant la main.

Le garde municipal s'interposa, car on se rassemblait autour d'eux, et il les mit ensemble à la porte. Là, le père d'Yvette un peu décontenancé, revint vers Denis.

— Vous avez entendu..., eh bien ne vous y frottez pas...

— Monsieur, vous avez tort de me dire ça..., et si vous vouliez m'écouter, vous comprendriez.

— Je comprends que tu fais la cour à ma fille..

— C'est vrai... monsieur.

— Hein!

— Et lorsque vous m'avez bousculé, je priais Mlle Yvette de vous parler de moi.

Le vieil ouvrier regarda Denis dans les yeux... Il soutint le regard, et le premier lui dit :

— C'est bien vrai..., ça?

— Si vrai, que je vous demande de consentir à m'entendre... Si vous voulez, nous allons prendre quelque chose...

— Entrons..., mais pas là, fit-il en désignant le marchand de vin où Denis semblait vouloir entrer... C'est là que j'étais avec des amis quand on est venu me dire que Yevette était dans le bal.

Ils entrèrent, on trinqua. Denis, rendu hardi, raconta sa position, et finit par demander la main de Mlle Yvette... A quoi le vieil ouvrier répondit :

— Faudra voir; à demain, ici; ou j'irai peut-être vous trouver... C'est lundi demain.

Ils se serrèrent la main comme les meilleurs amis du monde. Et ils se quittèrent vers une heure du matin. Denis était absolument ivre; il se retrouva le lendemain couché sur son lit, tout habillé... Et quel mal de tête!

Depuis longtemps l'heure de se rendre à l'atelier était passée; mais, ce jour, il se donna congé. Il était tout heureux en sentant encore dans le dos l'endolorissement du coup de poing que lui avait appliqué le père Flamet, le vieil ouvrier en corne; c'est que le moment qu'il redoutait le plus était passé : celui de la présentation au père d'Yvette. La chose s'était faite d'une façon singulière; mais cela n'embarrassait pas Denis.

Le premier pas était fait, et c'est le jour même que la chose allait se décider. Décidé à ne pas travailler ce

jour, le jeune monteur se hâta de faire sa toilette, et de descendre à la crémerie où il devait retrouver le vieil ouvrier.

Lorsqu'il arriva, le père Flamet était déjà à table avec sa fille ; Denis tout rougissant alla lui tendre la main et prendre place près d'eux. Flamet lui dit aussitôt :

— J'y vais pas par quatre chemins, jeune homme, ce que vous m'avez dit hier est sérieux?

— Mais..., oui, monsieur Flamet...

— Alors asseyez-vous près de nous. Sans cela, vous concevez, que votre place ne serait pas là... Et que je ne voudrais pas passer pour ce que je ne suis pas... Vous voyez déjà comme ils regardent tout autour de nous.

En effet, les habitués ordinaires de la crémerie clignaient de l'œil, se poussaient le coude, et parlaient bas en se montrant le groupe; ce qui fit rougir Yvette lorsqu'elle s'en aperçut.

— Nous allons déjeuner et nous causerons.

— C'est ça.

Lorsque le garçon de la crémerie eut servi à chacun sa portion, le père Flamet, que ça ne gênait pas de parler la bouche pleine, lui dit :

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous voulez faire?... Il ne faut pas vous figurer que le mariage va vous rendre plus heureux.

— Oh ! si, monsieur Flamet.

— Oui, oui, je connais ça... C'est l'affaire du premier mois... Après, faut penser au sérieux... L'année d'ensuite on est trois..., et les pièces de cent sous ne valent plus que trois francs... Pour se marier, mon garçon, il faut faire abnégation de tout, il faut se dire, la rigolade est finie... Il faut travailler.

En toute autre circonstance, Yvette aurait dit à son pere qu'il aurait bien dû donner l'exemple de la morale qu'il prêchait... Mais c'était toute la valeur du vieil ouvrier. A l'atelier, on le dépeignait en disant : « Il fait tout à la conversation. »

Denis lui dit :

— Si j'avais le bonheur de plaire à Mlle Yvette..., je ne penserais qu'à travailler...

— Vous savez bien que vous lui plaisez..., puisque je vous ai pincé bras dessus, bras dessous; c'est pas par la force qu'elle se trouvait là... Je n'ai rien dit hier, parce que vous m'avez parlé... J'ai demandé ce matin à Yvette si elle avait l'idée de ce mariage, elle m'a dit oui! Je ne serais pas assez bête pour aller contre son goût..., si toutefois je vois que la situation est possible...

— Mon Dieu, monsieur Flamet, dit Denis embarrassé..., je suis orphelin, je suis un travailleur; la preuve, c'est que j'ai toujours resté dans la même maison, chez M. Lançard, qui est mon patron d'apprentissage... Depuis quinze jours, j'ai mes cinq francs cinquante... J'ai un petit ménage qui ne doit rien à personne, et quand vous voudrez le voir... Pas un sou de dettes...

— Ça, c'est bien! Mais, vous savez, mon garçon, il ne faut pas compter sur moi; je me fais vieux, je n'ai rien et je gagne juste pour moi... Je ne serai pas à charge à mes enfants. Non, je sais où aller quand je ne pourrai plus travailler. La petite a été élevée par ma défunte dans l'honnêteté et le travail; elle gagne une petite journée, mais, quand on est comme elle une femme de ménage, ça suffit. D'abord, c'est pas sur le travail de la femme qu'un homme doit compter. Alors,

quand les enfants viennent, la maison ne vivrait plus parce que la femme nourrirait...

— Ça, certainement

— Monsieur Denis..., vous aimez Yvette..., pour de vrai?

— Oh! oui, monsieur, répondit Denis avec chaleur, en couvrant Yvette d'un regard qui la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux...

— Et toi, Yvette?

La grande fille était bien embarrassée : elle n'osait pas dire le mot juste, qui lui semblait bien brutal, et elle répondit les yeux baissés et avec un sourire bêta :

— Certainement que M. Denis ne me déplairait pas!...

— Eh! parle donc, que diable! on ne t'entend pas... On ne va pas te manger...

— Mais, papa, je dis que M. Denis me paraît convenable...

— Tout ça, c'est des mots!... Il ne faut pas tourner autour... C'est pas moi qui ai été le chercher... Tu me l'amenais... Il me dit : « Père Flamet, j'aime votre fille. je suis un honnête homme, je suis un travailleur..., je m'engage à la rendre heureuse... Voulez-vous me la donner pour femme?... » C'est ce que vous dites, n'est-il pas vrai?

— Oh oui, oui, monsieur Flamet! dit Denis avec des tressaillements, en chargeant son regard dirigé sur la grande blanchisseuse de tout l'amour dont son cœur était plein.

— Maintenant, à ton tour. Aimes-tu M. Denis?...

— Oui! répondit Yvette d'une voix à peine perceptible, mais qui entra dans les oreilles du jeune ouvrier et amena sur son visage un radieux sourire.

— Bon, tu l'aimes, et tu acceptes de devenir sa

femme; tu seras ce que ta mère était à la maison?...

— Oh oui, père, dit-elle d'une voix distincte, en relevant fièrement la tête. Je serai toujours une honnête femme...

— Eh bien, mes enfants..., je vous donne mon consentement... Nous allons nous occuper de ça..., je suis pour les choses qui ne traînent pas... Mais il y a des grosses dépenses, et il faut qu'on ait le temps de faire des économies.

— Oh! mais j'ai quelques économies...., dit Denis.

A son tour le vieil ouvrier rougit..., c'était lui qui gardait les économies de sa fille, et dame! il n'en restait guère. Il dit, embarrassé :

— C'est très bien, ça vous fait honneur... Voyons, Yvette, mon enfant, maintenant c'est toi que ça intéresse..., tu fixeras la date.

Yvette regarda Denis; elle vit qu'ils étaient aussi pressés l'un que l'autre, et elle dit :

— Dame, dans un mois!...

— Un mois..., ça vous va-t-il?

— Plus tôt, si l'on veut...

— Oui, vous avez des économies, vous! fit le vieil ouvrier en lui tapant familièrement sur l'épaule, et en éclatant de rire de sa plaisanterie.

— Allons, mes enfants!..., je paye une bonne bouteille que nous allons boire à votre bonheur... Et, voyez-vous, Denis, ce n'est pas parce qu'elle est là, mais c'est un trésor que cette enfant-là... Ça a été bien élevé, c'est honnête, travailleur, femme de ménage, de l'ordre, et ça aimait les parents..., ça aimera son homme et son ménage...

Yvette était rouge comme une guigne; le vieil ouvrier continua :

— Je n'ai que cet enfant-là, je n'ai rien à dire d'elle. Hier, vous avez vu ma colère...; c'est que c'était la première fois que ça arrivait, et ça m'avait secoué... Nous n'aurions pas eu la petite explication..., ça ne se serait pas passé comme ça... La mère est morte, la pauvre sainte et chère femme, mais le vieux veille... Il n'en était de rien, puisque tout est entendu.

— Vous m'avez collé un rude coup de poing, mais je ne vous en veux pas, monsieur Flamet...

— Eh bien, mon petit, j'aime ma fille; et si je voyais ma fille entre les pattes d'un mauvais gars... Ah! vous savez, y n'y aurait pas de mais qui tienne... Vous avez vu que je suis encore d'attaque... Je ne vous dis que ça...

— Vous pouvez être tranquille, monsieur Flamet! Est-ce que vous craignez ça, vous, mamzelle Yvette?

— Oh non, monsieur Denis...

Et ils échangèrent un long regard, plein d'amour et de passion.

— Ah! voici la bouteille, dit le père Flamet en se retournant... Tiens, tout le monde est parti...

— Oh! exclama Yvette, déjà deux heures... Comme le temps passe...

— Tu n'iras pas travailler aujourd'hui... puisque ce sont vos fiançailles... Tu perdras une demi-journée.

— Oh oui, mamzelle Yvette! passons la journée ensemble...

— Ah! ah! vous allez déjà vous faire voir vos défauts...

— Nous n'en avons pas..., dit en riant Denis...

— C'est ce que je disais à défunte sa pauvre mère... et c'était vrai; mais il en est venu depuis. Allons, à la vôtre, les enfants! reprit le père Flamet en offrant les

verres qu'il venait d'emplir et en tendant le sien... A votre bonheur et à votre réussite.

Le verre fut vidé d'un trait. On consomma plusieurs bouteilles en causant toujours du mariage... et le soir on remonta dîner à Ménilmontant; c'est Denis qui offrait le repas et la soirée au théâtre de Belleville.

Avec quelle joie, sur l'ordre du père Flamet, il offrit son bras à sa *future!* comme il était fier et heureux de la conduire!... Il se tenait droit, superbe, pressant amoureusement le bras sous le sien, échangeant de temps à autre un regard et un sourire sans parler; et qu'il était heureux des murmures flatteurs qu'il entendait sur leur passage!... C'est qu'Yvette était bien véritablement jolie; elle était ravissante, la blonde enfant! Ses cheveux, qu'elle secouait en tendant son cou un peu long, flottaient sous le vent tiède du soir; le bonheur resplendissait sur son visage; elle avait du rose sur les joues et du soleil dans les yeux.

Le père Flamet, l'œil émérillonné, le bout du nez un peu rouge — c'est que si les amoureux avaient oublié de vider leur verre, lui n'avait aucune raison d'avoir cette réserve, puisqu'il fêtait le bonheur de son enfant — et la pipe à la bouche marchait derrière eux. Au fond, le père Flamet, qui aimait bien sa fille, assurément n'était pas fâché d'être débarrassé d'une tutelle gênante pour un homme, et d'autre part de se retrouver libre et dégagé de la réserve qu'il s'efforçait d'observer ayant sa fille chez lui. Et puis Denis lui plaisait et il trouvait originale la façon dont ils étaient entrés en connaissance; il était convaincu qu'il s'était montré sous un jour qui commandait le respect dans l'avenir.

Ils allèrent dîner aux Vendanges de Bergerac, sous un bosquet sombre, dans un jardin qui semble avoir

été planté dans une cave, où les plantes parietaires qui devraient couvrir les berceaux, sortent chétives de la terre pour mourir presque sans feuilles; le lierre seul s'étendait abondant sur les treillages. Le père Flamet aimait le bergerac, il en goûta consciencieusement. On se rendit après, le soir, au théâtre de Belleville ; là, le vieil ouvrier dit à son futur gendre :

— Vous savez, Denis, je ne suis pas très amateur de comédie, moi... Si ça ne vous fait rien, vous allez entrer là avec ma fille, qui s'en donne à pleurer; vous verrez ça... Ça vous fait faire des économies... Moi, je vous attends là au coin, devant un bon verre de vin... Vous viendrez vous rafraîchir aux entr'actes... Je ne m'ennuie pas dans ma société.

Denis insista pour la forme, parce que c'était lui qui offrait la partie, mais au fond il était ravi... Étant trois, il ne voulait prendre que des parterres, mais se trouvant seul avec Yvette, il prit des fauteuils de première...

On jouait un drame bien sombre où deux pauvres jeunes amoureux s'adorant étaient sans cesse poursuivis par les manœuvres déloyales du troisième rôle... A la première scène d'amour, Denis tenait la main d'Yvette, et chaque fois que l'amoureux annonçait à la victime qu'il l'aimerait malgré tout, qu'il la défendrait contre tous, il lui pressait la main et son regard cherchait le sien pour lui assurer qu'il était prêt à en faire autant. Yvette pleurait, en rendant la pression, et elle était heureuse de voir que Denis, de temps en temps, feignait de se moucher pour dissimuler ses larmes. Elle se disait :

— Il a bon cœur!

Elle était charmante, Yvette, échauffée par cette

atmosphère étouffante; le rouge vif des joues ressortait sur la pâleur rose de son teint; son œil brillait dans l'humidité de ses larmes, ses cheveux un peu dépeignés étaient plus brillants, et son bonnet, bien propre, laissait tomber ses brides sur le haut du corsage, qu'elle avait ouvert en haut... L'obligation d'être étroitement assise, l'émotion constante qui la secouait, avaient amené en elle une langueur qui se manifestait par un abandon plein de révélations voluptueuses qui charmaient Denis et souvent faisaient tourner la tête des voisins... A chaque entr'acte, ils descendaient, et ils allaient trinquer avec le père. Flamet ayant trouvé un ami, jouait avec lui au piquet. Il avait fait servir un saladier de vin sucré; il leur en offrit un verre... et, pour expliquer la liberté qu'il laissait à sa fille, il présenta Denis à son ami en lui disant :

— C'est mon futur gendre.

A ce mot, Denis l'aurait volontiers embrassé. A mesure que la pièce s'avançait, le père Flamet avait le regard plus vague, et les deux jeunes gens, plus libres depuis que leur mariage était décidé, se livraient davantage...

Lorsque le spectacle fut terminé, on alla chercher le père Flamet. Denis fut obligé de prendre d'un côté le bras du vieil ouvrier et de le ramener... Il avait perdu, et il avait bu de mauvais vin... Il était d'exécrable humeur, et il défendit aux jeunes gens de causer à la porte... Denis espérait un baiser... Yvette lui désigna son père de l'œil, et, lui prenant la main, lui dit tout bas :

— A demain!

Le père Flamet la fit monter la première pour ouvrir la porte et allumer la lampe. Il mit plus d'un quart

d'heure à rentrer, s'arrêtant sur les carrés, dans le milieu des couloirs, et répétant :

— J'ai dit oui! C'est très bien... Mais faudra voir!... Qui est-ce qui le connaît, ce gars-là!... On a l'œil, et j'irai aux renseignements... Et puis, c'est pas tout ça, on fera ce que je voudrai!

Yvette était couchée et dormait depuis longtemps enfermée dans sa chambre, lorsque le vieil ivrogne se décida à regagner son lit.

Et Denis, avant de s'endormir, comptait ce qu'il lui faudrait d'argent pour payer son mariage; il avait, en fin Normand, vu du premier coup d'œil le parasitisme du vieil ouvrier en corne; celui-ci l'avait laissé payer toute la journée... et il se doutait bien qu'Yvette n'était modestement vêtue que parce que le père Flamet, chaque samedi, prenait sa paye, ne lui laissant que le nécessaire pour manger, disant que les enfants ne devaient jamais avoir d'argent. Ça leur donnait le goût de la dépense... et c'est un goût qu'il lui suffisait d'avoir.

De plus, Flamet ne travaillait guère que les trois quarts de la semaine, et sa journée n'était pas forte; l'argent que gagnait sa fille comblait le vide... Hélas! c'est au cabaret qu'il plaçait ses économies... Non qu'il fût paresseux, il avait l'habitude du travail et il travaillait dur... Mais il fallait se rendre à l'atelier, et, comme au chemin de la croix, il y avait de nombreuses stations.

Enfin, Denis l'avait jugé, il adorait la fille, et il était bien décidé, une fois marié, à voir le moins possible son beau-père.

De ce jour, Denis fut le plus heureux des hommes; chaque jour, à l'heure du repas, il retrouvait sa fiancée;

ils déjeunaient ensemble, chacun son écot; Yvette se efusait absolument à rien accepter, si ce n'est un petit bouquet qu'elle trouvait tous les matins dans son assiette. Le soir, après la journée, ils s'attendaient au coin de la rue Saint-François; lorsqu'elle arrivait, en souriant, il lui offrait le bras, et tout le long du chemin ils parlaient de l'avenir... Et l'avenir était bien modeste; d'abord, Denis disait qu'il désirait que sa femme restât chez lui, et pour cela elle s'établirait blanchisseuse; il avait des amis qui lui donneraient de l'ouvrage, son patron, auquel il en avait déjà parlé; mais il avait surtout une bonne pratique qui, à elle seule, suffirait à sa semaine : c'était un richard, le comte de L'Hautil, avec lequel il avait été élevé jusqu'à l'âge de dix ans, dont le père était mort en même temps que ses parents. Il ne voyait guère son ancien compagnon, à cause de leur position, mais celui-ci lui avait dit souvent :

— Quand tu auras besoin de moi, je suis là.

Denis était trop fier pour rien demander à personne; ce qu'il avait, il le gagnait. Mais demander de l'ouvrage, ce n'était pas tendre la main. Et Yvette l'interrogeait sur celui qu'elle appelait son riche ami :

— Et son père est mort le même jour que le vôtre... Ils sont morts ensemble?

— Oui.

— Jamais vous n'avez eu de renseignement?...

— Jamais... On ne retrouva pas même leurs corps...

— Oh! que c'est triste! dit Yvette émue.

— Oh! oui, c'est triste, allez, mademoiselle Yvette, de ne pas avoir une mère à aimer, à embrasser; ce n'est pas à cette époque que je l'ai compris... C'est plus tard, lorsque, le dimanche, on donnait congé à mes ca-

marades d'apprentissage, qui partaient joyeux... et que je restais seul, demandant au patron de vouloir bien me garder...

Comme Denis avait des larmes dans la voix, la jeune fille s'empressa de revenir au point de départ de leur conversation.

— Et vous me disiez que votre ami est le fils...

— Oui!... c'est son fils; la famille était très riche; jusqu'à dix ans, on nous éleva ensemble; puis, à cet âge, on l'envoya dans un lycée, et moi à l'école des Frères; après à Paris pour travailler, car vous pensez bien que je ne voulais pas travailler sur mer...

La blanchisseuse redit encore :

— Et votre petit ami?

— Je l'ai vu deux ou trois fois... Dernièrement il s'est marié, il est venu m'inviter à aller à la messe... Vous savez, c'est pas de mon monde... et puis j'ai trouvé ça drôle de m'inviter seulement à la messe... Une noce, c'est pas dans l'église qu'on la fait; l'église c'est la corvée ça... Merci, je n'y tiens pas!... Si j'avais été du repas, très bien... Mais, ça ne fait rien, je ne lui en veux pas, la chose importante, c'est qu'il est marié, qu'il doit avoir une grande maison; vous savez, il y a femme de chambre, domestiques, cochers... le diable et son train, quoi... Avec ça que je crois que celle qu'il a épousée ne se gêne pas pour la toilette... C'est une ancienne actrice...

— Comment... une actrice... Elle était sage?...

Denis se mit à rire... puis il dit :

— Elle l'est peut-être, mais c'était pas sa réputation avant le mariage... Ils vivaient déjà ensemble et il l'a épousée parce qu'elle voulait le quitter pour un comédien...

— Oh! voilà un triste mariage pour un homme jeune, comme il faut et riche...

— Que voulez-vous? il l'aimait... Tout le monde a cherché à l'empêcher... Mais c'est qu'il n'est pas facile à mener, Francis...

— Je ne le connais pas, votre ami; eh bien, rien que ce que vous me dites là me le rend antipathique.

— Cependant, si je compte sur lui pour faire notre clientèle, il faudra bien le voir?

— Ce n'est pas à lui que j'aurai affaire.

— Justement, c'est avec sa femme!!!

— Mais moi, je ne blâme pas la femme... Il est naturel qu'elle cherche à s'élever...

— Ma chère Yvette, est-ce que l'amour..., comme le feu, ne purifie pas tout?...

Yvette se tut; il y eut un silence; puis elle reprit :

— Est-ce que vous les inviterez à notre mariage?...

— Dame! je ne peux pas faire autrement... et je vous assure que ça m'ennuie d'aller lui parler de ça...

— Pourquoi?

— Je crois qu'il va me dire quelques méchancetés ..

— Quelles méchancetés peut-il avoir à dire?... fit en se redressant la Lavette froissée.

— Je vais vous dire... C'est que j'ai fait une bêtise avec lui...

— Vous?

— Moi! Je suis franc du collier, je suis loyal, je dis ce que je pense... Or, j'ai eu avec lui un accès de franchise involontaire, qu'il ne doit pas avoir oublié.

— Une méchanceté?

— Non, je vous le jure; une chose que j'ai dite bien innocemment. Je savais qu'il s'amusait, je savais qu'il avait quitté Ambrette...

— Ambrette?

— C'est le nom de son actrice... C'était bien fini... Il vient me voir, trois jours avant son mariage, pour m'inviter... à la messe... Nous allons au café, au coin de la rue de Poitou, et là il me dit :

— Tu ne sais pas la nouvelle?

— Non, que je lui dis.

— Eh bien, mon vieux Denis, j'en finis avec la vie de garçon, je me marie.

Moi, qui savais la rupture, je lui prends la main et je dis — il me tutoie, mais je ne le tutoie pas; c'est d'enfance — je lui dis :

— Eh bien, Francis, je vous en félicite, vous avez montré que vous étiez un homme.

Il me regarde étonné; moi, je continue :

— Vous faites bien de quitter cette catin-là...

Il devient tout rouge, et il me dit d'un ton rogue :

— C'est avec elle, Denis, que je me marie...

— Vous voyez ma tête...

Yvette se tordait de rire en disant :

— Vous ne l'avez pas fait exprès, mais vous avez joliment bien fait... Et je ne vous conseille pas de l'inviter à notre noce.

— Vous vous trompez, Yvette... Je regrettai d'avoir dit ça; car il ne se fâcha pas, il se mit à pleurer, et me dit bien simplement :

« — Denis, tu n'es pas riche, toi : lorsque tu te marieras, tu ne demanderas pas d'argent à ta femme, tu l'épouseras parce que tu l'aimeras... Si elle a eu une vie... singulière, tu l'aimeras quand même; l'amour ne se raisonne pas... et si elle ne veut de toi qu'à la condition de l'épouser!... que feras-tu?... Denis, tu es presque mon frère!... J'adore Ambrette... »

Et il se mit à sangloter... Il attendait ma réponse; j'ai pleuré aussi, je lui ai pris la main... et je lui ai dit:

« — Vous avez raison, Francis, vous l'aimez, épousez-la. »

Mlle Yvette ne répondit pas... On était arrivé à la rue de Constantine où demeurait le père Flamet. C'est que Denis, s'enivrant à la coupe, devait boire la lie; le nectar qui l'enivrait, c'était la conduite d'Yvette; la lie qui le *soûlait*, c'était la soirée qu'il devait passer en vidant des litres de bon gros vin, bien rouge, avec le vieil ouvrier.

Denis n'aimait pas à boire...; mais il s'habituait au vin !

La Lavette était une courageuse; fille d'ouvrier, elle savait que c'est par le travail seulement qu'on acquiert ce qu'on désire. Le mariage décidé, elle fit son plan; c'est-à-dire qu'additionnant le prix de ses journées elle établit son bilan; pour arriver à satisfaire ses modestes désirs, elle devait ne pas perdre une heure et surtout ne pas donner trop au père Flamet... Le danger était de ce côté.

Le vieil ouvrier n'agissait pas malhonnêtement : jeune, il avait fait tous les sacrifices nécessaires pour élever sa fille... Il l'avait placée en apprentissage, et jusqu'à quinze ans il avait pourvu à tous ses besoins. Yvette ouvrière rapportait fidèlement sa paye à la maison. Lorsque la mère Flamet vivait, on donnait tous les matins à la jeune fille l'argent de son déjeuner, et le soir elle trouvait le dîner à la table maternelle... Mais la mort de la pauvre femme avait un peu changé les habitudes de la maison. Yvette avait donné le produit de sa semaine à son père; celui-ci tout naturellement lui avait dit :

— Qu'est-ce que ta mère te donnait par jour ?...

— Vingt sous, père !

Le père Flamet avait donné à la jeune fille l'argent que la mère lui donnait... Mais Yvette ne trouvait plus, le soir, à la maison, le dîner de famille... On mangeait, selon l'expression populaire, un morceau sur le pouce... et souvent, au bout de la semaine, le père Flamet empruntait deux ou trois francs à sa fille... Si faible que fût la somme qui lui était attribuée, la jeune fille faisait des économies — qu'elle cachait absolument à son père. — Et, le mariage arrêté, c'est en assemblant ses économies et sur les heures qu'elle « *carottait* » à son père qu'elle parvint à faire le budget nécessaire...

D'abord, la Lavette avait ce qu'on appelle des doigts de fée ; et c'est une chose commune dans le peuple que la petite ouvrière, dont les doigts agiles sont propres à tous les ouvrages : qui sait se faire sa robe, broder ses manches, tricoter ses bas, faire du crochet... Yvette savait tout cela.

Le mariage arrêté, le jour de la noce fixé, elle emprunta à sa patronne l'argent nécessaire pour acheter la mousseline de sa robe du jour, et le cachemire de sa robe du lendemain. La dernière semaine, elle ne descendit pas à l'atelier, c'était convenu avec sa patronne; elle resta chez elle pour faire ses robes... C'eût été un grand désespoir si le soir Denis n'avait pas été admis à venir passer la soirée... Le père Flamet même avait fait un effort, il n'avait pas le vendredi matin emprunté à sa fille les deux francs nécessaires pour finir sa semaine; et sachant que Vevette ne gagnait rien la semaine qui précédait son mariage, il n'était pas sorti le dimanche, et il avait travaillé toute la semaine.

Denis avait perdu un jour pour chercher un logement.

Il avait trouvé, rue des Panoyaux, un petit logement au premier, composé d'une chambre à coucher, d'une salle à manger et d'une cuisine, moyennant cent cinquante francs. Et ça donnait sur un jardin. Il est vrai que dans le jardin il poussait sur les arbres des cordes sur lesquelles on étendait le linge... Mais cela plaisait à Denis ; sa femme devant s'établir, elle avait là séchoir, et, de la fenêtre, il s'extasiait sur les merveilleuses transformations qu'opérait le soleil en jetant ses flammes sur les loques mouillées ; il voyait dans cette luminosité sa belle Yvette étendant le linge :

Sachez qu'hier de ma lucarne,
J'ai vu, j'ai couvert de clins d'yeux,
Une fille qui, dans la Marne,
Lavait des torchons radieux...

Avec Sifflard, son camarade d'atelier, son garçon d'honneur, il venait le soir rue des Panoyaux et collait du papier dans le logement... Le papier de la chambre nuptiale était bleu et blanc !... Lorsqu'il s'agit de faire le devant de cheminée, on fut longtemps à se fixer... La cheminée était dans la salle à manger, qui devait en même temps servir d'atelier à Yvette ; c'était l'unique pièce à feu du logement. Denis voulait l'Amour et Psyché... Yvette trouvait l'Amour un peu trop en costume d'été... Elle préférait Paul et Virginie... C'est le père Flamet qui décida en déclarant que tout ça était triste et indécent, qu'il valait mieux prendre quelque chose de rigolo, comme l'enfant qui rit en faisant pipi dans une marmite... Son avis prévalut.

Enfin, le logement était prêt, le mobilier de Denis était emménagé depuis deux jours, lorsque la veille du

mariage, le soir, Denis, aidé par Sifflard, Yvette, accompagnée par la demoiselle d'honneur, Basilide Louvet, sa camarade d'apprentissage, et suivi par le père Flamet, apportèrent le trousseau de la mariée dans le petit logement... C'était propre, propre..., à ce point que Basilide disait qu'on pouvait se mirer dans le carrelage.., On rangea tout dans la grande armoire; Sifflard poussa le coude d'Yvette, et clignant de l'œil en montrant le lit, il dit:

— Un vrai lit, hein? on sera bien là...

Yvette devint rouge jusqu'aux oreilles... Basilide éclata de rire.

Tout le monde avait apporté un paquet, excepté le père Flamet, qui n'était venu que pour donner des conseils.

On avait chaud, et le vieil ouvrier dit:

— Mes enfants, nous avons assez vu : tout ça, c'est très gentil... Allons nous rafraîchir, et après, coucher, car demain c'est jour de corvée.

Denis et Yvette protestèrent en échangeant un regard...

On alla boire une bouteille, et, après avoir échangé de nombreux baisers, on se quitta ; Yvette était dans le ravissement ; elle disait à Basilide :

— C'est un palais!...

Le père Flamet était soucieux ; il vint reconduire les deux jeunes gens, et, prenant Denis à part, il lui dit :

— Denis, mon enfant, je suis bien embarrassé ; j'ai eu beaucoup de frais, et je crains, demain, que nous ne soyons à court... Avez-vous un peu d'argent?

— Monsieur Flamet, j'ai cent vingt francs qui me restent...

— Ah ! bon... S'il y a des dépenses à faire... marchez,

nous sommes de moitié, je vous rembourserai ça après...

— Ne vous inquiétez donc pas.

Tranquille alors, le père Flamet offrit une bouteille, mais Denis refusa. Ils quittèrent le vieil ouvrier. En arrivant chez lui, Denis trouva une lettre qui lui annonçait que M. le comte de L'Hautil lui servirait de témoin le lendemain.

— A la bonne heure! au moins, dit Sifflard, il n'est pas fier.

— Je suis content de ça, dit Denis ; Yvette va le connaître!...

Et les deux jeunes gens sortirent pour se diriger vers la demeure de Sifflard, car Denis couchait chez son ami, ne voulant pas rentrer seul dans le petit nid qu'il avait préparé pour loger ses amours.

II

OU Mlle YVETTE DEVIENT ENFIN Mme MÉRIT.

Elle était ravissante le lendemain, la belle Yvette, lorsque, à neuf heures du matin, son fiancé, pommadé, guindé dans sa redingote neuve, vint déposer sur son front le brûlant baiser du désir. Il était accompagné de Sifflard et de son patron, le père Lançard. Le vieux monteur en bronzes avait la redingote traditionnelle, qu'il ne mettait que dans les grandes occasions; une redingote longue et étroite, qui, malgré ses quinze années d'existence, était absolument neuve ; son noir était bien un peu jauni, les fils des coutures paraissaient un peu blancs, surtout aux manches, où le drap tendu semblait prêt à éclater, les mains sortaient gonflées et rouges de la manchette étroite ; le père Lançard, à force de baisser le dos, avait gardé une voussure qui le faisait paraître bossu ; son pantalon, coulant d'un gilet trop large et trop long, tombait étroit sur la tige des bottes où il faisait la vis malgré l'échancrure du côté ; le chapeau était énorme de hauteur. — Bien rasé, l'œil

brillant, les joues couperosees par la santé, le premier témoin, patron de Denis, était superbe.

Sifflard portait la petite jaquette étriquée des magasins de confections; il avait un gilet de soie brochée, un pantalon indécemment collant, à bande, qui retombait en s'élargissant sur la bottine vernie; il avait une chemise à jabot tuyauté et une cravate écossaise. Son chapeau à bord cambré, si brillant qu'il semblait verni, ne semblait tenir sur sa tête frisée que par un prodige d'équilibre; le menton frais rasé, blanc de poudre de riz, et la moustache, raidie par la pommade hongroise... Sifflard était parvenu à entrer ses mains dans des gants mesurant 9 3/4... et avec quelle peine! Quelques doigts avaient craqué.

Mlle Basilide, la demoiselle d'honneur, avait une robe blanche comme celle de la mariée. Elles les avaient faites ensemble; seulement Basilide avait une ceinture bleue, et le bouquet qui « faisait le malin à sa ceinture, » — c'est le mot de Sifflard, — au lieu d'être de fleurs d'oranger, était de roses blanches et de muguet; avec ses gants, c'était le cadeau du garçon d'honneur.

Une surprise de Sifflard avait été le prix des gants; les siens, immenses, dernière grandeur, coûtaient deux francs soixante-quinze; ceux de la demoiselle d'honneur, du six trois quarts..., c'est-à-dire autant de peau qu'il entrait dans le pouce des siens, coûtaient quatre francs cinquante!... Basilide était charmante; le petit ruban bleu qui courait dans l'échancrure de sa robe donnait au blanc une teinte utile au ton cru de sa peau chaude; sa coiffure de poupée, bien criarde, était amusante, gaie, et allait bien avec ses yeux vifs, sa bouche rieuse, ses joues rouges et son nez en l'air...; sur ses

lèvres il y avait des chansons ; dans cet ensemble, il y avait la santé, la gaieté...

Le père Flamet était superbe ; il avait dit qu'il était trop vieux pour se faire faire des effets neufs ; il avait fait nettoyer les siens... toujours à cause des économies... Aussi, le fer du dégraisseur avait laissé ses traces brillantes, comme le limaçon laisse sa bave sur les feuilles... Au soleil, il rayonnait, mais la benzine répandait autour de lui sa senteur de jacinthe pourrie... Cela ne gênait personne... Tous les camarades de l'atelier, ceux de Denis, celles d'Yvette étaient là..., une vingtaine de personnes...; et c'était un bruit de baisers qui n'arrêtait pas.

Il y avait deux fiacres pour les mariés. Les invités devaient se rendre à pied à la mairie. Tout le monde était prêt, lorsqu'un coupé fit écarter les curieux groupés dans la rue de Constantine, devant la porte de la maison.

Un jeune homme de vingt à vingt-trois ans sortit et sauta sur le pavé ; il mit son monocle dans son œil pour regarder le numéro de la maison... ce qui fit rire les gens qui étaient devant la porte. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un gommeux. Il était petit, pâle, sec de démarche ; vêtu de vêtements larges, il paraissait plus maigre ; ses bras grêles, chétifs, semblables à des antennes, sortaient de ses manchettes énormes. Sur le visage fatigué, le rictus descendait profond, l'œil brillait dans le cercle de bistre dont l'ombre le faisait valoir, le teint était plombé... Une moustache rousse, claire et fine, couvrait des lèvres pâles, et cependant les soins apportés conservaient à la physionomie une certaine vigueur, et l'ensemble était plein de faiblesse, de douceur, de bonté... S'étant renseigné, il monta au troi-

sième étage. C'est Denis qui vint le recevoir, et qui l'amena à sa fiancée. Tous les invités se poussaient du coude en disant :

— C'est un comte..., son frère de lait...

Yvette alla au-devant de lui, et dit en baissant les yeux :

— Monsieur, je suis bien heureuse de l'honneur que vous nous faites... et je vous en remercie de tout mon cœur.

Il lui demanda la permission de l'embrasser en disant :

— Mademoiselle, malgré toutes les qualités que je connais à Denis, je dois encore le féliciter de son choix...

Yvette devint toute rouge; Francis de L'Hautil se tourna vers le père Flamet que Denis lui présentait, et serrant dans sa main d'enfant la main robuste de l'ouvrier, il lui dit :

— Monsieur, je suis un bon garçon, il faut me traiter comme ça...; je suis venu ici parce que je sais que celle qui épouse mon... frère Denis est une heureuse... C'est une franche nature, c'est un honnête homme, un cœur d'or... et un travailleur..., et je suis heureux et fier d'être le témoin d'une telle union.

— Monsieur, sur ce terrain-là, je crois que l'un vaut l'autre!...

— Tant mieux alors... Mais ça, je l'avais pensé rien qu'en voyant mademoiselle. Vous êtes encore son maître, monsieur, Denis est presque le mari, et je vous demande la permission de lui offrir, au nom de ma femme, notre petit cadeau...

Et, en disant ces mots, il offrit à Yvette un écrin dans lequel se trouvaient une chaîne, une montre, une broche et des boucles d'oreilles... Yvette eut un éblouis-

sement, lorsqu'il lui dit respectueusement, au milieu de toutes ses camarades d'atelier qui admiraient l'écrin :

— Voulez-vous, mademoiselle, l'accepter en souvenir de cet heureux jour ?

Tout le monde se poussa encore du coude, et en souriant on dit tout bas :

— C'est très gentil, ça ! très gentil !...

Denis prenait chaleureusement la main de son ami en disant :

— Ah ! monsieur Francis, que je vous remercie d'avoir pensé à nous... Ah ! merci !

Et le brave garçon avait les larmes aux yeux.

Le père Flamet prit la main du jeune homme et, la lui serrant vigoureusement, il dit :

— Merci, monsieur le comte..., merci ; vous m'allez, vous... ; vous savez reconnaître qu'il y a de braves gens partout... Merci pour moi et ma fille...

Basilide cria :

— Il est dix heures et demie !...

Alors ce fut un brouhaha général : le père Flamet prit la main de sa fille et la conduisit jusqu'à la voiture ; il ne voulait pas monter avec elle ; on dut l'y obliger ; c'est que le père Flamet n'était pas descendu tuer le ver le matin avec les amis, et il aurait bien voulu être avec ceux qui allaient à pied à la mairie.

Dans la seconde voiture monta le marié avec la patronne d'Yvette, Mme Lapchez.

Les voitures n'avaient que deux places, Francis en offrit une dans son coupé à la demoiselle d'honneur.— Mlle Basilide en rougit de joie, au point que la mousseline qui couvrait sa gorge sembla rose. Elle monta dans le coupé du comte, et Sifflard s'établit en lapin, sur le siège de la voiture de la mariée...

Lorsqu'on fut arrivé à la mairie de Belleville, on attendit une grande heure, pendant laquelle tous les hommes descendirent à tour de rôle chez le marchand de vin au coin de l'église; Sifflard appelait ça aller à la messe. Enfin leur tour arriva et le mariage fut célébré. Pendant tout le temps que le maire parlait, Denis regardait Yvette et Yvette regardait Denis; ils semblaient, les deux enfants, se dire :

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, ce que nous jurons là..., c'est bien vrai?

Et comme la flamme de leurs regards disait :

— Oui!

Ils se souriaient.

Francis, accoté dans l'angle de la fenêtre, regardait la mariée pendant toute la cérémonie; la lumière l'éclairait parfaitement, et, dans sa robe blanche, sous ses fleurs d'oranger, elle était radieusement belle.

Ce fut le père Flamet qui, remontant de boire un verre, et arrivant au moment de donner son consentement, frappa sur l'épaule de Francis, le tirant brusquement de son rêve en lui disant :

— N'est-ce pas qu'il épouse une belle fille, votre ami?

Tout bouleversé, Francis dit :

— Oui! oui!... elle est admirablement jolie...

On l'appela pour signer...

La cérémonie terminée, on descendit pour aller chez le restaurateur, à Romainville; Francis embrassa la mariée, serra la main du marié et s'excusa.

Le père Flamet, pendant que la noce se dirigeait vers Romainville, obligea de L'Hautil à accepter un verre; il y consentit, et Sifflard, qui donnait le bras à la demoiselle d'honneur, fut invité. On trinqua, on but, le père Fla-

met serra la main du comte, et, pendant que Sifflard allumait son cigare, Francis dit à Basilide à mi-voix :

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ?

— Oui, oui...

— Vous vous souvenez de l'adresse ?

— Oui, chut !

Puis plus haut, souriant et faisant la révérence en prenant le bras de Sifflard :

— Adieu, monsieur le comte.

Le coupé de L'Hautil se dirigea vers Paris, tandis que le garçon et la demoiselle d'honneur, et le père Flamet remontaient vers Romainville pour rejoindre la noce.

C'était une noce gaie, on le comprend ; tout jeunesse, comme disait le père Flamet. Il n'y avait que deux ménages : M. et Mme Lapchez, les patrons de la mariée, et M. et Mme Lançard, les patrons du marié ; tous les autres invités étaient des camarades d'atelier de Denis, tous jeunes gens de ving-cinq à trente ans, et les ouvrières de Mme Lapchez, dont la plus âgée atteignait la trentaine ; aussi, une fois sortis de la partie populeuse de la rue de Belleville, ce fut à qui rirait le plus fort.... On se rendit au *Lapin-Vengeur*, où un dîner de dix-neuf couverts avait été commandé... On se mit à courir dans le jardin en attendant le dîner qui devait commencer à quatre heures, pour avoir le temps de chanter avant le bal... On était au commencement de juin et les grands acacias jetaient leur ombre avec le parfum enivrant de leurs fleurs. Sifflard grimpa dans un ébénier et en arracha les branches, dont on distribua les fleurs jaunes aux dames qui en mirent dans leurs cheveux..., excepté la mariée.

Le jaune est une couleur compromettante pour un jeune ménage.

Les vieux, c'est-à-dire le père Flamet, Lançard et Lapchez, s'étaient attablés dans une salle du bas, laissant la jeunesse s'amuser, et faisant un piquet à trois, le piquet *voleur*... Mme Lapchez était derrière son mari, lui donnant des conseils pour son écart et pour l'attaque..., et elle buvait dans son verre... Il ne fallait pas que Gustave puisse boire autant que les autres, ça lui faisait du mal...; aussi l'aidait-elle... D'abord on prenait l'absinthe, et Mme Lapchez l'adorait. Mme Lançard était une grande brune, un peu maigre, mais aux membres robustes; elle avait à peine quarante ans, ses cheveux étaient encore très noirs; elle avait les sourcils très épais, et la lèvre était fortement estompée d'un duvet brun; elle portait des bandeaux plats *à la jolie femme*, qu'elle lissait souvent de sa main, après l'avoir mouillée sur sa langue... Son œil avait des regards qui faisaient baisser les yeux de ceux qui la regardaient; elle aimait la jeunesse, se trouvait bien dans la société des jeunes gens; elle avait des poses allongées; toujours ses pieds étaient posés trop haut sur les bâtons d'une chaise en face d'elle et ses jupes se trouvaient ainsi relevées de façon à laisser voir un mollet fort et lourd; au travers des bas fins passait le fauve de ses jambes viriles.

En parlant, elle mettait toujours des *t* à la première personne des verbes; aussi son apprenti, qui avait fait sa primaire, disait-il :

— Elle est gourmande, la patronne, elle prend toujours du thé.

Sifflard était le favori de la patronne, et souvent c'est avec lui que Mme Lançard allait au théâtre quand son mari ne pouvait pas l'accompagner... A ce moment, Sifflard agaçait Mlle Basilide avec laquelle il était très

bien... Mme Lançard, étendue sur sa chaise, parlait au dernier apprenti de la maison qui rougissait en la regardant.

Devant un bosquet, dans l'ombre de la vigne vierge et des pois de senteur qui l'enveloppaient en l'embaumant, les deux mariés étaient assis en face l'un de l'autre; Denis tenait sur ses genoux les deux mains d'Yvette; il la regardait bien dans les yeux et elle lui souriait.

C'est à peine si dans une minute ils disaient un mot.

Quels regards ils échangeaient, les deux amoureux!... De temps à autre, il lui passait son verre; elle buvait et il finissait le verre en cherchant la marque des lèvres pour y poser les siennes.... Ils étaient bien jolis à voir, les deux silencieux, au milieu du brouhaha de la partie de *chat* que faisaient les gens de la noce... Quand on voulait les déranger, Basilide disait :

— Laissez-les donc, ils sont heureux..., ça ne durera pas toujours...

Et c'était vrai, ils étaient bien heureux; c'est une si belle chose que l'amour des jeunes; il chante gai sous les tonnelles vertes... Est-il bon à boire, doux aux lèvres, le vin qu'on boit dans le même verre!... C'était un si beau jour pour eux! le soleil était plus gai que d'habitude, les feuilles plus vertes, les fleurs avaient plus de parfum... La tête un peu penchée en avant, il semblait à Denis que la mousseline de la robe sentait l'iris...

Que d'embarras, que de confusion, et cependant, dans cette adoration chaste, que de désirs! C'était bien là ce bon amour d'enfant, bien sincère, dont le mobile est pur comme l'âme de celui qui le ressent.

Denis ne trouvait toujours qu'un mot :

— Oh! Yvette, comme je vous aime!...

Et elle baissait les yeux, lui prenait les mains en disant plus bas :

— Et moi!

Oh! s'ils avaient osé, quel long baiser ils auraient échangé.

La journée se passa rapidement, et ce fut une belle noce où l'on s'amusa énormément; on chanta deux heures, on dansa toute la nuit, on ne laissa partir les mariés qu'au matin; ils furent reconduits par Mme Lapchez.

Le lendemain, à onze heures, les hommes étaient attablés, tous trois, au coin de la rue Saint-Maur et de la rue des Trois-Bornes..., pâles, livides, les devants de chemise pleins de taches de vin et de café; ils avaient accroché leur redingote et étaient en bras de chemise.

Le matin, le père Flamet s'était souvenu qu'il avait un ami qui travaillait dans la maison voisine; il avait été le chercher pour prendre un verre, puis deux. Enfin, il l'avait *débauché* pour la journée, et celui-ci s'était attablé avec eux, ayant son tablier gras des huiles de la corne; on avait joué au piquet à quatre, et, ma foi, comme on avait faim, on commanda, chez le charcutier, des côtelettes à la sauce. C'est le soir seulement que l'on devait faire *le lendemain*, — un dîner — rien que la famille, c'est-à-dire les patrons, chez les Lapchez.

III

OU YVETTE EST PRÉSENTÉE A Mme AMBRETTE DE L'HAUTIL.

Trois semaines après le mariage, il fallut penser à réaliser le plan conçu. Ayant travaillé tous les deux pour réparer la brèche faite aux économies, par la noce, — car Denis avait dépensé tout ce qu'il avait, et savait ne pas devoir compter sur le remboursement du père Flamet, — ils s'occupèrent de l'installation de la blanchisserie. Denis fit faire la grande table à tréteaux pour repasser, et acheta la mécanique pour chauffer les fers...

C'était un dimanche; le soir même, ils dînèrent chez le père Lançard et elle rapporta le linge... C'était le début, le lendemain lundi. Denis avait prévenu qu'il ne ferait qu'une demi-journée; ils devaient aller rendre visite à M. Francis de L'Hautil et s'entendre pour avoir la pratique...

Le lundi après le déjeuner, Denis mit son habillement de noce; sa femme mit sa toilette *du lendemain*, et, bras dessus bras dessous, ils sortirent... Francis de

L'Hautil demeurait rue Godot-de-Mauroy. De la rue des Panoyaux il y avait une jolie course.

— Tant mieux, dit Yvette, nous aurons le temps de causer... Moi, je suis gênée comme tout pour aller là.

En voilà des bêtises... Es-tu folle?... Tu le connais, ce n'est pas comme si tu ne l'avais jamais vu..., tu sais bien qu'il est sans façon.

— Je ne dis pas, mais ça m'ennuie...

— C'est pas gentil ce que tu dis là, Vevette; c'est bien le moins qu'on soit poli avec les gens qui ont été gracieux avec vous; il t'a fait, je crois, un assez joli cadeau... Il serait passé de l'eau sous le pont avant qu'il me fût possible de t'offrir une montre, une chaîne et le reste de ce calibre-là.

— C'est vrai; je ne dis pas qu'il ne faut pas y aller, je te dis que je suis gênée... C'est plus fort que moi... Tu sais, moi, j'aime à vivre dans mon monde ; je voudrais ne pas sortir de mon atelier... Quand il faut être guindé, faire des manières, je me sens maladroite, il me semble que j'ai l'air bête... Je suis gaie, bavarde chez nous..., et je ne trouverai pas un mot...

— On ne te mangera pas..., va..., c'est moi qui parlerai..., fit Denis en riant.

Puis, revenant à un sujet qu'ils connaissaient mieux, ils babillèrent sur leurs projets d'avenir. Au bout d'une heure, ils arrivèrent enfin, après s'être naturellement regardés du haut en bas, Yvette ayant redressé le nœud de cravate de son mari, ayant bien aplati son col, ayant elle-même rattaché le nœud correct des brides de son chapeau, ils entrèrent dans le vestibule. Denis sonna pendant qu'Yvette frappait sa jupe de ses mains pour lui donner des plis bien droits.

Un domestique ouvrit; ils entrèrent, et, à l'énoncé de

son nom, on les fit passer dans un petit salon dont la porte se referma sur eux ; ils étaient silencieux, embarrassés ; il leur sembla qu'on parlait haut, ils écoutèrent et entendirent distinctement une voix de femme qui disait :

— Enfin, en voilà assez..., tu ne m'as pas prise dans un sac..., tu me connaissais avant de m'épouser. C'est comme ça ! et ce sera comme ça...

La voix de Francis répondit, Denis la reconnut ; mais il ne comprit pas ce qu'elle disait, la voix était plus voilée...

Puis il y eut un bruit de portes qui se fermaient... on venait sans doute de les prévenir.

Denis et Yvette, n'osant parler, se regardaient, serraient les lèvres pour ne pas rire, et Denis dit tout bas :

— Tu vois, ma Vevette..., ce n'est pas la fortune qui fait qu'on s'aime.

Au même instant, on entendit gémir un piano et les miaulements aigus d'un soprano.

— Ah ! elle chante, dit Yvette stupéfaite.

— Chut ! fit Denis.

La porte s'ouvrait. Francis, souriant, s'avança vers eux et dit gaiement :

— Ah ! c'est aimable à vous d'être venus !

Il pressa affectueusement la main de Denis et embrassa Yvette ; celle-ci rougissante tendit son front ; en sentant sur sa chair la bouche de Francis, elle eut un tressaillement, et elle se recula aussitôt ; feignant de relever ses cheveux, elle passa sa main sur son front, le baiser de l'ami de son mari l'avait brûlée comme un fer rouge.

Ce fut Denis qui, après avoir raconté qu'il était le plus

heureux des hommes, qu'ils formaient le plus heureux ménage, arriva au but de sa visite; sa femme s'établissait, elle cherchait une clientèle. Quelques jours avant son mariage, il avait raconté tout ça à Francis, il lui avait dit qu'il espérait avoir leur pratique.

C'était la chose la plus simple du monde, dit de L'Hautil; il allait les présenter à sa femme, et celle-ci, déjà prévenue, donnerait des ordres en conséquence.

Immédiatement on passa dans les appartements de madame, un petit salon délicieux où se promenaient émerveillés les yeux d'Yvette. Ambrette quitta son piano et vint avec un bon sourire accueillir les jeunes mariés...

La jeune femme plut à Yvette; selon son expression, elle avait l'*air bonne fille*.

Après quelques compliments échangés, on aborda la question : elle fut vite traitée. Ambrette appela sa femme de chambre, et lui dit qu'à partir de ce jour le linge fin devait être donné à blanchir à Mme Mérit; celle-ci s'entendrait avec elle pour les jours et pour le prix avant de partir.

La femme de chambre sortit, et, pendant que Denis causait avec Francis, l'ex-chanteuse interrogeait Yvette.

— Jolie comme vous l'êtes, comment se fait-il que vous soyez restée blanchisseuse?

— Mais, madame, c'est mon seul métier.

— Oui, mais jolie comme vous, si vous vous étiez mise au théâtre, vous auriez fait votre position en deux ou trois ans.

— Madame, je n'aurais jamais su jouer la comédie...

— Est-ce qu'on a besoin de savoir... Ce ne sont pas

les comédiennes qui réussissent au théâtre, ce sont les femmes...

Yvette souriait; elle n'osait pas demander d'explication, craignant de paraître sotte, et elle ne voulait pas laisser croire qu'elle n'avait pas compris. La pure et naïve enfant ne savait pas que dans la bouche de Mme Ambrette le mot femme avait une odieuse signification.

Elle se tut, et Mme de L'Hautil continua :

— Il n'y a que ça au monde pour les femmes, le théâtre; moi, j'étais brunisseuse, vous voyez ça d'ici : toute ma vie à passer avec des mains gonflées par les durillons, un grand tablier noir, et de six heures du matin à six heures du soir gagnant trois francs... J'avais une voix agréable, je me suis mise au théâtre... Je ne vous dirai pas que j'ai fait des créations superbes, mais enfin j'ai eu mes petits succès tout de même..., et voyez où j'en suis aujourd'hui... Croyez-vous que Francis serait venu me chercher rue de Bretagne, au troisième, sur le marché des Enfants-Rouges?... J'avais à espérer un bon ouvrier, voilà tout...

Yvette la regardait, étourdie de ce qu'elle entendait; elle comprenait parfaitement cette fois; ainsi, dans ce monde, la femme pouvait sciemment avoir un passé semblable, sans que cela fût un motif suffisant pour obliger la pécheresse à avoir au moins la discrétion de son passé. Au contraire, fière comme le soldat des combats desquels il est sorti victorieux, elle se plaisait à rappeler les victoires d'alcôve qui avaient fait sa situation. Il y eut dans le cerveau de la jeune femme comme un bouleversement. Toujours souriant, dissimulant le mépris froid que ces paroles jetaient en elle, Yvette dit :

— Moi, j'étais faite pour l'atelier, ma mère m'avait élevée ainsi ; sur un théâtre, je n'aurais jamais pu dire un mot...

— Que vous êtes enfant!... Ah! si je vous avais connue avant votre mariage!...

Ces mots blessaient Yvette, qui commençait à faire presque la grimace pour sourire. Mais Ambrette, qui trouvait « la petite, gentillette, » — elle venait de le dire tout haut, — se leva de la causeuse sur laquelle elle était assise auprès d'Yvette et lui dit :

— Restez là, ma belle, je vais vous montrer les rôles que je jouais.

Elle alla prendre sur un meuble un grand album de photographies, et, revenant, elle se serra près de la jeune femme et ouvrit l'album sur leurs genoux.

— Vous voyez, dit-elle, que les rôles que je jouais n'étaient pas bien longs à écrire..., pas plus qu'à habiller, ajouta-t-elle en riant.

Yvette, ahurie, regardait les photographies, se disant qu'elle n'oserait jamais avoir chez elle de semblables nudités... Ambrette était là dans des costumes où la recherche du vrai était absolument appliquée. Yvette en était rouge jusqu'aux oreilles... Ambrette, calme, tournait les feuillets et souriant aux souvenirs que ces portraits évoquaient, elle disait :

— En voilà un qui était joli... C'est Justin qui me l'avait dessiné... Le maillot était gris perle, le corsage vert et gris... Là, c'est une échancrure... La photographie rend ça flou, parce que c'est blanc, mais, à travers la mousseline, on voyait la chair...

Les explications de la chanteuse commençaient à bourdonner dans la tête de la jeune femme ; elle se demanda s'il était possible qu'on parlât ainsi de soi, qu'on

se plût à dévoiler ainsi les détails intimes que la femme du foyer cache si méticuleusement. Elle en était arrivée à craindre que son mari ne vînt près d'elle et ne se penchât sur l'album... Elle aurait eu honte.

Mais ce qui mit le comble à sa surprise, ce fut lorsque Francis, tournant la tête et voyant l'album sur les genoux des deux femmes, dit fièrement et avec satisfaction :

— Ah ! elle vous montre ses portraits... Ambrette a été la plus jolie femme de Paris...

— Laisse-nous donc, dit Ambrette en haussant les épaules... et elle montrait un costume en disant : C'est celui-là qui était joli d'abord... mais la censure a voulu cette ceinture qui tombe, ça l'alourdit...

Yvette n'aurait pas trouvé un mot à répondre. C'est à peine si elle aurait consenti à mettre le costume modifié pour se placer dans une baignoire. Elle était comme ivre... Ambrette dit à son mari qu'elle désirait que les jeunes mariés restassent le soir à dîner avec eux. Yvette, au désespoir, faisait des signes à Denis pour qu'il refusât. Mais celui-ci était trop heureux de la réception cordiale qui leur était faite ; il était heureux de l'ahurissement, de l'éblouissement (il le croyait) de la jeune ouvrière, et puis il avait en lui cette idée : Elle voit que je connais des gens comme il faut, elle n'avait jamais été dans le monde, elle le connaîtra. »

Pour Denis, Francis de L'Hautil, c'était « le monde. »

Aux hésitations d'Yvette, Mme Ambrette de L'Hautil répondit en lui prenant les mains :

— Ma petite belle, vous êtes gentille comme tout... J'ai eu tort de ne pas aller à votre noce ; je veux le réparer en vous montrant toute l'amitié que je ressens pour vous, et vous ne pouvez refuser.

Il fut décidé qu'ils resteraient à dîner...

Pendant que les deux hommes causaient, Ambrette pria Yvette de venir dans son cabinet de toilette en disant :

— Je ne me gêne pas avec vous... Venez, nous causerons pendant qu'on va m'habiller...

Yvette, toute gênée, sourit à son mari, et suivit la jeune femme. Elle s'assit sur un large divan, regardant autour d'elle, étourdie du luxe qui l'environnait. La pièce dans laquelle elle se trouvait était capitonnée de satin bleu pompadour; une toilette immense, couverte de vases, de fioles, occupait tout un côté, surmontée d'une large glace.

A peine Ambrette fut-elle là que ses deux femmes de chambre dégrafèrent son peignoir, dénouèrent ses jupes... enfin la mirent nue... Yvette n'entendait plus, elle ne savait où porter ses regards. Cette impudeur révoltait sa nature; elle ne s'expliquait pas comment une femme osait devant une autre se montrer ainsi.

C'est attentive, et répondant par oui et par non à ce que disait Ambrette, qu'elle suivit tous les détails de sa longue toilette. Elle ne fut pas peu étonnée lorsque, n'ayant plus que sa robe à passer, sa coiffure terminée, Ambrette s'assit devant sa glace, et qu'une des femmes de chambre lui tendit d'une main un petit pot, de l'autre un crayon...

Ambrette était admirablement faite, c'était bien, ainsi que le disait si ingénument son mari, une des plus belles femmes de Paris; mais c'était aussi, c'était surtout une jolie créature. Sur son visage beau, plein de vigueur et de jeunesse elle passa, en l'étendant avec ses doigts, un blanc gras qu'elle couvrit de poudre de

riz; puis, sur ses lèvres amoureusement lourdes, elle plaqua un rouge criard; autour de ses yeux, son crayon traça un cercle noir, et, dans ses cils longs et fins, elle étendit, en le chauffant avec un petit fer à friser, un mastic noir qui rendit épais... Sur ce beau visage tout radieux de santé, en quelques minutes elles avaient étendu les gueulardes couleurs de leur beauté de convention.

Yvette était stupéfaite, et quand Ambrette se retourna en disant :

— Vous n'avez pas le temps de vous soigner..., vous, pauvre petite...

Elle eut de la peine à la reconnaître... Yvette avait hâte de retrouver son mari; on vint heureusement annoncer que le dîner était servi, et Ambrette conduisit Yvette à table.

Ce fut un dîner embarrassant, Denis et Yvette n'osaient parler; ils étaient comme des domestiques à la table du maître, et on ne se gênait pas pour eux ; Ambrette n'avait de sourire que pour les deux mariés ; elle traitait son mari comme un imbécile; on sentait que dans la maison elle était la véritable maîtresse; lui, souple, docile, laissait dire et faire. Il appelait sa femme « petit chien, » ce qui semblait bien ridicule à la jeune femme.

Enfin, le dîner terminé, comme Ambrette allait au théâtre, on hâta le départ, ce qui fut agréable à Yvette. Il fut convenu que le lendemain elle enverrait chercher le linge.

Francis et sa femme les reconduisirent jusqu'à la porte du vestibule; là, en tendant la main à M. de L'Hautil, Yvette sentit une pression qui la fit tressaillir... Ambrette lui tendit la main et l'embrassa ; c'est

drôle, elle embrassait comme un homme! et elle lui dit :

— Au revoir, ma belle. Quand vous viendrez, nous causerons.

Et ils partirent, Yvette soucieuse, Denis, au contraire, gai, heureux de l'accueil qui leur avait été fait, et lorsqu'il dit à Yvette :

— Eh bien, tu ne regrettes pas ta journée, nous ne nous sommes pas ennuyés... Tu vois, c'est des bonnes gens comme les autres...

Yvette ne voulut pas le contrarier, et dit :

— Oui!

Mais elle avait le cœur gros, et puis, pour ces gens, elle éprouvait un sentiment de répulsion et, malgré sa nature singulière, c'était cependant plutôt la femme qui lui déplaisait encore moins que l'homme.

A peine étaient-ils partis de la maison qu'une dispute s'engageait avec les deux époux, mais elle était terminée par ces mots d'Ambrette :

— C'est comme ça!... Ce n'est pas vous qui m'empêcherez de le faire...

Et Mme de L'Hautil, ayant fait atteler, obligeait Francis à la conduire à sa voiture; celui-ci obéissant y monta avec elle, la conduisit au Gymnase, la laissant descendre seule, et se faisait conduire, après avoir regardé l'heure à sa montre, au boulevard des Filles-du-Calvaire. Là, il quittait sa voiture, en face du Cirque, et se rendait à pied à un café du boulevard, où quelques minutes après arrivait Mlle Basilide Louvet; elle était très élégamment vêtue et, s'asseyant en face, elle dit en arrivant.

— Est-ce que je suis en retard?...

— Non, juste à l'heure... Dis donc, tu sais qu'ils sont venus aujourd'hui...

— Ah ! elle s'est décidée !...

— Oui... Maintenant elle est établie et tu devrais t'en occuper...

— Oui, j'irai ces jours-ci la voir... Oh ! j'ai joliment soif.

Et Mlle Basilide appela le garçon pour se commander un rafraîchissement.

IV

UN NUAGE DANS LE CIEL BLEU.

Il y avait presque un mois qu'Yvette était établie. Elle avait toujours travaillé seule chez elle et chaque fois que son mari lui avait parlé de prendre une ouvrière pour l'aider à étendre sa clientèle, elle avait toujours refusé, disant qu'ainsi, elle était absolument tranquille. Elle savait ce qu'elle dépensait et ce qu'elle gagnait, tandis que, lorsqu'on a du monde chez soi, on risque souvent d'être entraînée plus loin qu'on ne le voudrait. Denis était revenu deux ou trois fois à la charge, surtout lorsque, le vendredi et le samedi, il voyait la jeune femme se lever avec le jour pour se coucher au milieu de la nuit; lui, disait qu'elle se tuerait, elle, souriait en disant :

— Plaçons-nous quelques sous de côté, nous verrons après.

Le seul argent qu'elle avait pu économiser jusqu'alors, c'était comme autrefois le père Flamet qui le lui prenait. Le père Flamet avait pris l'habitude de peu

travailler lorsque sa fille était chez lui, ne dépensant presque rien, et rapportant tout ce qu'elle gagnait; le vieil ouvrier se trouvait toujours à son aise... Mais l'enfant partie, il avait vainement essayé de faire sa semaine complète; le pli était pris, il ne pouvait pas travailler le lundi, il *foutimassait* le mardi, et commençait tard sa journée le mercredi; aussi, le samedi avait-il à peine de quoi satisfaire aux petites dettes faites la semaine. Il venait dîner chez son gendre, et quand Denis se levait de table pour donner un coup de main à sa femme afin de ranger la vaisselle, il disait à sa fille l'éternelle rubrique :

— Tu sais, notre métier est perdu maintenant, les machines nous tuent... Ainsi, cette semaine, nous n'avons fait que des demi-journées...

Bien vite, pendant que Denis était encore dans la cuisine, elle lui glissait deux ou trois francs, et le vieil ouvrier se disant fatigué se hâtait de partir; une heure après, il était attablé avec des amis et il faisait « une vieille » au piquet.

Si le ménage n'avait eu besoin de tout, ils auraient pu rapidement économiser quelques sous; mais chaque samedi il fallait acheter, toujours acheter, et les deux pauvres enfants travaillaient courageusement.

Un lundi soir (jour où elle livrait son linge chez de L'Hautil), Yvette semblait nerveuse; quand, à l'heure du dîner, son mari rentra, ses joues étaient brûlantes. Denis lui dit :

— Qu'est-ce que tu as, Yvette... Est-ce que tu es malade?

— Non! fit-elle, je suis fatiguée... J'ai un peu de fièvre...

Denis la regarda, et il lui sembla qu'elle avait pleuré;

il la regarda attentivement avec inquiétude et vit qu'elle avait le cou égratigné...

— Mais, Vevette, tu as eu quelque chose, tu as pleuré... Tu as une égratignure au cou...

Elle devint rouge et dit vite :

— Mais non, je te dis... J'ai eu la fièvre toute la journée, mon linge n'était pas prêt... je me suis égratignée avec une épingle en me coiffant... C'est trop d'ouvrage pour quelqu'un de seul... et puis, ça me fatigue d'aller si loin... J ai envie de prendre une ouvrière.

— Ah! tu y viens donc enfin!... Je te le disais, tu ne peux continuer longtemps comme ça... tu seras malade... tu vois...

— Tu veux bien que je prenne une ouvrière?...

— Mais puisque c'est moi qui te l'ai toujours conseillé...

— Oui, mais je veux qu'elle porte le linge chez ton ami...

— Comment, ça t'ennuie encore?... Tu n'es pas revenue de tes préventions?...

— Si, mon petit homme... Mais si tu savais comme c'est loin, comme je suis lasse quand je reviens... C'est ça aujourd'hui qui m'a rendue malade...

— Eh bien, ma Vevette, il faut prendre une ouvrière, quelqu'un de sérieux, sur laquelle tu puisses compter, et puis tu lui enverras porter ton linge; mais cependant de temps à autre il faudra y aller toi-même.

— Oh! fit-elle, j'irai avec... et se reprenant aussitôt, j'irai une fois le mois...

— C'est ça...

— Tu sais, Basilide..., notre demoiselle d'honneur?...

— Oui!

— Elle m'a dit que si je prenais une ouvrière, je pense à elle; voilà cinq ou six fois qu'elle me le demande.

— Dame, ma fille, tu la connais... Si elle fait ton affaire.

— Oh ! oui, elle est adroite, travailleuse... et gaie...

— Gaie, ça ne nuit pas, ma Vevette, car tu dois t'ennuyer à mourir toute la journée seule ici.

— Oh non, je travaille et en travaillant je chante...

— Eh bien, c'est entendu...; prends Basilide.

Le surlendemain, Basilide travaillait avec Yvette, et les pratiques qu'on avait refusées jusqu'alors furent recherchées.

La jeune femme, qui depuis quelque temps semblait triste, reprit aussitôt sa bonne humeur; peut-être était-ce la rieuse ouvrière qui avait ramené chez son amie la gaieté envolée. Le lundi suivant, ce fut l'ouvrière qui reporta l'ouvrage. Quand Yvette lui dit qu'elle devait aller chez M. Francis, elle rit beaucoup en disant que ça lui semblait bien drôle d'aller en toile et en bonnet chez le gandin qui l'avait fait monter dans son coupé.

Quand elle revint, Yvette lui demanda qui elle avait vu. La jeune fille lui dit qu'elle n'avait vu que la femme de chambre; elle était restée dans la lingerie, on l'avait fait appeler croyant que c'était Mme Mérit; elle avait été au salon, et elle avait vu seulement Mme de L'Hautil qui lui avait bien recommandé de souhaiter le bonjour à ses petits amis Yvette et Denis...

— Elle est très bien, cette femme, ajoutait Basilide. Quelle drôle d'idée elle a de se maquiller comme ça !

Le lendemain, lorsque Denis rentra de l'atelier, il avait mal à la tête; il avait eu des frissons toute la

journée, et il ne voulut pas dîner, malgré l'insistance de sa femme et de l'ouvrière. On voulut lui faire de la tisane; il refusa, disant :

— Ne vous inquiétez pas de ça... Un bon coup de traversin et il n'y paraîtra plus.

Le lendemain matin, à l'heure féroce du travail, il fallut se lever : il était aussi malade que la veille; sa femme, qui s'était levée une heure avant et lui avait préparé, malgré ses refus, une tasse de tisane bien chaude, voulut l'empêcher d'aller à l'atelier, en lui assurant qu'un jour de repos guérirait son indisposition; mais Denis ne connaissait que le travail; il se leva, et, pâle, ayant des sueurs, il alla retrouver son étau.

Yvette était bien ennuyée, bien inquiète, mais elle fut tout sens dessus dessous, des larmes lui vinrent aux yeux, elle eut peur, lorsqu'au milieu de la journée elle vit revenir son mari livide, tremblant de fièvre; il avait voulu travailler, mais il n'avait pas pu, il avait failli s'évanouir; il était en train de dresser, et la lime lui avait glissé des mains; il s'était retenu à son étau pour ne pas tomber lui-même. Vite, on le fit coucher, on lui donna un bon verre de vin chaud, pendant que Basilide courait chercher le médecin. Avec quelle impatience la pauvre femme l'attendait! Elle oubliait le travail, assise au chevet du lit, tenant les mains de Denis, écoutant, inquiète, sa respiration sifflante... Mon Dieu! est-ce que son homme allait être malade?... Oh! ce n'était pas possible.

Le médecin vint; Yvette tâchait de lire dans ses yeux pendant qu'il tâtait le pouls de son mari; il interrogea Denis, le regarda attentivement, et enfin finit naïvement par dire :

— Vous lui donnerez de la tisane, s'il a soif...; natu-

rellement, la diète; s'il avait un peu d'appétit, un bouillon léger... Je ne peux rien dire aujourd'hui... Je reviendrai demain.

Yvette l'écoutait, attentive; l'œil fixe, la bouche ouverte, elle restait toute décontenancée.

En le reconduisant jusqu'à la porte, elle lui demanda :

— Monsieur le docteur, est-ce que c'est dangereux?

— Je ne puis rien vous dire, madame; demain, je viendrai et je me prononcerai...

— Oh! demain matin, monsieur!

— Oui, madame...

Elle regardait Basilide, semblant lui demander!

— As-tu vu si c'était grave? Est-ce qu'il ne veut pas me dire la vérité? Crois-tu que ce soit dangereux?

— Ma chère, si c'était quelque chose de grave, tu conçois qu'il l'aurait vu tout de suite... Sais-tu ce qu'il a, ton mari? Eh bien, c'est le mal que tu attraperas... Vous travaillez trop... Vous vous faites de la bile... Vous vous *brûlez le sang*... Il faut être raisonnable, avec ça que vous êtes des jeunes mariés, vous n'êtes pas en fer.

Yvette retourna près du lit de son mari; fatigué de la visite du médecin, Denis s'était endormi; elle le couvrit bien doucement jusqu'au menton, et ferma les rideaux afin que le jour ne le gênât pas; elle aurait bien voulu l'embrasser, son cher petit homme, mais elle eut peur de l'éveiller; elle sortit sur la pointe des pieds, et laissa la porte entr'ouverte pour l'entendre s'il s'éveillait et s'il avait besoin d'elle, et vite elle se mit à l'ouvrage, se dépêchant, se dépêchant pour rattraper le temps perdu.

Basilide n'était plus l'ouvrière sérieuse qu'Yvette

avait connue avant son mariage; très pressée par l'ouvrage et obligée de s'occuper de son mari, elle croyait que son ancienne camarade d'atelier se serait dévouée.

Au contraire, Basilide venait tard à l'atelier, et Yvette, la traitant comme une amie, n'osait pas se plaindre.

Le médecin, en venant le lendemain, n'eut pas besoin d'un long examen pour constater l'état de son malade. C'était une fièvre typhoïde; il dit à Yvette désolée qu'il fallait les plus grands soins, que Denis, fort et jeune, était capable de supporter la maladie; mais il fallait la plus grande attention; une négligence pouvait entraîner une catastrophe.

Yvette expliqua à Basilide qu'obligée de satisfaire ses pratiques pour faire face aux dépenses nouvelles, et de soigner attentivement son mari, elle avait besoin d'être presque remplacée dans le travail; elle s'adressait à sa vraie amie pour la prier de la seconder dans le malheur qui lui arrivait... Basilide, les larmes aux yeux, promit tout ce qu'elle demandait... et le lendemain, elle arrivait chez elle entre dix et onze heures. Yvette se désolait; on lui conseillait autour d'elle de mettre son mari à l'hospice. A ce mot, il passa sous la peau de la jeune femme un frisson, qui lui faisait dire aussitôt après :

— Oh! jamais; il me semble qu'il n'en reviendrait pas...

Le mal empirait chaque jour... et Yvette, qui cherchait à lire chaque matin dans les yeux du médecin l'état de son mari, espérant qu'il démentirait ce qu'elle redoutait... fut épouvantée un matin en le voyant regarder Denis... Elle comprit, elle eut peur... et cherchant tout de suite à être consolée, elle dit :

— Il a eu la fièvre toute la nuit, monsieur le docteur, il a battu la campagne pendant une heure ou deux, mais

vers trois heures, ça s'est remis, il a bien dormi, et ce matin il m'a parlé très raisonnablement.

— Oui... dit le médecin avec des hochements de tête... puis : Donnez-moi du papier, je vais vous faire une ordonnance qu'il va falloir suivre bien exactement...

— Oh ! monsieur, je ne quitte plus son lit...

Et c'était vrai, depuis la veille, le travail avait été suspendu chez Yvette, Basilide venait et travaillait à peine, l'aidant plutôt aux soins du ménage.

Quand le médecin fut parti en disant qu'il reviendrait le soir, elle pria son ouvrière de courir chez le pharmacien faire faire une ordonnance... et restée seule, lasse de deux jours et deux nuits sans fermer l'œil, elle se laissa tomber sur une chaise, et fondit en larmes en gémissant :

— Mon Dieu ! Seigneur... vous serez donc sans pitié?.. Mais je ne mérite pas ça, moi...; mais j'ai été toute ma vie une honnête fille... Je suis une honnête femme... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, mais c'est impossible, ce ne sont pas les bons, les jeunes qui doivent mourir...

Elle se leva et se pencha sur le bateau du pied du lit, et regardant épouvantée les traits livides, les joues creuses, l'œil atone et la bouche tirée de son mari... elle se recula aussitôt et tomba à genoux devant une chaise ; laissant tomber sa tête dans ses mains... elle pleura ; à travers les sanglots qui déchiraient sa gorge, elle dit :

— Il ne me voit plus... Oh ! mon Dieu, mon homme !... il est perdu...

Et elle se tordait de douleur... Le père Flamet entra ; il embrassa sa fille, et lui dit :

— Ça ne va donc pas bien?...

— Oh non ! père, sanglota-t-elle.

Le père Flamet alla vers le lit, regarda son gendre. Yvette suivait tous ses mouvements, étudiant anxieusement son visage pour y lire sa pensée... Le père Flamet se pencha vers Denis, et lui dit :

— Eh bien! mon pauvre Denis, ça va-t-il mieux?...

Le regard vitreux du moribond se leva sur le vieillard.. Il ne le reconnut pas, il entendait encore et déjà il ne voyait plus. Le père Flamet hocha la tête... et en le voyant, Yvette redoubla de sanglots... Le vieil ouvrier la prit dans ses bras, l'embrassa, et lui dit qu'il resterait le soir et passerait la nuit.

Le père Flamet croyait à une catastrophe prochaine. Pour parler et changer les idées de sa fille, il lui dit :

— Basilide ne t'aide donc pas?

— Si; elle est allée faire faire l'ordonnance du médecin... et, pendant qu'elle est sortie, père, tu vas me rendre un service...

— Tout ce que tu voudras, mon enfant...

— Nous sommes sans le sou... et je ne tiens pas à ce que Basilide s'en aperçoive.

Je vais te donner ma montre, pour la porter au clou... J'ai mis le reste toute la semaine; c'est que ça coûte, un malade...

— Donne vite, je vais y aller...

Yvette lui donna sa montre; le père Flamet partit aussitôt... Il ne revint que dans l'après-midi; il avait été prévenir des amis de la maladie de son gendre. Il donna l'argent à Yvette et garda la reconnaissance en lui disant :

— Je l'ai serrée, parce que dans ce moment-ci tu ne sais pas ce que tu fais; tu la perdrais.

La vérité, c'est que le père Flamet avait un peu rogné la somme avec des amis... pour se consoler.

Quand le médecin revint le soir, il trouva le malade plus calme et un peu mieux. C'était la deuxième neuvaine de la maladie ; s'il passait la nuit, un mieux sensible se manifesterait.

Ces mots, dits à son père, allèrent geler jusqu'aux moelles de la jeune femme.

C'était possible, il pouvait mourir cette nuit... Elle alla aussitôt se placer au chevet du lit, décidée à y rester et à lutter pour sauver son mari.

Celui-ci, étendu, sans force, laissait passer entre ses dents sèches des mots incohérents qu'un râle coupait... Elle, la pauvre jeune belle, elle tendait l'oreille et croyait toujours entendre son nom, et elle disait :

— Oui, oui ! mon homme !... Et elle pensait : Il me reconnaît, il va mieux...

Le malheureux disait, dans ses folies, des grossièretés, des obscénités, et elle riait, croyant qu'il l'entendait, qu'il la voyait, voulant lui faire croire qu'elle le comprenait. Elle ne le quittait pas... A un moment, le râle vint... Elle ne voyait rien, il lui semblait toujours qu'il parlait...

Sifflard était venu le soir s'offrir à passer la nuit avec le père Flamet ; ayant échangé un signe ensemble, ils lui conseillèrent de s'aller coucher..., on le veillerait, et s'il avait besoin de quelque chose on la réveillerait. Yvette dit qu'elle ne pourrait dormir, qu'au reste elle n'avait pas sommeil, et qu'elle voulait rester auprès de Denis.

Alors le père Flamet se fâcha, disant qu'on n'était pas raisonnable, et avec Sifflard, ils essayèrent de la prendre pour l'entraîner hors de la chambre. Elle comprit alors, et pâle, échevelée, s'arrachant de leurs bras, elle exclama :

— Oh! il est perdu... Il meurt! et vous voulez m'éloigner... Non, non, je ne veux pas, c'est à moi son dernier soupir...

Et elle alla se jeter sur lui en pleurant.

— Denis! Denis! mon homme, non, non, tu ne meurs pas... Non! oh ce serait affreux! Nous n'avons rien fait à personne, nous... Nous sommes honnêtes, nous... Si Dieu est juste, tu ne dois pas mourir... Denis...

Et Denis râlait sans entendre, sans voir...

— Si tu meurs, Denis, je veux mourir... Je veux partir avec toi...

Flamet et Sifflard s'étaient entendus ; ils s'avancèrent, la prirent dans leurs bras et l'entraînèrent... La malheureuse se débattait, criant, pleurant, mais Basilide et quelques voisins les aidèrent à l'arracher de cette scène déchirante, en l'entraînant dans la pièce qui servait d'atelier, et le père Flamet et Sifflard rentrèrent dans la chambre qu'ils fermèrent.

Yvette était comme hébétée; elle n'entendait pas la voix de Basilide qui pleurait en cherchant à la consoler, ou plutôt à l'encourager. Tout à coup elle se dressa, l'œil fixe, passa sa main dans ses cheveux, et cria comme si elle voyait Denis :

— Il est mort!... il est mort!... Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon homme est mort!

Et ses yeux se fermèrent, ses mains cherchèrent autour d'elle un point d'appui, et elle tomba sans connaissance dans les bras de Basilide.

V

DEUX ÉPOUX BIEN ASSORTIS.

Francis de L'Hautil, resté à l'âge le plus tendre sans famille, mais avec une fortune assez ronde, avait eu la plus déplorable éducation. Son père, Maxime de L'Hautil, avait une affreuse réputation ; homme sans mœurs, sans cœur, c'est grâce à sa situation qu'il avait pu éviter certains scandales... Mais, en mourant, il laissait un enfant riche, et aussitôt ceux qui repoussaient l'enfant du vivant du père, les jésuites à robe courte, se précipitèrent sur le petit orphelin, riche.

C'est au nom de la religion que les pieux serviteurs de Dieu vinrent demander à prendre l'enfant que le malheur avait frappé... Oh ! les braves gens, ils disaient qu'ils offraient gratuitement leurs services... Ils prirent l'enfant..., et le malheureux fut donné à un des professeurs étranges, qui veulent tant faire adorer Dieu : l'inconnu... qu'ils font mépriser les hommes : la vie !... qui placent leur rêve au-dessus de la réalité : la famille, le monde !... Avec ces gens, on parlait si souvent du

vice, qu'on habituait les enfants à le connaître... C'est dans cette lèpre poussée sur l'humanité, que le pauvre petit grandit, empoisonnant ses pensées, atrophiant son intelligence dans cette atmosphère de mensonges..., étiolant sa santé dans la vie mystérieuse du séminaire...

De cette jeunesse était sorti un homme sans cœur pour aimer, n'ayant que les brutaux appétits de la chair; toutes les tendresses de l'amour lui étaient inconnues, le matérialisme des relations était sa loi dans la vie; l'idéalisme était réservé à sa foi ignorante..., à sa foi imposée... Il croyait ce que lui avaient enseigné ses étranges professeurs, parce qu'il avait peur... Ne pouvant s'expliquer le mystère de la création, il avait peur de l'inconnu. Sa raison lui criait : c'est absurde! et son cerveau écrasé dès l'enfance lui montrait le purgatoire et l'enfer... Et puis, vicieux, plein de désirs, désirs augmentés par sa claustration, il était heureux qu'à côté du code qui punit tout... des hommes eussent trouvé l'Évangile qui pardonne tout...

L'enfant sortant de la famille, à l'heure où il quitte le foyer sacré, fort des conseils paternels qui l'ont instruit sur la vie, marche avec cette devise : « Bien faire, pour n'avoir rien à se reprocher... »

Lui, sorti de la famille noire que le malheur lui avait improvisée, il avait sa devise : « Tout faire!... Ma religion est toute de pardon. »

Et l'autre se dit : « Bien faire... La loi punit le mal... »

On juge facilement de ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur de Francis de L'Hautil.

Il était sorti du séminaire et avait mené à Paris la vie de l'étudiant pieux, qui passe ses dimanches à l'of-

fice..., ses journées au café et ses soirées à Bullier!... Il avait réussi, après ces études suivies, à échouer dans trois examens... C'est alors qu'il avait abandonné la Sorbonne...

Il avait conservé de son éducation une apparence de timidité excessive; il n'osait regarder les femmes; il ne savait pas leur parler, il était ou bête ou obscène, ce qui l'obligea, jeune, à ne rechercher que les amours faciles, les amours qui naissent d'un signe, d'un rire ou de l'offre d'une consommation...

Il disait :

— Les femmes, peuh! je les connais.

Le malheureux, il connaissait les filles sur l'épaule desquelles on frappe en disant :

— Viens!

Et par ce genre d'études vécues, il s'était affirmé à lui-même qu'il connaissait les femmes. C'est à cause de cette conviction, c'est à cause de cette déplorable éducation..., de ce malheur enfin qui permet à des hommes qui n'ont pas le droit de vivre d'apprendre la vie aux autres, que le malheureux s'était trouvé, à moins de vingt ans, amoureux fou d'une drôlesse, qui faisait imprimer sur ses cartes « Artiste lyrique, » parce que le nom du métier dont elle vivait eût été un outrage aux mœurs.

Amoureux à ce point qu'il se serait ruiné pour elle s'il eût été en possession de son majorat; mais celle-ci le tenait dans ses griffes... Le scandale que provoquait son passage au bras d'une telle fille..., il l'attribuait niaisement à l'admiration jalouse des gens qui enviaient sa bonne fortune... S'il n'avait été riche, ces amours l'auraient flétri ; mais sa fortune et son indépendance le sauvaient presque du mépris... On se disait cette

sotte excuse d'une union infamante : « Il l'élève jusqu'à lui! »

Et s'il eût été pauvre, alors, il serait descendu jusqu'à elle; alors il se serait sali dans cette boue, alors l'entraînement de la chair du malheureux aurait été sans excuse!

Malheur! malheur...

Ce n'est pas parce que, dans sa vie, il n'avait pas rencontré l'honnêteté que le malheureux garçon était voué à ces amours singulières... Non; un jour, il avait eu un roman... duquel il était sorti lâchement en laissant la honte, et dont le récit viendra plus tard. Affolé de la belle Ambrette Lafolie, dont tout Paris parlait — quel Paris! celui qu'il voyait — il ne connaissait plus rien; cette fille le tenait, cœur, peau, sang et âme... A quoi attribuer l'étrange ascendant qu'elle avait sur lui? Nul n'eût pu l'expliquer... C'était une adoration contre laquelle s'étaient brisées les influences cléricales qui avaient dominé sa jeunesse; il avait fait, pour racheter le passé de la Madeleine qu'il épousait, quelques jours avant l'hymen, un pèlerinage spécial pour appeler le pardon sur la vie de la repentie... Il avait fait un don superbe... et il était sorti de là heureux, léger, convaincu que le passé était effacé, se disant :

La prière lui rend une virginité.

Et de ce jour le mariage fut décidé... Jamais fidèle ne suivit aussi assidûment les offices que la belle Ambrette... Ce n'est qu'après le mariage cependant qu'elle fit partie d'une confrérie...

L'éducation de Francis de L'Hautil donnait enfin ce résultat, qu'il avait perdu tout sens moral, qu'il ne dis-

cernait que faiblement le bien du mal, qu'il était convaincu que la fortune obtenait de la religion des souplesses (qu'elle ne retrouvait pas dans la loi), et il avait confondu l'amour, cette sublimité morale qui embellit tout, qui guérit tout... avec ce sentiment bas, bestial, satisfaction des sens et de la chair, qu'allume lentement l'éducation hypocritement austère.

Francis n'avait pour Ambrette un amour si grand que parce que celle-ci n'en avait pas du tout pour lui... C'était une souffrance de chaque jour, de chaque heure, de voir cette femme, et de la savoir à d'autres... C'est alors que, méprisant tout ce qu'on lui disait, il souscrivit aux conditions d'Ambrette.

La jeune chanteuse disait qu'elle était adorée—c'était vrai ! — qu'elle avait des succès.

Or elle voulait l'assurance d'un avenir sérieux pour abandonner *sa situation au théâtre.*

Francis trouva tout cela très naturel, il accepta. D'abord il était content de répondre aux gens qui paraissaient blâmer son mariage :

— Vous concevez que, dans ma situation, tout change... Elle quitte le théâtre.

Les camarades du comité clérical qui, — habitude de religion, — tendaient souvent la main près de lui, parasites intelligents, approuvaient et ajoutaient même :

— C'est une perte pour le théâtre... ; mais c'est une créature que vous ramenez à Dieu...

— Oui ! oui !... et c'est une de mes joies, disait-il pour répondre.

On sait combien peu l'idée du créateur occupait l'ancien élève de ces bons pères jésuites.

Nous avons dit dans quelles conditions s'était fait

le mariage; nous allons revenir au ménage qu'il avait formé.

Ça avait été deux mois d'amour comme le comprenait Francis, amour fougueux, affolement des sens, soûleries de luxure bestiale... La solitude à deux, avec ses débauches... Il était enfin le maître absolu de ce qu'il appelait « la plus jolie femme de Paris. »

Il avait, le jour même de son mariage, arraché sa femme à Paris, il l'avait emmenée dans les hasards des hôtels, se riant des chambres indiscrètes, presque fier le matin des rires du garçon qui couchait à côté de sa chambre. Dans la coupe enivrante de l'amour, il se gavait avec la lie... Parti pour le voyage de *lune de miel* frais et fort, il était revenu hâve et chétif... Au contraire, Ambrette était revenue un peu plus forte, plus grosse, mais plus pâle... et comme amollie; sa peau était blanche, d'un ton mat, qui rappelait l'engraissement artificiel des canards d'Alsace.

Ils... ou plutôt il était revenu à Paris, non enivré, mais abruti par son voyage de noce, et, pour lui, cette vie de bête dont on a retiré la chaîne, cette vie de brute, c'était l'idéalisme de l'amour.

Ils étaient revenus las, et lui d'abord avait commandé le silence dans la maison; croyant qu'il suffisait de dire pour faire, il avait trouvé cette phrase:

— Nous décrochons notre nid des branches et nous le portons à Paris.

Et il avait défendu sa porte... Cela dura deux jours à peine... Ils se montrèrent, et, ayant revu Paris, ils s'ennuyèrent seuls... C'est lui qui alla prier des amis de venir... C'était fini, ils étaient las l'un de l'autre... Ces deux mois furent suivis de longs mois, qui modifièrent tout à fait..., mais tout à fait, l'allure du ménage.

C'est à cette époque que nous les retrouvons, c'est à cette époque que nous les avons présentés au lecteur,... et cet amour si sincère de Francis, on ne peut se figurer ce qu'il était devenu!... C'est ce que nous allons voir.

Francis était dans le salon, et sa femme en grande toilette s'apprêtait à sortir... Il disait :

— Que tu fasses ce que tu voudras, je ne m'en mêle pas... Mais du jour où tu me rendras ridicule... ça, c'est une autre affaire...

— Mon petit, répondit Ambrette en haussant les épaules, il ne faut pas renouveler chaque fois que je sortirai la scène d'aujourd'hui... Je vais où ça me plaît, à l'heure où ça me plaît; pourvu que je ne fasse pas mal, tu n'as rien à dire...

— C'est ce que je ne sais pas...

— Alors informe-toi...Je ne crains rien!...Je ne m'occupe pas de ce que tu fais, moi, tu vas, tu viens, tu rentres ou tu ne rentres pas... Je ne sais jamais...

— Mais ça n'est pas la même chose...

— Ah çà! est-ce que tu te crois supérieur à moi?

— Un peu!

— Hein!

Ce mot avait été dit d'un ton agressif; puis, haussant aussitôt, avec l'esprit cruel et paradoxal de celle qui se moque de tout, elle dit :

— La preuve de ta supériorité, c'est que si tu n'avais pas eu la fortune que tu as, jamais je n'aurais accepté le droit ridicule de m'appeler comme toi.

— Ah! ne dis pas ça! dit Francis menaçant.

— Qu'est-ce que c'est!... des menaces, fit crânement Ambrette en se dressant devant lui les bras croisés sur sa poitrine, superbe et la lèvre baveuse d'insolence.

Francis battit le vide d'un mouvement nerveux, et dit :

— C'est insensé de vous tenir tête comme ça!... Faut-il avoir du courage pour entendre tout ça et ne pas faire un éclat!...

— Mais fais-le donc!

— Ne me défie pas; ça arrivera peut-être plus tôt que tu ne le crois.

— Mais je ne demande que ça, dit avec insolence et par bravade l'ancienne chanteuse, mais je ne demande que ça ; quand tu voulais m'épouser, tu me disais que tu ferais le bonheur de ma vie... Tu en as l'occasion; fais donc ça; un éclat qui me délivre de toi...

— Ah! rageait Francis grinçant des dents, crispant ses poings, se promenant furieux dans la chambre, et je suis condamné à ça toute la vie...

— Oui, toute la vie, reprit Ambrette; et, sans pitié, le voyant souffrir, elle ajouta : Est-ce que j'ai été te chercher, moi? Mais quand je t'ai connu, ma position était plus brillante que la tienne, c'est toi qui me l'as fait perdre... et Dieu sait, je n'étais pas habituée à vivre avec des gens comme toi... Quand tu m'as prise, j'étais riche, heureuse, je ne manquais de rien... Ce que je voulais, *il* me le donnait...

— Tais-toi! tais-toi! hurlait le malheureux... Je ne veux pas que tu parles de cela...

— Oh! tes grands airs, tes cris ne m'effrayent pas..., fit-elle cruellement, les yeux ardents, la bouche méchante... Je me suis mariée avec une position, tu peux faire un scandale, tu peux provoquer une séparation, je suis ici, j'y reste; tu entends?... Je ferai ce que je voudrai... Tu le sauras peut-être, mais tu ne me prendras pas... et si tu fais un éclat, comme tu le dis, tu me

devras ma vie..., et je serai libre... libre, tu entends?... moi, mais pas toi; je serai ton boulet...Mais regarde-toi dans une glace, tu sais bien que ça n'est pas ta tête que j'ai épousée...

— Tu n'es qu'une misérable, ragea Francis...

— Mais... tu me crois donc plus sotte que toi?... Moi, je ne m'occupe pas de toi, tu fais ce que tu veux; je ne demande qu'à oublier une chose : c'est que je suis ta femme; ce n'est donc pas la jalousie qui me fait parler... Tu te figures que je ne sais pas ce que tu fais... Mais tout autour de moi on me raconte ta vie. Trop nul, trop niais pour inspirer une passion, trop grossier pour en ressentir une, trop égoïste pour t'attacher à quelqu'un, tu vas sans cesse traînant ton désœuvrement dans des relations honteuses... Tu te crois un viveur. Tu es un hâbleur... Tu veux paraître un Don Juan, et c'est dans la boue que tu vas chercher tes amours... si bien qu'on dit autour de moi : « Quel malheur pour une femme si jeune, si belle, d'avoir un imbécile pareil... »

Francis, pendant cette longue apostrophe, était passé par tous les degrés de la colère et c'est livide, la rage dans les yeux, qu'il dit :

— Qui, qui a dit cela? je veux le savoir...

— Je t'ai dit que tes menaces ne me faisaient pas peur..., baisse la main... Je voudrais bien avoir de toi une pichenette seulement..., en dix jours nous serions séparés...

Le malheureux, fou de rage, obéit; ses bras levés, menaçants, tombèrent, et Ambrette continuait avec calme en remettant sa coiffure dérangée :

— Une fois, peut-être, tu as senti ton cœur remué; une fois, et c'est un amour criminel... C'est pour cela que je n'ai plus voulu voir ces pauvres petites gens...

Tu es amoureux de la femme de ton frère de lait, une bêtasse honnête..., oui, honnête, une épouse vertueuse... et c'est pour toi une conquête impossible... C'est ce qui me rassure; tu es trop bête pour détourner la pauvre enfant de ses devoirs... Oh! je connais la valeur de tes sentiments; ce n'est pas la délicatesse qui t'arrête, tu recules devant l'impossible... Il en serait autrement que ce n'est pas par jalousie, mais c'est par honnêteté, c'est par affection pour eux..., j'irais dire tout au brave garçon qui a peut-être la sottise de t'estimer.

En entendant tout cela, Francis restait absolument hébété ; il disait, plutôt pour cacher son trouble que pour protester :

— Mais c'est de la folie... Où vas-tu chercher ça?... La jalousie te fait perdre la tête.

Ambrette haussait les épaules et bien méprisante :

— Dadais, va?... La jalousie; mais je sors justement les lundis, le jour où vient Mlle Louvet, que tu appelles Zélide, celle que tu promènes chez les gargotiers à Asnières, à laquelle tu as acheté un petit mobilier... Oh ! pas cher ! Jalouse, moi ! de toi?... Ma parole d'honneur, ça me faire rire...

Et, haussant encore les épaules, Mme Annette, dite Ambrette de L'Hautil, sortit, laissant son mari assis sur le canapé, ahuri et répétant en hochant la tête :

— Ah çà, c'est trop fort!... c'est trop fort!...

Qnand sa femme fut partie, Francis se leva ; il s'accouda à la fenêtre et réfléchit longuement, puis brusquement il dit :

— J'aime mieux ça, au fait!... Nous vivrons chacun à part!... pas de scandale... Chez nous et chacun chez soi. Libre, indépendant!... J'en finirai ce soir !

Puis, comme si sa pensée allant vers un autre

objet, se reportant aux sarcasmes injurieux d'Ambrette, il dit :

— Ah ! je suis trop bête pour avoir la femme de Denis !... Ah !... c'est ce que nous verrons... Tu fais la forte, mais c'est ton orgueil qui est blessé... Chacun chez soi maintenant... Je suis libre !

VI

LA SINCÈRE AFFECTION DE M. FRANCIS

On juge facilement de l'épouvantable nuit qu'avait passée Yvette. Lorsque, revenue à elle, on l'avait obligée à se coucher, elle avait essayé de lutter contre le sommeil; mais la fatigue l'avait vaincue... Elle avait dormi, mais dormi de cet affreux sommeil où, inondé de sueur, on s'éveille regardant épouvanté autour de soi et demandant :

— Ce n'est pas vrai ce que j'ai rêvé... Je suis chez moi...

Les plus effroyables cauchemars la tourmentaient; si bien qu'elle s'éveillait au jour aussi lasse que lorsqu'elle s'était couchée. Anxieuse, elle frappa à la porte de la chambre. Sifflard vint ouvrir; le père Flamet s'était endormi sur une chaise et la tête sur ses bras placés au pied du lit... Sifflard lui dit aussitôt :

— Ça va bien maintenant, il a eu la fièvre toute la nuit, il battait la breloque; mais maintenant il dort..., ça lui fera du bien.

— Oh! bien vrai? demanda la pauvre femme d'une voix suppliante...

Et, regardant le lit, elle vit son mari endormi. Il n'avait plus ce râle qui lui avait fait tant de mal la veille; mais il était immobile... Elle eut peur. Elle regarda Sifflard avec épouvante et elle courut vers le lit; elle pencha sa tête à ce point que ses lèvres étaient près de celles de Denis...

Il ouvrit les yeux; elle eut un sourire ineffable... Lui aussi lui sourit, et elle lui demanda tout bas :

— Comment te sens-tu ce matin, mon chéri?

— Mieux! dit-il d'une voix faible, un souffle.

— Ne le faites pas parler, vint lui dire tout bas Sifflard à l'oreille; faut le laisser dormir.

— Oui! oui! fit-elle obéissante, heureuse.

Il l'avait reconnue, il lui avait souri — et, tout doucement, sur la pointe des pieds, elle sortit.

Elle était bien contente alors!... La crise était passée, il y avait de l'espoir!... elle se mit vite à son ménage, et puis ce n'était pas tout, ce bon Sifflard avait passé la nuit avec le père Flamet et il fallait s'occuper un peu d'eux; ils devaient avoir faim..., elle se hâta de faire le déjeuner... Ah! si elle avait pu à cette heure aller chercher le médecin!

Pour bien s'assurer qu'elle ne se trompait pas, de temps à autre elle entre-bâillait la porte et regardait son mari endormi. Elle s'occupa vite du ménage et du déjeuner... Il était huit heures lorsque vint le médecin. C'est son entrée qui réveilla le père Flamet.

Le docteur s'approcha du malade, et Yvette, le père Flamet et Sifflard l'entouraient, attendant muets, anxieux, le cou tendu, ce qu'il allait dire...

Il se tourna et, le visage riant, dit :

— Allons! ça va bien, ce matin... Nous avons, je crois, passé le difficile.

Yvette eut de la peine à se tenir; si elle avait osé, elle lui aurait sauté au cou... Ah! le brave homme! Ah! quel talent il avait... Elle le pria de lui expliquer spécialement à elle ce qu'il y avait à faire..., parce que les deux hommes avaient passé la nuit, et elle allait à son tour s'en occuper...

Le médecin fit son ordonnance et dit qu'il viendrait le soir.

Quand il fut parti, Yvette était toute gaie; pour elle, c'était une affaire de jours.

Denis était guéri. Elle embrassa son père. Sifflard voulait partir, elle le retint pour déjeuner, et, comme il disait :

— Vous savez, madame Mérit, il faut que j'aille à l'atelier, je reviendrai ce soir; mais si vous avez besoin de moi dans la journée, il ne faut pas vous gêner, envoyez-moi chercher.

Flamet dit aussitôt :

— Venez nous voir ce soir, toujours... Mais vous concevez, je ne vais pas laisser ma fille comme ça..., je vais rester ici, et je vais l'aider..., je ne veux pas qu'elle se tue, cette enfant-là... : on travaillera après, quand Denis sera debout.

Yvette remercia son père.

Le danger était effectivement passé : chaque jour amenait dans l'état de Denis un mieux sensible; mais la convalescence était encore éloignée, et comme la maison était lourde en raison des médicaments nécessaires et de la nourriture de deux personnes, le père Flamet et Basilide, qui travaillait un peu pour tâcher de conserver la clientèle..., il ne restait guère comme

pratique que Francis, parce que ceux-là pouvaient attendre trois semaines, un mois, leur linge.

Peu de travail et beaucoup de dépenses avaient amené la misère dans le petit ménage et, avec elle, l'obligation d'engager tout ce qu'on avait...

Un jour, on se trouva dans la plus grande gêne; Yvette le cachait à Denis; d'un autre côté, elle n'avait pas dit à son père qu'il devait travailler, si peu que ce fût... Denis était convalescent, on l'aidait à se lever et on l'asseyait devant la fenêtre, bien enveloppé, et bien étendu dans un grand fauteuil qu'un voisin avait prêté...

Yvette, se voyant sans argent, fit le compte de L'Hautil; c'était une vingtaine de francs. Elle envoya Basilide livrer le linge. On l'attendait le soir pour faire le dîner. Elle revint en disant qu'on ne l'avait pas payée, et Mme de L'Hautil avait dit qu'elle priait Yvette de venir elle-même le lendemain, pour toucher, parce qu'il y avait une erreur.

Cela contraria doublement Yvette. Basilide, à laquelle elle devait déjà de l'argent, lui prêta de quoi faire le dîner, et il fut décidé que le lendemain elles iraient ensemble, parce que, depuis la maladie de son mari, Yvette était moins au courant du compte que son amie.

Le lendemain, lorsqu'elle partit, Denis en l'embrassant lui dit :

— Souhaite le bonjour à Francis...

Et le père Flamet :

— Dis-lui que je lui payerai la chaussure qu'il a usée pour venir voir Denis...

Le pauvre garçon reprit :

— Dis pas ça..., père; est-ce que vous croyez qu'il sait seulement que je suis malade...?

— Yvette a dû lui dire.

— Non ! fit Yvette embarrassée..., justement j'aurais été gênée de sa visite..., il aurait pu croire qu'on lui demandait quelque chose...

— Tu as eu raison, Vevette ! dit Denis... Les joies, ça se partage...; les ennuis, il faut garder ça.

Le père Flamet grognait entre ses dents.

— L'autre doit lui avoir dit...; c'est encore un particulier que le cœur n'étouffe pas...

— Yvette, gênée qu'on parlât ainsi, et qui craignait que son mari ne la chargeât de dire à Francis qu'il serait content de le voir, dit à Basilide :

— Partons pour revenir vite..., car le père n'aime pas être seul...

Elles partirent..., et Denis se pencha un peu pour la voir sortir de la porte; elle tournait la tête pour lui sourire ; souriant aussi, il appliqua le bout de ses doigts sur ses lèvres, comme les enfants pour envoyer un baiser.

Yvette dit à son amie :

— Ma chère, quelle corvée pour moi, d'aller chez ces gens-là; oh ! si je n'avais pas si besoin de travailler, c'est une pratique que je ne conserverais pas longtemps.

— En voilà une bonne, par exemple...; mais tu n'en trouveras pas souvent, des pratiques comme ça : ils payent bien, ils ne sont pas exigeants...

— Écoute, j'y vais avec toi aujourd'hui, parce que c'est la femme qui me fait demander; mais j'ai toujours peur de rencontrer l'homme.

— Pourquoi...? en voilà des idées..., il est très comme il faut, M. Francis... C'est moi qui le trouve plus gracieux et mieux élevé que sa femme...

— Je ne peux pas souffrir cet homme-là...

— Je comprendrais que tu dises ça de la femme; mais de lui..., c'est fort, ça... Quand il parle de toi, il ne tarit pas sur tes qualités : tu es bonne, tu es jolie, tu es gracieuse..., et ça, ça ne finit plus...

— Rien que d'y penser, j'en ai des frissons, fit Yvette.

— Pour haïr un homme comme ça, il faut que tu aies des raisons.

— J'ai..., j'ai..., dit la jeune femme avec impatience et se contenant avec peine, j'ai pour lui une répulsion !...

— Il t'a fait quelque chose ?..., demanda Basilide d'une façon singulière, observant son amie d'un regard en dessous.

— Peut-être ! fit Yvette sèchement.

— Ah ! qu'est-ce qu'il y a eu?...

— Je ne tiens pas à raconter ça...

— Pourquoi ? En voilà des bêtises... Dis toujours; j'en sais peut-être autant que toi.

Étonnée de l'air et du ton singulier de son amie, Yvette la regarda.

— Tu te doutes bien de ce que je veux dire...; les trois quarts des hommes sont les mêmes : ils jugent les femmes comme ils les désirent...

— Il t'a fait la cour ?

— Oui, et d'une façon qui ne me plaît pas... Je ne suis pas comme sa femme, moi !

Basilide éclata de rire; puis, embarrassée pour amener la conversation où elle le voulait :

— Moi, je ne suis pas si sévère que toi; il n'est pas mal, il est comme il faut d'abord... Et puis, je trouve ça amusant, moi, qu'un homme rie avec vous.

— Toi, c'est possible.

— Mais voyons..., ça n'est pas parce que tu t'es mariée, que tu ne dois pas écouter un homme.

Yvette stupéfaite regardait Basilide.

— Ah çà, c'est pour plaisanter que tu me dis ça ?...

— Non; je ne dis pas que l'on doive faire la noce, certainement non; mais enfin, tout en restant... honnête, on peut bien écouter un homme qui est convenable, incapable de vous faire remarquer... Il y a dans la vie des moments difficiles, où l'on est bien aise de trouver quelqu'un qui vous aide...

— Écoute, Basilide, je suis stupéfaite de ce que tu me dis... C'est trop fort... Du reste, ce n'est pas la première fois que je t'entends parler ainsi... Mais comme je te connais, je sais que toi, ce n'est pas l'idée de te marier qui te tourmente...

— Oh non, je te l'assure... Je vois par où tu passes..., et rien que ça m'en guérirait...

— Oui, c'est ton sentiment! je t'entends souvent parler de ça légèrement; mais je ne supposais pas que tu m'en croyais capable...

— Capable! capable!... Mais tu parles de ça comme d'un crime!

— Eh bien!

— C'est une bêtise... Il est bien évident que si tu fais du scandale, si tu te fais remarquer, alors, c'est une faute... Mais je parle d'un homme que tu peux voir sans qu'on trouve ça extraordinaire, puisque c'est l'ami de ton mari et que tu es amenée dans sa maison par ton travail... Je parle d'un homme que sa situation oblige à être discret, qui est dans une position qui lui permet de vous tirer de la situation où la maladie de ton mari vous a mis... Et puis enfin, qui pourrait se douter de ça? Vous ne voyez pas le même monde...

Yvette était si étourdie qu'elle ne trouvait pas un mot d'indignation ; elle dit, presque en riant :

— Alors, toi, tu arranges ça comme ça, tout naturellement?... Il y a un an à peine que je suis mariée avec Denis que j'adorais, que j'adore... et tu trouves tout naturel...

— Mais, ma fille, ça n'empêche pas d'adorer ton mari..., je ne te dis pas de le quitter... Ah ! non, ça alors, ça ne serait pas d'une honnête fille...

Cette fois, la morale de Basilide sembla si étonnante à Yvette qu'elle éclata de rire...

— Ris, ris, c'est possible..., mais tu verras où ça mene de se tuer comme tu le fais..., tu vieilliras avant l'âge, tu seras fanée, ridée, et c'est ton mari qui ne se gênera pas pour aller en voir d'autres...

— Nous avons encore du temps d'ici là ! fit gaiement Yvette.

— Tu ne te figures pas ce que M. Francis est capable de faire pour toi... Je n'osais pas te le dire; mais il t'adore, il est fou de toi.

Cette fois, Yvette s'arrêta comme pour se reposer, elle plaça son panier, et regarda Basilide ; puis, en face, elle lui dit :

— Est-ce que cet imbécile... t'aurait chargée de me le dire ?

La jeune fille devint rouge jusqu'aux oreilles, mais elle dit aussitôt :

— Es-tu folle !... Voyons, pour qui me prends-tu?... en voilà une idée...

Sans dire un mot, elles reprirent les paniers de linge et continuèrent leur route. Yvette mordillait ses lèvres en disant tout bas :

— Faut-il être obligée d'aller dans cette maison!...

Oh ! j'y renoncerai...; j'aimerais mieux retourner chez les autres...

Elle dit tout haut :

— C'est Mme de L'Hautil qui t'a dit qu'elle voulait me voir ?...

— Oui, oui, fit en balbutiant Basilide, c'est elle. Je ne le vois presque jamais...

Yvette lui dit :

— Comment alors as-tu su ce que tu viens de dire ?

— En voilà une bonne !... Ça ne se voit donc pas quand un homme est amoureux d'une femme ?... Il ne cesse de parler de toi... La belle Yvette par ci..., la belle Yvette par là... Une si jolie fille !... Si elle avait voulu...

Yvette, à ce mot, devint toute rouge du col aux cheveux, et elle dit dans ses dents :

— Le misérable !...

Puis elle dit vite :

— Veux-tu que je te dise, Basilide ? Eh bien, aujourd'hui, j'ai absolument besoin d'argent. Je saurais le trouver, lui... que je n'irais pas...

— Ça, ce serait trop bête, par exemple... Puisque je te dis qu'il n'y est presque jamais...; c'est très rare...

Comme achevant haut sa pensée, Yvette disait, en marchant fièrement :

— Mais ça ne durera pas ; que Denis aille mieux, et je lui donnerai à entendre ce qui se passe.

— Ah ! Yvette !... deux amis d'enfance... Tu les ferais se fâcher à cause de toi ?...

— Eh bien ! exclama Yvette, à cause de qui veux-tu donc qu'un mari se fâche ?... Comment, ce gommeux, ce noceur, il a un ami qu'il dit presque son frère..., et

il cherche à lui enlever sa femme! Mais mon devoir est de dire à Denis : « Ton ami est un lâche, un traître, qu' cherche à briser notre mariage. »

— Ah! moi, je ne pense pas comme toi... On ne doit jamais faire fâcher des hommes pour des bêtises...

— Des bêtises, répéta Yvette outrée, en haussant les épaules... Tiens, ne parlons pas de ça et dépêchons-nous.

Et elles se hâtèrent.

Quand elles arrivèrent rue Godot-de-Mauroy, la femme de chambre était chez la concierge, elle dit qu'elle allait monter leur ouvrir, parce que personne n'était là; elle-même allait faire une course pressée, mais on lui avait dit qu'on attendait la blanchisseuse pour son compte... Elle leur ouvrit, et, ayant été prévenir qu'elles étaient là, elle partit. Elles entrèrent dans un petit salon, et aussitôt la porte s'ouvrit et Francis entra.

Yvette, en le voyant, eut comme un choc. Basilide, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

— Tu n'as pas de chance...

Francis souriant disait :

— Bonjour, mon enfant...; enfin j'ai donc le plaisir de vous voir... Madame vous avait fait venir, elle est indisposée et je n'ai pas voulu que vous ne trouviez que des domestiques, que vous vous soyez dérangée pour rien... Je suis resté pour vous recevoir... Asseyez-vous donc...

— Monsieur, mon mari est toujours malade et je suis bien pressée...

— Ah! c'est vrai, Denis..., comment va-t-il?

— Mieux, monsieur, je vous remercie..., mais je redoute toujours de le laisser seul...

— Vous avez raison... Alors, madame m'a dit que

vous aviez un compte à régler, on n'avait pas de monnaie..., quel est-il?

— Voici le livre...

Francis regarda..., puis fouillant dans son portefeuille...

— Je n'ai pas de monnaie..., tenez voici cent francs, vous rapporterez la monnaie en revenant.

Basilide observait Yvette; celle-ci dit aussitôt :

— Nous allons descendre et je vais vous remonter la monnaie...

— Mais je ne veux pas... En revenant la prochaine fois...

— Non..., je tiens à vous rendre la monnaie.

Basilide, qui semblait guetter cet incident, dit aussitôt :

— Tu ne vas pas descendre et remonter..., on n'a pas besoin d'être deux..., je vais aller chercher de la monnaie.

Et, sans attendre de réponse, elle prit le billet et disparut... Yvette était furieuse, et, cependant, la prévenance de Basilide était toute naturelle... Mais, en se voyant seule avec Francis..., elle eut comme un frisson; elle fut ennuyée lorsque, tout doucement, il lui dit :

— Ma chère enfant, asseyez-vous donc une minute et parlons un peu de votre petit ménage, en attendant que votre ouvrière remonte.

Elle obéit, et s'assit gauchement sur le coin d'un fauteuil, bien droite..., très embarrassée de sa contenance.

— Voyons : et Denis va mieux, alors?

— Oui, monsieur, je vous remercie...

— Tant mieux... Il n'a pas encore repris son travail?...

— Oh! non, monsieur, et il sera longtemps encore avant de pouvoir le reprendre...

— Il y a déjà longtemps qu'il est malade?

— Bientôt deux mois...

— Deux mois!... Mais sa maladie devait vous empêcher de travailler!

— J'ai mécontenté beaucoup de monde...; mais, en raison de la situation, j'espère qu'on ne se fâchera pas et que les pratiques reviendront.

— Vous avez dû user toutes vos économies!...

Yvette ne répondit pas. Il reprit :

— Vous savez que je suis à votre disposition... Je vous l'ai déjà offert.

— Je vous remercie, dit-elle sèchement.

Francis la regarda en se mordant les lèvres. Il y eut un silence... au bout duquel, comme s'il prenait un parti, il lui dit :

— Yvette, vous ne vous figurez pas ce que les épreuves par lesquelles vous avez passé vous ont changée... Vous n'êtes pas raisonnable... Vous vous sacrifiez à un sentiment absolument faux.

— Mais Dieu, monsieur, je suis très fâchée d'être venue, j'espérais ne pas vous voir, et si j'avais cru devoir vous rencontrer, quoique ayant bien besoin de mon argent..., je ne serais pas venue...

— Mais, petite obstinée, vous savez bien qu'il ne dépend que de vous de changer votre situation...

Yvette se leva aussitôt et dit :

— Je savais qu'il en devait être ainsi avec vous... Vous allez recommencer votre indigne conduite..., je vais attendre Basilide en bas...

Francis la regarda amoureusement et ne bougea pas; elle se dirigea vers la porte et voulut l'ouvrir; la porte était fermée... Elle tressaillit et, se tournant aussitôt, elle regarda Francis.

Celui-ci se mit à rire en disant :

— Comprenez-vous?

— Non! fit-elle effrayée, mais se refusant à croire a l'infâme pensée qui lui était venue...

— Vous ne comprenez pas, Yvette, que je veux en finir avec cette résistance ridicule?...

— Ah! mon Dieu, que me dites-vous là...? Vous êtes fou, monsieur, vous voulez me faire peur...

— Non, dit-il en s'approchant d'elle... Je veux t'aimer...

— Oh! mais vous êtes un misérable... Vous n'y pensez pas?...

Et ayant vainement secoué la porte pour l'ouvrir, elle se reculait devant Francis qui, toujours riant, s'avançait vers elle.

— N'approchez pas, ne me touchez pas... ou j'appelle...

— On ne t'entendrait pas... Nous sommes seuls...

— Basilide va revenir..,

— Oui, elle reviendra ce soir...

— Oh! mais, c'est une infamie... A moi... Vous êtes un misérable..., vous m'avez tendu un guet-apens...

— Ne vous servez pas de vilains mots... Je vous aime, je vous adore, je suis fou de vous. Je serai, s'il le faut, criminel pour t'avoir; c'est un crime que la femme pardonne.

— Vous êtes un gueux, un infâme..., vous êtes lâche. Votre ami, presque votre frère, est malade, mourant, et vous, vous voulez abuser de sa femme...

— Je suis tout ce que tu voudras...; mais surtout je suis fou de toi...

— Ne m'approchez pas, je vous étrangle..., je vous mords...

— Voyons donc ça... Et Francis voulut la prendre dans ses bras, mais elle se débattit et le repoussa...

Elle était superbe, Yvette, en s'arrachant des bras du misérable; insouciante de sa robe qui se déchirait dans ses mains, elle le repoussait en tapant de son petit poing solide.

Mais Francis, calme d'abord, s'était enflammé à la résistance ; cette fois, il fallait triompher d'Yvette, ou il risquait de s'attirer des représailles ; ce fut une poursuite et une lutte dans le boudoir.

Yvette criait :

— Vous êtes un misérable..., un gueux ! A moi..., au secours !... Laissez-moi.

— On ne t'entendra pas..., disait-il l'œil ardent, les dents serrées, la bouche lippue.

Et Yvette se débattait, échevelée, déchirée... Et pensant à Basilide, la complice du misérable, elle disait :

— Les coquins, la gueuse !...

Il la prit dans ses bras, il la soulevait et l'entraînait. Au comble de l'épouvante, sa voix avait les notes aiguës de la terreur... Francis, pour éteindre ces cris, appuyait sa tête sur sa poitrine, au risque de l'étouffer...

Yvette se tut...

Mais ce fut Francis qui jeta un cri de douleur ; elle le mordait à lui déchirer les chairs... Il la lâcha aussitôt, plein de rage, de passion, de folie, de colère...

Libre, la jeune femme courut vers la fenêtre, éperdue ; elle voulait sauter et se jeter dans la rue, espérant se briser le crâne sur le pavé... Francis crut qu'elle courait à la fenêtre pour appeler au secours. Il se précipita, et, entraîné par sa criminelle action, il la saisit au col, et, d'un coup de poing vigoureux, il la frappa sur la tête...

Le cri d'Yvette s'éteignit dans sa gorge, et elle tomba comme une masse à ses pieds... Il n'y eut dans l'âme de Francis ni pitié ni remords ; la passion bestiale qui, à cette heure, brûlait son sang, devint plus vive en voyant ce corps superbe, à peine vêtu, entièrement couché à ses pieds...

Le misérable se jeta sur sa proie !...

VII

L'ARRIVÉE D'UN AMI.

A la même heure, Denis était radieux ; il avait reçu de Trouville une lettre d'un de ses amis d'enfance.

Sifflard, qui était venu avec Mme Lançard, avait dû lui obéir lorsqu'il avait dit :

— Je veux que tu la lises, parce qu'elle nous mettra en belle humeur... C'est le récit d'une mésaventure... Passe les préliminaires. Il m'annonce qu'il est à Paris, et viendra me voir ce soir... Et arrive à son histoire.

Sifflard lut :

« ... C'était à la gare de Rouen. L'express partait, j'étais en retard, je me sauvai du buffet, je courus sur la voie et m'élançai dans le premier wagon venu. A peine avais-je ouvert la portière, que le « coursier de » bronze » jeta son hennissement. Un cri aussi aigu que celui de la machine partit du fond du compartiment que j'escaladais en hâte.

» Le compartiment était occupé par une dame seule.

C'était elle qui avait poussé ce cri lorsque j'étais monté.

» Assez intrigué, je déposai devant moi mon menu bagage, lorsque mon compagnon de route, en proie à une émotion excessive, la figure bouleversée, s'approcha de moi suppliante, en me conjurant, dans la langue de Walter Scott, de descendre à l'instant même.

» Je ne sais pas un mot d'anglais, mais la voyageuse ajoutait à ses discours ce dialecte universel qui compte Deburau parmi ses lettrés ; sa mimique, d'une orthographe irréprochable, me faisait comprendre ce qu'elle attendait de moi : ouvrir la portière et me précipiter sur le talus par une vitesse de soixante kilomètres à l'heure.

» Descendre d'omnibus sans faire arrêter, poser sans chanceler, sans secousse, son talon vainqueur sur le macadam, quel Parisien ne résout ce problème à la satisfaction générale ?

» Et puis, on est sous les yeux de jolies dames, dont on a passé les six sous au conducteur. Mais en express, quinze lieues à l'heure et pas de galerie !

» Quant au motif que la fougueuse étrangère paraissait me présenter comme indiscutable, je devais supposer qu'il était tout entier dans l'inconvenance de ma présence en ce wagon; car si le fond de la langue des Anglais est : *Goddem!* le rudiment de celle des Anglaises est à coup sûr : *Shoking!* C'est ce qui pour moi surnagea sur le flot de verbes dont je fus inondé.

» Assez déconcerté d'avoir transgressé le *cant*, je balbutiai quelques mots d'excuses. Mon Anglaise n'y comprit pas un mot. Alors, en me reculant dans le coin le plus éloigné de ma voisine, je protestai de la pureté

de mes intentions. Peine perdue ! elle poussait des soupirs à attendrir le Palais de justice.

» Rien cependant dans mes allures qui dénotât la recherche des bonnes fortunes. Mon aspect dit mes mœurs : je suis blond, sympathique, contemplatif, et milady aurait dû comprendre que si son sexe la mettait en risque de jouer le rôle de Lucrèce, je n'étais pas fait pour l'emploi des Tarquins, tempérament dont je n'ai que la moitié des aptitudes.

» Le train fuyait toujours, milady ne se calmait pas, sa surexcitation au contraire allait croissant..., tout faisait prévoir une attaque de nerfs. Cependant j'avais examiné mon inconnue : elle était jeune, et le visage au repos devait être beau. A l'instant où je la voyais, les traits convulsés, elle ressemblait à la Cérès de Prud'hon. Son corps disparaissait sous une couverture qui la couvrait tout entière, dissimulant un embonpoint qui n'indiquait pas l'abstinence.

» La tête dans ses mains, elle mordait rageusement son mouchoir, et tirait à chaque instant sa montre pour voir, sans doute, combien de temps elle avait encore à subir ma présence. La croyant un peu plus calme, j'essayai de me rapprocher ; elle poussa non pas un cri, mais un râle... Je la vis se dresser et s'élancer vers la glace qui protège la sonnette d'alarme. Je me jetai audevant d'elle pour la retenir ; ce dernier effort l'anéantit ; elle retomba sur les coussins, la sueur perlait à son front. Cette tentative de sa part, on le conçoit, m'avait jeté à mon tour dans un état facile à comprendre ; on approchait de Mantes. Qu'allait-il se passer à l'arrivée? Un scandale pour le moins...; un retard peut-être, et Dieu sait si j'avais hâte d'être près de vous !

» Prenant vite mon parti, je saisis rapidement mon

sac, bien décidé à m'enfuir comme un voleur aussitôt que nous aurions touché le quai.

» Le train avait ralenti, on arrivait ; j'ouvris la portière, milady jeta un dernier cri..., cri terrible, qui domina le tumulte de la gare. Je ne me retournai même pas, la peur me donnait des ailes. Mais l'équipe était là ; je n'avais pas fait quatre enjambées, qu'un individu s'était précipité sur moi, et m'avait saisi à la gorge.

» — Misérable ! s'écriait-il... Voyez vite, docteur, là, dans ce compartiment, ajouta-t-il en s'adressant à une personne qui l'accompagnait... Oh ! la malheureuse femme...

» Les voyageurs descendaient du train ; on se questionnait, on faisait cercle autour de moi... Le chef de gare, qui m'avait saisi, ne me lâchait pas ; j'entendais dans la foule des imprécations, des lambeaux de phrases : la cour d'assises !... les galères !

» Les femmes me considéraient avec plus de curiosité que d'indignation ; les papas entraînaient hâtivement leurs fils vers les portes de sortie...

» Tout à coup, un éclat de rire homérique se fit entendre. Le docteur était apparu sur le marchepied du wagon et venait de lancer ces mots :

» La mère et l'enfant se portent bien... »

Sifflard et le père Flamet riaient à se tordre, tandis que Mme Lançard cherchait vainement à se contraindre en se mordant les lèvres.

— Il pourrait se faire, dit gaiement le père Flamet, qu'il soit en retard d'un jour... Car cette dame va peut-être, pour s'excuser, lui demander d'être parrain.

Les rires recommencèrent, — et Sifflard finit sa lecture :

« Je te donnerai d'autres nouvelles demain, chez toi.

» Je vous embrasse tous.

» Aristide. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit tout haut le père Flamet.

Comme pour lui répondre, on frappa à la porte.

Sifflard alla ouvrir; Denis penchait la tête pour entendre.

Celui qui avait frappé demandait :

— Est-ce ici que demeure M. Denis Mérit, monteur en bronze?

— Oui, monsieur!

— Mais ce n'est pas vous, se récriait-on.

— Non, monsieur... Denis est malade...

— Malade!...

Denis, qui avait écouté, s'écria :

— Dites-lui donc de le faire entrer : c'est Aristide.

Le père Flamet courut aussitôt, et Mme Lançard tourna curieusement la tête...

— Entrez, entrez, monsieur, dit le père Flamet.

Le nouvel arrivant était un jeune homme; il entra en regardant autour de lui pour voir celui qu'il cherchait. Lorsqu'il aperçut Denis, qui, souriant dans son fauteuil, se dressait pour le recevoir, il courut à lui, le pressa affectueusement dans ses bras, en exclamant :

— Ah! mon Denis! comment, tu es malade, toi!...

Et ils s'embrassèrent.

— Je viens te voir, je te crois superbe, et je te trouve invalide... Eh! qu'as-tu donc, mon petit? disait-il en lui serrant affectueusement les mains.

— Tu le vois, je relève d'une fièvre typhoïde... Je ne suis pas bien solide... et toi?...

— Moi... moi, je me porte admirablement... Oh! mon pauvre ami, que ça m'ennuie de te trouver ainsi.

Le père Flamet dit alors :

— Oh! maintenant il n'y a plus de danger...; ça va bien...

Denis alors dit à son ami :

— Monsieur est mon beau-père... Tu sais que je suis marié?...

— Pardieu!...

Il tendit la main au père Flamet et cherchait autour de lui la femme de Denis. Il avait regardé Mme Lançard, mais son examen s'était aussitôt arrêté; et cependant Mme Lançard, langoureusement penchée sur une chaise, avait les yeux baissés, la bouche souriante; elle lissait ses beaux cheveux et, en paraissant effacer un faux pli de sa robe, elle troussait suffisamment sa jupe pour laisser voir sa forte jambe... et elle avait dit à mi-voix à Denis, mais cependant de façon à être entendue :

— Un bien beau garçon, votre ami!

Denis avait compris le langage des yeux, et il dit :

— Ma femme est en course; elle va venir tout à l'heure... Madame est ma bonne et chère patronne d'apprentissage, Mme Lançard..., et mon ami, celui qui te remplaçait à Paris, Sifflard, mon camarade d'apprentissage. Tu vois, tu es en famille.

— Eh bien, à la bonne heure, je suis content de te trouver bien entouré... Moi, je suis toujours avec moi-même.

— Et que viens-tu faire à Paris?

— Je viens chercher fortune; j'ai quitté absolument Rouen pour beaucoup de raisons... Je viens à toi... J'irai voir M. de L'Hautil... Il faut qu'on me trouve quelque chose à faire.

— Ma femme est justement chez Francis... Nous travaillons pour lui.

— Ah! tant mieux... Tu me donneras une raison pour le voir... Est-ce un bon garçon?

— Francis! ah! mon ami, la bonté même... Il est riche, tu sais..., pas fier pour un sou; tu le verras, il te recevra comme si tu l'avais quitté la veille; et sa femme, tout à la bonne franquette... Voilà de bonnes et braves gens qu'on est heureux d'avoir pour amis... C'est grâce à lui que ma femme a sa petite position...

— A la bonne heure, au moins les pays se soutiennent entre eux...

— Et puis, dit le père Flamet, ce ne sont pas des gens embarrassants... Ils ne se fatiguent pas en visites.

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure, interrompit Denis, qui n'aimait pas qu'on blâmât son ami... Tu es toujours gai... Nous avons ri tout à l'heure...

— Ah! c'est à monsieur qu'est arrivée l'aventure? fit en minaudant Mme Lançard, qui, changeant de position, découvrit un peu plus son bas..., c'est bien drôle...

— Dites donc, farceur, vous allez être le parrain? reprit le père Flamet.

— Ah! ah! ce père Flamet, exclama Sifflard en riant, et en lui donnant une poussée dans les épaules.

— C'est parce que vous êtes seul que vous vous faites une famille à la vapeur, continua Flamet.

Ce fut un éclat de rire général. Denis dit à son ami

qu'il devrait dîner avec eux le soir à la fortune du pot... On allait fêter sa bienvenue. Justement Yvette était allée chercher de l'argent... Mme Lançard, qui ne cessait de regarder Aristide, dit qu'elle resterait à dîner; elle augmenterait le menu en payant un vol-au-vent. Denis semblait le plus heureux des hommes en retrouvant son ancien camarade... Lui, mis à son aise par tout le monde, accepta tout, et puis il ajouta :

— Surtout, je reste parce que je tiens à faire la connaissance de Mme Mérit.

— Et vous ne vous en repentirez pas, dit le père Flamet.

Aristide, assis près de son ami, lui racontait des histoires du pays; tout cela vite, gaiement, avec des mots pleins de drôlerie qui les faisaient rire à chaque instant.

Mme Lançard avait les larmes aux yeux à force de rire, et Flamet disait à Sifflard :

— Il me va, celui-là!... Mais, à jaboter comme ça, ça doit lui gratter la gorge...

Sifflard comprit, et sans rien dire il alla chercher un litre, et le père Flamet offrit de se rafraîchir.

Le jeune homme, emporté par la conversation, avait raconté quelques histoires un peu crues, et il s'excusait :

— Pardonnez-moi, madame, il me fait bavarder et je vais un peu loin.

— Non, non! répondait avec son regard le plus provocant la patronne de Denis; j'aime bien la société des hommes, moi.

Et elle regardait le grand garçon si fixement qu'il détourna les yeux; cependant il n'avait pas l'air timide.

Il paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans; les yeux étaient noirs, les cheveux et les moustaches bruns, ses dents petites et d'une blancheur éclatante resplendissaient sous ses lèvres d'un rouge vif, qui ressortaient gaiement sur son teint cuivré.

Maigre comme les gueux, long comme un bouleau, ses jambes étaient perdues dans son pantalon trop large, luisant d'usure et dont l'extrémité flottait en effiloché sur des bottes éculées. Il avait une jaquette, étrillée par la brosse, dont les coutures étaient blanches; son gilet montait économiquement jusqu'au col, le linge était éraillé, usé; le tour du col formait presque la scie, mais il était d'une blancheur immaculée, comme les vêtements, du reste, brossés à enlever le drap... Sur le gilet se secouait une énorme chaîne d'acier poli... Dans ses vêtements, l'homme semblait se trouver fort bien; il se campait fièrement, bien satisfait de lui-même, et sa main fine, élégante, soignée, se glissait souvent avec importance dans l'échancrure du gilet.

Malgré tout cela, Aristide Bordon était beau, très beau et, sous son apparence maigre, sous ses pauvres vêtements, on devinait des muscles d'acier.

Il était bavard, mais son langage saisissant, toujours coloré, sans prétention, sans recherche, intéressait..., et après les avoir fait rire, en racontant des farces du pays, Denis lui dit :

— Tu as peut-être eu tort, si mauvaise que soit ta place, de la quitter si vite pour venir à Paris... La vie, à Paris, est plus dure qu'en province... Si nombreux que soient les gens qui vous entourent, on est toujours seul à Paris; on ne doit jamais compter que sur soi...

— C'est rudement vrai, ce qu'il vous dit là, Denis, firent en même temps Flamet et Sifflard.

— Je suis jeune, solide, avait répondu Aristide, bah!

— Et puis, avait dit Mme Lançard, c'est utile à la jeunesse de connaître un peu l'abstinence... La bohême a sa poésie... Il est bon pour un jeune homme de manger de la vache enragée.

Denis et Sifflard éclatèrent de rire. Mme Lançard continua...

— Les nuits à la belle étoile, les jours où l'on est sans le sou...

— Madame, c'est une poésie que je connais, celle-là...; il m'est arrivé trop de fois, hélas! lorsque mon maître de garni m'avait mis à la porte parce que mes goussets étaient vides, d'errer sur les quais de Rouen, espérant échapper à l'œil du garde pour me coucher derrière des ballots de coton ou de rouennerie... Lorsqu'il me chassait, j'allais, par cette nuit froide et humide des bords de l'eau, grelottant dans ces effets que je transforme par l'usage en linge si fin qu'il en devient diaphane, j'allais errant sur les places, par les rues, évitant les appariteurs, chercher une porte d'allée ouverte pour y coucher... J'aurais pu dormir la tête haute ou basse, je ne craignais rien pour mon dîner, depuis la veille la digestion était faite, je marchais, et la bruine tombait...

— Ah! mais, vous en avez déjà vu de dures, vous.

— Moi, voyez-vous, j'ai le métier de ceux qui n'en ont pas... Je suis apte à tout et ne sais rien; si bien que le jour où je perds ce que j'ai, il me faut attendre pour retrouver quelque chose... Vous, lorsque vous

quittez un atelier, vous en retrouvez presque tout de suite un autre. Moi, je ne sais rien.

— Et qu'allez-vous faire à Paris?

— Eh, pardié! ce que font tous ceux qui n'en savent pas plus que moi... Paris, c'est le pays où ceux qui gagnent le plus d'argent — m'a-t-on assuré — sont ceux qui n'ont jamais rien appris pour le gagner.

— Tous les métiers vous seront bons?

— Tous!... Je ne demande qu'une chose : Vivre.

— Vous n'avez pas de scrupules?...

— Ah! pardon... Je ne sais rien : c'est à cause de ça que je sais un peu de tout. Or, décidé à me rendre utile, je prends pour principe le travail, l'indépendance et l'honnêteté. Si dur que soit le travail, je l'accepte, je ne veux ni humiliation, ni attache... Si gros que soit le salaire, si doux que soit le travail, s'il est servile ou si sa source est honteuse, j'aime mieux mon dîner d'espérance et ma grande chambre à la belle étoile... J'aime la solitude, ma société me plaît; j'y cause avec moi-même, et je ne voudrais pas être obligé de ne plus parler avec moi, parce que je serais un fripon...

Et ceci dit, en éclatant de rire, il ajouta :

— Est-ce la vérité?

— Mon Dieu! dit le père Flamet sur le même ton, avec le métier que vous avez et les principes que vous mettez dessus, vous pouvez être certain que vous ficherez souvent la misère...

— Vous voyez comme ça tombe bien, j'y suis déjà habitué...

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Yvette rentra. En la voyant, le père Flamet se leva et dit aussitôt :

— C'est toi!... Eh! bon Dieu! qu'est-ce que tu as eu?... Tu es toute pâle...

— Je n'ai... plus rien!... fit-elle en se dirigeant vers Denis, qui exclama à son tour :

— Eh mon Dieu! qu'as-tu, Yvette?...

— Rien, mon ami, rien!...

— Tu es déchirée..., tu as le front noir...

— Oui, dit-elle nerveuse... Oui... je suis tombée dans la rue.

— Ah! mon Dieu...

— Un étourdissement... Mais ce n'est rien.

— Et Basilide?...

— Elle m'a reconduite jusqu'ici... et je lui ai dit de retourner chez elle... Je l'avais fatiguée...

On s'empressa autour d'elle... Denis était très inquiet.. Tout cela lui semblait bien singulier... Il présenta cependant son ami à sa femme. Celle-ci le regarda à peine...; mais comme il ajouta :

— Il dîne avec nous.

Yvette reprit aussitôt.

— Je vais m'occuper du dîner... Il faut que je m'apprête.

Et elle courait dans l'atelier pour changer de vêtements.

Denis était très inquiet; le père Flamet lui-même trouvait l'allure de sa fille au moins étrange: Mme Lançard, penchée à l'oreille de Sifflard :

— Elle n'osait pas le dire, la pauvre petite tombe du haut mal...

Le père Flamet et Denis avaient entendu. Le premier n'osait pas protester, mais Denis fut presque heureux; enfin, sa tenue et ses allures s'expliquaient, et, mon Dieu, la pauvre enfant, si elle était atteinte de la terrible maladie, ce n'était pas sa faute, elle était bien assez malheureuse en le lui cachant.

Appuyé sur le bras de son ami Aristide, il alla retrouver sa femme qui, ayant changé de robe, s'apprêtait à aller chercher le dîner.. Sans lui dire un mot, il la prit dans ses bras et l'embrassa; elle voulut se reculer, il la retint...

— Pauvre petite chérie..., tu souffres... C'est elle qui m'a sauvé...

Elle l'embrassa, se dégagea de ses bras et se sauva en disant :

— Je me dépêche ; pardon, messieurs..., mais je serai en retard pour le dîner...

Elle partit.

Denis dit à Aristide :

— C'est la bonté même... un peu timide, tu vois...

— Ce soir, nous nous apprivoiserons.

Lorsque la Lançard sut qu'elle était partie chercher le dîner, elle s'écria en se précipitant :

— Mais je vais avec elle... Puisque je paye une tourte, il faut que je la commande, et comme elle n'est pas bien, je ne veux pas la laisser seule.

— Merci, madame Lançard, dit affectueusement Denis.

Mme Lançard trouva dans l'escalier Yvette blottie dans un coin et sanglotant. En la voyant, la jeune femme se redressa aussitôt et essuya ses yeux...

— Qu'avez-vous, Yvette ?

— Rien, madame Lançard... C'est nerveux...

— Ah ! oui... C'est une triste maladie que vous avez là... Il ne faut pas le lui dire, à Denis.

Yvette regarda Mme Lançard, mais elle n'osait rien demander.

— Je vais vous accompagner au marché, mon enfant... D'abord, je dois rapporter un vol-au-vent... Je dîne avec vous... J'ai bien un peu peur en entrant le soir, mais

comme Sifflard reste par ici, je prierai l'ami de Denis de me reconduire... Il est bien comme il faut, ce jeune homme.

Yvette ne voyait pas, n'entendait pas... Elle s'appuyait au bras de Mme Lançard, qui la dirigeait vers le marché.

VIII

GROSSE TEMPÊTE DANS UN PETIT CERVEAU

Nous reviendrons à la rue Godot-de-Mauroy, à l'heure où Yvette, revenant de son long évanouissement, ouvrait les yeux, regardant autour d'elle. Près d'elle était penchée son amie Basilide; dans le coin du boudoir, Francis les observait... Elle passait les mains dans ses cheveux en désordre, faisant des efforts pour s'expliquer comment elle se trouvait ainsi; elle ressentait à la tête une douleur lourde, et ne pouvait comprendre l'état d'engourdissement dans lequel, en même temps que son cerveau, son corps se trouvait plongé. Mais c'était vainement qu'elle cherchait à mettre deux idées de suite dans sa tête. Elle ne se souvenait pas, elle se sentait lasse, ses membres à chaque mouvement la faisaient souffrir, comme si elle avait été meurtrie de coups.

Basilide lui offrait à boire...

Elle la regarda :

— Comment suis-je ainsi? demanda-t-elle...

— Tu t'es trouvée mal... Ne pense plus à ça... Remets-toi...

Et comme ses mains se promenaient sur son front, le sentaient humide ainsi que les cheveux :

— J'ai les cheveux tout mouillés...

— C'est moi qui tout à l'heure t'ai mouillé les tempes pour te faire revenir... Tu étais quasi comme morte... Tu m'as fait joliment peur !... Ça va mieux, maintenant?

— Oui!

Elle resta alors deux grandes minutes silencieuse, les regards fixés sur le tapis; elle faisait des efforts inouïs pour se souvenir... Un moment, une idée épouvantable passa par son cerveau; elle se disait :

— Est-ce que Denis allait plus mal? est-ce que l'on m'a emmenée de chez nous parce qu'il est mort?... Mais non !

Elle se souvint qu'elle était partie de la maison et qu'il lui avait envoyé un baiser par la fenêtre... C'était bien ça, elle était allée avec Basilide... pour toucher sa note chez L'Hautil... Elle l'avait vu, lui, puis Basilide était descendue chercher de la monnaie... Alors il avait recommencé ses odieuses propositions, qu'elle avait repoussées, indignée, puis il l'avait prise dans ses bras... Elle s'était défendue et s'était sauvée pour se jeter par la fenêtre... Est-ce qu'elle avait accompli sa résolution?... Mais non! non, il l'avait prise au cou, il l'avait frappée, elle avait perdu connaissance et alors il avait été entièrement maître d'elle... Est-ce qu'elle avait été la victime de cet homme?

Le front dans ses mains, égratignant ses cheveux, elle se refusait à croire à un pareil crime... Mais c'était vrai, cependant, c'était vrai! sa langueur en attestait... Elle avait appartenu au misérable, sans force, inerte,

livrée tout entière par sa défaillance... Oh! mais c'était abominable...

Elle releva la tête et regarda autour d'elle, l'œil ardent, le regard fou. Quand elle vit dans le coin, humble, mordillant sa moustache, lui souriant bêtement, le misérable, elle jeta un cri de rage.

— C'était vrai ! Oh ! les gueux! les gueux!...

Et comme Basilide s'approchait effrontément en disant :

— Lavette, voyons... Ça devait arriver un jour ou l'autre.

Elle se dressa, menaçante, effrayante, et elle courut sur la fille qui se sauvait, en protégeant de son coude levé son visage blême de peur.

— Toi, saleté, qui m'as conduite ici..., tu me prends donc pour une ordure de ton espèce?... Le trottoir ne rapporte donc pas assez?...

Et elle courait dessus, lui jetant à la face les plus abjectes épithètes ; la colère lui faisait monter aux lèvres le langage du ruisseau..., comme le feu sur l'eau fait en bouillant monter l'écume..., et ses mains se tendaient crispées, cherchant à la saisir, et si elle avait réussi, elle l'aurait assurément étranglée.

Mais Basilide, épouvantée, alla se réfugier derrière Francis... Alors, ce fut devant lui qu'elle s'arrêta.

— Yvette, dit-il, c'est trop d'affaire pour si peu.

— Comment? canaille... si peu...? comment, lâche...? Tu crois parce que mon homme est au lit que tu peux me déshonorer! Tu me traites comme tes amis traitent ta femme; mais j'étranglerai la fille qui t'a aidé, et toi, je t'arracherai les yeux, je t'arracherai les moustaches... Lâches! lâches!...

Et disant ces mots, absolument sans conscience, folle

de colère et de rage, Yvette se jeta sur lui les ongles crispés...

La scène tournait mal, et Francis avait eu de la peine à conserver son calme de tartufe ; il saisit les deux bras de la jeune femme et la repoussa, mais celle-ci se débattait.

— Continue donc ton œuvre, fainéant, lâche, puisque tu m'as salie de ta personne, tue-moi donc au moins... Tu t'attaques aux femmes... Tiens, lâche!...

Et, ne pouvant le frapper, elle lui crachait au visage.

— Ah çà ! à la fin!... fit-il violemment avec une force étonnante dans ce corps grêle; force factice qu'a pour une minute le plus faible au paroxysme de la colère ; il la jeta de l'autre côté de la chambre ; elle faillit tomber, mais elle se redressa aussitôt.

— Fort avec les faibles..., lâche !...

— Il faut en finir...Vous voulez de l'argent ? c'est une petite scène de chantage !... Combien voulez-vous, et finissons-en.

— De l'argent ?... Oui, c'est comme ça les femmes que vous avez... Même la vôtre, vous l'avez eue parce que vous l'avez payée plus cher...

— Allons, assez ! et il fouillait dans son portefeuille.

Basilide, accroupie dans le coin, n'osait bouger et tremblait de peur.

Yvette rattachait hâtivement ses cheveux, les dents serrées ; en regardant autour d'elle, elle vit son panier et le prit, et sortit en lui jetant au visage une odieuse injure...

Une fois dehors, elle marcha vite ; il lui semblait que tout le monde la regardait, qu'on lisait sur son visage ce qui venait de se passer; c'était un affreux cauchemar dont la pensée lui faisait monter le rouge au front ; elle

avait des tressaillements comme si le contact du misérable avait laissé sur elle une lèpre qui la dévorait ; puis elle essuyait du revers de sa main ses lèvres ; elle aurait voulu s'arracher la peau où les baisers de cet homme s'étaient posés ; elle était prête à croire qu'on voyait la marque, comme la lettre que le fer rouge du bourreau plaçait sur l'épaule du criminel... Sa chair était flétrie, souillée, et l'âme restait pure et voulait se défaire de son enveloppe tachée... la robe de Nessus !

Elle ne s'apercevait pas que ceux qui la regardaient n'avaient d'autres idées que l'étonnement de voir une femme belle, jeune et sans doute coquette, dans une robe en loques et les cheveux presque ébouriffés, une femme qui courait par les rues comme une folle...

« Il faut avoir du courage, il faut mourir... » pensait-elle.

Et elle marchait toujours ; elle devait passer le long du canal, et c'est là qu'elle en finirait ; puis la pensée de son mari, de son Denis, qu'elle avait eu tant de peine à arracher à la mort, et qui était près de la fenêtre, dans son grand fauteuil, guettant son retour, chassait l'idée du suicide. Mais qu'allait-elle faire? qu'allait-elle dire en arrivant?

Alors il lui prenait une rage sourde ; elle voulait se venger des misérables, d'elle, une ancienne amie, sa demoiselle d'honneur ; elle se souvenait que sa mère lui avait dit souvent qu'il fallait choisir ses amies ; elle trouvait ce conseil un radotage de vieille femme. Quelle leçon, à cette heure ! Mais enfin, elle ne pouvait en rester là. Si, pour son mari elle vivait, il fallait punir les infâmes. Parler à Denis, cette pensée ne lui venait même pas ; c'était le coup de la mort pour le pauvre garçon. Ah ! s'il avait été fort, elle serait rentrée chez elle, elle

aurait mis dans la main de Denis un couteau, elle lui aurait dit :

— Denis, je suis une honnête femme ; un autre a mis la main sur moi : viens m'aider à le tuer...

Elle aurait poussé Denis sur lui, et, si le courage de son homme avait faibli, elle aurait pris l'arme des mains et aurait achevé la victime.

Cela était impossible, puisqu'il fallait prendre son mari sous les bras pour le faire marcher comme un enfant.

Elle s'arrêta, une idée lui venait : elle allait chez le commissaire de police et racontait ce qui s'était passé... Elle les accusait tous les deux... Mais quel scandale !... Elle était accotée dans l'angle d'une porte et un bras croisé sur sa poitrine soutenant le coude de l'autre, le menton dans la main, elle hésitait, elle était prête à aller tout dire.

— Mais, Denis saura tout !... et il en mourra dans l'état où il est... et puis, de bon gré ou de force, je suis une femme perdue et tout le monde le saura, on aura pitié de moi ; mais on rira en dessous... Non, de tous les côtés, c'est la honte !... Pour lui, qu'y aura-t-il...? J'ai été chez lui...; il m'a donné des bijoux... Le premier jour où il a osé me parler d'amour, j'aurais dû tout dire à mon mari et refuser d'y aller... Au contraire, pendant la maladie de mon mari, j'y ai été... Sa complice dira comme lui ; il répétera ce qu'il a osé dire, que c'est une scène de chantage... Il est riche, il aime le scandale, et il est fier de ses amours à tapage... Il se fera défendre par un avocat à la mode qui, se servant de Basilide comme témoin, dira que c'est la misère qui m'a poussée à le chercher comme amant..., que c'est la misère qui a forcé mon mari à faire semblant de ne

rien voir... Oh! non! non!... Qui sait cela? lui et moi... et elle. Nous nous retrouverons!...

Elle allait se remettre en route; elle vit de l'autre côté de la rue des gens qui la regardaient curieusement; elle devint rouge et porta ses yeux sur elle; elle comprit... Sa robe était déchirée, sa chevelure tombait sur ses épaules; elle eut honte et entra dans une crémerie; elle se fit servir un café pour avoir le prétexte de s'asseoir, et, tirant de sa poche une aiguille et du fil, elle raccommoda rapidement ses vêtements...

En prenant le café auquel elle n'avait pas seulement pensé à toucher, elle s'aperçut qu'il ne lui restait que quatre sous. Alors elle se souvint du motif pressant qui l'avait fait aller elle-même chez M. de L'Hautil; il fallait de l'argent pour le dîner du soir, et on ne l'avait pas payée... et elle n'irait pas réclamer son argent... toujours l'argent, pensait-elle.

— C'est à cause de l'argent qu'on m'a attirée dans ce piège...

Mais il fallait revenir à la maison pour faire le dîner; elle était décidée à se taire; qu'allait-elle faire?... Malgré toute sa misère, elle avait gardé son alliance; elle avait tout engagé, mais pour ce symbole d'union, petit anneau de la chaîne qui la liait à son mari, elle avait un superstitieux respect... et c'est avec ce symbole sacré qu'elle résolut de sauver la situation... On lui prêta sept francs sur son alliance... et c'est quelques minutes après que nous l'avons vue rentrer chez elle.

IX

VIEILLES AMOURS ET AMOURS VIEUX.

Le dîner fut gai, grâce à Aristide; au désespoir de Denis, Yvette n'était presque jamais à table; elle était toujours dans sa petite cuisine; lorsqu'elle venait quelques minutes prendre sa place près d'eux, malgré les rires elle restait indifférente, et si on lui parlait, un sourire triste s'étendait sur ses lèvres.

Mme Lançard disait à Denis :

— Il ne faut pas vous tourmenter pour ça; elle se ressent de son attaque, il faut qu'une bonne nuit ait passé là-dessus.

Les yeux de la maîtresse d'apprentissage brillaient comme des braises en regardant le grand Aristide; placée près de lui, elle se penchait sans cesse sur son épaule, heureuse de frôler ses vêtements, riant plus fort que tout le monde quand il parlait, et voulant voir une intention dans chaque mot qu'il disait.

Il résulta de cela qu'Aristide raconta qu'il était absolument sans ressources, que son logement même l'em-

barrassait. Aussitôt le père Flamet lui offrit la chambre qu'il avait chez lui, et qui était libre depuis le mariage de sa fille. Et, avec cette fraternité cordiale des gueux, Denis lui offrit de partager sa misère, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place.

— Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre... A compter de la semaine prochaine, je retourne à l'étau.

Mme Lançard l'invita également; elle ajouta même que, pour ne déranger personne ce soir, s'il voulait, il y avait un lit chez elle. Toutes ces offres furent acceptées et refusées, c'est-à-dire qu'il acceptait pour le lendemain le gîte chez le père Flamet, et il promit à Mme Lançard d'aller dîner un soir chez eux.

Lorsque le dîner terminé, Sifflard, obligé de se lever matin, demanda à partir, Mme Lançard dit à Aristide :

— Comme Sifflard reste par ici, je ne veux pas le déranger... Vous, monsieur Aristide, vous redescendez par nos quartiers?

— Oui, madame.

— Je vais vous demander une corvée..., me reconduire...

— Comment, une corvée? mais, au contraire, je suis très heureux de vous offrir mon bras.

Et il ne mentait pas, le grand Aristide; les tendresses de Mme Lançard l'amusaient; cet amour un peu mûr lui semblait original..., et le soir, en descendant la rue Oberkampf, en sentant la pression du bras brûlant de sa compagne, en voyant la grande silhouette de son ombre sur le trottoir, il avait envie de chanter le duo de Méphisto et de la vieille Marthe dans le jardin de Marguerite... Cependant, il fallait causer, et Aristide n'avait rien à lui dire.

La Lançard, dont le regard en coulisse ne quittait pas

le jeune homme, cherchait à l'amener sur le chapitre du tendre.

— Elle aurait bien voulu être un homme! Ah! comme elle aurait mené joyeuse vie! — Mais il en est toujours ainsi, ce sont les natures ardentes qui tombent à des créatures absolument froides..., et c'était bien malheureux pour une femme, jeune encore, de s'étioler près d'un mari bien plus vieux que son âge... Aristide, lui, devait avoir bien mené la vie...; il était jeune, il était très bien, il devait avoir inspiré des passions... Mme Lançard aurait aimé être homme et avoir inspiré une passion..., elle aurait voulu avoir son roman...

Aristide riait, et, sentant qu'il faisait vibrer tout ce qui restait de jeunesse chez la femme du monteur en bronze, en contant d'amoureuses histoires..., il lui raconta qu'il n'avait eu qu'une passion dans sa vie..., passion malheureuse qui avait été la cause de sa misère...

— Il vous faudrait, pour oublier cet amour, un amour nouveau..., une femme d'une nature dévouée, obligée par devoir à la discrétion..., un amour qui console enfin...

— Oui, peut-être, dit Aristide banalement pour répondre...

— Pensez à ce que je vous dis, monsieur Aristide...

Elle s'arrêta et lui prit la main.

— Nous sommes arrivés... Je vous remercie bien... Je parlerai de vous à mon mari demain et il pourra peut-être vous trouver une place chez ses clients... Venez nous voir demain... Pensez bien à ce que je vous dis... Il vous faut une amie...; qui sait? vous cherchez loin et peut-être est-elle plus près que vous ne le pensez...

Et, après une nouvelle pression de main, elle dispa-

rut vivement dans la porte, comme une petite folle qui craint d'avoir trop parlé. Aristide, étourdi, regardait la porte... et disait :

— Elle est bonne!... Mais c'est sérieux, c'est une déclaration.

Il se mit à rire et partit en fredonnant l'air de Méphisto :

La commère est un peu mûre.

Quand le père Flamet et Sifflard furent partis de chez Denis, celui-ci, en se couchant, interrogea affectueusement Yvette :

— Yvette, qu'est-ce que tu as donc eu aujourd'hui? Tu es toute changée.

— Je suis bien fatiguée, Denis...

— Il faudra prendre un peu de repos..., puisque maintenant je vais travailler.

— Écoute, Denis..., si je ne craignais pas de te fâcher, je te dirais quelque chose.

— Quoi donc?... Dis bien vite...

— Denis, j'ai eu tort de m'établir, de me mettre à travailler chez moi...

— Pourquoi donc?

— Maintenant, tu n'es plus malade, je puis te dire la vérité; eh bien..., nous sommes endettés, j'ai fait mes comptes, et, avec des ouvrières et l'ouvrage que j'ai, je perds plutôt que je ne gagne, j'ai moins de bénéfice, plus de tracas et plus de peine que lorsque je travaillais chez les autres...

— Mais c'est parce que ma maladie t'a fait dépenser plus d'argent.

— Non, Denis..., je gagne moins...

— Que veux-tu faire alors?

— Je voudrais retourner à l'atelier...

— Mais, ton ouvrière?...

Yvette eut une crispation, elle se mordit les lèvres et répondit :

— Basilide..., elle m'a dit aujourd'hui qu'elle ne gagnait pas assez chez nous et qu'elle allait travailler ailleurs.

— Ça n'est pas décidé...

— Absolument, si...; elle m'a reconduite, et..., quand elle m'a dit cela, ça m'a froissé...

— Je crois bien, toi... qui l'aimes tant..., tu es si bonne pour elle..., ta demoiselle d'honneur.

Autant de mots, autant de traits qui frappaient cruellement la pauvre femme.

— Alors, nous nous sommes parlé un peu vivement et c'est pour cela qu'elle est partie... tout à fait.

— Mais tu lui dois de l'argent...

S'emportant malgré elle :

— Oh! on la payera, là...

Et se reprenant aussitôt :

— Je l'ai payée... Je ne lui dois rien..., rien!

Et elle ajouta en elle :

— Rien que ma haine!

— Ça m'ennuie, dit Denis, j'étais habitué à ta petite maison... Mais, enfin, il ne faut pas se tuer; tu gagnes autant, dis-tu, et tu travailles moins chez M[me] Lapchez; il vaut mieux y retourner. Seulement, il ne faut pas faire de malhonnêtetés aux gens; tu préviendras M[me] de L'Hautil, et moi j'écrirai à Francis pour le remercier des bontés qu'il a eues pour toi.

Le regard d'Yvette chercha vivement celui de son mari, tant la phrase lui semblait épouvantable dans la situation.

Elle dit bien vite :

— Non, non, tu n'écriras pas ; ceci est mon affaire et me regarde absolument.

— Tu as raison, il vaut mieux faire ça de vive voix...

Yvette eut un poids de moins sur l'estomac ; elle n'avait pas d'explication à donner sur le départ de Basilide, et elle pouvait ne plus retourner chez les de L'Hautil... Denis s'était couché, elle attendit qu'il fût endormi pour se déshabiller, elle ne voulait pas qu'il vît ses cottes déchirées et ses membres noirs des coups reçus dans la hideuse lutte.

Elle se leva au petit jour, sans bruit, afin de ne pas éveiller son mari, et elle se mit aussitôt à son travail, ayant hâte d'avoir livré le linge qui lui restait à faire, pour pouvoir se mettre à travailler.

Le père Flamet vint de bonne heure ; il avait été convenu la veille que, après le déjeuner, il conduirait son gendre se promener. Yvette se hâta de préparer le repas, pendant que Denis, aidé par le père Flamet, s'habillait.

— C'est étonnant, disait-il, en trois ou quatre jours comme les forces reviennent ; il y a huit jours je ne pouvais pas faire le tour de la table, aujourd'hui je marche tout seul dans l'appartement... Vous allez voir, père Flamet, je vais aller aussi vite que vous.

— Dis tout de suite que tu vas courir... Faut-il te retenir ?...

— Vous verrez ça... Oh ! si vous saviez ce que ça me semble bon de sortir... C'est pas pour dire, mais vous ne vous figurez pas ce qu'il paraît plus beau le soleil quand on a été près de lui dire bonsoir pour toujours...

En entendant ces mots, il courut un frisson dans le corps d'Yvette. Elle se souvenait de la nuit où on l'avait obligée à coucher dans la pièce voisine, redoutant une

catastrophe. Si elle n'avait plus son mari, si semblable malheur était arrivé, elle se serait tuée le lendemain. On déjeuna; le repas terminé, ainsi qu'il était convenu, quoiqu'il fît chaud, on couvrit soigneusement Denis, et, aidé par le père Flamet, il sortit en embrassant sa femme et lui dit :

— Tu sais que nous t'attendons pour revenir... au soleil, sur le chemin du Ratrait, en bas des Buttes...

— Oui, fit-elle, et fais bien attention, papa, qu'il n'attrape pas froid...

— Aie pas peur...

Une fois seule, Yvette se retrouva sans courage, absolument abattue par la pensée de ce qui s'était passé la veille; à l'état de surexcitation qui avait suivi le crime succédait à cette heure une prostration complète; elle était comme abêtie, et il y avait des moments où elle se refusait à y croire. Elle cherchait bien à se consoler en se disant :

— Après tout, qui le sait...? Qui le saura jamais?... Ce n'est pas lui qui osera le dire...

Et elle essayait de se remettre à l'ouvrage, et elle retombait dans son abattement, sans force, sans énergie...

Elle était depuis longtemps accoudée sur la grande table, ses fers froids près d'elle, la tête dans ses mains, le regard fixe, toujours poursuivie par la pensée de la scène de la veille, lorsqu'on frappa à la porte; elle alla ouvrir... et recula en jetant un cri stupéfait...

C'était Francis qui se présentait, qui osait venir jusque chez elle... Elle était terrifiée, elle ne trouvait pas un mot à dire.

— Madame, je vous en supplie, je sais que vous êtes seule, c'est pour cela que je suis monté... Ne me re-

poussez pas, c'est un coupable, un misérable, un coupable qui se reprochera sans cesse son indigne action, qui veut vous demander pardon...

Et elle s'était reculée jusqu'à sa table. Francis avait poussé la porte derrière lui, et il était tombé à genoux; sa voix était suppliante, son allure insolente était disparue, il était humble, tremblant et il avait jusqu'à des larmes dans les yeux...

Suffoquée par l'émotion pénible qu'elle éprouvait, Yvette se tenait accotée à sa table, une main sur sa poitrine pour en maintenir le halètement qui l'empêchait de parler... Elle le regardait à ses genoux, tremblant qu'il n'approchât d'elle, sentant en sa présence la répugnance et l'horreur qu'inspire le reptile...

Il continuait :

— Madame Mérit, j'ai eu un instant de folie... Je ressentais pour vous une malheureuse passion; la fille que vous envoyiez chez moi, à laquelle je l'avais confiée, m'avait indignement trompé sur l'honnête femme que vous êtes... Elle m'avait dit que vous n'étiez point rebelle à l'amour, que, sa compagne d'atelier, vous aviez maintes fois fait des parties avec elle... Elle m'avait dit enfin que je n'avais qu'à vouloir..., que vous étiez une coquette qui feigniez de ne céder qu'à la violence... C'est elle qui a soufflé pour l'embraser sur le feu qui me dévorait, c'est elle qui m'a poussé à être le misérable et infâme que j'ai été avec vous... Je croyais n'être qu'un amoureux inconvenant et adroit..., et elle me faisait être un malhonnête homme.

Yvette, étourdie et outrée de ce qu'elle entendait, dit :

— Je n'ai pas à répondre au jugement que vous portez sur moi, il est digne de votre conduite. Mais alors

que j'eusse été cette femme..., facile, dont vous parlez..., votre ami, presque votre frère, en me donnant son nom, me faisait sacrée pour vous plus que pour tout autre.

— N'augmentez pas encore les remords qui me tourmentent... Je ne viens pas me défendre, je viens vous demander le pardon, l'oubli...

— Je n'ai rien à vous dire...; l'oubli, ce n'est pas en venant ici que vous l'espérez trouver... N'ajoutez pas au crime commis la honte de me le rappeler sans cesse.

— Madame, c'est parce que j'ai compris combien j'avais été lâche et vil, que je viens près de vous humblement réclamer le pardon...

— Monsieur, je vous en prie, relevez-vous, je n'ai pas à pardonner... Je ne m'explique pas votre présence chez moi, et si vous ne voulez me voir dans le même état de rage où vous m'avez vue..., retirez-vous...

— Je ne puis... Je ne veux pas me retirer, sans que vous m'ayez entendu, dit Francis en se relevant, mais toujours humble et respectueux...

— Je vous le répète, je n'ai rien à entendre...

— Non, vous m'écouterez... Lorsqu'un fou commet un crime, on a pitié de lui... Je suis ce fou et je vous demande grâce...

— Le cadavre ne peut pardonner à celui qui l'a tué..., et c'est le remords qui punit le crime... Vous m'avez tuée moralement, monsieur, vous m'avez flétrie... J'ai honte de moi... Je n'ai pas de pardon à vous donner... Et tenez, malgré moi, toute ma rage, toute ma haine reviennent en voyant votre audacieux cynisme... Comment avez-vous agi avec moi? J'ai le corps couvert des marques de vos coups... Vous, homme,

vous m'avez frappée; vous auriez eu une arme dans les mains, vous m'auriez tuée...; ni mes cris de grâce, de désespoir, ni la crainte de ma mort ne vous ont arrêté... Fou! vous étiez fou, dites-vous? Vous l'étiez depuis bien longtemps pour préparer avec votre complice le guet-apens que vous m'avez tendu... Votre pardon, monsieur, c'est le silence que je garderai, non pour vous, mais pour Denis...

— Je sais bien que ce n'est pas à lui que vous iriez en parler...

Yvette se redressa.

— Vous vous trompez... J'ai longtemps hésité à le faire cette nuit... Denis n'est pas assez fort; mais rien ne m'assure que dans quelques jours, lorsqu'il sera tout à fait rétabli, je ne ferai pas ce que je voulais faire.

— Eh! quoi donc?

— Lui mettre un couteau dans les mains, le conduire près de vous, et lui dire : « Tue-le, Denis. Cet homme est un misérable, qui m'a prise presque morte. » Et Denis m'obéira...

Francis avait froncé les sourcils et avait pâli...

— Et après? demanda-t-il.

— Après, je lui dirai : « Viens chez nous. Viens mourir ensemble... » Vous qui n'avez ni cœur ni âme...; vous qui ne comprenez de l'amour que son bestial plaisir, vous ne savez pas que j'ai honte devant mon mari... Vous ne savez pas que ses caresses m'épouvantent maintenant. J'ai peur du jour où la santé lui revenant, il me parlera de nos amours pures... Vous ne comprenez pas ça, vous!... Vos amours n'ont que deux sujets qui les inspirent, le crime et la honte...

Francis s'était dompté, il n'avait pas répondu, et la

tête baissée il écoutait, semblant écrasé par les flétrissures qu'elle lui jetait à la face... Il releva la tête et dit :

— Je ne trouve pas un mot à dire, madame... C'est vrai, j'ai été un infâme, un misérable..., il n'y a rien qui puisse réparer mon crime... Et je ne sais comment vous dire maintenant ce que je venais vous offrir...

Yvette releva la tête comme inquiète :

— Madame Mérit... Denis a été malade pendant deux grands mois... Vous travaillez pour soutenir la maison... Je sais que vous êtes dans la plus profonde misère..., je le sais. Ne me...

— Où voulez-vous en venir...? interrompit Yvette l'œil plein de flamme, où voulez-vous en venir...? Oui, nous sommes dans la misère...

— Vous ne voudrez plus travailler pour nous, dit Francis avec embarras... Je le comprends... Vous allez donc être tout à fait sans travail... Je vais vous proposer... pour... si vous...

— Oh! exclama Yvette en le voyant tirer un billet de cinq cents francs de sa poche... Oh! mais, c'est épouvantable, vous venez me payer..., vous avez pour moi tous les mépris, mais vous ne me ferez donc pas grâce, à moi?... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Il y eut dans la nature d'Yvette comme un choc violent; elle était furieuse, menaçante; ses petits poings tremblaient de rage, et tout à coup, changeant subitement, les larmes jaillirent de ses yeux, des sanglots déchirants sortirent de sa gorge.

— Oh! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour être traitée ainsi?.. Oh! ne restez pas, monsieur, partez! Je devrais... Allez-vous-en!... J'ai honte... Allez-vous-en, ou j'appelle et je dis qui vous êtes... Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

Francis la regardait, hébété, étourdi et effrayé. Elle criait, et il craignit qu'on ne vînt et que dans la crise nerveuse qui venait la saisir elle ne le compromît véritablement.

— Taisez-vous, taisez-vous, ne pleurez pas, je m'en vais...

Et, en disant cela, il glissa son billet de cinq cents francs sous le morceau de marbre sur lequel on posait les fers, et il sortit, maugréant :

— Ma parole, elle est tout à fait folle... Je suis venu trop tôt.

Au bas de l'escalier, il rencontra Denis, blême, livide et tremblant; le père Flamet le ramenait en se hâtant, parce qu'il avait attrapé froid... Il dit à Denis qu'il ne pouvait monter avec lui, et, pour justifier sa présence, il ajouta :

— Tu es un vieux camarade... Monsieur Flamet, vous comprendrez ça, il n'y a pas à faire l'orgueilleux; je connais ta situation... Je venais t'offrir de l'argent; ta femme m'a refusé..., mais je l'ai glissé sur ton établi, sous une petite lime... Voyons, il ne faut pas vous fâcher; tu me rendras ça quand tu pourras...

— Ah ! mon vieux Francis, mon ami, disait Denis presque en larmes...; j'accepte, moi, et merci, merci. Et il lui prenait les mains...

— Monsieur Francis, c'est bien, ça...; à la bonne heure!... on est heureux de voir la fortune à ceux qui la méritent... Il faut remonter un peu là-haut.

Et Francis se dégageait d'eux, si bien qu'ils attribuaient à sa délicatesse le désir qu'il avait de s'éloigner...

— Au revoir!... pas de remerciement... Fais entendre raison à ta femme.

Et il se sauva véritablement...

Le père Flamet aida Denis à remonter... En le voyant paraître, Yvette jeta un cri...

—Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

—Rien... Vevette, rien, j'ai eu froid...

—Il a attrapé froid... Nous t'attendions toujours, tu ne venais pas...

— Mais il fallait rentrer tout de suite.

—Tu avais dit de t'attendre, il ne voulait pas revenir...

—Ah mon Dieu! fit Yvette en pleurant; il ne manquerait plus que tu retombes malade...

—Ne te désole pas, Vevette..., j'ai un peu froid...; mais un petit somme, bien couvert, et il n'y paraîtra plus...

— Papa, prépare le lit, je vais l'aider à se déshabiller...

Et, en disant cela, Yvette le faisait asseoir près de sa table et lui dénouait ses souliers.

Denis soulevait le petit marbre, prenait le billet de cinq cents francs, et, souriant malgré son malaise, il dit en le montrant :

— Eh bien, Vevette, tu vois que, si je reste encore un peu au lit..., tu pourras me soigner...

—Qu'est-ce que c'est que ça? fit Yvette en voyant le billet de banque..., et elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Ce billet était-il là? Qu'allait-elle dire? Et elle restait à genoux, suffoquée.

—Ce que c'est, tu le sais bien. Comment, ma Vevette... Francis, qui est gentil comme tout, qui nous adore, fait preuve de bon cœur, il nous offre ça... et tu lui refuses. Tu as donc de l'orgueil?

Yvette était devenue livide ; d'une main appuyée sur

le carreau rouge de la chambre, elle se soutenait. C'était épouvantable ; ce qu'elle avait refusé, cet argent honteux..., ce salaire infâme...; le misérable avait eu le cynisme de le déguiser comme un emprunt pour le faire accepter à son mari... Et elle devait se taire !... Elle ne devait rien dire !

Elle crut qu'elle allait tomber ; heureusement le père Flamet vint prendre Denis pour le porter sur son lit.

Denis couché, le père Flamet vint près de sa fille, et lui dit :

— Voilà ce qui est une chance dans le malheur, c'est de trouver des amis obligeants...; cinq cents balles, c'est un chiffre, tu sais, ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval...

Yvette, hébétée, regardait son père ; celui-ci avait pris le billet sur la table et le lui présentait ; elle le repoussa en disant sèchement :

— Je n'en veux pas !

Ah ! mais, le père Flamet s'emporta ; il dit carrément sa façon de penser :

— En voilà des manières ? Comment : un brave garçon qui apprend que son ami est malade, qui vient avec de l'argent, vite, dire : « En veux-tu ?... en voilà !... » Sans raison, pour faire plaisir au pauvre monde, et on prend des grands airs. On fait l'orgueilleuse. Ah çà, dis donc, Vevette, est-ce que c'est ta mère, est-ce que c'est moi qui t'avons donné de ces manières ?... Il ne manque plus que ça, maintenant. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ces gens-là ? Du reste, je le remarque bien, ça t'ennuie de travailler pour eux. Mme Mérit, Lavette, la blanchisseuse, est jalouse, parce que ces gens-là sont mieux qu'elle, ça l'humilie !... Ah !

mais, tu sais, ma fille, tu as beau être mariée, je ne souffrirai pas ces façons-là... Qu'est-ce que tu as à dire d'eux?

— J'ai, exclama Yvette, j'ai...

Elle se tut, l'œil grand ouvert, le regard fixe...

— Qu'est-ce tu as? dis-le donc?

— Rien, répondit-elle, après un court silence.

— Eh ben, alors?...

— Rien, répéta-t-elle en baissant la tête... Vous avez raison.

— Je t'aime comme ça, quand tu reconnais tes torts... Eh bien, sais-tu? je vais descendre et c'est moi qui ferai le marché... Ça va m'amuser de changer ça... Je vas rien les épater, et je te remonte de quoi faire le dîner.

Le père Flamet prit un panier, embrassa sa fille et sortit. Yvette tomba sur une chaise, et, cachant sa tête dans son mouchoir pour étouffer ses sanglots, elle se mit à pleurer. Denis, à moitié somnolent dans son lit, grelottait la fièvre.

X

DES SINGULIERS EFFETS DE LA LUNE ET DU SOLEIL.

Il était presque minuit lorsque Aristide Badon, s'arrachant aux langueurs provocantes de Mme Lançard, rentra dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée rue du Château-d'Eau.

Aristide occupait au cinquième une chambre, largement démeublée : une chaise, une table et sa malle en composaient, avec le lit, le mobilier... Nous avons dit que le pauvre garçon avait appris cet étrange métier, qui n'a pas de nom, et qu'on exprime en disant de l'enfant auquel on le condamne :

— Je le mettrai dans le commerce !...

Dans le commerce?..., c'est-à-dire bon à tout et à rien. Suivant la fortune des gens chez lesquels le malheureux est placé, il réussit, si plus tard il peut être un jour intéressé dans la maison, sinon, sa place perdue, il s'en va titubant de maison en maison, pour en trouver une où il puisse se caser, sans espoir dans l'avenir, et toujours besogneux dans le présent, de

plus, absolument attaché, presque servile!... Et Aristide disait souvent : « Ah! si j'avais un état dans les mains, un métier s'exerçant partout! » Après avoir été un des premiers chez M. X..., armateur au Havre, lorsqu'il avait perdu sa place, il n'avait que difficilement trouvé une place bien inférieure; dernier venu, malgré ses connaissances et ses capacités « dans le commerce, » il était dernier, sans considération dans la maison, dégoûté, navré d'être réduit à cette dégringolade... C'est alors que le travail étant moins rétribué, il avait dû beaucoup plus travailler..., et sa nature indépendante s'était heurtée aux obligations nouvelles qui lui étaient imposées. Alors le découragement était venu, et avec lui le goût du métier terrible des paresseux, du métier qui ne nourrit pas celui qui le prend..., il se fit poète, écrivain, journaliste..., encore le métier assez souvent de ceux qui n'en ont plus..., ou qui n'en ont pas. Mais c'est le droit de justifier sa misère, de déguiser son vagabondage... L'art est bon enfant; c'est un papa qui ne nourrit pas ses fils, mais leur donne un nom..., et il est si malheureux qu'il suffit de dire qu'on est élevé chez lui pour motiver sa... rêverie...

Aristide s'avouait le mot, il le disait, il était devenu paresseux ; il ne disait pas je rêve, ni je travaille..., il disait :

— Je suis un fainéant, j'écris des sottises pour me persuader que je fais quelque chose.

Il rentrait tout honteux chez lui; il s'était trouvé avec de braves gens qui tous gagnaient leur vie, homme comme femme, en se levant matin, en se couchant tard, et en travaillant toujours; qui vivaient de misère, qui ne se plaignaient pas, qui se trouvaient heureux, acceptant pour leur vie ce labeur sans cesse renouvelé,

sachant bien qu'ils ne quitteraient l'atelier que pour l'hospice ou le cimetière, et qui, tous les dimanches, riaient, heureux de leur tâche, ne comptant que sur eux-mêmes et n'ayant jamais rêvé autre chose, ne comprenant l'héritage des parents qu'au rebours des classes élevées, c'est-à-dire se disant : « Travaillons davantage, nous sommes jeunes et il faut soutenir les vieux. » Les ouvriers qu'il avait vus n'attendaient pas comme lui l'oncle à succession. Et il se sentait petit à côté de ces gens, lui qui se plaignait sans cesse, lui le désœuvré, l'inutile..., le bohème..., et il n'avait pas un mot à dire contre la société. Elle lui avait été douce à son entrée dans ce monde ; il avait eu une certaine éducation, et c'est la sottise de ses bourgeois de parents qui l'avait mis « dans le commerce ». Mais, il y avait réussi, lui ; il était le premier, chez les frères X..., et si sa conduite avait répondu à sa situation il serait heureux.

C'était sa faute absolument ! et aujourd'hui il était heureux de trouver une place à la table de braves gens pour lesquels un mois de ses appointements aurait été le salaire d'une année... Le rouge lui en venait au front... Il avait été content lorsque la Lançard lui avait dit que son couvert était mis... Il avait repris sa quiétude depuis qu'il savait qu'il avait un lit chez le père Flamet ; voilà où il en était venu ! Il avait ri avec Mme Lançard et il se coucha triste, désolé, honteux de lui... Il se persuadait que le lendemain il aurait plus d'énergie, qu'il chercherait véritablement à se placer, qu'il ne se contenterait pas de cette banale recherche faite au café, en prenant l'absinthe, et qui consistait à dire :

— Dites donc, connaissez-vous quelque chose?

— Non!... mais ça peut se trouver... Qu'est-ce que vous voulez faire?

— Tout ce qu'on voudra... Il faut que je gagne de l'argent...

Et au fond cette immensité : tout, voulait dire rien. Mais cette fois c'était résolu ; demain il s'occuperait, et il prendrait n'importe quoi!...

— Demain, il n'y a pas à dire, j'en finis, je me lève avec le jour, et je cherche toute la journée ; c'est avec l'acceptation de sa misère qu'on en arrive à être malhonnête... On dit d'abord : l'amour-propre, je m'en fiche..., et après, on se persuade qu'on est adroit et malin, lorsqu'on est presque un escroc... Demain à six heures, je suis debout.

Et, content de lui, il piqua sa tête dans l'oreiller, décidé à travailler... Il était un peu plus de dix heures et le soleil illuminait sa chambre, lorsque après avoir ouvert trois fois les yeux il consentit à s'éveiller tout à fait... Il s'assit sur son lit ; et ayant probablement oublié les résolutions prises la veille et au milieu de la nuit, sans consulter ses poches qu'il connaissait à fond... et à vide, il se dit aussitôt :

— Comment déjeunerai-je?

La réponse, il la savait probablement, car il acheva :

— Où pourrai-je bien déjeuner ce matin?

Il sourit ; il voyait dans son souvenir l'œil en coulisse de Mme Lançard, son air penché ; il ressentait ce pressement de main, il entendait encore dans son oreille :

« — Venez nous voir demain, pensez à ce que je vous dis, il vous faut une amie... Qui sait, vous cherchez loin et peut-être est-elle plus près que vous ne pensez. »

Et il eut un grand éclat de rire, en s'écriant :

— Eh bien, quoi! après tout, est-ce que je le connais, moi, le mari...? Elle est encore... pas mal..., une belle jambe d'abord... « C'est comme le soleil, aveugle est qui ne la voit pas! »

Et tout gai, ne pensant plus du tout, mais plus du tout, à sa décision de la nuit, il se leva et se hâta de s'habiller. A cause du soleil peut-être; ah! c'est que la nuit et la pluie sont les grands moralisateurs des misérables, allez!

On frappa à sa porte, et ce fut pour Aristide un grand sujet d'étonnement. Qui pouvait venir chez lui? Il était depuis dix jours à peine à Paris..., inconnu à tous...

Il pensa que c'était le maître de l'hôtel qui venait le prévenir que, contrairement aux us et coutumes de la maison, c'était lui qui était en avance de deux jours de loyer... Il se consola en se souvenant de l'offre du père Flamet, et prêt à recevoir vertement son congé, il dit :

— Entrez...

Une femme très élégamment vêtue entra. A son aspect, Aristide stupéfait s'écria :

— Toi!..., que veux-tu?

Elle répondit en riant :

— Moi?... Eh! je veux... que tu m'offres à déjeuner... ah!...

Rien au monde ne peut exprimer l'air ahuri d'Aristide, pendant que la jeune femme, riant toujours, courait vers lui et l'embrassait avec effusion.

Puis, d'un mouvement prompt, elle se plaça bien en face d'Aristide; elle lui prit une main; de l'autre main, elle rejeta vivement son voile par-dessus sa tête, et, moitié rieuse, elle lui demanda :

— Ah çà! est-ce que tu ne me trouves plus belle?

Aristide confus, embarrassé, dit :

— Certainement non, tu es bien toujours la plus belle, la plus jolie qu'on puisse voir.

— Est-ce qu'il y a en moi quelque chose qui t'est répulsif?...

— Mais non!... Pourquoi me demandes-tu cela?

— Est-ce que je suis d'une nature, d'un caractère désagréables...

— Voyons, finissons-en; tu es la plus charmante personne qu'on puisse voir... Pourquoi me demandes-tu tout cela?

— C'est que, depuis deux jours, je t'ai aperçu à Paris; depuis deux jours je te fais chercher partout; enfin, on te trouve; j'arrive aussitôt, en bonne fille, comme à l'heure où je t'ai connu; je te dis comme si t'avais quitté la veille : « Oui, c'est moi, et je viens te demander à déjeuner..., » et tu sembles drôle; tu es tout singulier... Je venais le rire aux lèvres et les larmes me montent aux yeux...

Il y eut un silence, pendant lequel Aristide, embarrassé, remuait fébrilement ses doigts, le regard fixé à terre, se mordillant les lèvres... La jeune femme lui dit crânement :

— Aristide, donne-moi tes mains...; là, c'est ça... Regarde-moi bien en face, les yeux dans les yeux et réponds-moi en bon et loyal garçon que tu es.

Tout à fait gêné, Aristide obéit. Les mains dans les mains, les deux jeunes gens se regardèrent... Disons, en passant, que c'était un ravissant tableau, que l'assemblage de ces deux belles créatures, sur lesquelles le soleil jetait ses rayons gais....

— Aristide, je suis belle, je suis jeune, je suis co-

quette... Aristide, je suis avec toi bonne, douce..., je suis prête à être ton esclave..., je t'adore..., et tu ne m'aimes pas, pourquoi?

Et, en disant ces mots, elle regardait le pauvre garçon qui, muet, ennuyé, baissait les yeux et se mordait les lèvres pour ne pas répondre..., car ce qu'il pouvait dire embarrassait ses lèvres; il aimait, il adorait, mais il ne voulait pas aimer. Il voulait résister à l'amour qu'il sentait malhonnête. Il n'avait pas la force de dire : oui!...

La jeune femme, au contraire, exagérait ce qu'elle disait en espérant un démenti, une caresse, une consolation; il se taisait, et, stupéfaite, elle le regardait; ses yeux étonnés s'ouvraient tout grands, et, avec un accent qui secoua Aristide, elle s'écria en lâchant ses mains :

— Mais c'est donc vrai ce que je te dis là?

Il y eut un long silence; Aristide baissait la tête, évitant le regard, ne bougeant pas; la jeune femme, l'œil fixe, les bras pendants..., anéantie, prête à pleurer, hochait tristement la tête; enfin, ne se contenant plus, de ses mains mignonnes, elle couvrit ses yeux et fondit en larmes.

La force des femmes est la douleur, les larmes; et le grand bêta s'y fit prendre aussitôt, car, changeant de physionomie en voyant les pleurs filtrer entre ses doigts et couler sur ses joues, il se précipita tout ému, prit la jeune femme entre ses bras et, d'une voix douce, lui dit :

— Ambrette..., Ambrette, ma mignonne, ne pleure pas ainsi... Si tu savais la force qu'il me faut pour résister à l'aimant qui m'entraîne vers toi... Ne pleure pas, ma mie, ne pleure pas... Je n'ai qu'un amour,

qu'une pensée..., toi...; mais, comprends-le donc, ma mie, je ne peux pas t'aimer...

— Et pourquoi? fit-elle.

— Je ne peux pas le dire!...

— Je me suis trompée, je croyais que tu m'aimais encore; heureuse en te sachant à Paris, je ne me suis occupée que d'une chose, savoir où je pourrais te retrouver... J'ai cette chance et j'arrive pour être reçue, comment? hélas!...

— Mais, ma chère amie, je te fais l'accueil le plus sympathique; la vie a ses inquiétudes, ses tracas, ses tourments, et, à cette heure, ce sont mes affaires personnelles qui me préoccupent; tu arrives subitement et mon visage n'a d'autre expression que celle que mes tourments lui donnent.

— Non, fit-elle en relevant sur lui ses grands yeux pleins de larmes, un regard suppliant; non, vous ne m'aimez plus!

— Tu dis des bêtises, je t'aime toujours... Qui peut, dans mon allure et mes manières, te faire croire à de semblables choses?

— Ton silence, ton calme, j'allais dire ton indifférence près de moi...

Le beau garçon attira sur sa poitrine la tête adorable de la jeune femme, et, noyant son regard dans le sien, il lui dit :

— Ambrette, ma belle-aimée, regarde bien dans mes yeux, on dit qu'on y voit l'âme.

— Eh bien?

— Est-ce que je ne t'aime plus? dis..., réponds.

— Tes yeux disent que tu m'aimes, mais tes allures, tes manières le démentent.

— Oh! ma belle mignonne, si je pouvais n'écouter

que mon cœur, si je pouvais m'abandonner tout entier aux joies que j'éprouve à ta pensée, à ta vue, près de toi surtout...

— Et pourquoi pas?

— Je te le répète, c'est un sujet embarrassant...

— Je ne comprends pas... Est-ce ma situation nouvelle qui t'embarrasse?...

— Non, Ambrette, non... Ne parlons pas de ça... Tu as pleuré, et j'en suis désolé, toi, la belle, la jolie, la radieuse, tu pleures pour moi... Je t'aime, moi, je t'aime, entends-tu...? Hélas! si je pouvais m'abandonner à cet amour en disant : advienne que pourra...

— Pourquoi non?... Je t'aime tant.

En parlant ainsi, la jeune femme s'était assise sur le lit, et lorsqu'il l'avait vue pleurer, Aristide était tombé à ses genoux, et les mains croisées sur une de ses mains, il la contemplait, tandis qu'elle, la main dans ses cheveux, lui souriait avec amour. Un beau sourire s'étalait sur son visage, sous ses larmes, dont les traces restaient encore suspendues comme des perles à la pointe de ses cils bruns; elle reprit dans son rire mouillé :

— Maintenant que je te vois là à mes genoux, que je sais que tu m'aimes encore, maintenant, mon Aristide, je veux que tu me dises le motif de ton glacial accueil.

— Tu le veux absolument?

— Absolument.

— Eh bien... Ambrette, je t'aime, je t'adore..., et je voudrais toujours éviter ta présence. Je t'aime et je méprise l'amour que j'ai pour toi ; je t'adore, et j'ai peur... Je voudrais enfin ne te voir jamais...

— Que t'ai-je donc fait?...

— Rien! rien! ma belle et bonne Ambrette... Ah! mon Dieu! que ce que je voudrais que tu comprennes est difficile à expliquer.

— J'avoue ne rien comprendre...

— Ambrette, tu m'as retrouvé, tu viens à moi... Viens-tu folle, passagère, viens-tu pour nous embrasser aujourd'hui, puis nous quitter après pour nous revoir peut-être?

— Comment nous revoir peut-être?...

— Tu viens, au contraire, pour souder à nouveau la chaîne de nos amours, tu viens pour rétablir le passé...

— Je viens pour ça.

— Ambrette, ma belle Ambrette, tu sais qui je suis, tu me connais, un franc et loyal garçon..., et c'est la vérité absolue que tu me demandes...

— La vérité...

— Tu te souviens qu'au Havre j'avais, sur la Côte, un beau petit chalet, bien riche, bien luxueux; j'avais des domestiques, j'avais une table toujours servie, ouverte à tous...; j'avais une situation enfin qui me permettait de mener la vie que je voulais, de dépenser beaucoup.

— Mais tu es fou, que me dis-tu là?... pauvre ou riche, est-ce que je regarde, moi...? je ne te demande rien...

Aristide sourit tristement en haussant les épaules.

— Regarde autour de moi, ma mie, je suis dans la plus laide chambre de l'hôtel...; tu as la curiosité cruelle..., eh bien regarde...

Et le pauvre garçon retourna les poches de son gilet.

— Tu viens, gaie, rieuse, me dire : c'est moi, je viens te demander à déjeuner..., et tu m'obliges à te dire...

je suis pauvre, je n'ai pas de quoi déjeuner seul...

Ambrette, toujours assise sur le lit, était devenue triste; elle était embarrassée pour parler...

— Aristide..., autrefois, quand tu étais riche, heureux..., ta main était toujours ouverte... Moi, lorsque j'ai eu besoin de toi, je t'ai toujours trouvé et à cette heure...

— A cette heure? achève!... dit Aristide, souriant et hochant la tête.

— A cette heure..., une amie peut te rendre le service que tu lui rendais.

— Non, ma belle Ambrette..., non! je ne suis pas seulement ton ami, je t'aime, tu m'aimes et je deviendrais un malhonnête homme... Nous pouvons nous rencontrer une heure, un jour..., mais le pauvre Aristide, le bohémien, ne peut avoir pour maîtresse Ambrette Lafolie...

— Mais tu ne sais donc rien? demanda-t-elle.

— Rien... De quoi?

— Tu me dis Ambrette Lafolie, je ne suis plus Ambrette Lafolie..., et, en venant vers toi, justement je croyais te donner ainsi la plus grande preuve d'amour...

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis... Qu'est-ce que je ne sais pas?... Comment dis-tu? Tu n'es plus Ambrette Lafolie?

— Mais non..., je suis mariée...

Assurément une douche glacée tombant sur la tête du jeune homme n'aurait pas fait un plus rapide effet; il se redressa tout à coup, et, regardant Ambrette, il répéta :

— Tu es mariée?...

— Mais oui!

— Mariée pour de bon?...

La bonne humeur bohème de l'ancienne chanteuse revint aussitôt; elle éclata de rire de la stupéfaction d'Aristide, et dit :

— Ah çà! mais, tu n'es pas poli... Assurément, je suis mariée pour de bon, et, ce qui est assez grossier de ta part, c'est que tu n'as pas de jalousie du tout... Tu sembles non envier, mais plaindre mon mari...

— Ma parole d'honneur, Ambrette, dit Aristide plus à l'aise en la voyant rire, jamais je n'ai pensé que tu dirais ce mot-là : mon mari.

— Mon mari qui...

— Oh! je t'en supplie, Ambrette, ne me dis pas son nom...; il me suffit de savoir que tu es mariée..., mariée!...

— Tu ne vas pas continuer comme ça... Ça n'est pas poli...

— Eh bien, regarde: je suis tout transformé..., je ne suis plus malheureux. Il y a des gens qui méritent ça... Ambrette, quand j'étais riche, je t'emmenais dans les plus beaux restaurants... et tu ne voudrais pas...

— Je comprends; si, je veux ça... Aristide, quand j'avais quinze ans, j'allais manger le matin dans une crémerie de la rue Charlot... Aristide, veux-tu me mener là...?

— Si je veux..., à la bonne heure. Je te paye à déjeuner... Mon Dieu, que c'est drôle, tu es mariée..., tu vas me conter ça...; mais je ne veux pas que tu me dises son nom.

— Nous allons rire, fit Ambrette en l'embrassant.

Et, ayant glissé le bras de la jeune femme sous le sien, il sortit avec elle. Ce fut en mettant le pied dans

la rue qu'il se souvint qu'il était absolument sans argent.

Il pria Ambrette de l'attendre de l'autre côté du boulevard et courut rue de Bondy; il portait au doigt un vieil anneau qui avait survécu à toutes ses misères, en raison surtout de son peu de valeur; il alla l'engager chez un commissionnaire au mont-de-piété... et il revint tout joyeux retrouver Ambrette.

Il avait eu cinq francs; c'était le double presque de ce qu'il fallait pour le déjeuner de pauvres qu'ils voulaient faire.

Ils arrivèrent à la crémerie, y entrèrent et prirent place à une table.

Pendant quelques instants, Ambrette parut absorbée par ses pensées.

— Ah! oui, fit-elle, ennuyée de s'arracher à sa rêverie... Oui, mon mariage.

— Ainsi, c'est vrai, tu es mariée...

— Tout ce qu'il y de plus mariée.

— Il y a longtemps?

— Trois ans...

— C'est un ancien militaire?

— Qui?..

— La victime.

— Qu'est-ce que tu me dis..., la victime?

— Oui, la victime, ton mari, enfin...

— Comment, un ancien militaire... C'est un jeune homme.

— Ah!

— Très beau garçon...

— Ah!

— Et très riche!

— Très riche... C'est un étranger?

— Mais pourquoi dis-tu cela...? En voilà des bêtises... Je ne suis ni une vieille femme ni une imbécile.

— Je ne veux pas te dire, mais enfin le mariage...

— Le mariage!

— Oui.

— Eh bien, quoi?... voilà, le grand mot, le mariage, parce qu'une femme s'est un peu amusée, qu'elle a vécu en homme, cette femme-là ne devrait pas se marier; elle ne peut pas comme une autre devenir raisonnable, rangée; elle ne peut pas, enfin, devenir une femme de ménage...

— Certainement si..., mais ce n'est pas tout...

— Être sage, fidèle...

— Je crois que c'est plus difficile..., dis, Ambrette, fit Aristide en riant et en la regardant bien.

Mais, sans embarras, elle répondit :

— Ah! c'est bien à toi de faire une semblable observation...

— Enfin..., es-tu fidèle?

— Je l'ai été.

— Mais ça ne suffit pas...

— Si, ça suffit; tu ne sais rien... Si j'en ai le droit.

— Comment, tu as le droit... Tu as le droit de tromper ton mari?

— Enfin, avant de porter un jugement, il faut savoir, n'est-ce pas...? et tu ne sais rien...

Aristide regardait avec stupéfaction la jeune femme qui continua tranquillement :

— Tu m'as connue au Havre...

— Je ne te fais pas de reproche ; je crois qu'au Havre, avec moi, tu fus fidèle...

— Comment, tu crois? mais c'est absolu...

— Bien!

— Tu m'ennuies, tu m'agaces, tu as tout le temps l'air de te ficher de moi, ou tu as des étonnements et des surprises plus insolentes encore.

— Raconte-moi ton mariage...

— C'est simple comme tout... En arrivant au Havre, tu m'as connue; lorsque tu m'as quittée, je commençais à parvenir, ma réputation naissait...

— Au théâtre!...

— Tu m'ennuies; écoute-moi... à la fin, tu deviens grossier... et puis ça me blesse...

— Je t'écoute.

— J'étais tout à fait lancée; lorsque je revins à Paris, j'étais très chic..., très chic, un petit hôtel près des Champs-Élysées, chevaux, voiture..., enfin, j'étais très bien. Alors je fus remarquée par un homme très bien, riche, un comte, qui ne me quitta plus; c'est-à-dire que c'était ridicule.

— Je ne te fais pas dire...

— Il arriva qu'il en devint embarrassant, et je dus l'envoyer promener... Alors, ce ne fut plus de l'amour, ce fut une folie...

— Naturellement...

— Comme il risquait de me faire perdre ma situation, par ses exigences, par ses scènes, ses violences, ses excentricités, je lui fis comprendre que ça ne pouvait pas durer ainsi...

— Et il advint?...

— Naturellement, il me dit que s'il compromettait ma position, il était homme à la rétablir, etc., etc., et il m'offrit de m'épouser...

— Ciel!... le nom de ce gentilhomme?..

— Tu plaisantes toujours...

— Ma chère amie, je ne plaisante pas ; je t'en supplie, dis-moi maintenant le nom de ce preux. Son nom, il en aura un dans l'avenir...

— Écoute, je t'assure que tes plaisanteries sont de mauvais goût...

— Tu viens gaiement me voir, je te parle gaiement ; quand je semblais bouder, tu t'es mise à pleurer, je ne sais vraiment plus quelle contenance avoir avec toi...

— Je ne me fâche pas... Mais, enfin, tu ne vois pas l'air que tu as en me parlant ainsi... Je ne te dirai plus rien, causons d'autre chose.

— Mais je ne te fais pas grâce... Je dois savoir ton nom... Tu n'aimes pas ton mari, n'est-ce pas? puisque tu m'as dit que tu avais le droit de ne pas lui être fidèle... Tu n'aimes pas ton mari, puisque c'est en plaisantant que tu racontes ton mariage ; tu en parles comme d'une affaire... Tu n'aimes pas ton mari, enfin, puisque ce matin tu as débuté en entrant chez moi me disant : « Aristide, est-ce que tu ne m'aimes plus?... »

— C'est vrai..., fit Ambrette souriante, embarrassée... Enfin, je suis mariée...

— Et tu es maintenant madame...? interrogea Aristide.

— Madame de L'Hautil...

Comme dans les joujoux d'enfant qu'on nomme des diables, et qui se dressent tout à coup en repoussant le couvercle de leur boîte, Aristide bondit sur son tabouret et s'écria :

— Francis !...

Ambrette devint rouge de la plante des cheveux aux ourlets des oreilles, et demanda, étonnée :

— Tu le connais? ...

— Si je le connais?... Francis de L'Hautil! il est de Trouville.

— C'est ça...

— Ah! celle-là est bien bonne... Mais tu sais que je devais aller vous demander à déjeuner ces jours-ci... Ah! c'est trop fort...

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?...

— Comment! ce qu'il y a d'étonnant à ça?... Mais je vois ma tête en entrant..., lorsqu'il aurait dit : « Je te présente ma femme... » Tableau!

— D'abord, ce que tu dis là ne serait pas arrivé, parce que jamais je ne déjeune avec lui...

— Comment ça?... Il se conduit mal à table?...

— Tu dis des bêtises... Nous ne dînons presque jamais ensemble; il vit de son côté, moi du mien...

— Tiens! et entièrement?

— Entièrement; nous avons chambre à part...

— Bien. Un joli ménage... C'est ton frère?

— Moins que ça...

— Qu'est-ce donc?

— Mon ennemi...

— Mais c'est charmant ce que tu m'apprends là...

— Nous ne nous trouvons ensemble que lorsqu'il y a du monde chez nous..., parce que, pour la société, tu sais, nous sommes le plus heureux ménage de la terre.

— Alors, la petite scène aurait eu lieu, et ça aurait été plus gai... J'aurais tenu son emploi.

— Je ne comprends pas.

— Puisque lorsqu'il reçoit du monde vous redevenez les deux tendres tourtereaux d'antan, le jour où je serais venu, il t'aurait invitée...

— Il m'aurait dit ton nom, et tu comprends que j'aurais refusé... Il t'aurait emmené au restaurant.

— J'aime mieux apprendre tout cela ; comme ça, c'est plus drôle... Mais enfin, tu exagères vos mauvaises relations.

— Point du tout.

— Pourquoi t'es-tu mariée alors ?

— Une bêtise, j'ai cru qu'il resterait le même naïf que j'avais connu ; mais, à peine marié, ç'a été un tout autre homme, grossier, insolent...

— Oui, je me souviens, c'était un assez stupide gommeux...

— Écoute, aujourd'hui, il me fait horreur !...

— Pourquoi ne vous séparez-vous pas ?...

— Je le voulais d'abord ; mais quel changement cela faisait-il à ma situation ? Aucun. Au lieu d'avoir la vie large que je mène, je serais forcée de vivre plus sobrement ; au lieu d'avoir la considération qu'une femme vivant avec son mari a toujours, je serais sans respect et sans relations, et cependant toujours sous la dépendance de mon mari...

— Mais, à cette vie-là, on finit par ne plus pouvoir se regarder en face.

— Tu es au-dessous de la vérité, on se méprise, on se hait... On devient presque criminelle ; il y a des heures où j'aspire à sa mort ; c'est entre nous deux un duel moral, à celui qui mourra le premier...

— Et qu'il arrive chez vous une catastrophe, un crime, la jolie société qui vous a unis hier sera sans pitié, féroce comme les fers qu'elle vous a rivés aux pieds... C'est vouloir l'immoralité et le crime que d'obliger deux êtres qui se haïssent comme les pires ennemis à ne jamais pouvoir briser cette malheureuse union...

Elle, redevenant gaie, dit effrontément :

— Veux-tu juger ça de près?... Veux-tu venir déjeuner avec nous?

— Avec toi et ton mari? Ah çà! tu deviens folle. Voyons, je vais bien en rire, mais avoue que, à table entre vous deux, je ferai une drôle de tête..., surtout lors de vos disputes.

— Mais je t'ai dit que nous ne nous disputions jamais... Bien au contraire, nous échangeons les mots les plus doux...

— Écoute, Ambrette, je n'ai aucun scrupule pour monsieur ton mari; je l'ai connu et désire ne plus le connaître... C'est ce qui me permettra de te connaître toujours...

— A la bonne heure.

— Seulement je suis franc comme tout... Ma situation à l'heure où je suis est un problème. Lorsque je serai redevenu quelqu'un..., je redeviendrai près de toi le galant que je voudrais être...

— Je te connais trop, Aristide, pour insister...; mais il y a une chose que je puis t'offrir.

— Parle!...

— Je t'ai dit que tout ce que je t'ai raconté est absolument ignoré de tout le monde... Nous sommes toujours le ménage le plus heureux...

— Toi, la femme la plus fidèle...

— A peu près, dit en riant Ambrette... Enfin je veux te dire que nous jouissons d'une grande considération...

— Je me demande ce que ça peut faire à ma situation, ça?

— Tu cherches une place?...

— Oui!

— Au Havre, tu étais chez les frères X... le chef de la comptabilité...

— Oui! mais je cherche où tu veux en venir.

— Cette place-là te plaisait...?

— Pour la moitié de ce que j'y ai gagné, je voudrais l'avoir encore.

— Veux-tu que je te recommande à un grand banquier qui pourrait peut-être te donner une place semblable dans une affaire qu'il va lancer?...

— Tu parles sérieusement?

— Mais oui!...

— Oh! mais, ma chère, tu es ma providence; j'accepte..., sacrédié! si nous n'étions pas dans une crémerie, comme je t'embrasserais!

Ils éclatèrent de rire tous les deux, et Aristide passa au comptoir pour régler son compte. Ambrette, tout heureuse de sa petite débauche de jeunesse, c'est-à-dire de ce retour pendant quelques heures au temps calme de son enfance, voulut, au bras d'Aristide, courir le quartier et passer par les mêmes rues où elle avait passé. Quoique élégamment vêtue, sa toilette n'était point tapageuse; elle était vêtue d'une robe de cachemire noir, artistement coupée et surtout superbement portée; mais, à notre époque, les magasins de confection de premier ordre, par la modicité des prix, permettent aux ouvrières des toilettes que nos mères n'ont jamais connues..., et il est bien difficile aujourd'hui de distinguer une ouvrière coquette d'une bourgeoise élégante, lorsque toutes deux sont endimanchées.

Au contraire, tout l'avantage sera pour la petite Parisienne, avec ses mouvements prompts d'oiseau, avec ses petits airs copiés sur les femmes de théâtre... Ambrette mit son chapeau dans un journal, son manteau sur son bras et, en taille, nu-tête, elle

partit pendue au bras d'Aristide. Ils passèrent dans toutes les rues. Ambrette, babillant toujours, racontait qu'elle avait travaillé ici, qu'elle venait déjeuner là, et, comme ce jour-là elle avait oublié son maquillage habituel, tout enfiévrée de souvenir, heureuse d'être au bras d'un homme qu'elle aimait véritablement, presque contente de la misère qui la replaçait à son rang, et toute grisée surtout des odeurs d'eau-forte et de vernis du vieux quartier du bronze, elle avait belle mine, ses joues étaient fraîches, ses yeux brillants, ses doigts, agités par le sang qui la brûlait à cette heure, voulant replacer ses cheveux, dérangeaient sa coiffure, ce qui lui donnait l'air négligé du quartier... Mais, dans ses chaussures étroites, dont les talons hauts la faisaient marcher comme sur des échasses, elle fut promptement fatiguée...

— Aristide, dit-elle, je suis lasse...

— Nous allons nous reposer dans un café.

— Non..., remontons chez toi..., je veux passer toute ma journée comme autrefois. Ta chambre ressemble à celle..., à la mienne...

Elle allait dire à celle du grand Louis le tanneur... Aristide, lui aussi, aimait mieux retourner chez lui; il craignait que le café ne l'entraînât à des dépenses qui dépasseraient ses ressources. Mais, d'autre part, il craignait que le maître de l'hôtel ne vînt lui réclamer ce qu'il devait :

— Bah! pensa-t-il, c'est le prétexte pour en sortir.

Et puis, à cette heure de misère, ayant bien déjeuné, tout échauffé par le caquetage d'Ambrette, il éprouvait le même sentiment qu'elle, il retrouvait le passé, il se revoyait à l'époque où il était au Havre, dans une situation heureuse que sa présence seule ramenait... L'un

cherchait les souvenirs de sa misère, l'autre ses heures fortunées...

Obéissant, Aristide ramena Ambrette chez lui... Le garçon lui donna sa clef en riant; ils montèrent, et une fois dans la chambre..., la porte fermée..., Ambrette le regarda en riant et lui dit :

— Tu m'as dit tout à l'heure : « Oh! si nous n'étions pas à la crémerie comme je t'embrasserais! » et c'est pour quand, ce baiser?...

— Pour tout de suite, ma belle, dit Aristide en lui tendant les bras...

A cette heure, une scène plus triste se passait rue des Panoyaux. La sortie hâtive de Denis avait amené une rechute; il était très malade et Yvette ayant déjà rompu avec ses pratiques et étant décidée à travailler dehors, sur les conseils du père Flamet et de Mme Lapchez, on décida qu'il valait mieux conduire Denis à l'hôpital... Ce fut une lutte, car Yvette s'y refusait absolument; mais le médecin rappelé avait dit que la rechute était très grave et que, dans l'intérêt du malade, l'hôpital était préférable. Sous un prétexte banal on fit sortir Yvette, et, pendant son absence, le père Flamet conduisit Denis à l'Hôtel-Dieu...

Quand Yvette rentra, il se passa une scène épouvantable; le père Flamet dit qu'il ne fallait pas être orgueilleux, que lorsqu'on n'était pas riche on devait tout subir... Alors Yvette allait lui dire qu'il avait de l'argent :

— Mais nous avons...

Et elle s'arrêta, elle avait honte... Les mots ne pouvaient sortir de sa gorge... Mais le père Flamet avait compris et il dit brutalement :

— Ah! tu veux parler de l'argent..., mais tu oublies

que tu devais à tout le monde, que les termes, ici, n'étaient pas payés... J'ai payé tout... Maintenant je te ferai le compte, il reste à peine de quoi vivre la semaine... Veux-tu en aller emprunter d'autre?

Yvette ne répondit pas, elle tomba anéantie sur une chaise et fondit en sanglots.

XI

OU ARISTIDE SE PROMET DE VOIR FRANCIS.

Le surlendemain, Aristide recevait une lettre qui l'invitait à se rendre chez un M. de Sainte-Croix de Puits-Somme, directeur de la société des mines d'Occupanti (États romains), grande société financière que NN. SS. honoraient de leur protection, et que N. S. P. encourageait, parce qu'elle devait apporter à N. T. C. F. le travail, qui est nécessaire à la vie... En voyant les petites croix qui servaient à séparer chaque paragraphe de l'entête de la lettre, Aristide resta pensif.

Il était bien dit dans la lettre qu'une Mme la comtesse de L'Hautil l'avait recommandé ; mais il se demandait quelles relations il pouvait y avoir entre une exploitation toute chrétienne de mines saintes et la belle Ambrette Lafolie.

Il se rendit néanmoins au siège de la société, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. En entrant dans le bureau, il se croisa avec quelques ecclésiastiques qui venaient déposer leurs souscriptions, ou plutôt déposer

les souscriptions de leurs ouailles... Il fut reçu d'une façon très affable par M. de Sainte-Croix de Puits-Somme, qui lui exposa en deux mots la situation en commençant :

— Monsieur, c'est Mme de L'Hautil qui vous a recommandé à nous ; vous avez été dans les affaires de banque, et vos lumières nous seront précieuses... J'avais besoin d'un homme dévoué qui fût le directeur actif de la société ; elle m'a dit que vous seriez cet homme-là...

— Monsieur, un mot d'explication sur l'affaire, et je vous répondrai immédiatement.

— Voici l'affaire. NN. SS. avaient, à quelques lieues de Rouen, de grands terrains montagneux, rocailleux, absolument improductifs. Or, ces temps derniers, on y découvrit des gisements de cuivre... Ces terrains invendables sont devenus une affaire superbe... NN. SS. font l'abandon des bénéfices au denier de Saint-Pierre... Il s'agit de lancer cette affaire... Mme de L'Hautil a bien voulu souscrire pour une somme considérable, qui la fait presque une directrice de notre exploitation ; les capitaux engagés ne doivent produire de bénéfice que les intérêts réduits, puisque c'est un don fait à N. S. P... Il y a là une comptabilité de laquelle je suis absolument incapable... J'ai été nommé par nos actionnaires, et il me faut près de moi un homme compétent duquel je suis naturellement responsable.

— Monsieur, j'ai dirigé des affaires d'une importance beaucoup plus grande, et je crois que je pourrai remplir l'emploi qui m'est offert.

— Monsieur, je suis très occupé dans le monde... Je dois me reposer absolument sur vous ; puis-je être assuré que je serai tranquille ?

— Ceci, je vous le garantis... En me déléguant vos

pouvoirs..., j'entends dire en me donnant toute autorité dans les bureaux, je me charge de l'organisation, et vous pouvez compter sur moi comme...

— Vous alliez dire... comme sur vous-même, dit en riant M. de Sainte-Croix..., ce serait peu.

— Aussi je m'arrête : mieux que sur vous-même.

— Je dois vous dire que ce que nous faisons aujourd'hui est une œuvre catholique dont les commencements doivent être économiquement établis... Je ne puis vous assurer..., vous assurer des frais, il y aura des primes suivant les résultats. Six cents francs par mois...

Aristide répondit avant que l'offre fût terminée :

— J'accepte, monsieur...

Un louis par jour! il y avait deux ans qu'Aristide n'en rêvait que la moitié. L'affaire fut vite conclue... Et Aristide, en revenant chez lui, souriait en se disant :

— Ambrette achète son paradis... Allez donc croire ça, la petite Lafolie, la cascadeuse du Havre, aujourd'hui dame de charité, dépensant son argent pour aider à soutenir le saint-siège... Elle que j'ai vue si souvent dans un grand peignoir diaphane avec bougie rose à la main, soulevant le rideau de son cabinet de toilette, en me disant avec inquiétude : « Est-ce que tu dors, petit chien? » Il faut me la figurer avec un long voile, un cierge d'une main, et de l'autre appuyant sur sa poitrine, comme Agrippine portant les cendres de Germanicus — la tirelire dans laquelle elle a amassé de quoi soulager notre pauvre saint-père... L'argent ne garde pas trace des chemins suivis..., sans cela, ô mon Dieu! les receveurs de là-bas le prendraient tout de même s'ils en connaissaient la source... Ils diraient le vers de Victor Hugo :

De l'argent qu'on reçoit d'abord, c'est toujours bon.

Bref, Aristide organisa les bureaux; il se transforma aussitôt et redevint en quelques jours celui qu'il était autrefois, c'est-à-dire un brave et bon garçon, bien soigneux de sa personne, sans féminerie; il avait connu la vie cruelle, et la raison le dirigeait. Au reste, il était bien l'homme de la singulière Société, n'y ayant aucun intérêt particulier, aucune responsabilité, mais désireux de la faire vivre, parce qu'elle lui faisait gagner sa vie, il marchait audacieusement, et, en moins de huit jours, il avait organisé tous ses services; aussi M. de Sainte-Croix de Puits-Somme vint-il lui serrer la main en le félicitant, et en lui disant :

— Vous étiez l'homme qu'il me fallait.

Il aurait volontiers répondu qu'il avait la même idée de la Société. Car les bureaux étant organisés, la place d'Aristide était devenue une sinécure ; à peine sa présence était-elle utile deux ou trois heures par jour.

Avec le calme de la vie assurée, la gaieté lui était revenue; il avait pu juger de près les banales amitiés, et, se retrouvant maître de lui, il avait un plan arrêté sur les liaisons faciles. Heureux, Aristide pensa aussitôt à son ami d'enfance, au petit ouvrier besogneux, Denis, qui, malgré sa misère, malgré la maladie, lui avait offert la table et le logis... Il savait, par expérience, qu'ils sont rares ceux qui ont toujours table ouverte pour l'amitié pauvre.

Il avait un jour été recommandé à un ancien ami de pension, riche, millionnaire... Pendant la recommandation, il était derrière la porte, il écoutait; c'était un ami de la ville, un banal, qui le recommandait, et il avait entendu :

— Aristide est un de vos amis de collège, — un co-

pain de classe ; vous devriez vous occuper de lui... Il est intelligent...

— Et que voulez-vous qu'on fasse de ce garçon-là?... Il sue la misère !...

Et l'autre, outré, avait répondu :

— Épongez-le, alors! Vous êtes riche, vous!

Aristide avait senti le rouge lui monter au visage... Il se souvenait de ça! Dans sa vie, il l'avait appris à coups de misère ; il savait à ses dépens qu'il ne faut compter que sur soi... La société de convention est une grande dégoûtée, qui ne touche à ses enfants salis par le malheur que du bout des doigts!... Il savait que les modernes ont changé le mot cruel de Brennus : *Væ victis*, pour l'appliquer aux vaincus de la vie par : *Malheur aux pauvres!...*

Aristide savait vivre maintenant.

Un matin, il pensa à Denis ; il devait être convalescent ; il voulait aller les chercher et les emmener faire un bon dîner, avec le père Flamet..., avec la Lançard... La pensée de la Lançard le rendit tout joyeux : il devait à Mme Lançard au moins une visite, et il se dit qu'il avait besoin de revoir sa jambe robuste, ses moustaches naissantes, son œil en coulisse, son regard tout plein d'ardeur... Eh bien, quoi! il était libre, et Mme Lançard était un automne dont les fruits n'étaient que mûrs... Il y avait assurément dans ce beau coucher de soleil des révélations pour lui... Aristide se dit :

— Je veux aller chez Denis ; pour aller chez Denis, je passerai chez Mme Lançard, et je prendrai jour avec elle ; je veux voir ce mari, qu'elle dit être éteint ; je veux m'abandonner, chacun son tour ; il faut que je me laisse séduire ; il faut que je me laisse déranger de mes devoirs.

Et tout content, tout joyeux, Aristide se rendit chez le père Lançard.

Nous avons dit que du jour où il avait eu sa place à la *Société des Mines catholiques,* il s'était transformé, il était redevenu un garçon naturellement élégant, sans recherche, sans afféterie, simple de façons et distingué d'allures.

En entrant dans la vieille maison, toute pleine des ouvriers du bronze, dans la rue Vieille-du-Temple, il regardait autour de lui un peu gêné, voyant au-dessus du vitrage des ateliers des yeux curieux qui le regardaient ; il demanda à la concierge :

— Monsieur Lançard ?

— Au quatrième, la porte à gauche.

Il monta l'escalier doux des vieux hôtels, brisé par un angle toutes les dix marches, à rampe énorme de vieux chêne, épaisse comme une poutre et presque vernie par le frottement des mains. Aristide était un peu embarrassé : quelle contenance allait-il avoir ? La mère Lançard, qui ne l'avait vu qu'une fois, allait-elle le reconnaître ?... Bah ! il venait pour Denis, et il guiderait sa conduite sur la façon dont il serait reçu.

Il arriva devant la porte ; sur une plaque on lisait : « *Lançard, monteur en bronze.* » Au-dessous de la plaque, d'un trou percé dans la porte, tombait une bobine crasseuse, pendue à un fil d'archet, qui brillait par l'usage comme du platine souple.

Aristide, quoiqu'il fût écrit à la craie au-dessous : « Tirez ! » frappa à la porte.

C'est Mme Lançard qui vint ouvrir ; en reconnaissant le jeune homme, elle eut un sourire heureux, elle devint rouge et ses yeux étincelèrent...

— Ah ! bonjour, monsieur Aristide, ah ! voilà qui est

gentil, d'être venu nous dire bonjour. Lançard, viens donc... Entrez donc...

Lançard, qui était en train de poser des rivets, posa sur l'établi son archet et son foret; il retira ses lunettes et vint au-devant du visiteur; il paraissait plus long dans son tablier vert... Tout gêné, sa calotte à la main, il regardait Aristide; celui-ci lui tendit la main, pendant que Mme Lançard disait :

— M. Aristide, tu sais bien, l'ami de ce pauvre Denis, qui a été assez aimable pour me reconduire. Je t'en ai parlé...

— Ah! oui, oui; je n'ai pas l'honneur de vous connaître..., mais nous ferons connaissance... Fais donc entrer monsieur...

— C'est vrai; entrez donc... Oh! je vous demande pardon de vous recevoir comme ça... Vous savez..., dame! faut bien être à son ménage...

Et Mme Lançard faisait semblant de fermer sa camisole d'une indiscrétion qui ne laissait rien à désirer. Aristide traversa l'atelier; il regardait curieusement autour de lui, et le père Lançard lui expliquait les nombreuses pièces qui composaient une pendule; il montrait une figure dont les pieds, les mains étaient détachés, et Aristide fut fort étonné que toutes ces pièces rassemblées sans être soudées ne gardaient aucune trace de leur jointure; il regardait un ouvrier soudant une branche de lustre; ça l'amusait de voir les grains de soudure, qui paraissaient noirs et calcinés, devenir rouges; puis l'ouvrier, jetant dessus une pincée de borax, le cuivre coulait comme du beurre, soudant les deux morceaux; mais cela se faisait si simplement, si mécaniquement qu'il était tout surpris. Pendant qu'il visitait l'atelier, la Lançard avait été se donner un coup

de peigne, et lorsqu'il entra dans la petite salle à manger, déjà elle avait dressé le couvert, et Lançard, voyant un couvert de plus, dit :

— Vous nous faites l'amitié de déjeuner avec nous.

— Ma foi, dit Aristide, je vous dirai sans façon que je suis venu dans cette intention.

— A la bonne heure...

M[me] Lançard plaça son monde, c'est-à-dire qu'elle mit Aristide à son côté, et elle lui adressa un regard en coulisse en disant :

— Je n'ai pas mis de rallonge à la table..., nous serons peut-être serrés..., mais je tâcherai de ne pas vous gêner.

Le père Lançard était d'une nature calme ; il paraissait toujours somnolent, obéissant absolument à sa femme.

Jamais il ne protestait, il parlait à peine. On se mit à table et aussitôt Aristide dit qu'il avait l'intention d'aller rendre visite à Denis...

— Mais, dit M[me] Lançard, Denis n'est plus à Ménilmontant.

— Comment ! ils sont déménagés?

— Non; mais vous ne savez donc rien?

— Rien du tout.

— Denis a une rechute, et il ne va pas bien du tout... Ces pauvres gens étaient dans la dernière des misères... et ils ont été obligés de le porter à l'hôpital..., où il est bien mieux soigné, au reste.

— Ah ! qu'est-ce que vous me dites là?... Mais, j'irai le voir... Et sa femme?

— Sa femme, dit M[me] Lançard ; elle me semble bien drôle, cette petite, depuis que son mari n'est plus là.

— Elle travaille chez elle?

— Non; comprend-on ça? Elle avait déjà une petite maison qui allait bien, de bonnes pratiques..., et vous savez bien, un de vos amis... et à Denis, le comte...

— Ah oui! de L'Hautil...

— Eh bien, elle a tout quitté, et s'est remise à travailler chez les autres... Je la rencontre souvent dans le quartier... et il me semble qu'elle tourne mal...

Ces confidences ennuyaient Aristide; il redoutait pour son pauvre ami une situation cruelle au sortir de l'hôpital, et il se promit de voir ce qu'il y avait de vrai dans les bavardages de la Lançard.

Ce qui était vrai, et ce qui l'affectait surtout, c'était de savoir son ami malade, et la petite femme gagnant à peine pour vivre; et la Lançard ajouta :

— Avec ça qu'ils ont une charge de plus : le père Flamet a eu une attaque et il peut à peine travailler; il faut donc qu'elle s'occupe de son père; à cet âge, on n'est pas bon à grand'chose, et si elle était raisonnable, elle aurait écouté les conseils de Lançard qui lui disait qu'elle ferait mieux de donner congé rue des Panoyaux et d'aller demeurer chez son père, où elle travaillerait... Au moins, on n'aurait pas la crainte de mauvaises choses...; mais elle ne veut pas... Au fond, ça veut être libre... Eh bien, c'est pas avec le travail d'une femme qu'on peut aider son père, payer deux loyers et vivre... honnêtement.

— Les pauvres petits, d'après ce que vous me dites, sont en une triste situation.

— Oui..., et, monsieur Aristide, vous feriez peut-être pas mal de la voir et de lui parler...

— Mais c'est justement ce que je compte faire. D'abord, j'avais l'intention de vous prier de venir avec moi chez eux; je les croyais toujours un peu embar-

rassés dans leurs affaires, après la secousse de la maladie, et je voulais faire un petit festin que je comptais offrir.

— Mais, vous avez donc trouvé la situation que vous cherchiez?...

— Heureusement. Et Aristide raconta ce qu'était la maison dans laquelle il était, au grand ébahissement de Mme Lançard. Le déjeuner terminé, lorsque Mme Lançard mit le café sur la table, les apprentis retournèrent à l'atelier. Lançard avait une habitude qu'il ne pouvait pas vaincre; il lui fallait un petit quart d'heure après son repas, il n'y avait pas à lutter, ses paupières se fermaient d'elles-mêmes.

Aussi, ayant absorbé son café, sa tête retomba immédiatement...; il dormait. Mme Lançard avait rapproché sa chaise de celle d'Aristide, et elle lui avait pris les mains en lui disant :

— Vous êtes bon, vous; c'est bien de penser ainsi à ce pauvre Denis... Et elle appuyait sur la main d'Aristide, et ses yeux luisaient comme des braises. Celui-ci s'amusait énormément de ces ardeurs... Elle proposa à Aristide de veiller sur lui comme une grande sœur — et elle eut un sourire — en disant le dernier mot pour lui bien prouver qu'elle ne le pensait pas... Il était seul à Paris, sans amis, sans conseil. Eh bien, elle serait là, elle, et s'il le voulait, elle s'occuperait de toutes les choses auxquelles un homme est incapable.... Elle lui demanda sa demeure; elle dit qu'elle irait le lendemain..., et tout cela dit à mi-voix avec des câlineries de langage, des mouvements, des frôlements de joues, qui firent qu'Aristide était tout rouge; il était tout honteux et répondait oui à tout ce qu'elle demandait.

Quand Lançard se réveilla, elle lui serra la main, lui

donna un coup de genou, et lui adressa un regard tout plein de promesses. Aristide commença véritablement à craindre pour lui... Où il avait voulu rire, tout tournait au sérieux. Lorsqu'il sortit de chez les Lançard, il était comme hébété... et il eut besoin de se dire tout haut :

— Ah! mais non, mais non! ça n'ira pas plus loin.

Il sortait de chez les Lançard, lorsqu'il aperçut Sifflard; il allait passer sans lui parler, ne voulant pas être indiscret; Sifflard était avec une jeune fille très élégamment vêtue. Arrêtés à l'angle du trottoir, ils causaient.

C'est Sifflard qui l'appela.

— Eh bien, monsieur Aristide, vous faites le fier? vous n'avez pas un bonjour pour les amis?...

— Au contraire, fit-il en lui tendant la main, mais vous étiez trop agréablement occupés et je craignais de vous déranger.

— Point du tout, nous sommes deux amis.

Et il désigna la jeune fille qui, en souriant, regardait très effrontément Aristide; celui-ci soutenait le regard semblant dire :

— Mais nous nous sommes déjà vus.

Il dit haut :

— Il me semble, mademoiselle, que j'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer...

— Ça se pourrait bien, fit la jeune fille en riant. Vous êtes du quartier là-bas, de l'autre côté de l'eau?

— Oui! ah! c'est ça! à Bullier...

— A la bonne heure, fit Sifflard; vous voici en pays de connaissance. Mademoiselle était demoiselle d'honneur à la noce de Denis... Ah! il y a longtemps de ça...

— Que de changements!...

— Vous savez, dit Aristide, qu'il est très malade, le pauvre garçon.

— Oui, fit Basilide, mieux vaudrait qu'il n'en revienne pas...

— Oh!...

— C'est pour lui que je dis, avec une femme comme celle qu'il a...

— C'est vrai, vous êtes fâchées...

— Dieu merci! on n'est pas heureuse de connaître des créatures pareilles...

On entendit l'heure sonner, et des groupes d'ouvriers qui causaient sur les portes rentrèrent; l'heure fainéante du repas était passée. Sifflard dit :

— Vous êtes en connaissance : je vous demande pardon, mais c'est l'heure; je rentre travailler... Au revoir, Basilide... Au revoir, monsieur Aristide... Venez donc un matin à l'heure du déjeuner; nous passerons la matinée ensemble en cassant une croûte.

— Je vous le promets.

Et, leur ayant serré la main, il courut vers son atelier.

Aristide, resté seul avec Basilide, était très ennuyé de ce qu'il venait d'entendre dire pour la deuxième fois sur le ménage de son ami Denis..., et il était très curieux de savoir. D'autre part, l'ancienne blanchisseuse était tout à fait charmante et ne semblait guère farouche.

— Mademoiselle, est-ce que vous retournez dans le quartier, là-bas?

— Mais oui, monsieur.

— Si vous vouliez me permettre de vous reconduire, vous seriez bien gracieuse.

— Comme nous sommes déjà un peu amis, je ne veux pas vous refuser ça.

Et, sans façon, elle prit le bras d'Aristide.

Basilide n'était plus la petite ouvrière que nous avons connue : elle était très bien vêtue, d'une élégance un peu criarde, mais dans laquelle elle se trouvait absolument à l'aise; on eût pu croire qu'elle avait toujours été vêtue ainsi; tous ses mouvements paraissaient abandonnés, sa coiffure était adroitement négligée, ses yeux vifs avaient maintenant un cadre de bistre, la teinte rouge de ses joues s'était envolée, son visage avait pâli, sa bouche gaie, rieuse n'était plus que spirituelle... Autrefois, sur ses lèvres il semblait y avoir des chansons, et, maintenant, il y avait la malice, même la méchanceté..., et les sourcils et les cils étaient maquillés...

En prenant le bras d'Aristide, elle se pencha lourdement dessus; elle se trouvait tout à fait à l'aise avec lui. Il parlait gaiement, il était sans façon, et ses manières plaisaient à la jeune fille. Ils babillaient en marchant, Aristide demanda :

— Vous disiez tout à l'heure que vous étiez la demoiselle d'honneur de Denis.

— Oui.

— Mais comment vous êtes-vous fâchée avec sa petite femme, qui a l'air si bonne, si douce?

— Si bonne, si douce!... On voit bien que vous ne la connaissez pas.

— Vous êtes toutes les mêmes entre femmes, vous trouvez les hommes irrespectueux et vous pensez de vous le double du mal qu'ils vous disent..., et vous dites de vos amies le double du mal que vous pensez.

— Oh! moi, monsieur, vous ne me connaissez pas; moi, je suis une bonne fille, je ne suis pas une femme à faire des manières, et ce que je dis, c'est que ça est...

— Je vous entendais parler d'elle dans des termes...

— D'Yvette!... mais je n'ai pas montré le quart de ce que je pense..., de ce que je sais...

— Qu'elle ait un mauvais caractère, qu'elle soit difficile à vivre..., je vous l'accorde, mais c'est une honnête femme.

— Yvette!... une honnête femme!

Basilide se contenta de hausser les épaules.

— Que voulez-vous, les hommes ont de bonnes têtes; on leur fait croire ce qu'on veut; il suffit pour ça de savoir s'y prendre..., et elle est rouée, la mâtine, allez, sous ses petits airs sainte nitouche...

— Si elle était ce que vous dites, croyez-vous que les malheureux seraient dans la situation où ils se trouvent?...

— Ah bien, vous êtes bon, vous!... Vous y croyez alors..., l'hôpital vous attendrit?

— Mais oui, la pensée seule de l'hospice me fait courir des frissons dans les os...

Basilide eut un méchant rire et hocha la tête..., puis elle reprit...

— Dieu veuille pour lui, le pauvre Denis, qu'il n'en sorte jamais de l'hôpital...

— Que me dites-vous là?

— Mais je vous dis la vérité, fit avec feu l'ancienne amie d'Yvette; vous êtes tous comme ça..., les hommes..., parce qu'elle est belle fille; ça je ne le nie pas..., parce qu'elle a de jolis yeux et des petits airs attendris..., des paupières humides et une voix comme une plainte, vous dites: ah! la sainte femme..., oh! la pauvrette...

— Mais vous avez raison, ma chère enfant, je pense bien tout cela, sa situation m'ennuie, sa douleur m'attendrit.

— Et sa misère... aussi...

— Mais, évidemment...

— Alors vous croyez à cette misère-là?

— Écoutez, mademoiselle, vous êtes jolie comme tout, vous avez une petite bouche fraîche, appétissante, de laquelle on croirait ne devoir sortir que des mots d'amour, des rires et des baisers... et...

— Et... et... et vous êtes comme les autres, la vérité vous offense...

— Oh! pas du tout, parlez au contraire...

— La vérité, la voici : la vie de misère que le ménage était obligé de mener ne plaisait pas du tout à Yvette; elle s'est mariée pour se débarrasser du père Flamet qui était trop sévère; elle s'était établie chez elle pour faire ce qu'elle voudrait pendant que son mari travaillerait... Le mari tomba malade... Forcée de le garder..., vite elle s'empressa de le mettre à l'hôpital, et comme le père Flamet se croit des droits à la surveillance de la conduite de sa fille pendant la maladie de son gendre, il vient tout le temps à la maison..., il ne peut plus travailler... Alors vite, elle change et fait semblant de travailler chez les autres...

— Fait semblant?

— Mais oui, je vous dis, fait semblant de travailler... Est-ce que vous croyez que c'est avec sa journée de blanchisseuse, — je sais ce que l'on gagne, nous travaillions ensemble, — vous croyez que c'est avec sa journée qu'elle peut se nourrir, nourrir..., et désaltérer le père Flamet, payer deux loyers...?

— La pauvre petite fait des dettes..., sans doute.

— Ah! je vous demande bien pardon... Je sais qu'elle ne doit pas un sou... Il y a longtemps que vous ne l'avez vue?... regardez sa tête et puis vous verrez si on

ne voit pas tout de suite que c'est une femme qui fait la noce...

— Alors, la malheureuse, abusant de la maladie qui tient son mari éloigné d'elle, aurait un amant, — c'est ce que vous voulez dire, — un amant qui subviendrait à ses besoins...

— Oui, c'est ce que je veux dire..., c'est ce que je dis...

— Oh! mademoiselle Basilide, laissez-moi croire que vous vous trompez..., laissez-moi croire que la petite haine que vous avez contre elle vous la fait mal juger...

— Mais je ne la juge pas... Je ne vous dis pas : je crois... Je vous dis : je sais... Eh! oui, fit nerveusement Basilide... Je le sais..., son amant a été le mien..., et je le sais par... lui!...

— Que me dites-vous là? Elle a véritablement un amant!...

— Mais oui; vous êtes bien naïf de croire à ces petits airs-là...

— Mais savez-vous que le jour où Denis saura ça, il est capable d'en mourir...

— Ou d'en vivre! fit cyniquement Basilide.

Aristide s'arrêta et regarda Basilide bien en face; celle-ci avait sur les lèvres son même sourire intelligent...

— Mais vous êtes atroce... Votre petite bouche dit d'épouvantables choses en souriant..., mais vous me faites peur...

— Oh! vous avez bien tort... Je suis franche, voilà..., et puis, lorsqu'on m'attaque, je me défends...

— Lorsqu'on vous attaque?

— Oui, parlez de moi à Yvette et vous verrez ce qu'elle en dit; j'avais toujours été bonne pour elle,

obligeante; quand je travaillais chez elle, je lui prêtais même de l'argent. Eh bien, allez à l'atelier et demandez aux autres ce qu'elle dit de moi... Je suis une bonne fille, mais tant pis pour celles qui veulent me faire du mal..., je le rends.

Aristide commençait à s'expliquer le motif qui poussait la jeune fille à parler ainsi de la femme de son ami, et voulant rétablir la chose à sa juste valeur, attribuant cette exagération à une vengeance de femme :

— Ma chère enfant, je comprends qu'on ne se laisse pas attaquer sans se défendre; encore faut-il que cette défense ne sorte pas d'une certaine limite. C'est l'honneur d'une femme, la vie d'un homme que vous attaquez là... Cela serait vrai, qu'il vaudrait mieux le taire, et à plus forte raison ne pas inventer...

— Ah! mais vous êtes étonnant, vous... Je n'invente rien, puisque je vous dis que c'est la vérité...

— Des mensonges d'un fat, duquel vous êtes jalouse...

— Ah! c'est trop fort... Moi, jalouse..., et de quoi, mon Dieu? Ce ne sont pas des cancans, pas des mensonges; j'étais là, j'ai vu.

— Mademoiselle Basilide, c'est vrai?... alors...

— Puisque je vous le dis...

— Oh! le malheureux!... Oh! la misérable!...

— Et je le lui dirai, devant vous, à elle, quand vous voudrez... Ah! pardi! elle racontera des histoires... Elle a été entraînée, elle a été victime, par la force... Vous connaissez ça : toutes les femmes le disent... Mais lorsqu'une femme veut rester sage, ce n'est pas par la force qu'on en devient maître... Tout ça, ce sont des manières...

— Vous m'étourdissez, je ne l'aurais jamais cru...

— Ah! si je vous contais comment ça a commencé...

— Enfin, vous le connaissez, lui, l'amant?...

— Celui qui l'entretient?

— Mais ces relations durent donc toujours?...

— Ah! vous croyez à une faute d'un jour, d'une heure... Ah! ah! ah!

Elle, la gentille Basilide, montra ses belles dents dans son rire de tigresse. Aristide était absolument consterné. Il n'y avait plus possibilité de douter après ce qui venait d'être dit; malgré l'évidente méchanceté de Basilide, elle devait dire la plus grande partie de la vérité; il le sentait, et elle ajouta :

— Ces relations durent si bien, que le jour de la rechute de Denis, le monsieur, — je ne veux pas dire son nom, ça vous paraîtrait plus fort encore, — est allé lui porter cinq cents francs, et c'est avec ça qu'on a payé le terme de chez eux et de chez le père Flamet; et puis elle a retiré les bijoux qu'elle avait au clou... Le père Flamet a été en ribote pendant trois jours. Et, depuis ce temps, vous pensez bien que ça n'est pas son travail qui lui a suffi, et que, si elle a gagné de l'argent, ce n'est pas en allant brûler des cierges à la Vierge.

Et Basilide éclata de rire... Aristide aurait bien voulu savoir le nom qui l'aurait tant étonné. Lorsque la jeune fille lui avait dit qu'Yvette racontait qu'elle avait été victime, il se dit que cela pouvait bien être vrai; une femme jeune, belle, vivant seule, est souvent exposée à des tentatives que l'occasion peut rendre criminelles. Mais c'était à une époque où Denis n'était pas encore à l'hospice, puis l'argent accepté montrait la chose sous son véritable jour. Pour le malheureux Denis, cette nouvelle épouvantable, apprise à sa sortie de l'hospice,

pouvait amener de tristes résultats; il cherchait par quel moyen on pouvait l'éviter. D'abord ce qu'il fallait tenter, c'était de rompre immédiatement des relations dont la situation misérable d'Yvette semblait avoir été la cause. Aristide se dit qu'il pouvait prêter, jusqu'au rétablissement de son ami, le nécessaire pour la jeune femme et son père; mais, pour parler efficacement à Yvette, pour avoir de l'autorité sur elle — car elle ne manquerait pas de nier — il fallait connaître son amant : c'est ce que chercha Aristide.

— Savez-vous que c'est un misérable, celui qui va plonger dans la désolation le malheureux garçon..., briser ce ménage...

— Est-ce que ça le regarde, lui...? c'est la faute de la femme; l'homme cherche où il peut, ajouta effrontément Mlle Basilide, dont la morale était toute particulière.

— Mais vous avez dit qu'il connaissait Denis!...

— Je n'ai rien dit de ça... Vous êtes un malin, vous voulez me faire parler... Tout à l'heure vous trouviez que j'en disais trop, et maintenant vous trouvez que je n'en dis pas assez...

— Ça m'intrigue... Si ça n'est pas un ami de Denis, est-ce du côté d'Yvette?

— Mais, reprit en riant Basilide..., n'insistez pas, je vous dis que je ne veux pas le dire..., et puis, qu'est-ce que ça vous fait à vous?... Vous ne le connaissez pas...

Puis, regardant Aristide en face et souriant malignement :

— Dites-moi, est-ce que vous ne penseriez pas trop à la femme de votre ami?...

— Ah! mademoiselle, fit-il outré...

Mais, comme au fond elle ne savait pas l'amitié qui l'unissait à Denis, il ne se fâcha pas, et changeant de ton en pressant le bras de Basilide :

— Je ne pense qu'à une chose, c'est à vous prouver le contraire..., si vous voulez m'y aider.

Ils échangèrent un regard, et la jeune fille dit en riant :

— Voyez-vous ça!

Elle n'était pas farouche, Aristide l'avait jugée; il se donna pour mission d'apprendre ce qu'il voulait, et par un agréable moyen : il s'agissait d'être tout à fait intime avec Mlle Basilide.

Ils étaient arrivés dans le quartier Latin, près du Luxembourg. Il lui offrit de se rafraîchir ; elle accepta, mais voulut choisir le café : dans celui où il la conduirait elle était trop connue... Ah ! c'est qu'en un an elle avait fait du chemin, la petite blanchisseuse, la demoiselle d'honneur de Sifflard; ses doigts s'étaient amincis en passant par la filière de bien des anneaux, et leurs extrémités s'étaient jaunies en roulant des cigarettes...

Ils passèrent ensemble la demi-journée, babillant gaiement et amoureusement...,s'entendant parfaitement sans s'être rien promis; si bien que la nuit venant, lorsque Aristide parla du dîner, ce fut vite accepté... et comme il lui offrait d'aller dans un endroit qu'il connaissait, elle répondit :

— Oh non! on y déjeune bien, mais on y dîne mal... Nous y déjeunerons demain.

Le mot sembla si naturel qu'Aristide dit simplement :

— C'est ça...

Et ils se dirigèrent vers le vieux restaurant du quartier Latin... Comme il allait demander un cabinet, elle lui dit bas :

— Oh non, dînons dans la salle commune, c'est plus gai!... Nous avons le temps... d'être seuls, puisque nous ne nous quittons pas...

C'est ainsi que commencèrent les amours d'Aristide et de Mlle Basilide..., et, le lendemain matin, en causant, elle lui apprit qu'Yvette était la maîtresse de Francis... Basilide raconta même la scène; elle y fit cependant un changement, et cela avec une voix outrée, si pleine de vérité qu'Aristide ne douta pas une seconde que cela fût arrivé ainsi. Elle dit qu'elle l'avait éloignée, elle, en l'envoyant chercher de la monnaie pour rester seule avec Francis; quand elle était revenue, elle s'était aperçue de ce qui s'était passé, elle avait fait alors une scène affreuse, à la suite de laquelle elle avait été éconduite par Francis, et fâchée à mort avec Yvette.

Aristide s'expliqua tout à fait le singulier ménage que faisaient Ambrette et Francis.

XII

LE JOLI CHEMIN QUE SUIVIT ARISTIDE POUR VOIR DENIS.

Aristide vivait au quartier Latin ; parmi ses amis de café se trouvait un interne de l'Hôtel-Dieu, et c'est par lui que le lendemain, après en être convenu le soir, il laissait Mlle Basilide endormie dans sa petite chambre, lui disant qu'il viendrait l'éveiller à l'heure du déjeuner, et se rendit à l'hôpital. Il devait se réclamer de son ami, car ce n'était pas jour de visite aux malades. L'ami était à l'amphithéâtre lorsqu'il se présenta ; il dut s'y rendre, et ce n'est pas sans une certaine émotion que le brave garçon passa dans cette boucherie, où le cadavre du pauvre paye les soins qui lui furent donnés, vivant, en abandonnant son corps au scalpel du chirurgien. C'est un tableau que nous avons déjà fait, mais trop curieux pour que nous hésitions à le reproduire dans sa cruauté hideuse.

Dirigé par un employé d'occasion de l'hôpital, un convalescent, qui aide pour payer sa nourriture et qu'on qualifie de *rabiot*, il entra dans l'amphithéâtre, une

salle voûtée prenant son jour sur le côté par des châssis placés comme des soupiraux. Le long du mur, six tables de pierre recouvertes d'une plaque de zinc se trouvent en ligne; sur trois de ces tables sont couchés trois corps raides, trois cadavres rigides que le jour qui vient du haut éclaire et couvre d'une pâleur verte... Sur la première table est étendu le cadavre d'un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Il est couché sur le dos; sa jambe gauche est accrochée par des allignes, espèces de crochets assemblés par chaînettes, relevant la jambe et tendant la fesse, permettant ainsi de travailler les muscles du fémur. Le buste est étendu raide, la tête est comme rejetée en arrière; la face du pauvre a déjà subi un travail horrible : des incisions, faites de chaque côté de la mâchoire, forment des fossettes rouges, mais exsangues, qui font rire le cadavre, dont les yeux enfoncés n'ont plus de paupières. Sur ce cadavre qui rit, deux jeunes gens gais sont penchés; bien vêtus et protégeant leur linge par un tablier blanc, comme des gourmands soigneux craignant de tacher le devant de leur chemise, — ils travaillent, causant de la fille aimée la veille, et leurs mains aux ongles roses dirigent le scalpel dans les chairs..., dégageant artistement des peaux et des muscles rouges les nerfs brillants et d'une blancheur nacrée...

Aristide passa en détournant les yeux!... précaution inutile; sur une autre table, il vit, non couché, mais dressé, le *sujet*, et celui-là est plus affreux encore... Il est ployé en deux, le ventre sur un escabeau de bois placé sur la table de dissection; d'un côté pend son crâne scié, sans cheveux, sans peau, sans cervelle, entre les bras mous, désarticulés; de l'autre côté pendent les jambes comme à genoux. La science n'est pas

impudique ; le sujet qui présentait à l'étude sa région postérieure est une femme jeune encore, que le travail de la machine à coudre a tuée, la péritonite d'une part, puis un mal affreux que l'obligation d'être sans cesse assise lui a donné...; le carabin étudie, en sifflant la chanson en vogue entendue au Beuglant la veille... La troisième table est occupée par une jeune fille, sujet mort la veille, non réclamé... La société l'ignore, elle n'a pas de famille ; la pauvreté la livre à l'étude. Ah ! s'il venait la voir à cette heure, l'amant... ou le fiancé, il la pourrait reconnaître, car point encore n'est venue l'heure du dernier outrage : la curée des servants sur les débris de mort. Tout a son prix dans notre pauvre carcasse quand elle est jeune, et, avant l'ensevelissement, on arrache les belles dents et on coupe les longs cheveux... Y pensez-vous quelquefois, ô superbes mesdemoiselles, dans les grands bals où la valse vous entraîne, que ces mèches que le coiffeur a mises dans votre coiffure, et qui tourbillonnent en caressant vos joues roses, en jetant leur parfum sous vos narines dilatées, pensez-vous que ces dents du valseur qui vous sourit... viennent du grand Félix, le mécanicien, et de Sophie, la grosse brunisseuse, morts tous les deux à l'Hôtel-Dieu ?

Aristide avait hâte de trouver son ami ; il ne savait de quel côté tourner les yeux pour échapper à ce révoltant tableau... Ces corps raides sur ces tables sombres, ces peaux verdâtres, ces faces grimaçantes, ces yeux sans regard, ces bouches tordues ou béantes, ces nez sans chair, camardés par le scalpel, ces nuques fauchées...

Il sentait la moelle froidir dans ses os, lorsque du bout de la salle un jeune homme en grand tablier blanc s'avança joyeux en s'écriant :

— Ah ! voilà Aristide. Viens donc, voilà une heure que je t'attends.

— Il me semble qu'il y a plus longtemps que ça que je suis ici, fit Aristide en jetant un rapide regard autour de lui.

— On me l'aurait dit... Je te demande une seconde, et je suis à toi.

Et le jeune homme procéda à une toilette hâtive. Aristide avait des haut-le-cœur. Il était à côté de la table où son ami travaillait, et il cherchait à isoler son regard, le dirigeant sans cesse vers la voûte du plafond comme s'il regardait avec attention une curiosité parisienne. Son ami avait demandé à un des employés de l'eau pour se laver les mains, et il s'apprêtait à les tremper dans l'eau lorsque, remarquant le regard curieux d'Aristide, il s'arrêta et dit :

— Tiens, j'oubliais de te montrer mon travail, regarde ça.

Et il montrait sur la table un bras absolument écorché. Machinalement, Aristide regarda ; il détourna aussitôt la tête...

— Ça te fait peur un bras ?... fit en riant le carabin.

— Non !... ça !... ça me... m'impressionne, ça me fait un effet que je ne peux pas rendre, mêlé d'autant de dégoût, d'horreur que de respect... Moi, j'ai le culte de la mort.

Le carabin éclata de rire...

— Ah ! elle est bien bonne !... C'est un sacrilège que l'étude ; tu veux que l'on en revienne aux études sur les singes et sur les porcs...

— Je voudrais surtout ne plus être ici, et en sortir les yeux fermés pour ne plus rien voir...

— Moi, je voudrais n'avoir que le nez bouché, pour

ne rien sentir... Ne te penche pas sur mon sujet, il est cruel pour les narines, c'est le quatrième jour que je le travaille... Tu me déranges aujourd'hui ; je ne pourrai pas finir si je suis forcé d'y renoncer.

Aristide aurait voulu ne pas entendre ; l'être devenu viande l'épouvantait... Il fouillait ses poches comme pour y chercher ses ustensiles de fumeur, la tête penchée, le regard en l'air, évitant toujours la vue des dalles, sur lesquelles des hommes élégamment vêtus, ayant des manchettes bien blanches, des brillants aux doigts et de grands tabliers blancs devant eux, étaient penchés, presque le nez sur des corps verdâtres... Il évitait de voir, il lui glissait dans les os des frissons qui le secouaient tout entier. Son ami s'y méprit et crut qu'il était attentif.

Il continua :

— Tu ne te figures pas ce que nous avons de peine, par les temps un peu chauds, à faire un travail suivi... En deux heures, des fois, ça devient impossible de continuer. Tu me diras que l'on s'y fait ; c'est vrai, mais il y a des jours où c'est raide ! Oh ! je pourrai encore travailler demain... Dites donc, Joseph, gardez-le-moi..., rangez-le...

Et, en disant ces mots, il avait pris le bras délicatement, l'avait approché près du jour et attentivement regardé, puis il l'avait remis entre les mains du garçon d'amphithéâtre.

— Tu vois, je le lui donne, on va le mettre dans le baquet où ça se conserve. Veux-tu voir ça ?... C'est curieux les baquets ; tu ne te figures pas ce que ça vous change une physionomie.

— Non, mon ami, je t'en supplie... Ce que je veux, c'est partir d'ici... Cristi !... ça n'est pas gai...

— C'est drôle, je ne trouve pas ça, moi... Des fois, on rit avec les amis plus qu'au café... Et puis, mon cher, tu n'as pas idée de ce que ça captive, ce travail-là... Si tu savais ce que c'est amusant de voir après la mort la maladie que le professeur a soignée absolument à côté... On dissèque ici des gens morts d'une maladie qu'ils n'ont jamais eue. Des fois, nous sommes tous autour de la même table, nous cherchons l'accident survenu qui a rendu le mal mortel... Rien!... Alors... on prend le sujet; pour le travail régulier, on se le divise... et chacun travaille une partie du corps... Tu sais, ça ressemble aux gens qui tirent les rois..., chacun a sa part. On attend qu'il y en ait un qui dise : J'ai la fève!... C'est la maladie.

— C'est là vraiment qu'est le bonheur du pauvre... Il meurt seul, oublié, et la famille ne peut constater l'erreur commise...

— Il faut rendre cette justice, ça ne sert pas aux autres... C'est le professeur qui soigne, c'est nous qui jugeons le travail... Mais que demain les étudiants attrappent le professeur dans une cour... Oh! mon ami... Si l'on rendait nos travaux publics, ô mon pauvre vieux, que de célébrités démolies!...

— Et que de pauvres diables sauvés!...

— Ça, on n'y pense pas, fit légèrement l'ami. Veux-tu une cigarette?

— Une cigarettte de tes mains, jamais..., sans y penser, tout à l'heure, je t'ai donné la main, et j'ai des démangeaisons comme lady Macbeth...

— Je n'ai pas l'Océan à t'offrir..., mais la Seine est là, et du bon savon, qui remplacera les parfums d'Arabie.

— Jamais ici, je cache mes mains dans mes poches

pour ne rien toucher, et je t'en supplie, hâte-toi de me faire passer... Je ne peux pas comprendre ton calme ici... ; ça ne te fait rien ?

— Absolument rien... Souvent même ayant une autopsie un peu longue, nous cassons une croûte...

— Ici ! exclama Aristide.

— Très bien..., là où tu es, sur ce coin de table... Mon Dieu, tu n'as pas besoin de te sauver... *Horresco referens...,* fit le jeune homme, comiquement... Point n'entends dire que l'on n'est pas mieux dans la salle embaumée d'un bon restaurant, mais enfin on s'y fait !... Mais tu es donc comme les petits enfants..., la mort te fait peur ?...

— Non, tu ne saisis pas le sentiment que j'éprouve... Moi qui adorais les miens, moi qui ne les voulais pas voir arracher du lit funèbre, moi qui, recueilli, les suivais jusqu'à la dernière demeure, les entourant de soins pieux..., voir ainsi l'abandon... Pourquoi ces corps vous sont-ils abandonnés ?

— De par le règlement qui dit que les corps non réclamés appartiennent à l'amphithéâtre.

— C'est bien cela..., toujours l'éternel anathème : malheur aux pauvres !... Si tu n'as point l'argent pour réclamer le corps, pour le faire sortir d'ici, c'est de sa dépouille qu'il doit payer les soins donnés.

— Tu vas loin... ; qu'est-ce que nous avons besoin quand nous sommes ainsi ?

— Du respect d'abord, du souvenir... Mais, sais-tu ce qui me fait frémir ici ?... C'est la pensée que moi misérable, je pourrais avoir en ce lieu ma mère..., ma fille, et que je ne pourrais l'empêcher de coucher sur cette dalle, je ne pourrais empêcher votre scalpel de fouiller son corps, sacré pour moi.

— Partons d'ici, tu dis des bêtises ; les autres t'écoutent. Ils vont te prendre pour un journaliste.

Et il entraîna Aristide qui, poursuivant son idée, lui disait :

— Tu me trouves ridicule, mais tu ne sais pas pourquoi je viens ici ; la vue de l'amphithéâtre rentre dans la série de misères que je veux protéger... Le pauvre diable que je viens voir est aussi une de ces victimes-là ; il est bon, il est honnête, il est travailleur, et il ne trouve rien pour aider ni soutenir son honnêteté, son courage : il est pauvre, au contraire, c'est cette pauvreté qui sera peut-être la cause des malheurs dont je voudrais le préserver.

— Mais tu es donc un philosophe doublé d'un philanthrope?... Tu as des pauvres, tu les aides... moralement.

— Ne ris pas... Je suis un honnête garçon qui veux protéger un ami ; devant le lugubre tableau que tu m'as obligé à voir, déjà attristé je suis devenu plus triste... Maintenant, sorti avec toi de la salle, je veux me rendre compte des impressions..., ou plutôt je ne veux pas te sembler une femmelette bouleversée par la vue de la mort; je veux te donner la raison de mes tressaillements, c'est que, dans l'affliction de mon ami, je cherche la raison : il est pauvre... Pourquoi peut-on lui faire du mal? il est pauvre... Pourquoi est-il ici? Il est pauvre... Pourquoi n'a-t-il autour de lui ni intérêt ni affection? Il est pauvre ; et... quand je suis entré dans ton amphithéâtre, lorsque je t'ai dit : de quel droit mutile-t-on ces corps?... Tu m'as dit : ce sont les abandonnés..., les pauvres ! toujours. Et alors je pensais que le pauvre devait avoir sur cette terre deux choses qui rétablissaient l'égalité près du riche...

— Deux choses?

— Oui. Tu viens de me montrer mon erreur dans l'une..., et la femme du malheureux que je vais voir mon erreur dans l'autre...

— Je ne comprends pas...

— Il y a deux choses extrêmes dans la vie, l'amour et la mort; la mort, la nuit, l'ombre; l'amour, la lumière, le clair. Grands ou petits, il faut absolument subir les deux choses; tout homme doit aimer, tout homme doit mourir...et les deux choses ont d'étranges effets. Celui qui aime se sent fort, et c'est cette force qui le rend faible; riche ou pauvre, beau ou laid, qui meurt est grand... et cette grandeur vient de ce qu'il n'est plus rien!

L'amour, « fleur qui naît en champ de haines, » a dit Bougeart, rend tout bon et doux; il n'est que bonheur... même la souffrance! L'amour charnel efface tout; à l'heure des relations de deux créatures, tout s'éteint, peines, chagrins, tourments, souffrances, tout!... et cela est donné par la nature en part égale à tous, riche ou pauvre...

La mort détruit tout : les remords, la douleur, le génie... Si pauvre que soit le gueux, la mort et l'amour l'obligent à obéir... Si puissant, si riche que soit le grand, l'amour et la mort se refusent à lui obéir...

C'est la grande égalité de par la nature, de par la création, de par la vie, l'égalité dans ce qui nous fait naître, dans ce qui nous détruit, dans le tout enfin auquel on ne peut échapper. L'étrange de la vie moderne, c'est que ces deux choses sacrées ont été viciées par qui aurait dû les défendre...

Là où la nature avait fait juste, où Dieu avait fait

l'égalité; là où, dans l'acte de la création, il avait voulu que le pauvre fût aussi heureux que le riche...; là où il avait voulu que le pauvre eût la même valeur que le riche..., les uns ont tarifé les morts..., les autres ont tarifé l'amour.

Pour la mort, on a distingué la cérémonie religieuse : il faut de l'argent pour avoir le même nombre de cierges, les mêmes pages de prières, la même fumée d'encens...

« Riche, tu as deux heures de causerie avec ton Dieu, puisque ses représentants sur la terre ont des prix divers pour les petites et les grandes prières... Pauvre, tu as le coin sombre derrière la chapelle, vingt lignes de prières... Celui qui représente Dieu a ses vêtements journaliers, il fait des économies, comme l'administration qui t'a donné les six planches de sapin brut qui t'enveloppent, et rien n'atténue dans le temple la putréfaction à laquelle Dieu a condamné nos corps..., l'encens se paye !...

Il est vrai qu'on a le droit de refuser le concours des représentants de Dieu... Mais alors de quels outrages nouveaux les bien-pensants ne te couvrent-ils pas?

Et l'heureux sur la terre, le riche aura l'encens à chaque coin de son enveloppe de sciure parfumée, de ouate ambrée, de palissandre odoriférant, et il aura l'encens qui purifie... C'est la foi de convention qui a détruit l'égalité de la mort, en disant : Pauvre, sois charogne !... Riche, sois parfum !...

— Tiens, fit Aristide, cela me fait pitié : lorsqu'un honnête homme sort de la vie, lorsque, la lutte finie, vainqueur ou vaincu, il rentre dans l'éternité, il devrait avoir le même respect et les mêmes honneurs, et cela de droit...

— Eh bien, quand nous en serons à avoir l'égalité pour les morts, ah! mon pauvre Aristide, il y aura longtemps que nous l'aurons chez le vivants...

Aristide était arrivé en causant jusqu'à la cour de l'Hôtel-Dieu; son ami lui indiqua la salle et pria la sœur de vouloir bien le laisser visiter son ami...

— Aristide, au revoir, restes-tu longtemps?

— Oh! non, une petite demi-heure.

L'étudiant regarda à sa montre.

— Ah! mais, je peux t'attendre, je retourne au travail...; viens me chercher à l'amphithéâtre.

— Ça, jamais...

— Comment, ton petit speech n'a pas dégagé tes idées?

— Non, je ne veux plus revoir ce tableau-là...

— Alors, au revoir...

— Au revoir...

— A ce soir au café!

Et le carabin se retirait pendant que la sœur désignait à Aristide la salle et le lit où était Denis.

Dans l'état d'esprit où il était, Aristide était ennuyé de se rendre près de son ami.

Il éprouvait, en entrant sous les voûtes de l'Hôtel-Dieu, cette impression que connaissent tous ceux qui ont franchi les murs d'un hôpital, impression presque égale à celle qu'on ressent en visitant une prison, cette oppression, ce frisson contre lesquels on réussit difficilement à réagir. Sous ces arcades badigeonnées et comme faites pour étouffer le râle, il respirait à peine; l'air glacé de la sœur augmentait cette impression...

— Madame, demanda-t-il, est-ce qu'il va mieux?

— Il va bien relativement à son état, fit-elle, c'est-

à-dire que tout danger est passé, mais la convalescence est aussi redoutable que le mal même.

— Ma sœur..., madame..., je suis un grand ami de ce pauvre garçon, c'est pourquoi j'ai cherché à le voir en dehors du jour réglementaire..., pour éviter de me trouver avec du monde..., pour être bien seul avec lui.

— Vous pouviez venir le jeudi ou le dimanche..., depuis quelque temps, il est bien rare qu'il ait des visites...

Aristide la regarda avec étonnement.

— Vous me dites, ma sœur, qu'il est rarement visité..., mais... sa femme?...

— Elle est venue pendant deux mois après son entrée... très régulièrement, puis elle est venue une fois par semaine..., après plus du tout...

— Puis, plus du tout!...

— Elle écrit assez souvent..., et, monsieur..., puisque vous êtes son ami, que ce que vous apprenez là semble vous affliger..., si vous pouvez la voir, engagez-la à venir plus souvent, sa pensée est constamment pour elle. Aristide remarqua que la sœur était gênée pour exprimer entièrement sa pensée, et tout ce qu'on lui avait dit de la jeune femme se replaçait devant ses yeux. C'était donc vrai!

— Ah! ma sœur, excusez-moi si j'insiste, mais je suis venu ici justement pour rassurer le pauvre Denis; je vous prie en grâce de vouloir bien me répondre, c'est-à-dire éclaircir une situation qui me permettra de me diriger dans ce que je viens dire à Denis.

La religieuse levait ses grands yeux froids sur Aristide; son regard calme lui dit qu'elle attendait.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Ma sœur, Mme Mérit venait souvent voir son mari dans les premiers jours de sa maladie, elle a cessé de venir depuis ; est-ce qu'il vous a paru que ses allures étaient changées... ?

— Non !

— Ma sœur..., excusez-moi bien de ce que je vous demande.... En voyant le changement survenu dans les visites de Mme Mérit, n'avez-vous pas cherché..., n'avez-vous pas supposé une cause?

— Je l'ai attribué à l'éternelle cause que nous constatons ici... Il ne faut pas être longtemps malade, sinon, on vous oublie...

— Mais ils sont jeunes tous deux...; ils s'aiment... L'oubli serait bien singulier...

— Monsieur, reprit la religieuse avec un sourire glacé, lorsqu'un malade entre ici, les premières semaines, les jours d'entrée, le malade est fatigué de visites ! et comme pour les promenades le temps a beaucoup d'influence ; le second mois, la famille seulement vient à des intervalles plus rares... ; quand la maladie passe trois mois, c'est à peine si un des membres de la famille vient une fois par semaine...; après, on vient une fois par mois... Les parents, la famille oublient vite, monsieur...; de la famille, il n'y en a qu'une de fidèle..., éternellement fidèle... ; la fille, la sœur, la femme abandonnent...; la mère vient toujours..., toujours, et elle vient à l'heure où la porte s'ouvre, s'installe au chevet du lit pour ne partir que lorsque le temps réglementaire est expiré... Hélas ! pour les autres, si vous saviez avec quelle hâte la visite s'accomplit ! Ces murs leur pèsent sur le dos.

Aristide avait ressenti cette impression. La religieuse continua :

— Et si vous saviez cependant quel bien une visite amène dans l'état de celui qui souffre! Si vous saviez que la préoccupation du malade, sa plus grande crainte, c'est l'oubli! Etre oublié, mourir seul!...

Aristide eut encore un frisson en se souvenant de ce qu'il avait vu : le sacrifice à l'étude des abandonnés...

— Le pauvre garçon que vous venez voir, puisque vous paraissez lui porter un vif intérêt, est dans cet état; il souffre surtout d'abandon...

— Et il se plaint..., il est mécontent...?

— Oh! non..., il reçoit des lettres... Sa femme, dit-il, est obligée de travailler pour elle-même et pour son père, ce qui l'oblige à un travail opiniâtre... et la malheureuse serait en outre souvent malade.

— Souvent malade?

— Elle l'a écrit à son mari.

— Dimanche, elle n'est pas venue?

— Ni dimanche, ni le jeudi, ni le dimanche d'avant... Et j'ajoute que je crois à ce qu'elle écrit à son mari; je l'ai vue, elle a l'air d'une très honnête personne, bien fatiguée, bien surmenée par le travail..., et son mari le dit, elle a son père à sa charge. De plus, le pauvre garçon est rentré ici après une rechute, il venait de passer chez lui quatre mois de maladie, — il y en aura bientôt cinq qu'il est ici, — et jugez si une maison peut se soutenir dans une telle situation avec le travail d'une femme...

— Ma sœur, vous jugez sainement, vous, sur ce que vous voyez, sans prévention... et vous voyez bien là le malheur, rien que le malheur?

— Monsieur, cette jeune femme m'a paru digne d'intérêt; elle aime bien son mari... Vous disiez qu'il est étonnant qu'elle ne trouve pas plus de temps pour le

venir voir... Je ne saurais l'en accuser; lorsqu'elle me le recommande, elle semble si malheureuse de ne pouvoir se consacrer tout entière à lui...; il faut, je crois, l'obligation de son travail pour l'empêcher de venir... En somme, monsieur..., le malade Denis ne manque absolument de rien; il a tout ce qu'il lui faut, et, dans la situation, pour tout bien rétablir, c'est plutôt, je le crois, le ménage qui a besoin de soulagement; il y a là un père incapable de travailler et une femme gagnant à peine de quoi vivre; c'est sur eux qu'il faut porter votre intérêt..., cela pourra peut-être permettre à la femme de venir voir souvent son mari, et sa présence..., sa présence assurément lui ferait le plus grand bien... Eh! mon Dieu, une mère passera la nuit pour passer le jour près de son fils...; la pauvre enfant passe le jour pour nourrir son père...; il ne faut pas trop demander..., et puis... l'amour d'une mère, c'est bien grand, il ne faut pas demander ça aux choses de la terre...; l'amour maternel vient de Dieu!

Aristide regarda la sœur; il se dit que le mot Dieu venait là bien à point... Il ne voulut pas chercher les raisons qui avaient donné à la religieuse un tel mépris de l'amour conjugal et un si grand respect de l'amour maternel. Le visage calme de la sœur s'était animé, son regard froid avait des éclairs; sous sa robe le cœur avait battu... Aristide avait attentivement écouté et il était heureux d'avoir entendu la religieuse parler ainsi d'Yvette; c'était une malheureuse, indifférente peut-être à cause de sa jeunesse, mais c'était une honnête femme. C'est sous cette impression plus heureuse, qu'après avoir vivement remercié la sœur, il se dirigea vers le lit de Denis.

Nous l'avons dit, ce n'était pas un jour de visite ré-

glementaire. Aristide entra dans la salle, ce qui n'étonna cependant personne; on le prenait pour un interne en service; il arriva jusqu'au lit de Denis, souleva le rideau et, accoudé sur le lit de fer, riant, il s'écria :

— Eh bien! on ne veut donc pas se mettre debout..., Denis?...

Denis, qui sommeillait sur son coude, dirigea vivement ses yeux, grandis par la maladie, vers celui qui lui parlait, et, faisant un effort, il se souleva en disant joyeusement :

— Ah! toi!... Ah! mon vieux... Viens que je t'embrasse... Ah! à la bonne heure..., voilà qui est d'un vrai ami...

Ils s'embrassèrent, et Aristide vit que de grosses larmes coulaient sur les joues de Denis.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? fit le brave garçon ému, s'asseyant sur son lit et le prenant presque dans ses bras..., tu pleures maintenant?

— Ah! mon pauvre vieux..., tu ne m'as donc pas oublié, toi?

— Pourquoi dis-tu cela?... On ne t'oublie pas...

— Aristide..., tu es le premier parent ou ami que je vois depuis un mois... Il y a des jours où je me demande si je ne suis pas mort...

— Es-tu fou?...

Et Denis, pâle, hâve, jeta son bras au cou de son ami, se cramponnant et fondant en larmes, il s'écria :

— Oh! non! non!... On m'oublie.

Et d'une voix qui fit venir l'eau dans les yeux d'Aristide :

— On m'oublie, te dis-je...; ils croient que je vais mourir... Ah! je suis bien malheureux...

Et les deux amis, pleurant, s'embrassaient, chacun pour cacher ses larmes.

Le malheureux Denis était bien changé; la maladie avait creusé ses joues, ses yeux semblaient avoir grandi; ils paraissaient plus vifs dans le cercle de bistre qui les enveloppait; le teint pâle, les lèvres exsangues, il n'était plus que l'ombre de lui-même; ses mains calleuses, sur lesquelles la lime avait amené de larges durillons, étaient redevenues blanches, presque fines. Il était bien triste, et les larmes qui mouillaient ses joues avaient coulé malgré lui. Oublié! que de fois il avait répété ce mot, lorsque, autour de lui, chaque dimanche et chaque jeudi, il voyait les lits de ses voisins entourés de parents et d'amis, tandis qu'il restait seul.

C'était avec joie qu'il attendait le jour de visite; lorsque l'heure allait sonner, il prenait un petit miroir sur la tablette de son lit, et il se coiffait soigneusement; il frottait ses joues, il mordillait ses lèvres, espérant y ramener des couleurs; puis, las, il se plaçait bien dans son lit. Quand Yvette viendrait, elle aurait encore plaisir à le voir; et à l'heure de la visite, il voyait les parents, les amis passer devant son lit. Au plus loin où son regard s'étendait, il cherchait à reconnaître les visiteurs... Personne! Après les avoir vus entrer, il les voyait sortir un à un jusqu'aux derniers, les mères qui s'étaient assises au chevet et auxquelles la sœur était obligée de dire que l'heure était passée; alors, il entendait résonner le baiser d'adieu..., et lui il était là, seul, tout seul, oublié! et malgré lui des larmes coulaient de ses yeux..; pour les cacher, il enfonçait sa tête dans l'oreiller, et il restait des heures ainsi. Parfois, la sœur inquiète venait près de lui et lui demandait s'il souffrait; il faisait un effort pour cacher sa faiblesse, et il répondait:

— Non, ma sœur, je rêvais...

Assez souvent, presque toujours, il recevait une lettre ce jour-là; c'était Yvette qui s'excusait ; elle avait dû travailler toute la journée parce que les laveuses avaient rendu le linge trop tard, et, pour satisfaire les pratiques, on avait dû travailler toute la journée du dimanche. Elle faisait des vœux pour son rétablissement prochain, et elle promettait qu'elle viendrait le dimanche suivant... Alors Denis redevenait joyeux...; il attendait impatiemment les huit jours. La même scène recommençait, et Yvette ne venait pas... Il recevait une autre lettre, qui, par une autre raison, expliquait l'impossibilité dans laquelle elle s'était trouvée de lui rendre visite.

Aristide tenait son ami dans ses bras, pleurait aussi, et disait :

— Denis, veux-tu être raisonnable, et ne pas pleurer comme ça; mais c'est en te tourmentant ainsi, malheureux, que tu retardes ton rétablissement.... Y a-t-il du bon sens de pleurer ainsi? tu n'es donc pas un homme.

— Ah! Aristide, si tu savais ce que l'on souffre à se savoir abandonné, quand on n'a rien à se reprocher!...

— Mais tu n'es pas abandonné...; en voilà des idées... Il y a longtemps que tu n'as vu ta femme?

— Oui, trop longtemps...

— Mais tu sais bien que c'est le dimanche où elle travaille le plus.

— Certainement..., je ne lui en veux pas, la pauvre fille... Je sais ce que c'est que de faire marcher une maison quand on travaille toute seule... Et puis, elle ne sait pas le chagrin que ça me fait de ne pas la voir... La pauvre amie, elle m'écrit; elle se dit : « Il sait que je pensais à y aller... »

— Eh bien, fit Aristide douloureusement ému, obligé peu à peu de reconnaître que Basilide avait raison en parlant sévèrement d'Yvette et cependant voulant consoler son ami, eh bien, tu vois que tu n'es pas oublié, tu vois bien qu'on pense à toi.

— Mais je ne vois personne... Et puis, est-ce que je sais comment ça se passe chez nous..., comment on vit? non pas que je veuille dire que ma femme ne se conduit pas comme elle le doit..., la pauvre sainte créature, la belle chérie ; oh ! non, pour ça, je suis tranquille, c'est une honnête femme, incapable de mal faire... Mais le vieux ne travaille plus, et il est à sa charge ; tu vois si ça doit être pénible à vivre... Eh bien ! un dimanche, je verrais Yvette un petit quart d'heure, elle retournerait à l'atelier après, comme il y a deux mois... Eh bien, elle me parlerait de tout ça, et je serais tranquille... La dernière fois que je l'ai vue, elle avait très mauvaise mine, elle avait l'air fatigué... ; tout ça me tourmente... Si, à son tour, elle allait tomber malade!

Aristide écoutait navré; il fallait réagir et il n'osait parler : la confiance de son ami l'embarrassait ; il dit :

— Denis, d'abord, lorsqu'on est malade, il faut se soigner et il faut se guérir ; il ne faut pas se tourmenter de façon à retarder sa guérison... Mon Denis, mon vieux frère, il faut vite te remettre sur tes pattes ; d'abord, moi, j'ai eu de la chance depuis que je t'ai vu... J'ai une place, une bonne place, et qui me permet de t'être utile... Tu ne vas plus te tourmenter sur la famille, j'irai la voir et leur donnerai ce dont ils auront besoin... Quand tu seras relevé, nous compterons et tu me rendras ça...

— Ah ! mon ami... ah ! c'est bien...

— Et comme fatigué il était retombé sur l'oreiller ; il pressait la main d'Aristide sur sa poitrine.

— Tu peux être tranquille de ce côté... Maintenant, je viendrai te voir tous les dimanches.

— Ah! comme tu es bon, toi!...

— Et puis, dimanche..., dimanche, bon gré, mal gré, je parle à sa patronne et je t'amène ta femme...

— Vrai! tu iras la chercher?

— Je te le promets.

— Merci, Aristide. Ah! si tu savais le bien que je ressens!

— A la bonne heure, j'aime mieux te voir comme ça... riant...

— Tu iras la chercher...; ne lui dis pas que tu m'as vu désolé... et que je l'accuse de m'oublier... Pauvre petite, elle dirait que je suis un ingrat.

— Comment, un ingrat! parce que tu voudrais la voir souvent..., parce que tu l'aimes?

— Non, mais elle dirait qu'elle se tue à travailler pour faire aller la maison, faire vivre le père... à elle seule, travaillant jour et nuit, et que moi, auquel il ne manque rien..., je voudrais exiger qu'elle perde du temps dans la journée, au risque de l'obliger à travailler la nuit... Car c'est la vérité, elle me le dit dans ses lettres, la pauvre chérie; elle est bien privée de ne pas venir, mais le travail commande...

— Ne crains rien, je ne parlerai pas de tout ça... D'abord la chose est simple, si elle travaille autant, c'est parce qu'elle est besogneuse. Je t'ai dit que je lui porterai l'argent nécessaire... Elle n'a plus de raison pour se surmener au travail, et, en prévenant sa patronne, elle peut perdre sa demi-journée du dimanche.

— Oui, c'est juste... Mon Dieu que je suis donc heureux aujourd'hui... Parle-moi d'eux.

— Mais je ne sais ta rechute que d'hier; sans cela, mon vieux Denis, tu peux compter que je serais venu... C'est chez les Lançard que j'ai appris ta situation et comme j'ai un ami interne j'ai obtenu d'entrer...

XIII

L'ABANDONNÉE.

— C'est bien ça !... La Lançard venait me voir avant...; mais, je ne sais pas si c'est qu'elle a eu quelque chose avec ma femme, elle paraissait fâchée, et elle n'est plus venue... Ce n'est pas gentil... Le père Lançard, au moins, pourrait venir.

— Allons, ne pense plus à tout ça... Ton mauvais temps est passé, tous ces gens-là viendront ; j'irai battre le rappel autour d'eux... et tu auras des visites tous les dimanches...

— Et le jeudi ?

— Le jeudi, ce sera les privilégiés... Moi, je viendrai le jeudi...

— Tu ne viendras pas les dimanches? demanda Denis attristé...

— Mais si..., le dimanche et le jeudi...

— A la bonne heure! Si tu savais comme c'est agréable d'avoir du monde autour de son lit pendant deux heures!... Ah! qu'il y a longtemps que je n'ai été si heureux !...

— Mon pauvre Denis !... du courage ! Tu seras bientôt debout.

— Beaucoup de journées comme aujourd'hui... et ça irait vite... Dis donc, Aristide, dimanche tu m'apporteras un petit bouquet de violettes... sans qu'on le voie, tu le glisseras sous l'oreiller et quand Yvette se penchera je le lui donnerai...

— Oui, mon Denis...

— Elle sera heureuse, tu verras ; elle adore les violettes...

Tout cet amour qu'il répandait autour d'Yvette impressionnait douloureusement Aristide.

— Dis, Aristide..., je suis un peu fatigué... ; assieds-toi là, près de moi, je ne vais plus parler..., mais parle-moi d'eux tous... ; tu as été chez les Lançard ?

— Oui !... Couche-toi bien..., là... et tais-toi. Je vais te raconter ça...

— Tu vas me faire rire avec la Lançard... C'est ton amoureuse.

— Tais-toi ; écoute...

Et, obligeant sa nature gaie à prendre le dessus, Aristide raconta gaiement son déjeuner chez les Lançard... Mais il ne parla pas de Basilide...

Malgré sa pâleur, le visage de Denis était rayonnant ; il écoutait attentivement son ami, heureux d'entendre parler de tous ceux qu'il connaissait ; il riait lorsque Aristide parlait des regards brûlants de sa patronne, de ses mollets robustes, de ses langueurs provocantes. C'est à l'heure où l'on apportait le repas au malade qu'Aristide se souvint qu'on l'attendait chez lui. Il se disposa à partir ; Denis était presque transformé, et la sœur, en venant, dit à son ami :

— Voyez le changement qui s'est opéré en lui.

— Ma sœur, nous allons le mettre vivement debout; je vais aller voir les parents et les amis et je leur dirai que c'est d'eux que dépend le rétablissement de Denis et sa plus prompte convalescence.

— Mais, Aristide..., et dimanche, tu viens avec elle?...

— Oui..., je tâcherai de faire venir la Lançard...

— Oh! fit gaiement Denis, elle viendra si elle sait que tu viens...

— Tu vas être jaloux, toi?.,.

— Jaloux du passé?... Non! non!... D'abord, toi, tu n'y es pas forcé, ce n'est pas la même chose.

Et riants, gais, ils se serrèrent la main... Aristide partait lorsque Denis lui cria :

— N'oublie pas le bouquet...

— Non, à dimanche.

Lorsque Aristide fut sorti de la salle, la sœur dit à Denis :

— Vous êtes tranquille, maintenant?

— Oh oui! ma sœur, je suis bien heureux! bien heureux!

— Et bien las! dit en souriant la sœur.

— C'est vrai!... Comme la maladie vous rend faible.

— Il faut être raisonnable; maintenant que vous êtes tranquille, bien rassuré sur tous ceux que vous aimez, il faut dormir.

— Oui, ma sœur!

Et obéissant comme un enfant, la sœur lui ayant placé son oreiller, il s'endormit, le sourire sur les lèvres; la sœur était penchée sur son lit, elle le regardait, elle l'entendit rêver :

— Yvette, Yvette..., dimanche...

La sœur baissa la tête, un souvenir cruel amena

deux larmes à ses yeux, et elle sortit lentement, disant tout bas :

— Seigneur, vous m'avez condamnée à dire : Jamais ! moi.

Aristide partait plus tranquille; Denis adorait sa femme, et la vérité n'était pas dans toutes les calomnies qu'il avait entendues... La jeune femme peut-être trouvait les visites à l'hôpital bien tristes et en faisait peu souvent; mais ce n'était pas l'inconduite qui la faisait négliger son mari, mais bien plutôt la misère. Elle ignorait l'importance qu'y attachait le malade, elle était légère et surchargée de besogne; il se promit de la voir et de lui raconter la scène et l'impression ressentie, et il était bien convaincu qu'à dater de ce jour Mme Mérit ne manquerait plus un jour de visite... Au reste, l'état de Denis permettait de juger que son rétablissement serait prompt. Il se promit d'aller dimanche matin chez Yvette, et il les déciderait, elle et le père Flamet, à venir à l'hospice. Pour Yvette, il n'en doutait pas, lorsqu'elle apprendrait que Denis l'attendait ; pour le père Flamet, c'était plus simple, il les invitait à déjeuner tous les deux..., et le père Flamet ne savait pas refuser une invitation.

Content d'avoir employé ainsi sa matinée, tout léger, joyeux, Aristide courut chez lui en se disant :

— Avec ça le temps passe; il est midi, et j'ai oublié ma connaissance... Basilide doit s'impatienter, d'autant plus qu'elle a un assez joli coup de fourchette, de bonnes petites dents qui aiment tant à mordre... qu'il vaut mieux les employer à ça... Assurément, je vais être grondé.

Il se hâta, se promettant de ne pas dire un traître mot de sa visite à Denis, et décidé à arracher enfin le

nom de celui qu'elle prétendait être l'amant d'Yvette... Il fallait savoir si la scène racontée était un mensonge... Mlle Basilide alors ne vaudrait pas cher. Lorsqu'il arriva chez lui, Mlle Basilide dormait encore... Ah ! elle s'était vite faite à la bonne vie, la petite ouvrière blanchisseuse.

Elle avait désormais la vie facile, tout en rose; elle aimait la grasse matinée, la petite ouvrière; à l'habitude féroce du travail matinal avait succédé la veulerie paresseuse. Elle dormait sans soucis, faisant l'avenir avec ses rêves, vivant du présent, insouciante, méprisant les difficultés de la vie, laissant au futur, à l'inconnu, la charge des vieux ans. Toute pleine de sa jeunesse, confiante en sa beauté, elle dormait calme, elle dormait rieuse, elle dormait comme le juste, sans que ses vilenies apportassent sur son front l'ombre du remords. Elle dormait avec le sourire doux et beau de la chaste et de la pure; elle dormait ayant dans ses rêves des horizons lumineux, indifférente à l'ombre, au deuil qu'elle avait jeté chez son ancienne amie.

Aristide, en entrant, s'avança vers le lit où la petite blanchisseuse endormie, la tête noyée dans ses cheveux blonds, semblait offrir son sourire d'enfant. Un instant il l'admira, puis, se baissant, il fit claquer sur ses lèvres entr'ouvertes un bon baiser. Basilide s'éveilla, une seconde elle sembla bouder, puis s'étirant, gracieuse, révélant en chaque mouvement les admirables contours de ses formes.

— Oh ! que c'est bête de vous éveiller comme ça !

— Est-ce possible? il est midi passé, tu dors encore?

Le museau boudeur de la petite ouvrière eut un gros sourire dans lequel l'œil et la bouche eurent un air de reproche, et elle dit :

— Quand on ne dort pas la nuit, c'est le moins de se reposer le matin.

Aristide dit alors :

— Veux-tu te reposer encore? je reviendrai quand tu voudras.

— Oh! non, fit la jeune fille d'une voix grasse; oh! j'ai faim, j'ai faim.

Il faut bien le dire, Basilide était comme les volailles, elle dormait pour digérer sa vie, n'avait qu'un plaisir, manger; sa bouche, douce dans le sourire, avait de jolies dents bien pointues faites pour mordre, les dents mangeaient pour la faire vivre, elles mordaient pour la faire rire; tout était digestion en elle, tout était question d'estomac; jamais le cœur n'avait existé dans sa vie. Elle avait la philosophie lâche des ingrats et la lâcheté des filles.

Se rappelant que, la veille, Aristide avait parlé de rendre une visite à Denis, négligemment et tout en s'habillant, elle lui demanda de ses nouvelles.

Nous avons dit qu'Aristide s'était promis de ne rien dire à sa nouvelle compagne de ce qui s'était passé à l'Hôtel-Dieu; mais, poursuivant son but, décidé à savoir quel était celui que Basilide prétendait être l'amant et l'entreteneur d'Yvette, il dit d'un ton léger :

— Oui, j'ai vu Denis; je n'ai pas pu le voir longtemps, je n'y retournerai plus, je ne veux pas me mêler de ça, parce que cela devient grave.

Mlle Basilide tirait ses bas, agrafait sa jarretière et, jetant un regard inquiet sur Aristide, demanda vivement:

— Est-ce que Denis sait tout?

Aristide se plaça devant Basilide d'un air abandonné, les mains dans ses poches, le regard atténué par la paupière baissée lourdement, la regarda et dit :

— Basilide, cela ne me regarde pas ; tu m'as dit ce que tu as voulu, je m'en fiche; mais ce que tu m'as dit n'est rien, absolument rien, comparativement à ce que m'a dit Denis.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? demanda Basilide inquiète.

— Oh! ça va bien plus loin que tu ne le disais.

— Il sait tout! exclama la jeune fille.

— Absolument tout, dit Aristide, dont le regard cherchait dans celui de Basilide le motif de ses inquiétudes et de ses agitations; il ajouta même : C'est presque criminel, paraît-il.

Basilide, qui d'abord avait rougi, pâlit; se dressant anxieuse, tenant sa chemise d'une main, elle dit vite :

— Est-ce qu'il sait que j'étais là?

— Il sait tout, continua Aristide.

Mlle Basilide, perdant toute contenance, s'écria alors :

— Ah! tous les maris sont des imbéciles; c'est toujours comme ça; ils aiment mieux croire une histoire de viol que la tromperie de leur femme... Eh bien, je m'en fiche après tout, il peut croire ce qu'il voudra...; ce n'est pas moi qui l'ai amenée là... ; si elle y est venue, c'est avec moi. C'est même par elle que je l'ai connu.

— Mais, interrompit Aristide, Denis sait tout ça, il sera debout dans quelques jours, il aura une explication avec toi, il sait que tu en étais.

— J'en étais, fit Basilide perdant la tête, j'en étais quoi? Et elle se fourrait de la poudre de riz dans les yeux, sur sa chemise; j'en étais! Mais par qui l'ai-je connu, Francis? C'est par eux, c'est par lui.

— Francis de L'Hautil! exclama Aristide.

— Oui, pardi!

— Ah!...

— Tu ne le savais donc pas?

— Non. Ah! c'est trop fort!

Puis, éclatant de rire sous le nez de Basilide, qui était à moitié habillée, il dit, en changeant de ton :

— Tu sais que ce n'est pas vrai; je n'ai pas été à l'hôpital, je n'ai pas vu Denis; mais je m'étais promis de savoir le nom que tu avais refusé de me dire hier, et maintenant je le sais.

— Ah! ça, c'est rosse... Ah! non, j'ai été trop bête de m'y laisser prendre... Alors tu t'es moqué de moi tout le temps?

— Absolument.

— Et si je me fâchais? dit Basilide en prenant ses grands airs.

— Ce n'est pas possible..., nous allons déjeuner.

—Ils se regardèrent tous les deux et éclatèrent de rire.

C'était donc vrai, c'était bien Francis, le mari d'Ambrette, qui avait été son premier amant et qui se trouvait encore aujourd'hui l'homme qui la soutenait. En faisant redire deux fois la même chose à la jeune fille, Aristide avait espéré qu'un autre nom montrerait son mensonge. Tout en se dirigeant vers le petit café désigné la veille par Basilide, lorsqu'elle avait dit : « Nous y déjeunerons demain, » Aristide se demandait la conduite qu'il allait être obligé de suivre vis-à-vis d'Ambrette et de Francis, et surtout d'Yvette. La situation se montrait à lui dans toute sa cruauté. Denis était à l'hôpital, tranquille, confiant, assuré de l'amour et de la fidélité de sa femme, rêvant d'avenir, espérant, lorsqu'il serait debout, rétablir en quelques semaines la position compromise dans sa longue maladie; il rêvait privations, travail obstiné, courage, énergie, décidé, en rentrant dans la vie, à arracher au plus tôt son Yvette à la misère, à la vie misérable dans laquelle elle était plon-

gée depuis son départ. Il aimait, et il était impossible de lui dire que sa femme l'avait indignement trompé.

Était-il utile d'apprendre à Ambrette la scène que lui avait racontée Basilide? Ambrette méprisait assez son mari pour ne voir là qu'un motif à plaisanteries. Or, il ne servirait pas Denis par ce racontar; il restait donc Francis; mais, de ce côté, la situation qu'il aurait prise le rendait absolument ridicule.

Quoi de plus sot que de jouer au moraliste lorsqu'on est soi-même si peccable? Quoi de plus sot qu'un jeune homme venant blâmer un autre jeune homme sur ses bonnes fortunes! Et puis n'était-ce pas augmenter la gravité du fait que de montrer à tous qu'on le connaissait?

Et cependant, il fallait ramener la jeune femme à la vie régulière; il fallait que Denis restât convaincu que sa femme était toujours l'honnête ouvrière qu'il avait épousée.

Que faire? Pendant que Basilide jacassait, pendue à son bras, ces idées se heurtaient dans le cerveau d'Aristide. Il était distrait, ennuyé, ne répondait plus aux gaietés de sa compagne; celle-ci, fâchée, en fit la remarque; alors, imposant le calme à sa pensée, il redevint le joyeux garçon qu'il était ordinairement, s'étant dit :

— Ne pensons plus à tout cela; après-demain, c'est dimanche, et nous verrons Mme Mérit.

Ainsi, en moins de deux jours, deux fois il avait cru Mme Mérit calomniée, deux fois il l'avait crue coupable, et, à cette heure, justement à cause de l'affirmation de Basilide, il se prenait à dire :

— Ce n'est pas possible.

Ils entrèrent au restaurant. Aristide s'était bien pro-

mis de ne parler ni de Denis ni d'Yvette devant Basilide, et cependant ils étaient à peine à table que la conversation s'engageait sur ce même sujet. Cette fois, Basilide ne se gêna pas; ce ne fut plus seulement Francis qui avait eu les faveurs d'Yvette, mais tous ceux qui avaient bien voulu s'occuper d'elle, si bien que Basilide termina son long acte d'accusation en disant :

— C'est-à-dire qu'aujourd'hui je crois même que Francis n'en veut plus et qu'elle vit par un autre.

— Voilà ce que je voudrais savoir, dit Aristide.

Mlle Basilide posa ses coudes sur la table, regarda fixement son nouvel amoureux, et rieuse, elle lui dit :

— Tu n'es pas jaloux, toi?

— Ah! bon Dieu, fit Aristide, avoue que cela serait bien malheureux; je ne suis pas jaloux, que veux-tu dire? parle!

— Je veux dire que j'irai demain voir Francis et je saurai tout.

— Vas-y ce soir, je t'attends pour dîner..., mais pas un mot de moi.

Ce fut Mlle Basilide qui éclata de rire en disant :

— Oh! non, il n'y a pas de danger, notre connaissance serait trop... difficile à expliquer.

Le repas s'acheva gaiement. Le soir même Basilide revenait et apprenait à Aristide que, depuis longtemps, Francis était remplacé dans le cœur d'Yvette.

Décidément, Mme Mérit était la dernière des femmes; c'est plein de cette idée que, le dimanche matin, Aristide ne l'ayant pas trouvée à son atelier, chez Mme Lapchez, quoiqu'elle eût écrit à son mari qu'elle travaillait tous les dimanches, se rendit rue des Panoyaux.

Il monta, il frappa, on ne vint pas ouvrir; il frappa une seconde fois, plus fort; on dit :

— Entrez !

La clef était dans la serrure; il entra.

Aristide s'était longuement renseigné ; il voulait agir sagement, avec discernement, et, malgré tout ce qu'on lui avait dit, il était décidé à ne s'en rapporter qu'à son impression. On lui avait dit qu'Yvette menait une conduite qui la fatiguait assez pour laisser des traces sur son visage ; on lui avait dit que son travail était factice ; qu'elle prétendait vivre de son état alors que c'était par le vice qu'elle trouvait les moyens d'exister. On lui avait dit qu'elle vivait dans une aisance que ne comportait pas sa situation. En entrant dans la chambre d'Yvette, il regarda rapidement autour de lui ; rien n'était changé : c'était toujours le petit ménage simple de l'ouvrier.

Yvette était assise près de la fenêtre; en le reconnaissant, elle se leva, puis se rassit aussitôt. Aristide ne vit pas le mouvement, et, s'avançant poliment, il dit :

— Ne vous dérangez pas, madame Mérit, ne vous dérangez pas, continuez votre travail.

Et il alla lui serrer la main.

Yvette semblait confuse, gênée, embarrassée; Aristide souriait, mais son regard ne la quittait pas; elle lui dit de s'asseoir; elle lui demanda la raison de sa visite, et le regard d'Aristide la faisait rougir: c'est que le pauvre garçon souffrait de ses observations; il était près d'Yvette, il lui tenait la main et il voyait ce qui lui avait été dit ; le visage n'était plus le même, la souffrance ou la débauche l'avait pâli, fatigué, — il savait bien que ce n'était pas la souffrance, — c'était la débauche, car Yvette avait une robe neuve, une longue robe aux plis larges, semblable à la robe de cham-

bre de la femme habituée à passer de longues journées chez elle.

Triste, ennuyé, mais résolu à faire ce qu'il avait promis à Denis, Aristide dit brutalement :

— Madame Mérit, je suis presque le frère de Denis ; il faut me considérer comme tel.

— Pourquoi me dites-vous cela ? fit Yvette levant vers lui son regard étonné et inquiet.

— Pour que vous croyiez ce que je vais vous dire... J'ai vu Denis : il se meurt de ne pas vous voir.

— Eh bien ? fit Yvette d'un air singulier.

— Eh bien, vous l'abandonnez et je lui ai promis, moi, que vous viendriez aujourd'hui ; il ne voulait pas me croire ; je viens vous chercher, bien certain que vous allez venir, car vous ne savez pas ce qu'il souffre, le malheureux ; il se nomme l'abandonné. S'il est encore à l'hôpital, si sa convalescence est longue, c'est parce qu'on l'y oublie. Je vous ai dit que j'étais presque son frère ; considérez-moi comme tel, je vous en prie, et permettez-moi de vous dire ce que j'ai vu, permettez-moi de vous raconter ce qu'il m'a dit.

Yvette ne répondit pas ; elle baissa la tête et Aristide raconta tout ce que lui avait dit Denis ; quand il eut terminé, il dit d'une voix émue :

— Eh bien, madame, vous savez maintenant ; vous allez venir ?

Il y eut un silence.

— Vous ne répondez pas, fit Aristide douloureusement étonné.

Puis, ayant attendu quelques secondes, il reprit avec violence :

— Vous refusez donc de venir voir Denis? mais vous voulez donc qu'il meure !

Aristide s'arrêta, stupéfait; la jeune femme, cachant la tête dans ses mains, pleurait sans répondre; mais, à ce dernier mot, ne cherchant plus à cacher ses larmes, elle tomba à genoux et dit en sanglotant :

— Ah! non, monsieur, c'est moi qui voudrais mourir !

Aristide la regardait sans pouvoir comprendre cette résistance; ému cependant par ses larmes, il demanda :

— Mais enfin pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas venir ?

Elle releva vers lui son regard, un regard fou, et lui dit d'un ton étrange :

— Parce que je le tuerais.

Aristide n'y comprenait plus rien, il dit :

— Qu'avez-vous?... Expliquez-vous... Êtes-vous folle?... Vous le tueriez...

— S'il me voyait, oui.

Et, se dressant tout à coup, se montrant droite dans cette robe neuve à larges plis, elle dit d'une voix déchirante :

— Vous êtes son frère, eh bien, regardez-moi, monsieur, regardez-moi; depuis dix mois mon mari est malade, depuis dix mois je vis chaste comme une veuve... et avant huit jours je serai mère.

Et alors, ne se tenant plus, ses plaintes coupées par des sanglots, elle tomba dans les bras d'Aristide épouvanté.

— Malheureuse femme, qu'avez-vous fait?

Elle ne répondit pas, sanglota sur son épaule. D'une voix tremblante d'émotion, ému, les larmes aux yeux, il dit :

— Ah! oui, vous avez raison, c'est la mort. Ah! si le malheureux vous voyait ainsi, assurément il n'en re-

viendrait pas; si vous saviez de quel ton ce pauvre Denis me disait : « Elle ne sait pas le chagrin que cela me fait de ne pas la voir, non pas que je veuille dire que ma femme ne se conduise pas comme elle le doit, sainte créature, belle chérie; oh! non, pour cela je suis tranquille; c'est une honnête femme, incapable de mal faire. » Si vous l'aviez entendu!

Alors Yvette se recula, la main sur l'épaule d'Aristide, son regard dans son regard, outragée, anxieuse, elle s'écria :

— Ah çà! mais vous croyez donc que je suis coupable, vous?

Aristide la regarda, étourdi; il se rappelait sans doute les paroles haineuses de Basilide. Droite, superbe, hautaine, Yvette, se frappant la poitrine, cria :

— Moi! moi! Vous me croyez une malhonnête femme! Eh bien, écoutez de quelle infamie je suis victime.

Aristide, presque convaincu par l'allure, par le ton de la malheureuse, dit :

— Je le sais; c'était donc vrai?

— Vous le savez, et par qui donc?

Nous l'avons dit, Aristide était un loyal garçon, incapable de mentir, surtout dans une circonstance aussi grave; il dit simplement :

— C'est Basilide qui m'a tout raconté.

Yvette, le regard fou, les membres agités par un tremblement convulsif, la voix saccadée, s'écria :

— C'est elle, c'est elle, la saleté, le monstre, l'ignoble créature, c'est elle qui a osé raconter l'infamie qu'elle avait complotée? c'est elle, cette fille, cette traînée? elle vous a dit, n'est-ce pas, elle vous a dit que j'étais la maîtresse de ce goujat?

— Oui, oui, dit Aristide effrayé de l'état de la jeune

femme, mais constatant avec joie la vérité rayonnante qui sortait de ces injures, le soleil dont les rayons sortaient de la boue.

— Eh bien! Eh bien! cria tout à coup Yvette en étendant la main: sur ma sainte mère, morte..., sur Denis, ajouta-t-elle en éclatant en sanglots, sur Denis que j'adore, monsieur, je vous jure que c'est presque un cadavre que cet homme a souillé. J'en ai été victime parce que je suis tombée inanimée sous ses coups; deux fois criminel, il m'a presque assassinée pour vaincre ma résistance... Sur ma mère, monsieur, sur ma mère, je vous le jure, je n'ai pas eu conscience de la souillure de cet homme, j'étais évanouie, presque morte.... Quand je suis revenue à moi, flétrie, déshonorée, folle, je voulais mourir, je voulais me tuer; il m'a fallu la pensée de Denis, de Denis que je devais sauver, pour ne point en finir avec ma vie salie.

Et comme elle était désolée, comme ses larmes coulaient, que des sanglots déchirants coupaient ses paroles, qu'elle allait presque défaillir, Aristide la soutint tremblant d'émotion, disant :

— Les misérables, les infâmes! courage, courage, madame Mérit, courage!

Il l'aida à regagner le fauteuil; elle s'assit, puis, les poings fermés, la bouche crispée, elle dit d'une voix sombre et farouche :

— Et dans huit jours je serai mère, j'aurai un enfant de cet homme... Oh! jamais, jamais!... je redoute et j'attends cette heure; je veux étrangler ce monstre quand il viendra au monde...; oh! oui, je le tuerai.

— Taisez-vous, malheureuse, taisez-vous!

Il y eut un silence pendant lequel Aristide regardait silencieusement la malheureuse Yvette, haletante, et

sanglotant assise dans le grand fauteuil. Sans qu'elle le vît d'abord, il vint vers elle, lui prit la main, releva sa tête, et la baisant au front il lui dit :

— Madame Mérit, il faut vivre ; il ne faut pas condamner l'enfant pour l'infamie de son père. Madame Mérit..., Yvette, je suis votre frère, je vous vengerai ; courage ! courage ! je vais sauver Denis.

DEUXIÈME PARTIE

DU CABARET A L'ÉCHAFAUD

I

A LONGCHAMPS

Deux voitures remontaient l'avenue des Champs-Élysées ; dans l'une était Mlle Basilide, dans l'autre Mme Ambrette de L'Hautil, et cette dernière était furieuse de voir les chevaux... de la petite ouvrière blanchisseuse, qui venait jadis laver le linge chez elle, passer les siens...; surtout à Longchamps..., ce niais défilé des coquettes désœuvrées.

Savez-vous ce qu'est Longchamps?

Pendant trois jours, tout Paris élégant s'en va, dans les calèches armoriées, boire la poussière du bois de Boulogne pour voir passer les montreurs ou les montreuses de modes...

Les provinciaux et les naïfs vont à pied, et, lorsqu'ils ont vu passer, dans des toilettes insensées, M. Anatole ou Mlle Gredinette, ils croient avoir vu la duchesse V... ou M. le marquis de Z..., dont on parle tant.

Elle est au moins singulière l'origine de cet étalage vivant des couturières et des tailleurs :

Au XIIIe siècle, entre Bagatelle et la Seine, était l'abbaye de Longchamps, fondée par la sœur de saint Louis, Isabelle de France.

C'est sous ses lambris que moururent Philippe V et Blanche, sa fille.

A cette époque, l'abbaye était d'une austérité exemplaire.

Peu à peu, la discipline du couvent devint moins sévère, la règle de Saint-François fut abandonnée, et, vers 1550, les religieuses firent du couvent plutôt une maison de plaisance qu'une austère abbaye.

Abandonnant les costumes réglementaires, les sœurs se vêtirent à leur goût, portant les étoffes dont les couleurs seyaient le mieux à leur beauté.

Les parures, les diamants n'étaient pas défendus.

Comme la solitude leur sembla fatigante, les jeunes seigneurs furent admis au parloir...

Comme la reclusion leur parut ennuyeuse, elles sortaient et rentraient à leur gré.

On en parla tant, que saint Vincent de Paul écrivit au cardinal Mazarin pour lui demander la répression de ce scandale.

Mazarin essaya bien d'y porter remède, mais il n'y réussit guère.

L'époque n'était pas à l'austérité, et, en dépit de tout, les sœurs de l'abbaye de Longchamps conservèrent leur allure mondaine.

Vers 1782, une cantatrice célèbre, Mlle Lemeure, s'étant retirée au couvent de Longchamps, le monde l'y suivit et vint l'entendre chanter les jours d'office.

C'est à cette époque que la supérieure, trouvant avan-

tage au pèlerinage qui s'organisait, attira des chœurs de l'Opéra, qui devinrent novices.

La mode était là, et ce fut de ce jour une promenade établie.

On venait au couvent les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, sous prétexte d'entendre la messe des ténèbres.

Comme les femmes y faisaient assaut de toilette, le pèlerinage n'avait en réalité d'autre but que de voir et d'être vu.

A cette époque, il n'y avait que deux mondes absolument : les dames et les hommes de noblesse, dans leurs équipages armoriés, et les impures, qui toujours éclipsaient les grandes dames par l'audace de leurs toilettes et la richesse de leurs équipages et de leurs livrées.

Souvent les princes du sang venaient à cheval à la promenade à la mode.

92 démolit l'église...

Le pèlerinage fut abandonné.

Les voitures qui conduisaient alors la noblesse s'arrêtaient à la place de la Révolution..., devant la terrible guillotine !

Je lis dans un article de M. Audiffret :

« En 1796, les incroyables en habit carré et coiffés en caniche, et les merveilleuses en costumes grecs des pieds jusqu'à la tête rétablirent, non pas le pèlerinage, mais la promenade de Longchamps. Ce fut là que l'on vit pour la première fois, l'année suivante, des jeunes gens ayant les cheveux coupés à la Titus ou à la Caracalla. »

Aujourd'hui, la promenade de Longchamps n'inté-

resse guère véritablement que les tailleurs et les costumiers.

Derrière les voitures de grande remise et les rares équipages, vont les fiacres aux roues plaintives, aux chevaux ombres...

Le défilé n'est plus qu'un prétexte à réclame : sur des voitures bizarres, on lit l'adresse de X..., inventeur breveté des pruneaux artificiels... ou de V..., à qui nous devons les souliers à musique.

Les tailleurs et les couturières ont des personnes qu'ils payent pour aller promener là, pendant quatre heures, les étoffes et les modes qu'ils veulent lancer.

Quelques jours plus tard, nous verrons aux étalages des magasins de nouveautés des habillements d'une forme excentrique au-dessus desquels nous lirons :

« Le succès de Longchamps. »

Ce qui sauve Longchamps, c'est qu'au moment où le défilé devient sans intérêt, vous appuyez un peu à gauche et vous vous trouvez en plein bois de Boulogne, sous les arbres presque verts et au pied de la cascade.

C'est la première du printemps,
C'est la fête de la nature.

Revenons à Mlle Basilide, qui riait comme une folle en voyant Mme Ambrette de L'Hautil rouge de colère parler vertement à son cocher.

Eh! mon Dieu, il faut bien le dire, le cocher était très embarrassé; ce n'est pas parce que ses chevaux avaient les jarrets moins vigoureux que ceux de celle qu'on appelait dans le monde galant la *Jolie Laveuse;* point. C'est que le cocher, tout en désirant satisfaire madame, ne voulait point déplaire à monsieur. Or, près de la voi-

ture, caracolait un jeune gandin, qui semblait affecter de montrer à tous le degré d'intimité dans lequel il était avec la belle Basilide, et ce jeune gandin n'était autre que Francis de L'Hautil. Oh! certainement, Ambrette n'avait pas le moindre sentiment de jalousie; mais c'était une question de dignité, elle ne voulait pas céder le pas à une autre... Elle voulait surtout passer devant la voiture pour que la « Repasseuse » vît bien son mouvement d'épaules, pour que Francis fût une fois de plus assuré du méprisant dégoût qu'elle avait pour lui... Et puis enfin parce qu'elle était l'ancienne Ambrette Lafolie, la comtesse de L'Hautil, et qu'elle voulait avoir toujours les rieurs de son côté...

Elle était sans façon, nous le savons; elle frappa de son ombrelle le dos du cocher... Et pour qu'il n'y eût plus d'hésitation, pour qu'il sût bien qu'il n'avait rien à redouter, elle dit d'un ton sec :

— Baptiste, je veux que vous dépassiez monsieur...

— Mais..., madame.

— Je le veux.

Alors ce fut au contraire Baptiste qui trouva le petit scandale amusant; il se fit une figure, enfonça son menton dans son col découpé, abaissa ses épaisses paupières sur ses yeux et eut ce regard des yeux qui ne veulent pas rencontrer celui des autres, le regard sans rayon, sans éclat, qui voit tout.

Il enveloppa ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet; les chevaux étaient peu habitués à cette correction préventive, des chevaux de sang ; ils firent jaillir les étincelles des pavés et partirent...

Assurément, il est difficile de mettre dans un regard et dans un mouvement d'épaules autant de mépris indifférent que Mme de L'Hautil en mit, en eut dans l'œil et

dans le renversement qui la jeta au fond de la voiture, semblant bien ennuyée d'avoir vu une chose qui l'intéressait si peu... Oh! c'est qu'Ambrette se rattrapait dans la vie réelle de ce qu'elle n'avait pu faire au théâtre. Depuis qu'elle n'était plus actrice, la belle Ambrette était une admirable comédienne.

Francis envoya à son cocher un regard terrible...; mais Baptiste, tout entier à ses chevaux qui s'emportaient..., on l'eût pu croire du moins à son air inquiet... Baptiste ne vit rien!... Cent pas plus loin, les chevaux reprenaient leur allure et Baptiste avait un petit éclat de rire dans son col.

Pendant ce temps, Basilide, à son tour, faisait, elle aussi, une scène à son cocher et lui disait :

— Je veux que vous la passiez à votre tour, que vous marchiez côte à côte... Je le veux...

Et le regard de Francis disait au cocher de ne point obéir..., car il voyait autour d'eux les promeneurs de Longchamps sourire déjà... Quelques-uns même, plus au courant, qui les avaient reconnus, donnaient en riant l'explication du petit scandale... Il lui semblait presque entendre son nom...

Mais Basilide n'entendait pas être humiliée; elle voulait rendre ce qui lui avait été fait, et, pour échapper à une scène qui menaçait de devenir bruyante entre la dame de la voiture et le cavalier..., celui-ci prit le parti qu'avait pris Baptiste...; son cheval s'emporta..., mais dans la direction opposée...

Le cocher de la Jolie Laveuse n'avait rien à ménager; il voulait obéir à sa maîtresse qui était une bonne fille, qui avait surtout une réputation de chic qu'il ne fallait pas compromettre. A son tour, il fouetta ses chevaux et les enleva; la voiture atteignit presque celle de Mme de

L'Hautil; mais alors Ambrette, qui semblait indifférente, dit sans bouger à son cocher :

— Baptiste, il ne faut pas que vous soyez passé... Faites-vous suivre.

Le cocher s'amusait de cette petite lutte dans laquelle était beaucoup moins engagée la vigueur de ses chevaux que son adresse à conduire; il s'agissait de barrer constamment le passage afin d'être toujours suivi; à tout autre moment, l'automédon aurait mollement obéi, mais on était à Longchamps, et, de plus, il y avait une galerie. Francis avait été maladroit... Basilide avait été bavarde, et l'on s'occupait d'eux... Le cocher ne disait pas :

— On s'occupe d'eux!

Il disait :

— On s'occupe de moi!... Et il dirigeait ses chevaux de façon à n'être jamais dépassé.

Ce manège agaçait la Jolie Laveuse, et, ses anciennes habitudes reprenant le dessus, elle parlait haut dans un langage tout particulier, qui ravissait ceux qui l'entendaient... L'œil en feu, la mousse aux lèvres, presque debout dans la voiture, et choisissant le moment où les roues se touchèrent presque, elle s'écriait :

— Marchez donc!... Est-ce que vous allez ralentir pour ça..., Joseph? Je veux que vous passiez; si vous cassez quelque chose, on le payera... Fichez-moi ça en bas... Cette ancienne cabotine ne va pas poser avec moi... Et, tout à coup, héroïquement plus familière, elle s'écria : Joseph..., je veux que tu la brûles...

La course des deux voitures était si folle, que les équipages se rangeaient prudemment. Basilide, à demi levée, cramponnée aux ferrures, l'œil ardent, les lèvres frémissantes, ayant perdu toute retenue, vomissait des

injures...dont nous dispensons le lecteur...Au contraire, Ambrette, concentrant sa colère, était blottie dans le coin de sa calèche; elle semblait ne pas voir, ne pas entendre. Baptiste était un intelligent, et, sous prétexte de se diriger pour voir si sa voiture n'était pas menacée par derrière, il tournait la tête; — alors son regard cherchait dans celui de sa maîtresse ce qu'il devait faire — comme le crieur, dans une vente publique, saisit le regard qui fait l'enchère. Ambrette n'avait qu'à laisser tomber ses lourdes paupières sur ses beaux yeux voilés, et les chevaux partaient plus rapides.

A ce jeu, les cochers finirent par s'animer, car tout le long de la route leurs collègues riaient, et de la ténacité de l'un et de l'adresse de l'autre.

Les injures commencèrent, puis les heurts dangereux, puis les coups de fouet...; il y eut même un étonnement suivi d'un éclat de rire, lorsque Baptiste et Joseph, se menaçant de coups de fouet, Basilide se leva toute rouge et s'écria :

— Tape donc, lui et sa marchandise!

C'était trop. Ambrette avait fréquenté trop de monde sachant vivre pour ne pas savoir que le scandale monté à ce ton ne saurait avoir d'autre résultat, pour l'une et pour l'autre, que la honte et le ridicule; elle dit à Baptiste :

— Allez vite et tournez à l'allée...

Cette fois, Baptiste faillit ne pas obéir...; mais il fit un coup de maître... Joseph poussait ses chevaux. D'un coup de fouet sérieux qui, semblant destiné à ses bêtes, s'en alla frapper en arrière, sur les mufles, les deux chevaux conduits par son adversaire, Baptiste les fit cabrer, et aussitôt il tourna sec; ce mouvement rapide, en effrayant les chevaux, en boule-

versant le cocher, eut un résultat immédiat. Baptiste prenait l'allée en obligeant le cocher à se jeter vivement sur le côté; mais il était trop près, il dut tourner trop à l'étroit, en se heurtant au bord de la chaussée, pour éviter de faire écraser ses chevaux... Ce fut l'affaire d'une minute... La voiture de Mme de L'Hautil passa, celle de Mlle Basilide, la *Jolie Laveuse*, entraînée par le mouvement rapide des chevaux à gauche, versa... Heureusement Basilide, pour exciter son cocher, était debout, cramponnée à la petite rampe de fer qui bordait le siège. En voyant le danger, elle serra la barre de fer. Ses pieds glissèrent, mais elle ne perdit pas l'équilibre et se retrouva debout...

Elle resta toute décontenancée, ne s'expliquant pas comment la scène si amusante pour elle venait tout à coup de la rendre ridicule... Le cocher était tombé comme une masse, et tout le monde s'empressait autour de lui, car il paraissait blessé...

Basilide était debout au milieu de la foule, et elle voyait s'éloigner son ennemie, qui échappait ainsi adroitement au petit scandale... La rage de l'ex-blanchisseuse augmenta d'autant, et, ne s'occupant pas de la situation de Joseph, elle étendit le poing dans la direction de la voiture en exclamant :

— Je te ferai payer ça..., va, saleté !...

C'est à ce moment que revenait, tout souriant sur son cheval, Francis, croyant que sa femme était partie... Lorsque Basilide l'aperçut, elle courut vers lui... Celui-ci arrêta sa monture voyant la voiture renversée ; le monde l'entourant, craignant un accident, il demanda :

— Qu'y a-t-il ?...

— Il y a, fit avec rage Mlle Basilide, en entr'ouvrant

sa petite bouche fraîche..., ce nid de baisers..., il y a que vous n'êtes qu'un mufle...

Certainement Francis était un bon écuyer, car la secousse qu'il donna à son cheval et qui fit cabrer la noble bête ne l'ébranla pas sur sa selle.

Atterré, sur son cheval fougueux, il devint rouge jusqu'aux oreilles en entendant l'étonnante imprécation de la Jolie Laveuse.

On relevait la voiture, et le cocher, qui avait eu plus de peur que de mal, remontait sur son siège en disant :

— Non ! non! pas besoin de procès-verbal...; que je le retrouve, Baptiste, il a son compte assuré; je lui ferai caler sa roue... C'est un vilain jeu qu'il a joué là avec moi pour balader cette espèce de...

Il était dit que ce malheureux Francis serait complètement ridicule, car il intervint en disant :

— Taisez-vous, Joseph!

Joseph regarda de son œil non endommagé, et, reconnaissant Francis, il se tut... Basilide allait parler, mais Francis dit d'une voix raide :

— Assez, toi ! pas un mot...

Le ton était bien celui avec lequel on commande à son chien... Aussi Mlle Basilide ne répliqua-t-elle pas! C'était ainsi qu'il fallait la mener. Ayant dû sortir de la foule de curieux qui s'égayaient visiblement de la scène, Francis appela le cocher d'une voiture fermée qui redescendait; il fit impérieusement signe à la Jolie Laveuse d'y monter, et, glissant un louis dans la main de Joseph, il dit à mi-voix :

— Tais-toi..., pars vivement, attache mon cheval derrière la voiture...

Celui-ci, obéissant, grognait :

— A toi, rien. Mais, mon petit père, tu peux compter que je la rendrai à Baptiste et avec usure.

Pendant qu'il partait, Basilide, redevenue calme, à l'ordre du gommeux, était montée en voiture et Francis la rejoignit dans son fiacre.

Un gamin, qui avait suivi la scène et qui avait vu la promptitude avec laquelle on avait obéi à Francis, femme et cocher, s'écriait :

— Mince ! qu'il les secoue, le poisseu !... Pour un coup j'ai cru qu'il allait mettre un pain sur le nez de la fée...

Le fiacre partit et Francis dit aussitôt, blême de rage contenue :

— Ah çà ! est-ce que tu perds la tête? tu as donc juré de me rendre le plus ridicule des hommes !

— Je n'ai rien fait..., c'est elle qui a voulu m'humilier.

— Elle, c'est ma femme !

— Ta femme, puisque tu dis pis que pendre d'elle tous les jours ; tu dis qu'un jour tu t'en débarrasseras.

— Je dis ce que je veux..., et je veux que tu ne recommences plus ce que tu as fait...

— Qu'elle n'ait pas l'air de me regarder comme ça...

— Elle a le droit de le faire... ; crois-tu qu'elle soit contente de me voir m'occuper de toi?

— Ah ! la ! la ! fit Mlle Basilide riant de pitié en haussant les épaules... ; avec ça qu'elle s'occupe de toi, celle-là...

— C'est ma femme ! fit Francis, croyant que Mlle Basilide comprendrait et se tairait..., mais elle continua :

— Et moi aussi je suis ta femme..., bien plus qu'elle encore... ; qu'est-ce qu'elle est plus que moi, celle-là?... Moi, tu m'as connue sage..., elle, tu...

— Assez..., à la fin, s'écria de L'Hautil levant la main...

— Tu me menaces..., bats, ose donc..., oh! tu es assez lâche pour ça...

— Veux-tu te taire! dit Francis en lui serrant les poignets.

Mais Basilide regardait les Champs-Élysées envahis par le monde, et certaine d'un nouveau scandale, elle se mit à crier :

— Non, tu ne me battras pas, moi..., entends-tu ? et tu ne m'empêcheras pas de dire ce que je pense de...

Des gens s'arrêtaient cherchant d'où venaient les cris. Francis furieux usait toute son énergie à se contenir; il voulait empêcher que ses cris n'arrivassent jusqu'aux passants, et il la poussa dans la voiture, appliquant sa main sur sa bouche... Il la tint quelques minutes ainsi. Basilide était cramoisie; elle avait failli étouffer...

Lorsqu'il enleva sa main elle fut une grande minute pour reprendre sa respiration..., puis, les dents serrées, le regard méchant, suffoquant, elle dit :

— Vous allez me faire le plaisir de me reconduire chez moi..., n'est-ce pas ?...

Francis contenant sa colère était blotti dans l'autre angle; il ne répondit pas..., elle reprit alors :

— C'est trop fort! moi, être battue...; je ne suis pas votre... femme, moi...; si vous êtes assez lâche pour battre les femmes, moi j'ai assez de dignité pour ne pas accepter ça !... Ah! non..., abuser de sa force..., vous me prenez pour une autre, mon cher... Parce qu'elle a dit *oui!* devant M. le maire... et qu'elle ne me valait pas à ce moment...

Mlle Basilide fit une coupure dans la phrase en voyant

Francis tressaillir et fermer nerveusement les poings... Elle continua ;

— Non, mon cher, vous vous trompez... Je ne suis pas Yvette, moi!... C'est pas avec des coups qu'on m'a...

Francis était penché à une portière et il allumait un cigare... La Jolie Laveuse poursuivait :

— Elle n'est pas plus que moi... Je la vaux, et je ne me laisserai pas humilier.

Puis, changeant de ton, indignée, les yeux pleins de larmes :

— C'est parce que je n'étais qu'une pauvre et honnête fille..., que je n'étais qu'une ouvrière, que tu te crois le droit de me faire insulter, mépriser... C'est moi qui dois tout subir : l'affection, l'amour pour les autres ; pour moi, la mauvaise humeur, les injures. Du reste, on me l'avait bien dit que tu étais le dernier des hommes, que tu n'étais brave qu'avec les femmes et les pauvres !...

Francis haussait les épaules. Cependant il demanda :

— On t'a dit ça ?...

— Oui, on me l'a dit !

— Et qui ?

— Oh ! tu ne le connais pas... Mais il te connaît, lui...

— Qui encore ?

— Un ami de Denis.

— De Denis ?

— Oui..., un monsieur qui est l'amant d'une de mes amies et que j'ai vu une fois chez elle.

— Si je ne le connais pas..., tu peux me dire son nom...

— D'autant, fit avec méchanceté Mlle Basilide, que c'est un homme... et que tu ne le frapperais pas, lui !...

Francis se mordit les lèvres et demanda encore :

— Enfin..., ce brave, il a un nom..., ce monsieur qui insulte les gens qui ne le connaissent pas?

— Il se nomme Bordon... Tu vois bien que tu ne le connais pas !

— Bordon... Aristide? exclama Francis, à la grande stupéfaction de Basilide qui n'osa plus répondre oui, et qui fit un signe de tête.

— Ah ! Aristide dit ça de moi... Il est donc à Paris ?

— Oui..., je l'ai vu chez une de mes amies au quartier Latin...

Ayant hâte d'en finir avec ce sujet, Basilide reprit ses doléances :

— Du reste, tu es trop grossier avec les femmes... Si je reçois de l'argent de toi..., tu le fais sentir ; en tout cas, ce peut être pour des baisers et pas pour recevoir des coups... Nous ne sommes pas mariés..., heureusement... Si vous le voulez !..., moi je ne demande pas mieux que d'en rester là... Je ne mourrai pas de faim pour ça... Dites au cocher de nous conduire chez nous..., et vous me laisserez à ma porte...

Francis, les yeux baissés, se mordant les lèvres, ne répondait pas ; il n'entendait même pas ; il pensait à ce qu'elle venait de lui raconter : Aristide était à Paris et il ne l'avait pas vu... Aristide disait de lui qu'il était le dernier des hommes, qu'il n'était brave qu'avec les femmes et avec les pauvres. Tout en n'attachant pas à la parole de sa maîtresse plus de valeur qu'elle n'en avait, il se connaissait assez pour être blessé par la vérité de ce jugement.

Basilide avait essuyé ses yeux, en disant assez haut pour être entendue :

— C'est trop bête de pleurer pour... des gens comme ça...

Et elle était redevenue digne ; elle avait réparé le désordre que la petite lutte avait amené dans sa coiffure. Hautaine, méprisante, la tête tournée de l'autre côté, semblant regarder les passants... Francis fumait un cigare, paraissant avoir oublié qu'elle était là. Il y eut un long silence, pendant lequel, de temps à autre, la Jolie Laveuse fredonnait toujours le même refrain en le soulignant avec intention :

Si vous me revoyez, ce ne sera qu'en rêve.
Tra la la la.

Cette phrase dite et l'air achevé par des tra la la, elle retomba dans son mutisme dédaigneux, pour recommencer une minute après.

On était à la place de la Madeleine, et Basilide venait de dire tout haut dans un soupir :

— Dieu merci ! c'est bien fini... J'en avais assez de cette vie-là.

Lorsque Francis fit arrêter, il descendit, offrit la main à la jeune femme et lui dit le plus tranquillement du monde :

— Descends, nous allons dîner...

Dix minutes après, ils étaient à table.

II

LA HONTE HEUREUSE ET L'HONNÊTETÉ MISÉRABLE.

Devant le ton d'autorité de Francis, Basilide était redevenue souple, et après avoir passé par les périodes ordinaires des colères de fille, c'est-à-dire l'injure, la menace, le dédain, puis les larmes..., elle était arrivée à la soumission et à la tendresse. Assise devant Francis à la table d'un cabinet du restaurant, elle lui souriait comme si rien ne s'était passé; c'est que la Jolie Laveuse savait compter, et elle ne voulait pas perdre celui qui la faisait vivre, et puis, quoi qu'elle en eût dit, elle était contente que Francis eût levé la main sur elle...; la battre! on eût pu croire qu'elle aimait ça!... Non, mais elle croyait à cette imbécillité que répètent les filles, pour excuser sans doute les grossièretés des Alphonses qu'elles honorent de leurs faveurs (?), proverbe de barrière :

« On ne bat que ce qu'on aime! » Ce qui est aussi bête que l'excuse de certains maris... aveugles : « L'amour vit de l'infidélité... » En somme, à cette heure,

Basilide était souriante, aimable, et, comme Francis lui avait donné la carte du jour pour arrêter le menu, elle proposait certains plats pimentés, en le regardant d'un air provocant, en soulignant et en disant :

— C'est bon..., et puis ça nous fera signer la paix !

Et elle s'y connaissait, l'ex-blanchisseuse ; il ne lui avait pas fallu de longues années pour être ce que, dans son langage abandonné, elle nommait « une fine gueule. » En l'entendant commander des ostendes, un homard à l'américaine, deux cailles égyptiennes, des écrevisses bordelaises, qui jamais se serait douté que le même petit museau rose, moins de deux ans avant, les cheveux dans un filet illusion, la taille sous une camisole blanche, commandait dans la crémerie de la rue Vieille-du-Temple : un lardé choux ! — ce qui signifie un bœuf entrelardé aux choux, — un demi-ragoût, puis un petit noir — les hommes disaient un nègre ? C'était un liquide noir, caraméleux, que le maître de l'établissement appelait du café.

Qui à cette heure aurait reconnu la blanchisseuse dans cette femme ravissante, toute lumineuse de bijoux, toute pleine de souplesse dans la soie qui la couvrait, et dont les bras, blancs comme la neige, se voyaient admirablement ronds dans les manchettes empesées... ; ses mains potelées, petites, bien blanches, que l'oisiveté avait rendues fines et dont les doigts mignons tenaient comme des serres roses un morceau de homard... ? Elle mangeait avec ses doigts, elle déchiquetait la chair blanche du crustacé avec ses admirables petites dents pointues..., et c'était propre comme tout à voir, les yeux étaient brillants, les lèvres étaient gonflées, les joues étaient roses et les narines se relevaient à chaque bouchée... On voyait qu'elle se réga-

lait, pour employer son mot... Qui donc, à cette heure, aurait reconnu la petite Basilide la blanchisseuse?...

C'est étonnant, dans ce superbe Paris, comme le vice transforme vite les femmes..., quand elles commencent... Il est vrai que, pour employer encore une jolie expression populaire : « C'est un déjeuner de soleil. »

Cela dure la jeunesse... et encore! Car la phtisie est là, qui guette ses victimes pas heureuses; celles-là, elles meurent ayant beaucoup vécu, peu souffert...; les autres, ayant oublié dans la bonne vie le métier qu'elles savaient, s'en vont par la prostitution jusqu'au crime...

Revenons vite au commencement de la Jolie Laveuse. Francis ne pensait plus à l'accident de Longchamps, il pensait à ce que lui avait dit Basilide de son ancien ami Aristide Bordon. Et il lui demanda :

— Où diable as-tu connu Aristide?

Basilide devint rouge jusqu'aux oreilles ; la question était tellement imprévue qu'elle l'avait troublée; elle prit sa serviette et gagna une minute — le temps de se remettre — en s'essuyant la bouche..., puis elle dit :

— Je te l'ai déjà dit, au quartier Latin, chez une de mes amies dont il était l'amant.

— Comment diable a-t-il pu être question de moi?

— Parce qu'on parlait de Denis.

— Ah! fit-il visiblement troublé... Il avait été voir Denis?...

— Oui... Veux-tu que je te dise? il ne va pas voir que Denis, il va consoler Yvette..., et je crois, je dirai même que je suis certaine qu'il est au mieux avec elle... Il te remplace...

Francis se mordait les lèvres.

En disant son infamie, il ne faut pas supposer que Basilide croyait mentir..., elle jugeait les femmes à sa

mesure; quand Basilide se trouvait seule avec un homme, tout dépendait de lui... Elle était trop bonne fille pour lui faire de la peine, elle ne savait pas refuser... La main d'un homme lui prenant la taille la faisait tressaillir, ses yeux s'emplissaient de langueur, elle ne se défendait que des lèvres... Elle croyait, elle voulait croire pour se justifier elle-même qu'il en était de même de toutes les femmes; c'est pour cela qu'elle parlait ainsi d'Yvette; car, avec le bonheur, l'oubli de ses griefs contre son ancienne amie était venu!

Il y eut un silence pendant lequel Basilide, pour se reposer de mordre sur les gens, mordit dans les cailles..., puis Francis lui demanda :

— Sais-tu comment va Denis?

— Denis..., je crois qu'il va mieux..., et même tu me fais penser à une chose... Je m'étais promis de l'aller voir..., j'irai... Oh! je sais qu'on ne risque pas d'y rencontrer l'autre... Elle n'y va jamais.

— Sa femme ne va jamais le voir?

— Jamais..., et, ma parole..., je ne vois..., mon amie me disait qu'elle ne voit plus du tout, mais du tout, Aristide le dimanche... Or, je crois que, ce jour-là, *il* va donner à Yvette des nouvelles de Denis...

Et Mlle Basilide, contente de sa plaisanterie, fit sonner les notes aiguës de son rire joyeux.

— Une chose qui m'étonne bien, c'est que M. Aristide, qui porte sur moi de si... agréables jugements, n'ait pas trouvé le temps de venir me voir depuis qu'il est à Paris...

— Mais, c'est justement à cause de cela..., s'écria Basilide..., tout heureuse de sa pensée.

— A cause de quoi?

— A cause de Denis qu'il ne vient pas te voir..., et d'elle!

— Comment d'elle?

— Oui, tu comprends que ça ne l'amuse pas de venir voir l'ancien de sa... nouvelle.

Francis devint rouge jusqu'aux oreilles et il dit vivement :

— Il n'y a que toi, moi et elle qui sachions ce dont tu veux parler... Il ne peut savoir...

— Il le sait, je te dis..., reprit Mlle Basilide appuyant sur chaque mot et prenant du bout de ses doigts mignons une seconde caille... Il le sait!

— Qu'en sais-tu?... C'est donc toi qui lui as dit?...

A son tour ce fut Mlle Basilide qui devint rouge jusqu'à la pointe des cheveux; elle s'était emballée, mais elle était prompte à se remettre et elle dit d'un ton fâché :

— Ah! dis donc, pour qui me prends-tu? tu me fais rougir par tes suppositions... Ma parole d'honneur, si quelqu'un t'entendait, pour qui me prendrait-il?... Les hommes sont tous comme ça...; parce qu'on a été faible avec eux..., ils croient qu'on l'est avec tout le monde... Tiens, laisse-moi tranquille, je ne te parle plus.

— Ne dis pas de bêtises..., fâche-toi pour des choses qui en valent la peine..., ne recommençons pas et parle sérieusement.

La conversation prenait une tournure qui plut a Mlle Basilide, car elle redevint aimable aussitôt.

— Tu es drôle comme tout aussi..., tu ne veux jamais croire ce que je te dis.

— Explique-toi, je te comprendrai...

— Voilà... Aristide est l'amant d'Yvette... Ça, je le sais; eh bien, Yvette lui a raconté la partie, tu sais bien..., tu comprends qu'elle a gazé, qu'elle a arrangé ça..., et

qu'elle n'a pas parlé que tu l'avais payée... Et puis alors le beau chevalier s'est emballé... ; c'est pour ça qu'il dit pis que pendre de toi maintenant ; il ne vient pas te voir à cause de ça... Tu comprends que vous auriez une explication, et tu lui dirais... « Dis donc, mais Denis est aussi ton ami à toi..., » et il serait forcé de se taire...

Francis, la tête baissée, mangeait... La Jolie Laveuse, qui venait de perdre du temps en causant, fit changer le vin et attaqua... non, massacra tout un bol d'écrevisses à la bordelaise... Les piments avaient enflammé ses lèvres à les croire écorchées ; elle, gaie, y passait avec délices sa petite langue pointue, ne s'arrêtant que pour dire :

— Que c'est bon ! tu sais, Cicis, tu régales bien ta petite femme, ce soir.

Et Francis était rêveur.

Tout à coup il dit :

— Basilide, il faut que tu ailles voir Denis dimanche... Il faut éclaircir ça.

La jeune fille faillit s'en mordre les doigts tant elle s'attendait peu à ce que demandait Francis ; elle jeta la carcasse de l'écrevisse, et, toujours pour prendre le temps de répondre, elle suça ses doigts gloutonnement les uns après les autres, puis :

— C'est une idée, ça... Je ne sais jamais quoi faire le dimanche, ça m'amusera, je lui porterai un tas de choses, ça fait toujours plaisir au malade...

— Oui, tu iras dimanche..., tu es assez adroite pour savoir... comment va le ménage et ce que fait Aristide...

— Ce que fait Aristide, oh ! je le...

Elle s'arrêta à temps pour reprendre :

— Je le saurai par mon amie... Je n'ai pas besoin de lui parler de ça.

— Au contraire, c'est là qu'est le point intéressant... Tu peux bien savoir...

— Oh ! pardi..., avec un homme, je saurai tout ce que je voudrai... C'est pas comme avec les femmes, autant de mots autant de mensonges...

— Tu parles de toi ! fit en riant Francis.

— Moi, j'ai le cœur sur la main, tout ce que je pense je le dis... Ainsi c'est entendu, j'y vais dimanche, je prends des renseignements sur tes amours...

— Basilide, nous ne sommes plus fâchés..., tu ne veux pas recommencer... ; je ne veux pas que tu dises ça...

— Quoi ! Yvette, oui ou non, a-t-elle été ta maîtresse?... C'est pas par jalousie, tu le sais bien, puisque je l'avais déjà été... Ça ne fait rien. Tu as été forcé de revenir encore à cette petite-là... Les grands airs de la Lavette ne t'amusaient pas beaucoup...

Et comme Francis mordait ses lèvres et frappait de ses ongles sur la table avec impatience, Basilide se leva et vint vers lui ; prenant sa tête dans ses mains et lui souriant en l'embrassant, elle lui dit en zézayant :

— Allons, Cicis, faisez pas la bêbête..., embrassez Lilie, votre esclave, qui fera tout ce que vous lui dites et qui ne vous demande pour ça que de bons baisers...

Et ils échangèrent un baiser long..., long qui fit tout oublier.

A la même heure, Aristide revenait de Vincennes où le jour même on avait conduit Denis, qui entrait en convalescence ; et Denis était heureux comme tout, il avait eu de bonnes nouvelles de sa femme... C'est Aristide qui les lui avait portées ; Denis avait demandé :

— Eh bien, comment va-t-elle ?

— Tout à fait bien !

— Il n'y a plus de danger ?

— Il n'y en a jamais eu d'abord, je te l'ai dit...

— Tu m'as dit ça parce que tu es un bon garçon, tu es mon frère..., que tu ne voulais pas me faire de la peine..., je le sais bien... Il n'en est pas moins vrai que, si tu n'étais pas arrivé, la pauvre petite serait peut-être morte chez nous faute de soins... Et moi, je l'accusais..., à cause de ce vieux poivrot de père qui aurait bien pu venir me le dire..., quand je me morfondais à croire qu'elle m'oubliait...

— Tu as eu tort d'accuser ton beau-père... Elle cachait à tout le monde sa situation...

— Et maintenant, c'est fini..., tu me le jures?

— Écoute, Denis...

Denis leva ses grands yeux brillants, dont la flamme du regard était rendue si ardente par la pâleur mate de la maladie; il cherchait à lire jusque dans l'âme de son ami pour bien s'assurer qu'il ne mentait pas.

Aristide, lui souriant, continuait :

— Je te jure qu elle est maintenant hors de danger... guérie même ; que c'est elle qui sera debout la première, et qu'avant huit jours je te l'amène en voiture, le dimanche, ici.

De grosses larmes coulèrent des yeux du convalescent mouillant son sourire, et il reprit d'une voix qui émut Aristide à ce point qu'il pleura :

— Aristide, mon ami..., tu ne mens pas... Oh! si c'est pas vrai... Oh! tu me ferais trop souffrir... Ah! c'est que je vais compter les heures jusqu'à dimanche... Ma pauvre Yvette !

Et il se tut parce que les sanglots l'empêchaient de

parler. Aristide, penché sur lui, souriait et l'embrassait, il était heureux du bonheur qu'il donnait au pauvre gars... Et Denis disait, entrecoupant ses phrases de sanglots :

— Tu as bien fait de me dire la vérité..., parce que je l'accusais..., et que je me disais qu'il fallait une chose bien grave pour qu'une femme honnête... oubliât son mari à l'hôpital..., quand c'est un honnête homme... Tu m'as dit que c'était une péritonite, la pauvre chérie, qu'elle avait... Le lendemain, j'ai demandé à un interne si c'était grave ça, une péritonite...; il m'a dit que ça dépendait...Tu penses si ça m'a inquiété,— je ne t'avais pas dit ça,— j'ai insisté, alors il m'a demandé pourquoi je me renseignais là-dessus... Comme tu avais des amis, j'ai craint que tu n'eusses défendu de me parler de ma femme ; alors j'ai dit que c'était une tante déjà âgée... L'interne s'est mis à rire en me disant :

« Ah ! c'est la tante à héritage... »

J'ai fait semblant de rire. Alors il a continué :

« Est-ce une péritonite aiguë ? »

Je me suis souvenu que tu m'avais dit ça, aiguë. J'ai dit oui !

Il m'a demandé s'il y avait longtemps. J'ai répondu ce que tu m'avais dit :

« Que, malade chez elle depuis plus de deux mois, elle était au plus bas et ne se soignait pas. »

Alors il m'a tapé sur l'épaule en riant, et il m'a dit :

« Vous avez des chances...Vous pouvez vous préparer à hériter pour votre convalescence !... »

Il est parti..., et je suis tombé sans connaissance dans mon lit... J'y suis resté deux heures..., personne ne s'en est aperçu... Heureusement que tu es venu le lendemain, et que tu m'as dit : « Sur ma mère, Denis,

je te jure qu'elle est sauvée!... » Sans ça, ça y était, je retombais...

Et Aristide, ému, ayant hâte d'échapper à l'émotion qui l'étreignait, dit :

— Es-tu enfant!... Allons..., au revoir, Denis, c'est l'heure... A dimanche, avec ta femme.

— Oh! oui... Tu sais, je compte les heures...

Et Aristide se sauva.

Nous devons expliquer aux lecteurs ce qui s'était passé depuis le jour où le brave ami de Denis avait appris la situation de la femme de son ami.

Lorsque, outragée par les suppositions que l'ami de son mari pouvait faire, ayant entendu Basilide, Yvette s'était décidée à tout dire, elle avait usé toute sa force et toute son énergie. Nous l'avons laissée à l'heure où Aristide lui disait, l'entendant menacer de tuer l'enfant adultérin qu'elle portait dans ses flancs lorsqu'elle le mettrait au monde :

« Madame Mérit, il faut vivre; il ne faut pas condamner l'enfant à cause de l'infamie du père... Madame Mérit... Yvette..., je suis votre frère..., je vous vengerai..., courage, courage!... je dois sauver Denis. »

Ce n'était pas Denis alors qu'il était nécessaire de sauver..., c'était Yvette, car la malheureuse menait la vie la plus cruelle. La position dans laquelle elle se trouvait la changeait chaque jour ; pour dissimuler l'ampleur de sa taille, elle avait fait elle-même la longue robe de chambre, large comme une robe de religieuse..., et chacun avait dit :

— La coquette, une robe de chambre!... On voit bien que son mari n'est pas là... Et son atelier maintenant c'est sa chambre..., on est plus vite déshabillée...

Et Yvette avait surpris de semblables propos autour

d'elle... Oh ! alors, elle avait envie de s'ouvrir le ventre, d'arracher de son corps l'être maudit et de le jeter à la face des gens..., en mourant après.

Yvette, si fraîche, si jolie..., un masque s'était étendu sur son visage, ses yeux si clairs étaient enfoncés dans un cercle bistreux..., et elle entendait toujours les mêmes gens disant :

— Croyez-vous qu'elle en profite de la maladie de son homme!... En fait-elle une noce pour avoir la figure fatiguée comme ça!...

Lorsque le père Flamet venait la voir, elle lui donnait de l'argent, en l'éconduisant aussitôt, et le vieil ouvrier en corne, tout à fait livré à l'oisiveté, s'en allait boire... Il n'avait rien vu, rien deviné...

Une fois Francis était venu. Elle avait été ouvrir la porte en entendant frapper; en le reconnaissant, elle ne lui avait pas laissé le temps de dire un mot..., elle avait couru prendre un fer à repasser, et, la haine dans les yeux, elle lui avait dit d'une voix sourde, évitant d'être entendue dans l'escalier...

— Partez..., partez, misérable..., ne remettez jamais les pieds ici..., ou je vous brise le crâne!...

Francis avait voulu insister, mais elle s'était élancée sur lui, lui crachant au visage, le frappant de son fer à l'épaule... Le gandin s'était sauvé précipitamment, se jurant bien de ne plus revenir..., et surtout de ne pas raconter sa réception...

Yvette avait engagé et vendu la plus grande partie de ce qu'ils avaient, pour vivre chez elle seule, ayant fait dire à l'atelier qu'elle était malade.

A l'atelier, personne n'y avait cru; Basilide, dans les visites qu'elle venait faire à ses camarades, avait raconté que Francis avait été son amant, qu'Yvette le lui

avait « soufflé, » mais que l'autre lui était revenu parce qu'elle le « rasait » en posant à la femme honnête. Aussi était-on convaincu que la Lavette « faisait la noce » et que c'est pour cela qu'elle ne travaillait plus... Il y en avait qui disaient même que, si Denis était retourné à l'hôpital, c'est que sa femme l'y avait forcé, et qu'elle s'était même arrangée de manière qu'il n'en sortît que les « pieds devant. » On s'aime tant entre femmes!

Tout ce que la malheureuse faisait pour cacher le crime dont elle avait été victime servait, au contraire, à la rendre plus coupable. C'est alors que tout le monde s'éloignait d'elle avec mépris qu'Aristide vint chez elle, le dimanche où nous l'avons vu.

Et Denis ne savait pas dire si vrai en disant qu'il était venu à temps. La malheureuse femme, seule, livrée à ses pensées sombres, à sa honte forcée, ne voyant dans l'avenir que le malheur..., ne pensait plus qu'à la mort pour sortir de sa situation... Elle n'oserait jamais avouer à Denis ce qui était arrivé. D'abord Denis n'y croirait pas!... Elle se sentait une haine mortelle pour l'être qu'elle portait dans ses entrailles... Elle ne voyait que le crime et la mort pour sortir de là... D'abord, quand son enfant viendra au monde, — et c'est pour cela qu'elle restait clouée chez elle, cachant à tous la situation dans laquelle elle se trouvait, — elle l'étranglerait, le cacherait chez elle et, le soir où elle pourrait sortir, elle irait jusqu'à Pantin jeter le petit cadavre dans le canal..., puis elle se soignerait quelques jours et se remettrait à l'ouvrage après...; le dimanche, elle irait voir Denis..., et, s'il s'apercevait de quelque chose..., si elle ne pouvait cacher sa faute, elle rentrerait chez elle, s'achèterait un boisseau de charbon, écrirait une longue lettre, dans laquelle elle raconterait l'odieux

attentat dont elle avait été victime..., le crime qui l'avait suivi..., attribuant à chacun sa part de responsabilité... sociale, bien entendu, — la loi n'a rien à voir dans ces sortes de choses, — et elle se serait asphyxiée!

Tout cela était entendu, arrêté..., elle avait même choisi le drap dans lequel elle voulait être ensevelie et... la petite caisse à figues dans laquelle elle devait clouer le cadavre de l'enfant du misérable (ainsi qu'elle disait) pour le jeter dans le canal.

C'est lorsqu'elle rêvait à ce plan atroce qu'Aristide était venu... Nous avons vu la scène. Le lendemain, il revenait avec une voiture et la conduisait à l'hospice de la Charité; le jour même, il allait à l'Hôtel-Dieu et disait à Denis :

— Ta femme est une folle qui avait peur de l'hôpital...; elle est gravement malade, mais il n'y a pas de danger...; je l'ai trouvée chez elle souffrante, dans son lit, sans soins, abandonnée par les amis...

— Oh! les ingrats! avait gémi Denis.

— ... Où elle est depuis qu'elle ne vient plus... Voici la raison de ce que tu appelais son oubli...

Denis, les yeux pleins de larmes, embrassait son ami en lui disant :

— Ça me fait de la peine qu'elle soit malade; mais j'en suis heureux au fond... C'est bête, n'est-ce pas?... C'est que je comprends, la pauvre chérie, pourquoi elle ne venait pas, pourquoi elle ne voulait pas me donner de ses nouvelles... Elle se disait : « Si je lui écris que je suis malade, si je le dis à quelqu'un, on le lui dira et il va se tourmenter, se faire du mal... » Ah! ma pauvre chère Yvette... Mais il n'y a pas de danger, dis, Aristide?

— Non..., je te l'assure, ne te tourmente pas; c'est grave, mais il n'y a pas de danger.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Une péritonite.

— Une péritonite ?... Qu'est-ce que c'est que cette maladie-là ?

— C'est une inflammation du péritoine..., ce qui enveloppe nos intestins...

— Oui ! et ça fait souffrir..., ça vous oblige à être couché ?

— Je crois bien..., et d'autant que c'est une péritonite aiguë, qui l'empêche absolument de se remuer.

Et Aristide ajoutait cela, se doutant de ce qui devait arriver, que Denis interrogerait sur la maladie. Mais il ne cherchait à prouver, lui, qu'une chose par son mensonge, c'est que depuis plus d'un mois Yvette n'avait pu venir voir son mari.

Denis, en apprenant la maladie de sa femme, était heureux ; son absence était justifiée, et il s'empressa de le dire à la sœur, à laquelle il tenait à prouver qu'il n'était pas un abandonné...

Or, le jour où Mlle Basilide dînait avec Francis chez Durand, Aristide avait été voir Yvette à la Charité... Il apprit alors que la pauvre femme était délivrée depuis l'avant-veille. Il se hâta d'aller dans la salle, il voulait voir l'accouchée et la faire revenir sur les sentiments de haine qu'elle avait manifestés pour la créature qu'elle devait mettre au monde... Il voulait s'entendre avec elle pour éloigner l'enfant...

Il arriva près de son lit; du plus loin qu'elle le vit elle lui sourit et lui demanda des nouvelles de Denis... Puis, lui prenant les mains, rougissante, honteuse, elle lui dit :

— Vous savez que c'est fini... C'est une fille..., elle

est jolie comme tout... Ah! je suis bien malheureuse, allez..., j'adore mon enfant... et je ne pourrai pas m'en séparer.

— Oh nature! fit Aristide, que tu es bien au-dessus de nos règles sociales!

Et il dit à Yvette :

— Nous verrons ça.

III

LES PAUVRES DE Mlle BASILIDE.

Ainsi qu'elle l'avait promis à Francis, Mlle Basilide se rendit le dimanche à l'Hôtel-Dieu.

Basilide se dit :

— Dans les hôpitaux, les médecins les mettent toujours à la diète pour faire des économies.

Et partant de ce principe, elle acheta deux paquets de chocolat, deux ou trois brioches, des fruits de saison et un paquet de cigares. Les poches bourrées comme deux besaces, elle se rendit à l'hospice.

En entrant, tout ce qu'elle avait dans ses poches, à part les cigares, fut naturellement confisqué, et cela exaspéra la Jolie Laveuse...

— C'est comme ça, disait-elle, que les malheureux succombent.

Comme Mlle Basilide était jolie, qu'elle était richement vêtue, un des surveillants vint vers elle pour lui expliquer le règlement. Quand il sut que c'était pour un malade presque convalescent, il ne retint que les brioches,

et, tout heureuse, Basilide entra, toute fière de ce qu'elle avait obtenu par ses sourires.

Les parents et les amis fidèles qui vont le dimanche et le jeudi rendre visite à l'hôpital à l'ami malade ne savent pas combien le règlement est insuffisant. On permet trop encore, et alors qu'ils vont contents croyant apporter le plaisir dans une primeur ou dans une pâtisserie aimée, c'est la mort qu'ils portent à celui qu'ils veulent rendre heureux. Les lendemains de visite sont des jours de mortalité dans les hôpitaux..., les décès sont quelquefois triplés.

Toute fière de ses lourdes poches, se réjouissant du plaisir qu'elle allait faire à son ami Denis, du plaisir qu'elle allait surtout avoir, en causant de sa femme..., espérant bien mettre son petit coup de dent dans la chair de son amie, Basilide traversait la longue salle. Arrivée au numéro du lit..., elle regarda..., et elle devint pâle, elle fut obligée de s'appuyer pour ne pas tomber; elle jeta un petit cri qui fit tourner la tête à tous les malades..., et une sœur vint aussitôt vers elle.

Le lit de Denis était vide..., la pancarte était retirée... et Basilide avait eu une affreuse pensée, qui lui avait fait courir un frisson de la peau aux moelles : Denis était mort!

Elle allait tomber lorsque la sœur, la soutenant, la fit asseoir sur une chaise. Elle ne pouvait dire un mot, et la religieuse, voyant sa toilette tapageuse et sentant les odeurs d'opoponax qui se répandaient autour d'elle dit :

— Il faut la porter dehors... C'est l'odeur des salles, probablement.

Mais la Jolie Laveuse revint aussitôt à elle, et d'une voix tremblante d'émotion, elle demanda :

— Non, ma sœur..., ce n'est pas cela... Un malheur est arrivé... et la famille ne le sait pas!...

Et en disant cela elle montrait le lit vide. La sœur comprit :

— Le 26?...

— Oui..., pauvre garçon, il est mort? et Basilide fondit en larmes...

— Mais, non! madame...

— Non! exclama-t-elle, bien franchement heureuse...

— Bien au contraire!

Et Basilide heureuse, montrant dans son sourire les belles petites dents pointues — qui faisaient souvent tant de mal « pour de rire, » comme elle disait, — reprit surprise :

— Comment... Denis est sorti..., il est guéri?...

— Non! madame, il est parti d'ici, il est convalescent, et on l'a mené à l'asile de Vincennes.

— Ah! il est à Vincennes!... Ah! si j'avais su ça..., c'était si amusant, Vincennes! Et puis il marche, on peut aller dans le bois...

— Il est trop tard aujourd'hui... Mais, à Vincennes, on y va quand on veut, ils peuvent sortir tous les jours..., ou du moins on l'obtient facilement.

— Oh! merci, ma sœur, j'irai demain... Oh! je suis heureuse de savoir qu'il est guéri...

Elle allait sortir lorsqu'elle sentit ses poches lui battre les jambes; elle revint aussitôt vers la sœur et lui dit :

— Ma sœur, j'avais acheté du chocolat, des gâteaux, des fruits et des cigares pour Denis; il n'est plus là, je ne veux pas remporter tout ça... Voulez-vous les distribuer à ses amis de la salle en son nom?

— Très volontiers, madame, vous allez faire des heureux... Puis la sœur lui dit : Vous êtes sans doute, ma-

dame, la dame d'un de ses amis d'enfance, dont il parlait avec la plus grande affection..., Mme la comtesse de L'Hautil?...

Basilide fit la grimace d'être prise pour Ambrette, mais comme des lits voisins on écoutait, cela lui plut de passer pour une comtesse; elle sembla acquiescer de la tête n'osant pas absolument mentir..., et la sœur continua :

— Si j'osais, madame la comtesse, je me permettrais de vous recommander nos petits pauvres.

Basilide sourit, tira son porte-monnaie et donna deux louis. Puis elle sortit, fière, écoutant heureuse le frou-frou de la soie de sa robe sur les dalles, et surtout le petit concert de bénédiction et d'admiration qui la suivit.

Il n'y avait pas à songer à aller ce jour-là voir Denis à Vincennes; Basilide regagna le vieux quartier Latin et se trouva bientôt avec Aristide qui, justement, revenait de voir son ami.

Basilide lui dit aussitôt :

— Devine d'où je viens.

Aristide la regarda, et, voyant sa toilette tapageuse, il dit :

— Des courses!

— Ah! tu en es loin..., je viens de l'hospice.

— Quel hospice? demanda vivement Aristide craignant quelques nouvelles méchancetés, tant la petite mine de la Jolie Laveuse semblait gaie.

— Pardi, tu dois bien le deviner, je viens de l'Hôtel-Dieu.

— Qu'est-ce que tu as été faire?

— En voilà une question bête. Tu crois donc qu'il n'y a que toi qui penses à tes amis. J'ai été pour voir Denis.

— Tu as de drôles de toilettes pour aller à l'hôpital.

— Tiens, parce que je vais à l'Hôtel-Dieu, ne faut-il pas que je m'habille en sœur de charité? Écoute, ce que j'ai eu peur! ce que j'ai eu peur! non, ça ne peut pas se dire...

— Que s'est-il passé? demanda Aristide, tranquille parce qu'il savait que Denis était à Vincennes.

— Figure-toi que j'entre, je savais le numéro du lit... Je me dis : je vais lui faire une surprise. Je cherche..., je cherche...., j'arrive au lit, je regarde..., rien. Le lit bien fait... Je cherche au-dessus, pas de pancarte... Ah! mon cher, j'en ai encore froid d'y penser... J'ai cru que Denis était mort!...

— Tu t'intéresses donc à Denis, toi?

— Tiens, je crois bien..., c'est un brave garçon..., un bon cœur...

— Mais pourquoi es-tu si... si... singulière avec sa femme?

— En dis-tu des bêtises aujourd'hui..., fit Basilide en éclatant de rire. Si j'aime le mari, c'est une raison de plus pour ne pas aimer la femme.

— Nous ne parlons... que d'amitié.

— C'est la même chose..., je peux trouver un homme très gentil... et sa femme très désagréable.

— Enfin, qu'est-ce que tu allais faire près de Denis?

— Lui dire bonjour!

— Seulement?

— Seulement!

— Tu n'allais pas dire quelque méchanceté sur Yvette?

Là, Mlle Basilide mit son doigt sous le nez d'Aristide et lui dit gaiement en plaisantant :

— Ah! ah! je te vois venir, tu ne veux pas qu'on

dise du mal de ton amoureuse... Mais je ne suis pas jalouse..., ça ne durera pas..., tu perds au change.

Aristide, stupéfait, la regardait, ouvrant des yeux étonnés, et il dit :

— Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis, Basilide?

— J'en pense tout ce que je sais, et c'est plus que je n'en dis, va! et riant en disant cela, elle se tournait avec légèreté... Mais Aristide, dont le front s'était plissé, dont le regard était plein d'éclairs, la prit par le bras et la fit retourner aussitôt, la plaçant bien en face de lui...

— Basilide, dans les plaisanteries il y a un point qu'on ne doit pas dépasser; tu ne penses pas un mot de ce que tu dis là...

— Dis donc, toi..., d'abord ne sois pas si brutal...; en voilà un grossier personnage...; tu as manqué de casser mon porte-bonheur..., tu sais que je te l'aurais fait payer.

— Basilide, reprit Aristide d'une voix sourde et les dents serrées, les plaisanteries que tu fais sont des calomnies..., et rappelle-toi que si jamais tu disais aux autres la petite infamie que tu viens de me dire sur cette malheureuse et sur moi..., tu aurais à t'en repentir...

— En voilà des affaires..., est-ce que tu crois que tu m'empêcheras de parler...? je dis ce que je pense..., tant pis pour ceux qui sont morveux..., qu'ils se mouchent...

Aristide était furieux.

— Alors, mauvaise teigne, tu allais raconter une chose semblable à Denis?...

— Ah! fit Basilide ennuyée de la scène, — et comme

cela se passait au café, ne voulant pas avoir l'air d'être dominée par celui qui passait pour son amant, — ah! laissez-moi tranquille, je ne viens pas ici pour être rasée... Je fais ce que je veux, je dis ce que je veux... Si ça ne vous va pas, bonsoir, nous ne sommes pas mariés ensemble... Vous pouvez me lâcher, je vous ai assez vu.

Aristide reprit encore le bras de la jeune fille, la plaça une seconde fois devant lui, et d'une voix sourde, afin de n'être entendu que d'elle, il dit :

— Tu vas m'écouter... et ne pas dire un mot plus haut que l'autre, tu entends..., sinon...

— Sinon! fit avec défi la jeune femme...

— Sinon, dit Aristide en la fixant bien pour qu'elle pût lire dans son regard qu'il était absolument décidé à exécuter sa menace..., sinon, je te fiche le fouet ici devant tout le monde...

Basilide allait éclater de rire; mais leurs regards se croisèrent et Aristide lui prenait le poignet avec une telle force qu'elle s'écria avec douleur :

— Oh la! la! tu me fais mal!...

— Assieds-toi là..., commanda Aristide..., et ne nous fais pas remarquer...

Mlle Basilide obéissante s'assit et pleura en disant dans ses sanglots des mots étonnants : « Il abusait de l'affection qu'elle avait pour lui » ou « elle n'avait même pas le droit de se plaindre de celle avec laquelle il la trompait » et encore « tous les hommes sont lâches, » et puis « ça ne durera pas toujours... » Enfin, dix minutes après, lorsque ceux qui avaient curieusement regardé le commencement furent à leur place, Mlle Basilide était redevenue douce après quelques mots d'explication et elle disait à Aristide :

— Parle-moi doucement, ne cherche pas à m'humilier et je t'obéirai toujours.

La vérité était le contraire, il ne fallait jamais permettre à la Jolie Laveuse de parler haut.

Lorsqu'ils furent assis en face l'un de l'autre, Aristide lui dit :

— Pourquoi allais-tu voir Denis ?

— Parce que je sais que ça lui fera plaisir..., parce que c'est un vieil ami à moi, et que c'est bien le moins que je lui doive de l'aller voir, puisqu'il est malade.

— C'est là le seul motif qui te conduisait vers lui ? demanda Aristide en regardant fixement Basilide.

Le regard du jeune homme l'embarrassait, elle cherchait à y échapper et dit :

— Évidemment... Qu'est-ce que tu veux dire ?... Est-ce que tu vas être jaloux... de Denis ?...

Aristide se contenta de rire. Nous devons expliquer sa situation vis-à-vis de la Jolie Laveuse. Aristide n'aimait assurément pas Basilide, il la trouvait amusante, aimable, souple et surtout gaie. Elle ne lui demandait pas plus de fidélité qu'il n'en réclamait lui-même, et elle lui convenait ; c'était la compagne qu'il lui fallait aux heures d'ennui. Ses relations avec Ambrette, pour laquelle malgré lui il avait une véritable affection, étaient régulières en raison de la retenue qu'elle était obligée d'observer..., mais ils se voyaient peu ; de là une liberté de laquelle son caractère plus que léger abusait.

Au contraire, Basilide avait pour Francis la plus profonde indifférence. Francis la faisait vivre de la vie luxueuse qu'elle avait longtemps rêvée, et elle tenait le mari d'Ambrette par son indigne conduite, car Francis

n'avait peur que d'une chose, c'est que la scène qui s'était passée chez lui ne fût connue par Denis, et c'est à chaque querelle ce dont le menaçait l'ex-ouvrière blanchisseuse. Elle n'aimait pas Francis, mais elle adorait Aristide ; c'est avec lui qu'elle s'amusait, c'est avec lui seulement qu'elle était heureuse et, contrairement à ce qu'il croyait, elle en était jalouse. Aristide aurait vainement cherché à aider la Jolie Laveuse ; celle-ci aurait été offensée de recevoir de l'argent de celui qu'elle aimait... Tout au plus acceptait-elle de lui quelques nouveautés pour sa toilette... En somme, c'est ce que brutalement elle expliquait à ses amies envieuses qui la plaisantaient sur l'extrême gomme (il paraît que cela veut dire aujourd'hui : extrême bon ton) de son gandin, en disant :

— C'est mon entreteneur..., mais si tu connaissais mon amant de cœur..., c'est lui qui est chic ! oh ! ça n'est pas un poisseu comme l'autre.

Aristide se doutait des relations qu'elle avait avec Francis, mais Basilide ignorait absolument que le jeune homme connaissait Ambrette..., elle se croyait la seule occupante du cœur d'Aristide, et en lui parlant d'Yvette c'était une crainte jalouse qui la faisait agir... Elle le trouvait beau, elle le savait entreprenant ; ignorant la situation de Mme Mérit, et ne pensant qu'à une chose, en fondant son jugement, pensant qu'Yvette vivait comme une veuve depuis presque un an, que, à son âge, en jugeant sur elle-même, le sang brûle les veines et la chasteté est un fardeau, — elle était inquiète et jalouse de voir celui qu'elle appelait son amant aller chez une femme seule, y aller souvent..., et elle en souffrait..., elle croyait enfin qu'Yvette était aimée par Aristide.

Celui-ci reprit :

— Écoute bien, ma chère Basilide. Je ne te fais pas une scène de jalousie..., tu entends bien. Je sais que tu vois toujours Francis...

— Moi !..., moi ! ce poisseu-là !... Ah non ! c'est fini, exclama la jeune fille avec un accent de sincérité qui aurait pu tromper un autre que le jeune homme.

— Enfin, tu peux le voir, dit-il pour passer vivement sur ce détail ; il peut se faire que, prévoyant le rétablissement prochain de Denis, tu ailles déjà empêcher, par un petit rapport préventif, le rapprochement de ceux que tu crois fâchés...

Basilide avait plongé son petit museau dans son bock pour cacher la rougeur qui l'envahissait ; Aristide le vit et il continua :

— Je ne veux pas dire que tu allais faire cette mauvaise action..., mais tu vois tous les amis de Denis, les amis de sa femme surtout... Il y a autour d'elle un petit complot de méchanceté dont j'ignore le motif, mais dont je sais le but... Mme Mérit, malgré l'infamie que tu sais, est restée honnête femme.

— On n'est pas une honnête femme quand on a trompé son mari...

Aristide regarda fixement Yvette, et à voix basse il lui dit :

— Tu sais que tu mens... en parlant ainsi. Eh bien, je vais te donner un conseil... Prends garde qu'avec les calomnies que vous répandez sur elle, vous ne la forciez un jour à tout braver...

— Ah ! tu crois qu'elle me ferait peur, la Lavette ?...

Aristide continua comme s'il n'avait pas entendu :

— ... Et qu'elle n'aille alors chez le commissaire de police lui raconter ce qui s'est passé...

Basilide était une bavarde, et si Aristide avait pu douter de la véracité d'Yvette, cette fois elle l'éclairait en exclamant :

— Ah! heureusement qu'il n'y avait pas de témoins.., pour raconter la scène...

— Il y a une femme chez laquelle elle est allée, et qui l'a aidée à raccommoder ses vêtements déchirés.

Basilide regarda le jeune homme avec inquiétude..., celui-ci continuait...

— Il y a moi, qui affirmerai que je l'ai vue le soir même... et que, lorsquelle arriva chez elle, elle était dans un état tel que le père Flamet se leva inquiet, en disant :

« Qu'est-ce que tu as ? tu es toute pâle. »

Que son mari lui dit :

« Tu es déchirée, tu as le front noir.... »

Qu'elle allégua un étourdissement...

— Eh bien..., on ne saurait pas...

— On saurait que c'est Mlle Basilide qui avait tout préparé...

— Moi, protesta l'ex-blanchisseuse, moi !... C'est moi, au contraire, qui étais entraînée par elle..., c'est elle qui a exigé que je vienne avec elle...

— Écoute, ma chère enfant, il ne faut pas jouer avec moi un vilain jeu... Je sais..., entends-tu bien, Basilide..., je sais!...

— Enfin, qu'est-ce qne tu sais ?

— Je sais que, lasse des obsessions de Francis, Yvette ne voulait plus aller livrer le linge chez lui..., je sais qu'elle te le dit à toi... Elle avait absolument besoin pour vivre de conserver cette pratique, qui, à elle

seule, suffisait aux besoins de la maison... Son mari était malade, elle ne pouvait faire un coup de tête, c'est-à-dire retourner à l'atelier; il fallait, si cruelle qu'elle fût, supporter la situation... Pour livrer le linge elle changeait le jour, les heures, afin de se trouver avec Ambrette...

Basilide releva la tête, et avec ce sourire malin que nous lui connaissons, elle dit :

— Mâtin!... Tu es renseigné, tu connais la femme de Francis par son petit nom!

Aristide ne s'attendait pas à la sortie, et il se troubla et se mordit les lèvres...; mais pour ne laisser rien paraître, il reprit aussitôt :

— Tout le monde sait que la femme de M. de L'Hautil est la belle Ambrette Lafolie!... Alors, elle te proposa de livrer le linge, tu acceptas..., j'ai presque envie de dire avec reconnaissance.

— Tu le peux! fit sardoniquement Basilide.

— Je le dis..., continua Aristide en riant... De ce jour, c'est toi qui livrais le linge... Tu ne peux pas nier ça?...

— En voilà une bonne, exclama brusquement la Jolie Laveuse, très ennuyée de cet examen rétrospectif; qu'y a-t-il là d'étonnant?... Quel rapport cela a-t-il avec le guet-apens?...

— Le rapprochement, je le fais. C'est de ce jour que Mlle Basilide, dite la Jolie Laveuse, qui gagnait, quand elle travaillait, — c'est dire rarement, — trois francs ou trois francs cinquante par jour, qui avait un petit jupon de mérinos et une camisole d'Oxford, qui demeurait impasse de la Chopinette avec sa mère (une brave femme qui fait des ménages...), quitta l'impasse de la Chopinette pour aller demeurer d'abord rue Navarin, au troi-

sième, dans un petit appartement meublé, qu'on lui louait quatre-vingts francs par mois...

— Eh bien..., qu'y a-t-il d'étonnant? je le répète... Je devais donc rester toute ma vie impasse de la Chopinette?

— Dans le trajet, elle eut une chance merveilleuse; ses vêtements se transformèrent, le jupon de mérinos et la petite camisole devinrent un joli costume de soie, sur deux tons; ça charma probablement la Jolie Laveuse, car, en arrivant rue Navarin, elle avait encore un autre costume, toujours de soie noire..., et c'était un chemin béni. Il lui poussa des brillants aux oreilles, des bracelets aux bras, des bagues aux doigts...

A mesure qu'Aristide parlait, la figure de Basilide se changeait, le naturel revenait vite, elle riait et elle dit :

— Oui, oui, je comprends, tu veux dire que je devins la maîtresse de Francis.

— Tu l'appelles par son petit nom?

— Oh! moi, je m'en fiche, éclata de rire Basilide..., et puis, je n'ai pas à m'en cacher, ce n'est pas chez Mme Lapchez en repassant des bonnets que j'ai gagné mon mobilier et ma toilette... Eh bien!... et puis après? J'ai été la maîtresse de Francis..., tu le sais... C'est justement pour ça que je n'aurais jamais été tendre un piège à Yvette... Je risquais de perdre mon amant.

— C'est justement ce que tu fis!... parce que tu n'aimes pas Francis...

— Qu'en sais-tu? exclama follement la jeune fille.

— Tu vois bien..., alors c'est lui, ce n'est pas moi que tu aimes!...

— Mais je ne te connaissais pas quand nous avons fait ça.

— Ah! c'est la deuxième fois que je t'y prends..., tu l'as fait.

Basilide se mordait les lèvres, agacée, impatientée..., mais Aristide continua :

— Non, tu n'aimais pas Francis! Mais moi..., je te connais; ce que tu aimes, c'est le vice, c'est la débauche, c'est la lubricité..., et lorsque ce blasé, ce vieillard de trente ans, t'a proposé l'infamie qu'il a commise, pour faire de toi sa complice, il a flatté tes goûts dépravés..., il t'a dit que tu pouvais rester sa maîtresse, en amenant Yvette chez lui... Il a mis dans ton cerveau des idées que ta nature caresse... C'est un ménage à trois qu'il t'a proposé...

Basilide, à mesure qu'Aristide parlait, baissait la tête, pour cacher le rouge qui lui montait au front... Elle ne répondait pas, elle balbutiait :

— Ah! pour qui me prends-tu?...

— Je sais, te dis-je...; seulement votre vice à tous deux s'est heurté sur la vertu de la malheureuse.. Tu es partie docile..., l'œil enflammé, l'esprit plein de désirs..., ayant hâte du retour..., tu croyais trouver une complice... et tu as trouvé une victime...

Mlle Basilide n'avait rien à répondre..., elle était écrasée..., elle eut recours à l'éternelle ressource des femmes..., elle pleura, et elle dit :

— Je ne savais pas être traitée ainsi en venant te voir..., tu me méprises trop..., je sais ce qui me reste à faire...

— Non, tu ne le sais pas, dit Aristide en lui prenant la main et en l'obligeant à le regarder... Ce qui te reste à faire, c'est de ne pas aller voir Denis, pour raconter

à M. Francis de L'Hautil dans quel état il est et ce qu'est devenue Yvette..., depuis le jour où il est retourné chez elle et où elle lui a jeté un fer à repasser à la tête...

— Qu'est-ce que tu dis? exclama Mlle Basilide, oubliant qu'elle était à la scène de la désolation, pour saisir aussitôt un moyen de finir.

— Je te dis la vérité...

— Il est retourné la voir?

— Oui...

— Eh bien! eh bien! fit la Jolie Laveuse essuyant ses joues et d'un mouvement héroïque saisissant les mains d'Aristide, tu avais raison... C'est le dernier des hommes..., et si on n'était pas une honnête fille, on serait perdue avec lui... Il a fait ça!... après ce qu'il m'avait dit d'elle!... Aristide..., c'est fini!... Tu entends, je suis avec toi maintenant... et je te dirai tout..., tu entends..., d'abord je ne cherche qu'une occasion.

Puis changeant de ton..., suppliante :

— Mais tu m'aimeras, dis, si je suis toute à toi?...

— Oui! fit en souriant banalement Aristide.

— Bien vrai?

— Bien vrai!

Elle lui serra significativement les mains et hochant la tête en disant :

— Ce soir, je te dirai tout!... et tu peux lui faire ce que tu voudras...

Et changeant encore de ton :

— Est-ce drôle!... je fais tout ce que tu veux... Ah! vois-tu, il n'y a que toi que j'aime! et lui..., oh!... je le hais!

. . . .

Le soir même, la Jolie Laveuse allait retrouver Francis au café où ils avaient pris rendez-vous; elle lui disait qu'elle n'avait pu voir Denis parce qu'il était à Vincennes..., et elle retournait au quartier Latin où l'attendait Aristide.

IV

LE DÎNER DES CONVALESCENTS.

Aristide, en promettant à son ami Denis de venir lui rendre visite, le dimanche suivant, avec Yvette, était certain, cette fois, de tenir sa promesse; il avait été la voir à l'hospice la veille du jour de sa sortie, le vendredi; il lui avait raconté tout ce qui s'était passé, ce que pensait Denis, ce qu'il désirait, ce qu'il disait.

Yvette avait baissé la tête; cette confiance robuste en son honnêteté la ravissait et lui faisait monter le rouge au visage...

Certainement, elle était une victime, mais le fait était accompli; mais, — c'était là le côté brutal de la situation, — elle était mère..., et l'idée épouvantable qui germait dans son cerveau, après le crime, la résolution qu'elle avait prise aux derniers jours..., la veille de l'enfantement..., l'infanticide enfin!... tout cela s'était envolé aux premiers vagissements de la petite créature...

L'infanticide! crime prévu par notre société, qui, étrangement, punit les victimes en acquittant les coupables!...

La société condamne et chasse de ses rangs la fille mère, l'épouse coupable et la femme ou la fille violée. Alors, c'est au mystère qu'elles demandent le respect, au crime qu'elles sont forcées de se soumettre... La fille mère est à jamais chassée de la famille..., de la famille bourgeoise, entendons-nous, de celle qui s'appuie sur un code spécial fait pour elle, code n'indiquant que les petites choses : les heures des repas, les habits qu'on doit revêtir...; code étrange des parvenus par le commerce, qui sont tout fiers d'avoir abusé de l'infortune de celui-là pour avoir son travail à vil prix...; tout fiers d'avoir passé leur vie dans l'avarice sordide, sale...; qui refusent à leurs femmes le linge qui les rendrait propres et les obligent à un travail qui les fait vieillir; qui les abrutissent par leurs relations... et qui cherchent autour d'eux les amours honteuses des enfants pauvres... se livrant pour une somme qu'elles n'ont jamais vue; amour d'arrière-boutique qui finit un jour en jetant la fille au bagne, le petit être à la Morgue... et en donnant au misérable le droit de raconter, après un dîner, à cinq ou six vieux amis, qu'il a eu dans sa vie des jeunes filles adorables; les autres rient et se poussent en disant :

— Ah! farceur, nous le savions; le petit de la grande Lisa..., tu en étais!...

— Mais non! ne dites pas ça!

— Allons donc!... Il te ressemblait...; je l'ai vu, moi, à la Morgue...

— Non, non, ne dites pas ça... Je ne veux pas dire que je n'ai pas eu Lisa...; je me flatte même d'avoir été

son premier, je le crois! D'abord, quand ça est arrivé, elle n'était plus chez moi.

— Ah! lorsqu'elle a tué son enfant, elle n'était plus chez toi?...

— Depuis trois mois... Tu comprends que ma femme ne voulait pas garder chez nous une fille dans sa situation...

— Tu as eu de la chance... de ne pas être cité dans son affaire...

— De la chance! mais tu sais qu'elle m'a fait... chanter...

— Vraiment! dirent les amis en chœur; quelle canaille!... Oh! il faut s'en méfier des petites ouvrières...

Et, en trempant un biscuit dans le champagne, l'un demanda légèrement :

— Et elle est au bagne?...

— Oui, dit le patron négligemment..., pour dix ans...

Et, d'un ton tout autre, avec un sourire sur les lèvres, les yeux demi-clos, se la rappelant, après une heure, il ajouta :

— La pauvre fille, elle était bien gentille!...

Et la malheureuse, sachant son avenir perdu si on découvrait qu'elle était mère, sachant que notre société de convention est sévère pour la fille tombée..., risquait le bagne pour n'en être pas chassée..., puisque déjà ceux qui étaient la cause de sa faute la repoussaient!...

L'infanticide, ce crime épouvantable, ne s'éteindra que le jour où la société française ne se croira pas la première du monde, parce qu'elle est galante avec les femmes..., et aussi le jour où la protection sera évidente, absolue..., le jour où une bonne loi autorisera, lors du crime, la recherche de la paternité...

Yvette, nous l'avons dit, avait tout oublié en entendant les premiers vagissements de son enfant; elle s'était dit :

— Qu'importe! j'ai ma conscience pour moi... Denis me chassera..., je serai méprisée, honnie..., mais j'élèverai ma fille.

Et elle avait demandé l'enfant et l'avait embrassée.

En voyant l'assurance d'Aristide, qui la conseillait et lui donnait du courage, en lui affirmant que l'avenir n'était nullement compromis, si elle voulait réagir contre sa désespérance, Yvette était redevenue plus calme; elle avait, de sang-froid, jugé sa situation, et avec l'assurance du secret de sa maternité, elle avait vu l'avenir moins noir... Lorsqu'elle avait dû se séparer de son enfant pour le confier à une nourrice, ç'avait été une scène déchirante...; mais, à la pensée de Denis, elle s'était tue... Enfin, elle était debout, sinon forte, revenue à la santé, son enfant était placée à quelques lieues de Paris..., et Aristide et elle seuls savaient qu'elle avait été mère. Elle était sortie de l'hospice, nous l'avons dit, le vendredi; elle était rentrée chez elle, s'était habillée avec soin, sur les conseils de l'ami de son mari, de celui qu'elle appelait son frère, — il faut bien l'avouer, elle s'était un peu maquillée!... et elle était allée rendre visite, avec le père Flamet, qu'elle avait été chercher à son lever — pour être certaine de le trouver à jeun — à tous leurs amis, c'est-à-dire aux Lançard et à ses anciens patrons, les Lapchez...

Le lendemain, samedi, Aristide avait à son tour été chez les Lançard, et il avait dit que, pour fêter la convalescence de Denis, il avait l'intention d'aller le lendemain à Vincennes...; on emmènerait Denis au restaurant et « on casserait la tête à un lapin, » avait dit Sif-

flard. Mme Lançard avait accepté..., c'est-à-dire que le ménage irait et il s'arrangerait à faire venir les Lapchez...; seulement ceux-ci, le dimanche, n'étant pas libres avant deux heures..., viendraient les retrouver au restaurant...

Alors on se demanda si Denis était bien solide... Aristide déclara que Denis était le plus solide de la société et que c'était parce qu'il l'avait recommandé au médecin qu'il connaissait, qu'on le gardait à l'hospice... Il se portait admirablement et assurément c'est lui qui aurait le plus joli coup de fourchette.

En raison des Lapchez qui ne pourraient partir avec les autres, il fallut décider immédiatement l'endroit où l'on irait manger...

Aristide connaissait bien quelques restaurants, mais ils étaient au-dessus de ce que l'on pouvait dépenser...; aussi le brave garçon, comprenant en voyant leur hésitation lorsqu'il parlait de la Porte-Jaune..., dit :

— Mais je ne connais pas du tout ces endroits-là..., et Sifflard, qui est Parisien, doit nous renseigner...

Tout le monde approuva; Sifflard, voulant être digne de la mission dont on l'honorait, demanda d'abord...

— Denis est-il vraiment solide?

— Absolument! affirma Aristide.

— Peut-il marcher?

— Mais je vous dis qu'il se porte maintenant comme vous et moi... Ah! dame! je ne vous dis pas que la graisse le gêne pour marcher ni qu'il a les joues rouges... Il a mauvaise mine, mais il a des jambes et des dents...

— Eh bien! écoutez alors...

Il y eut un religieux silence. A l'arrivée d'Aristide, on avait envoyé chercher les Lapchez qui avaient adhéré

avec enthousiasme à la petite fête. Car il faut dire que la petite visite adroitement rendue la veille par Yvette avait remis tout le monde avec elle; ils avaient tous dit :

— Pauvre petite, on la blâmait et elle souffrait..., elle a été à deux doigts de la mort.

Or, les Lapchez, les Lançard et le dernier apprenti..., celui qui accompagnait la Lançard au théâtre, avaient tendu le nez lorsque Sifflard avait dit : « Écoutez, » et ils s'étaient d'avance passé la langue sur les lèvres, car ce gueulard de Sifflard connaissait les bons endroits... Il dit donc au milieu de l'attention générale :

— A Vincennes, je n'y vais pas souvent, je ne connais rien..., mais si Denis a des jambes, nous irons jusqu'à Montreuil.

— Je m'engage pour Denis!... dit Aristide.

— Alors, fit Lançard, s'il peut marcher jusque-là, allons jusqu'à Charonne, près du Ratrait...

— Pourquoi? demanda l'ami de Denis.

— Nous avons là un endroit où nous sommes connus... et nous serons bien servis... *Au petit bonhomme qui c...*

Les dames ne parurent pas scandalisées; Aristide, tout décontenancé, croyait à une plaisanterie digne du vieux monteur..., mais il dut croire à la réalité de l'enseigne un peu... beaucoup rabelaisienne, lorsque Sifflard dit :

— Non! non! là c'est trop loin... Je propose d'aller chez Savard, à Montreuil.

— Oui! oui! dit toute la société, même le père Lançard, qui ne tenait pas plus que ça à son cabaret favori.

— C'est entendu alors, chez Savard... Ça vaut mieux, on fait sa cuisine soi-même... Et comme la patronne en

pince, du fourneau, vous savez..., il vaut mieux lui laisser le soin de faire sauter nos lapins...

Il y eut dans l'assemblée un murmure approbateur qui amena le rouge au front de la Lançard, et, dans un mouvement pudique maladroit à cause de sa modestie offensée, elle dégrafa toute sa camisole sous les yeux d'Aristide... qui devint rouge, ma foi!

— Alors, fit-il pour cacher son embarras, et surtout pour conclure, c'est entendu, nous dînerons chez Savard, à quatre heures... Maintenant, à quelle heure partez-vous?

— Mais, dit Mme Lançard en dardant sur lui son regard brillant, j'espère que vous nous ferez le plaisir de nous prendre... et de nous conduire...

— C'est entendu... Je vais chez Sifflard; nous allons ensemble chercher Mme Mérit et le père Flamet...

— Vous savez, interrompit Lançard, Flamet, il est toujours sorti pour les comptes...

— Je le sais, mais je l'invite...; puis, nous revenons ici... et nous partons tous ensemble à Vincennes... et monsieur et madame viendront nous retrouver entre trois et quatre heures chez Savard...

— C'est convenu...

Et Mme Lapchez, se penchant à l'oreille de la Lançard, disait :

— Il est très charmant ce garçon-là.

— Il est aussi bon qu'il est beau, dit la Lançard en levant les yeux au ciel.

C'est ainsi qu'avait été convenue la grande fête de convalescence, et c'est pour cela que, le dimanche matin, nous voyons chez Yvette, rue des Panoyaux, Aristide, Sifflard et le père se disposant à partir. Yvette disait tout bas à Aristide :

— Je suis oppressée... J'ai de la peine à respirer.

— Allons, allons, disait Aristide du même ton, courage..., c'est la fin des ennuis... Aujourd'hui, le bonheur recommence !

On se mit en route pour Vincennes. On rejoignit les Lançard ; Aristide, qui voulait avoir des alliés, confia Yvette à Sifflard et prit le bras de la Lançard... Lorsque celle-ci passa son bras sous celui du jeune homme, elle eut un tressaillement qu'il ressentit ; il tournait pour lui parler et il vit ses yeux allumés comme des braises, sa bouche rouge dont les lèvres s'avançaient, et il entendit :

— Oh ! Aristide, je voudrais vous embrasser.

Il en resta tout interdit. La route était longue. Aristide offrit des fiacres jusqu'aux fortifications : on accepta. Lançard voulait faire monter les femmes dans une voiture fermée et prendre une voiture découverte pour respirer « lá bonne » air... Mais Mme Lançard était économe, elle ne voulait pas « induire » M. Aristide en dépense. On prit un fiacre à quatre places. Un litre offert au cocher le rendit aimable..., et il accepta les six personnes... Mais le père Flamet se refusa absolument à entrer dans la boîte ; il ne voulait pas faire des études « sur la situation des harengs dans les barils; » il avait besoin d'air et il prit l'impériale de l'omnibus en disant :

— Les premiers arrivés à la barrière attendront les autres, et, en longeant le lac, on gagnera la maison de convalescence qui se trouve près de Saint-Maurice.

Tout le monde accepta parce qu'on pourrait ainsi courir dans le bois. Le vieil ouvrier en corne prit l'omnibus et le père Lançard voulut l'accompagner... Alors, Yvette et Mme Lançard prirent la banquette, Aristide se plaça devant elle. Mais la Lançard plaça ses

jambes de façon à isoler absolument le jeune homme, et ce fut pendant tout le trajet des pressions de genoux qui, un tout autre jour, auraient énormément amusé Aristide. Yvette ne voyait rien..., accoudée sur la fenêtre, elle pensait ; l'idée de revoir Denis, la crainte qu'il ne vît sur son visage ce qui était arrivé l'occupaient tout entière. Elle avait peur de le voir et elle avait hâte d'être près de lui, désirant en finir avec la vie pleine de cruelles appréhensions qu'elle vivait...

Aristide avait parfois des rougeurs sur le front ; le regard de la Lançard était incandescemment compromettant ; il ne pouvait opposer à ses caresses qu'une résistance muette, et la femme du vieux monteur avait des qualités de couleuvre ; ses jambes parfois enveloppaient les siennes, pendant que lui étudiait la jeune femme, redoutant que son regard ne s'aperçût des tendresses qu'il était obligé de subir...

Sifflard était sur le siège, « en lapin, » très ami avec le cocher ; il lui avait payé un cigare, et il causait politique... Le cocher se disait bonapartiste, mais il avouait qu'à la suite d'une contravention il n'était plus électeur...

— Ce qui fait que vous ne comptez pas ! disait Sifflard, qui comprit que la contravention du cocher était une ancienne faillite ; mais le pauvre homme, plus honnête que certains publicistes, n'étant plus électeur, ne voulait pas discuter politique..., et c'est même à ce propos qu'il dit à Sifflard :

— Ne cherchez pas à faire de moi un adepte ; en admettant que je pense comme vous, ça ne servirait à rien..., je ne suis pas électeur..., je votais sous l'Empire.

Arrivé à la barrière, Sifflard régala son ami le cocher

et on attendit quelques minutes l'arrivée de Lançard et de Flamet...

Ceux-ci arrivèrent à pied ; le père Flamet avait trouvé qu'on avalait trop de poussière et il avait soif; il avait obligé Lançard à descendre aux trois-quarts de la route pour se rafraîchir. Lançard n'avait pas de volonté, il avait accepté, et pour être agréable au vieil ouvrier en corne, il disait même que ça lui avait fait plaisir de marcher.

On se mit en route à travers le bois... La Lançard avait voulu prendre le bras d'Aristide en disant :

— Venez, monsieur Aristide, courons sous les massifs... Messieurs, jouons à courir dans le bois, ne restons pas sur la route..., nous ferons le chemin sans nous en apercevoir.

Aristide lui avait dit tout bas que Lançard les observait... Ça avait tant étonné la Lançard qu'elle n'avait pas répondu.

C'était un jour splendide, une matinée superbe; et ils étaient heureux, les travailleurs, de boire à pleins poumons l'air aromatisé par les senteurs pénétrantes des jeunes pousses de mai... Mai, le mois des douceurs cruelles, qui a des matins blancs de givre et des midis pleins de soleil..., des soirs pleins de rhumes, des nuits pleines de glace.

Ils s'amusaient comme des enfants, les ouvriers; en courant dans le bois.., ils retrouvaient une vie nouvelle. Oh! si l'on savait ce qu'est le printemps pour le pauvre... Ce qu'est le bois de tous pour celui qui a son jardin sur sa fenêtre!... Ce qu'est le mois du renouveau pour celui qui a passé l'hiver dans la chambre étroite, dans l'atelier noir... Mai, le mois béni des pauvres, où la cheminée pourra rester vide.

C'est en mai que la jeunesse s'en va confiante courir dans les bois chauves, les femmes en robes légères, les hommes en vêtements minces... Filles et garçons vont ensemble se geler les doigts dans les herbes sans fleurs et s'arracher les mains aux nœuds rugueux pour respirer le parfum âcre des giroflées sauvages. Les hirondelles bâtissent leurs nids dans les ogives gothiques des vieilles églises, et les moineaux construisent leurs nids dans le squelette des arbres.

Les enfants désertent la chambre humide, ils vont courir par les rues ou les champs pour boire à même la nature, la vie dans le soleil. Les graines qui dormaient sous terre depuis l'automne crèvent leurs cosses, la sève jaillit et montre son nez vert. Les lilas pendent leurs grappes parfumées aux bosquets printaniers...Les pommiers sont poudrés comme des aristocrates; la vigne montre ses bourgeons... A Paris, les maisons ouvrent leurs fenêtres.

Comme à Babylone, les jardins s'y suspendent. Toutes les Jenny plantent des clématites, sèment des capucines et des pois de senteur sur les parpaings des croisées; avides de soleil, gentils oiseaux de misère, vingt fois par jour les petites ouvrières donnent aux passants leur honnête sourire; vingt fois par jour elles abandonnent au vent printanier les brides de leur bonnet de linge; et de leurs doigts que l'aiguille a brunis, elles cherchent dans la terre la sève retardaire. Le soleil dore leurs cheveux blonds, illumine leurs joues, et le vent pousse dans toutes les mansardes le refrain de leurs chansons joyeuses.

Oh! les pauvres, les travailleurs, les ouvriers..., les Parisiens surtout, adorent le renouveau; c'est que le mois de mai ramène les violettes, les giroflées, les lilas

et les muguets... Il ramène la « soupe à l'herbe,» c'est-à-dire le dimanche passé sous bois...; les gaietés rustiques, c'est-à-dire les fêtes des environs avec leurs chevaux de bois, les baraques, les saltimbanques, les tirs à macarons, les plaisirs à bon marché enfin.

Et puis ce qu'elles aiment surtout, les petites ouvrières, c'est que l'on peut se vêtir à bon compte ; on peut retrouver sa grâce naturelle...; on peut « ne pas cacher ce qui est beau à voir » dans les robes légères ; on est belle, on se révèle enfin. Plus de waterproofs, de châles qui noient la taille, plus de gros costume de laine qui la rend épaisse... L'étoffe légère où le corps joue gracieux, la coiffure que le chapeau ne retient plus et le frais visage que rien ne cache...

Aussi c'est la Lançard qui s'en donnait de la légèreté ! Aux premiers souffles printaniers, elle avait des appétits de nudité que le rhume seulement calmait ; au reste, elle disait parfois qu'elle aimait les pays chauds...

— Parce que la toilette ne coûte pas cher, ajoutait-elle avec un regard sale...; on s'habille avec rien. Tant mieux pour les jolies femmes.

Et la Lançard avait la prétention d'être dans les premières de ces dernières...

La promenade le long du lac ne fut qu'un long éclat de rire. Ce fut la Lançard qui proposa de jouer à cache-cache en courant sous bois.

— Pour raccourcir le chemin, dit-elle.

On essaya ; mais bientôt il ne resta plus dans les massifs que la Lançard, qui criait :

— Par ici ! Venez donc !

Les hommes en sueur étaient sur la route, en bras de chemise, la redingote sur l'épaule ; le père Flamet donnait le bras à Lançard et lui disait :

— C'est absurde, on devrait mettre des buvettes dans le bois...

Sifflard, qui avait rencontré la Lançard sous bois, était revenu tout rouge.

Aristide marchait auprès d'Yvette, dont l'émotion augmentait à mesure qu'elle avançait, et l'encourageait en l'assurant que désormais sa situation morale était rétablie.

Certainement cela encourageait la pauvre Yvette, mais sa nature absolument honnête se révoltait; il lui semblait que la comédie qu'elle allait jouer devant Denis était la véritable faute. Lorsque dans la voiture, pendant que les jambes de la Lançard enveloppaient comme des couleuvres les mollets d'Aristide..., Yvette, accoudée sur le rebord de la portière, l'œil sans regard, rêvait; elle cherchait une ligne de conduite possible à suivre avec sa nature loyale. Il lui vint à l'idée de faire un coup d'éclat, de risquer le tout pour le tout... Elle arriverait jusqu'à Denis, celui-ci lui tendrait les bras, elle se jetterait à ses genoux et lui dirait :

— Écoute-moi avant !...

Et elle raconterait qu'elle sortait de l'hôpital où elle était allée faire ses couches !... Elle était mère !...

Pendant les secondes de stupéfaction de Denis, elle se traînerait à ses pieds, lui jurant qu'elle avait toujours été une honnête femme, qu'elle avait été la victime d'un crime; elle s'était tue, parce que Denis était incapable de répondre, parce qu'il était malade; elle avait caché sa honte, s'était enfermée chez elle au risque de se faire considérer par son homme comme une femme sans cœur, sans âme..., parce que Denis n'était pas assez fort pour la venger... A cette heure, Denis était debout, il revenait à la vie et à la santé, elle avouait

tout..., elle allait le bien soigner pour qu'il redevienne fort, et ils iraient ensemble chez l'infâme qui l'avait flétrie, souillée..., et là, elle l'aiderait à se venger, il tuerait le misérable..., et au jour du jugement ils viendraient tous les deux, et elle dirait aux jurés :

— C'est moi qui ai dirigé le *mien* (le *mien!* c'était le mot qu'elle employait pour dire mon mari, parce que Denis était à elle, à elle seule). C'est moi qui lui ai dit : « Cet homme, ton ami, presque ton frère, m'a attirée chez lui..., il croyait avoir affaire à une fille comme sa femme !... Lorsqu'il a reconnu son erreur, il a abusé de sa force..., il m'a presque tuée...; c'est lorsque j'étais sans connaissance qu'il a accompli son crime... Denis, mon homme, venge-toi ! Denis, mon homme, je suis trop faible, aide-moi à me venger !... »

Et les jurés seraient bien obligés de les acquitter tous les deux ou de les condamner ensemble.

Et la malheureuse femme cherchait en elle la force de parler résolument à Denis. Mais lorsque la pensée de son enfant revenait, elle changeait aussitôt... Qu'allait devenir le pauvre petit, s'ils étaient condamnés tous les deux?... Et puis, Denis aurait, malgré tout, la haine de cet enfant qui n'était pas le sien, et la malheureuse Yvette aimait son mari, mais elle adorait son enfant, et elle s'avouait avec peine à cette heure qu'elle aurait plutôt renoncé à l'affection de son mari qu'à son enfant...

C'était odieux, c'était atroce !... Le père lui faisait horreur... Elle l'aurait livré au bourreau... Elle aurait été bourreau même..., mais elle adorait l'enfant.

Il fallut les paroles encourageantes d'Aristide pour chasser de son front les sombres pensées. Et comme le brave garçon, qui n'avait cessé de l'observer, remar-

quait ce qui se passait en elle...; comme il vit que déjà la Lançard semblait trouver étrange son maintien, qu'elle demandait pourquoi celle qui allait retrouver son mari en semblait si triste...; qu'il fallait au plus vite effacer cette mauvaise impression, — il prit le bras d'Yvette et lui dit tout bas, vivement :

— Madame Mérit, c'est la vie de votre enfant, c'est la vôtre qui sont engagées à cette heure. Il faut avoir le courage du courage que vous avez eu... Il faut mentir, il faut être gaie, il faut rire... Il faut que personne ne sache enfin que vous avez une autre pensée que celle du rétablissement de votre mari...

— J'ai peur, fit Yvette.

— Je ne suis plus l'ami qui console... Je veux vous sauver, et je commande : Yvette, le front haut, entendez-vous? le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux... Vous n'avez ici qu'une pensée : Denis! qu'un amour : Denis ! Vous ne venez que pour voir Denis..., et vous êtes heureuse de le retrouver... Quand vous serez seule, Yvette, vous serez mère ! A cette heure, vous êtes l'épouse, et vous êtes heureuse, car vous avez failli être la veuve !

Ce dernier mot fit glisser dans les veines de la jeune femme un frisson... Elle eut un tressaillement, et se redressant aussitôt, secouant sa tête, jetant dans le vent tiède de mai ses cheveux, souriante, l'œil brillant..., elle pressa la main d'Aristide et dit :

— Oui ! vous avez raison..., et c'est vrai, allez, je l'aime, le *mien!*

— A la bonne heure!... Soyez heureuse, Yvette... Tenez, le voici...

A ce mot, Yvette s'arrêta ; elle prit le bras d'Aristide pour se soutenir... Celui-ci lui montrait Denis qui venait

vers eux. Yvette se cramponnait au bras de son ami; elle allait défaillir; il la soutint et dit rudement :

— Debout, madame Mérit..., debout! il faut être l'épouse..., c'est la vie de Denis qui est en jeu...

On était arrivé près de la maison de convalescence de Vincennes, et Denis était venu au-devant d'eux; déjà las de la course, il s'était assis, et l'œil enfiévré, impatient, il attendait dans la verdure pâle de mai; il était charmant, le soleil blanc lui faisait une auréole; sa livrée de pauvre, le vêtement d'hospice, avait des éclats, et le gris crasse avait des teintes de fer dans les éclatements du soleil sur les verdeurs tendres de mai... En apercevant la troupe, il jeta un cri de joie et retomba...

On venait à lui enfin, et en tête, resplendissante dans sa robe légère, il voyait sa femme, Yvette; son Yvette était là... Il la vit bien changée..., et il exprima d'un mot tout ce que ressentait son cœur:

— Pauvre chère aimée..., elle est bien changée..., mais elle est plus belle!

Yvette souriait; mais cramponnée au bras d'Aristide, succombant sous l'émotion, elle allait tomber, et le brave garçon la soutenait, lui disant :

— Regardez, Yvette, regardez comme il est heureux !

Yvette se pencha tout à fait sur Aristide et lui dit :

— Ce n'est pas ma faute... Soutenez-moi..., je ne peux plus marcher.

Heureusement, le regard de Denis, fixé sur sa femme, dut se reporter un peu sur ceux qui l'entouraient... C'est que ceux-là, si, tout entier au bonheur de revoir sa femme, il ne les avait pas aperçus, il était bien forcé de les entendre...

Sifflard avait préparé la chose ; en apercevant Denis assis sur un côté de la route, à l'endroit où le chemin tournait, il avait étendu les bras, obligeant tout le monde à s'arrêter, et il avait dit :

— Mes enfants, c'est lui !... Un chœur ; il faut faire ça gaiement..,

— Oui ! oui ! crièrent-ils follement.

Et alors commença la plus épouvantable cacophonie ; chacun chantait ce qu'il savait... Ce fut atroce, mais cela fit beaucoup rire Denis... Et cela donnait le temps à Yvette de se remettre et de courir vers son mari.

Il lui tendait les bras..., leurs lèvres en se touchant dirent :

— Oh ! mon pauvre homme.

— Yvette, ma mie...

Et ils restèrent une minute ainsi, se tenant à bras-le-corps, les lèvres sur les lèvres ; de leurs yeux mi-clos glissaient des larmes abondantes qui mouillaient leurs joues... Puis ensemble ils s'arrachèrent de ce baiser ardent ; se tenant, ils se regardèrent une seconde, sourirent et se jetèrent l'un sur l'autre, se dévorant de baisers ; on n'entendait que ces mots :

— Nous vivrons !...

— Mon pauvre homme !...

— Enfin, toi !

Et les amis qui étaient arrivés en chantant, en criant, se taisaient ; ils voulaient être rebelles à l'émotion qui les étreignait, mais ce fut en vain... Aristide avait des larmes aux yeux et la Lançard, lui prenant la main, lui dit dans un sanglot :

— L'amour ! c'est la vie...

Le père Flamet vint vers les deux époux, et, prenant son gendre, il l'embrassa à son tour et dit :

— Mes enfants..., nous ne sommes pas venus ici pour pleurer... C'est trop... Yvette maintenant se porte bien, Denis est sauvé..., allons vite trinquer à leur santé..., ça gratte là ! Et il montra sa gorge...

— Oui, oui..., allons boire un coup au coin de la route.

Chacun à son tour embrassa Denis...; cette diversion était utile et le brave garçon l'avoua en disant :

— J'étais si heureux, si heureux, Yvette, que j'ai cru que je mourais dans tes bras quand le père Flamet est venu...

On rit beaucoup ; Aristide seul essuya une larme nouvelle qui vint à ses yeux. On se mit en route pour aller se rafraîchir au cabaret. Denis dit à Yvette :

— Tu sais, je suis guéri, ma chérie... Appuie-toi sur moi !... Pauvre Vevette, tu as manqué mourir... Oh ! je sais tout..., et je t'accusais !...

Et il avait l'air si malheureux, il semblait tant se reprocher de s'être plaint de sa chère femme, d'avoir douté de son amour, qu'Yvette devint rouge jusqu'aux oreilles et qu'il lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as, ma Vevette..., tu deviens rouge?

Cette fois, la jeune femme crut qu'elle allait défaillir ; elle se dompta et dit :

— C'est l'émotion..., la joie..., j'ai le sang à la tête.

— Ma pauvre bellotte aimée, fit Denis la prenant dans ses bras et l'embrassant..., et comme il la vit pleurer, il reprit : Tu pleures. Veux-tu te taire, Vevette... Je t'ai fait de la peine en te disant ça..., pleure pas, ma mie, pleure pas, dis...

Le père Flamet disait :

— Marchons donc, nom de... d'là ! il fait soif, vous vous ferez des mamours à l'ombre, et devant un verre...

Les deux époux se prirent le bras, et la bande courut joyeusement jusqu'au cabaret.

Oh ! ce fut une longue lampée; le père Flamet avait de la poussière dans la gorge, et c'était difficile à enlever. On se mit à table et on vida quelques litres bien frais. La Lançard était à côté d'Aristide enfin ! celui-ci n'était plus obligé de s'occuper d'Yvette. Sifflard versait, et l'on peut dire qu'il avait du travail. Le père Lançard épongeait son front couvert de sueur.

— C'est un temps fait pour nous, dit la Lançard..., on se sent tout jeune, n'est-ce pas...? ça sent l'amour.

— Ça le pue !... dit cruellement Lançard.

On se regarda un peu étonné..., on craignait une grossièreté du vieux monteur, car Denis et Yvette, assis à côté l'un de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, parlaient d'amour; ils se disaient : Je t'aime tant !... Ça fait bien souffrir de se croire oublié... Tu es pâlie..., mais ça te rend plus belle... Et tu ne m'en veux plus ?...

Ça gênait tout le monde, ce langage-là, avait dit la Lançard à l'oreille d'Aristide. Et son mari ne dissimulait pas qu'il n'était pas venu pour ces *blagues*-là, mais pour rigoler.

Et, cependant, les deux époux avaient bien besoin de s'entendre parler, de se regarder, de se sourire, de s'aimer enfin... Seul Aristide le comprenait, et tout en versant, afin d'isoler les deux amants mariés, il abandonna son pied aux pressions de la Lançard, et saisissant le moment où Sifflard épongeant son front disait :

— Voilà un mois qui ne justifie pas son nom..., en fait-il une chaleur !

Il dit aussitôt :

— Vous savez, méfiez-vous du mai chaud.

— Pourquoi? fit la Lançard en lui envoyant dans un regard toute l'expression de son amour.

— Le mois de mai n'est pas seulement le chargé d'affaires du printemps, ce n'est pas seulement le mois turbulent qui met l'amour au cœur et le feu au cerveau... Il faut, au contraire, prendre garde de s'aimer en ce mois, c'est une vieille superstition qui attribue un résultat funeste aux mariages contractés en ce mois... Un vieux dicton dit crûment : « Noces de mai, noces de mort, » et bien avant ça Ovide avait dit : « Que les vierges ou les veuves se gardent bien d'allumer dans le mois de mai les flambeaux de l'hyménée, ils se changeraient bientôt en torches funèbres. »

Son regard rencontra celui d'Yvette, qui, souriante, lui dit d'un ton qui fit passer un frisson dans ses moelles :

— Si c'était vrai..., hein?

— Pourquoi dites-vous cela?...

— Nous nous sommes mariés en mai.

Aristide, ennuyé, dit vivement :

— Comment, Yvette, vous croyez à ces sottises-là?...

— Mais non, fit Denis..., elle dit ça pour rire; elle sait bien qu'au contraire ce n'est qu'en mai que nous sommes heureux, nous...

Et il l'embrassa. Alors le père Flamet s'écria :

— En voilà des rigolades... Malheur! la jeunesse, ça a du temps à perdre!... Le nom du mois, qu'est-ce que ça signifie?...

— Vous avez bien raison..., reprit Aristide, cherchant à chasser la tristesse que son malheureux proverbe avait amenée sur le front d'Yvette... Le calendrier républicain était bien plus simple; il exprimait ce que donnaient les mois par leurs noms mêmes.

— Pardi! fit Sifflard.

— Il est vrai que, bien avant, Charlemagne avait donné aux mois des noms dans son idiome, qui signifiaient : mois de froid, mois de boue, mois des fleurs, mois de Pâques, mois d'amour, mois brillant, mois des foires, mois des naissances, mois des vents, mois des vendanges, mois des morts, mois d'enfer... Il avait des provinces où le mois de février s'appelait le mois du purgatoire; juin s'appelait le grand mois à cause de ses longs jours..., mai s'appelle et s'appela toujours le mois d'amour.

— Je suis née dans le mois des morts..., et je me suis mariée dans le mois d'amour, dit tristement Yvette.

— Ah! zut! fit Lançard, vous n'êtes pas gais...

— A boire, et en route pour le dîner, cria Sifflard... Vous savez que les Lapchez nous attendent.

On se leva aussitôt et l'on se mit en route. Arrivés à Vincennes, ils durent reconnaître que Denis était déjà beaucoup fatigué; alors Sifflard proposa un changement. Au lieu d'aller chez Savard, on irait à Montreuil; il y avait là une guinguette connue de tous les ouvriers du bronze, et où, comme à Charonne, on pouvait faire sa cuisine soi-même. Il y avait une chose qui contrariait le plan, c'était le rendez-vous donné aux Lapchez à Charonne. Sifflard, qui était vigoureux, offrit d'aller au-devant d'eux pendant que l'on préparerait le couvert, et que la Lançard ferait sauter les lapins. Sifflard ajouta même que ça lui servirait d'absinthe..., qu'il avait besoin d'une course. Il offrit au père Flamet de l'accompagner; le vieil ouvrier en corne faillit se mettre en colère... Il trouvait qu'on marchait trop sans boire!

On se reposa avant de prendre la route de Montreuil et Sifflard paya un litre, et, pour faire rager le père Flamet, il lui dit :

— Père Flamet, vous en manquez une bonne. Nous avions un coup de nez à donner chez Savard, et il chanta :

A Charonn', c'est l'moins qu'on entre
Boire un petit coup chez Savard.
Mais l'un d'nous s'sent mal au ventre
En avalant son nectar.
Savard, craignant qu'i n's'insurge,
Dit en r'versant un coup d'jus :

Tapez, tapez-moi là-dessus ;
C'est bon !... Mais ça purge.
Tapez, tapez-moi là-dessus,
Et n'en parlons plus !

Puis faisant des grâces devant Mme Lançard, il continua :

Nous y v'là. Bonjour, la mère ;
Fricassez-nous un lapin.
... Bah ! faites-en sauter une paire,
Histoire de goûter votr' vin.
Nous som' en fond, com' dit c't'autre,
Les trois n's'ront pas superflus...

Tapez, tapez-moi là-dessus,
Ça f'ra chacun l'nôtre ;
Tapez, tapez-moi là-dessus,
Et n'en parlons plus.

Ce fut un tonnerre de cris, de bravos.

— Ah ! ce Sifflard, est-il gai... ; il n'y en a pas de comme lui...

— Ça ne fait rien, dit Flamet, j'aime mieux aller chez

la mère, à Montreuil..., et je me collerai un coup de jus, que t'auras encore de la poussière.

— Je serai avant vous à Montreuil...

— Pardi! fit Lançard, brutal, Denis est encore infirme...

— Je le porterai, fit Aristide...

— Qu'il est beau... et bon, pensait la Lançard.

— Tâchez que le dîner soit prêt quand nous arriverons.

Alors ils partirent; un vigneron passait avec sa voiture, on lui demanda s'il voulait prendre des voyageurs; il accepta... Yvette et Denis montèrent aussitôt; et courant, riant, ils suivirent la voiture.

En route, on perdit deux fois Lançard et Flamet, ils étaient allés boire, et pendant ce temps, la Lançard était pendue au bras d'Aristide et lui glissait dans l'oreille des histoires qui le faisaient rougir.

Quand on arriva à Montreuil, suivant l'expression du père Flamet, les deux vieux ouvriers étaient un peu mouillés; mais ils comptaient sur le dîner pour remettre ça...; c'était la faute du soleil, et puis on était à jeun depuis le matin.

C'est un cabaret pur de genre que celui de Montreuil et qui amusa beaucoup Aristide.

C'était un beau cabaret bien pur, avec les tables, les bancs sous les vignes et les houblons, avec de nombreux bosquets au-dessus desquels se balançaient, en jetant leurs parfums, les branches des ébéniers jaunes et des lilas épais. Toutes les tables étaient envahies; c'était dimanche, et toutes les familles d'ouvriers étaient là joyeuses, avides de manger et de boire le repas extra de la barrière...; ils criaient plus fort à mesure qu'ils buvaient le vin raide, ratissant la gorge comme les

orties. Sous chaque branchée. il y avait des nichées d'enfants qui criaient, il y avait des tas de parents qui buvaient, il y avait des joyeux qui chantaient..., et puis les impatients inattentifs à la partie de piquet... qui appelaient le garçon pour se faire servir. Le garçon, un rêve! dans le cabaret de la mère X... Chacun devait aller devant le zinc du comptoir chercher son broc, devant les grandes terrines, dans la cuisine, chercher ses légumes ou l'éternel fricandeau... Dans l'angle de la cuisine, était au-dessus d'un four un vaste fourneau; là, on voyait des gens singuliers, le rire sur les lèvres vineuses, les manches troussées, préparant les cadavres saignants des lapins, se disputant ou échangeant les aromates et attendant leur tour pour faire sauter le lapin... On ne peut se figurer cacophonie plus joyeuse que les cris discordants de ces cuisiniers et de ces cuisinières improvisés... Ah! le beau cabaret. Qu'il gueulait l'appétit, qu'il criait l'altération..., qu'il jetait la joie!... C'étaient les travailleurs qui venaient donner à leurs poumons desséchés par le travail rude de la quinzaine la large lampée du dimanche. Tous ces gens-là chantaient dans leur misère, dans leur joie..., la belle chanson de J.-B. Clément : *Le Forgeron Fournaise.*

Quand il n'a bu que de bon vin
Et que sa tête est plus légère,
Il retrouve bien son chemin
Pour embrasser sa ménagère...

Ça coûte cher de l'embrasser,
D'enfants la maisonnée est pleine...
Il les forge sans y penser
Quand il a touché sa quinzaine...

Ah! gare à toi, Madeleine!
Tiens bien ton bonnet
Et le souper prêt.
Ton homme, Madeleine,
Ton homme a touché sa quinzaine!

Ils couraient tous, se heurtant gaiement, échangeant des propos un peu verts... Ils étaient gais enfin, ils se reposaient — en travaillant — de la semaine de labeur.

La Lançard arriva avec sa casserole, suivie de Flamet qui tenait la boutellle, de Lançard qui pleurait parce qu'il avait épluché les oignons, et qui portait tous les condiments et le beurre... Aristide portait les cadavres des malheureux lapins... La Lançard avait retiré sa robe, elle était en jupon blanc, en camisole, — elle ne voulait pas se tacher.

La camisole était échancrée au cou, et le jupon très court...

On lui fit place; aussitôt elle prit le fourneau, et pendant une demi-heure, muets, attentifs comme les étudiants au cours écoutant le professeur, tous les habitués se penchèrent et regardèrent la danse du lapin sauté... Ce fut superbe...

Et quand elle retira la casserole du feu pour verser dans un plat large comme un baquet, au parfum les narines se dilatèrent et il y eut un cri d'envie...; on vit même la langue de chacun se promener gloutonnement sur les lèvres... Aristide criait :

— Servez!

Et ce fut Sifflard, qui venait d'arriver avec les Lapchez, qui répondit :

— On est prêt! Enlevons!

Ce fut un bruyant concert qui accueillit l'immense

plat de lapin sauté. Sifflard le portait à bout de bras, et la Lançard le suivait, toute suante, le front mouillé, mais droite, fière des cris de triomphe qui saluaient sa cuisine. On se mit à table, et, dans les verdeurs du bosquet, c'était un beau et gai tableau : le plafond de feuilles de houblon vert noir, les grappes vert pâle, avec un soleil qui éclairait la verdure d'une fantasque façon; dans les rayons tamisés à travers les feuilles, il y avait de la gaieté... La table était superbe; les lapins, odorants, jetaient dans les vapeurs de leur fumée une appétissante senteur, et le vaste plat au dessous brun était engageant au milieu de la table.

Des pichets bruns, le vaste plat, des assiettes épaisses à fleurs rouges et bleues, des verres brillants, tout ça sur une nappe bien blanche..., avec les arabesques du soleil couchant...; autour, des enfants qui crient, des chiens qui aboient, des hommes qui rient et des femmes qui jettent la note aiguë du rire..., ah! oui, c'était le vrai château de l'appétit; il y faisait faim et soif...

Il n'y avait qu'Yvette et Denis qui n'avaient rien vu. Depuis leur départ de Vincennes, ils parlaient toujours et ils ne s'étaient pas encore aperçus que c'était pour répéter la même chose. Et cependant ni l'un ni l'autre ne semblait las de l'entendre.

Ce fut pendant dix longues minutes un bruit de fourchettes et de mâchoires, seulement interrompu par des exclamations sur l'excellence de la cuisine de la Lançard.

On remarqua qu'elle était poivrée, ce qui était absolument du goût du père Flamet, lequel disait n'avoir été jamais aussi altéré...

Les trois lapins disparurent avec rapidité, et, après une salade, on apporta une galette sortant du four...,

encore une idée du père Flamet, qui dit que ça faisait boire...; assurément, si on n'avait fait payer en servant, si on avait dû laisser les pichets vides sur la table pour faire le compte, l'établissement en aurait manqué. Oncques on ne vit dîner vrai sans une bonne partie de chant... « Chacun la sienne. »

Pour commencer, on donna la parole à Yvette; mais celle-ci refusa, en raison de son état de convalescence. Denis prit la même excuse... Et la vérité, c'est que, au milieu de ce bruit, les deux braves enfants étaient seuls et qu'ils préféraient rester ainsi, la main dans la main, se chantant pour eux deux seulement la longue chanson de l'amour.

Pendant ce temps, Lançard, qui avait la parole, s'était levé et chantait.

— Moi, avait-il dit, je ne sais pas les saletés de chansons que l'on aime maintenant; je vais vous chanter une chanson de mon temps, une vraie...

Sifflard se leva, et, habitué des anciennes goguettes, il saisit sa fourchette, frappa quelques coups sur la table pour demander le silence et dit :

— Ecoutons notre ami, — mon patron, — Lançard, pour la chanson d'ouverture... Je connais la chanson : *Anaximandre.*

Lançard se leva, glissa une main dans son gilet; de l'autre, il ramena les mèches rares de ses cheveux sur les côtés, et, avec une voix d'enfant de chœur, il chanta :

Sous le beau nom d'Anaximandre,
Chez les Grecs un sage vivait ;
Chacun accourait pour l'entendre,
Athène en foule le suivait.

La profondeur et la justesse
Se rencontraient dans ses discours;
Mais pour plaire au dieu des amours,
Il faut de la délicatesse.
L'esprit et les talents font bien,
Mais sans les grâces, ce n'est rien...

Et l'on répéta en chœur les deux derniers vers; et un coup d'œil échangé entre Flamet et le père Lapchez semblait affirmer :

— En voilà une vraie chanson!... On n'en fait plus de comme ça.

Il continua les nombreux couplets de la chanson; Anaximandre « offre son encens » aux belles, car « tout philosophe a des sens, » mais les Athéniens le repoussent.

Il va chez Platon. Platon qui « humanisait son génie, à souper il brillait le soir, » et Platon qui était « de bonne compagnie » lui dit qu'il faut sacrifier aux Grâces...

Alors arriva le couplet que Lançard chantait avec toute son âme, la main sur son cœur, l'œil un peu béat et un sourire plein de malice sur les lèvres grasses de la sauce épaisse du lapin :

Dans une chapelle voisine,
Anaximandre s'en alla;
Aglaé, Thalie, Euphrosine
Sourirent en le voyant là;
Il fut initié par elles
Dans leurs mystères enchanteurs :
Il revint couronné de fleurs
Et ne trouva plus de cruelles.

Et le chœur de reprendre :

L'esprit et les talents font bien,
Mais sans les grâces, ce n'est rien.

Et le dernier couplet dit que de ce jour Anaximandre devint l'homme à la mode :

Les bonnes fortunes d'Athènes
Viennent l'accueillir tour à tour.

Et si on se permettait de le plaisanter, il répondait :

. . . . Croyez Platon,
Mon cher, sacrifiez aux Grâces.
L'esprit et les talents font bien,
Mais sans les Grâces, ce n'est rien.

On répéta trois fois le chœur, et on applaudit chaudement la belle poésie de François de Neufchâteau. Sifflard pria sa patronne de bien vouloir chanter. Elle accepta, ce qui amena un gai sourire sur les lèvres de tous. On fit silence. La Lançard était près d'Aristide ; elle lui envoya un regard en coulisse, appuya sur ses genoux et chanta : *Il est minuit*. Tout le monde alla au refrain ; c'était la chanson habituelle de la Lançard et on l'accompagnait en battant la mesure sur la table :

Viens, tais-toi,
Et suis-moi,
Charles, gagnons ma mansarde,
Tiens la rampe et prends garde,
Pas de bruit,
Il est minuit.

Quelques voix dans le chœur disaient : « Pas de bruit, z'il est minuit; » recherche d'euphonie; mais cela passait inaperçu... Le curieux, c'était de voir les mines que faisait la Lançard regardant Aristide en chantant le couplet :

A notre sixième étage,
Un poète est installé,
Le fléau du voisinage;
Par lui, tout est contrôlé...

Rien ne peut exprimer ça, surtout à ces vers :

... Mais ce gagne-petit
Veut me transformer en meule
Pour affûter son... esprit...
Viens, tais-toi...

Pour un succès, on peut dire que la Lançard eut un succès, un vrai; des tables voisines on vint écouter la chanson, et on fit bisser les derniers couplets.

Le père Flamet commanda un saladier de vin sucré..., et la parole fut donnée à Sifflard, par Lançard. Le jeune ouvrier monteur chantait les ténors dans l'orphéon; il était des Enfants de Lutèce, et il chanta le *Muletier du Vésuve*. Il faut être réservé en tout et nous ne donnons que le dernier couplet de la mélodie de M. Crevel de Charlemagne. Il ne faut pas abuser des belles choses. Voici la poésie que le ténor aigu de Sifflard chantait :

Longtemps ma fiancée,
Rebelle à tous mes vœux,
De mon âme oppressée
Repoussa les aveux...

J'avais beau la maudire,
Soupirer mon martyre,
Toujours à Paolo
Nizza répondait : *no.*
Mais un matin, près du cratère,
Soudain j'entends les cris de son vieux père.
Il expirait..., mais je sauvai ses jours
Et Nizza fut à moi, fut à moi pour toujours !
Allons, mule jolie,
On nous attend là-bas,
Vers ma gentille amie,
Pressons, pressons le pas.
Tra la la la la la, tra la la,
Pressons (*bis*) le pas.

Et Sifflard put se flatter d'avoir fait plaisir à ces dames ; il y en avait bien une douzaine venues des autres bosquets pour écouter la romance du *Muletier du Vésuve.*

Le père Flamet, qui était froid en matière de romances sentimentales, ne put s'empêcher de dire :

— Ça ne fait rien ; il les touche, les gargouillades...

Au refus d'Aristide, ce fut le tour de Lapchez ; il ne se fit pas prier ; il allait quelquefois à la *Lice chansonnière,* et il dit en se levant :

— Je vais vous chanter : *Pan, pan, gais trouvères*, et tout le monde au refrain... C'est d'un vrai chanson nier, ça, le père Boulanger...

Et il commença :

Pan pan, faisons, gais trouvères,
Pan pan, sauter les bouchons.
Pan pan, faisons de nos verres,
Pan pan, jaillir les chansons...

Quand il arriva au troisième couplet, il réclama l'attention :

L'esprit philosophique
  N'est pas de mon goût,
Il s'est fait éclectique
  Pour expliquer tout...
Que m'importe Sénèque
Si du corps qu'il dissèque
La valeur intrinsèque
  A rien se résout !...
  Pan pan, etc.

Et les applaudissements et les pan pan allèrent bon train.

Bonnes chansons naïves du vieux temps, franches gaudrioles sans prétention ! qu'êtes-vous devenues ?

La nuit était venue, il fallait penser à retourner à Paris ; c'est Aristide qui eut l'audace d'émettre cet avis.

— Ah çà ! est-ce que vous vous fichez de nous? exclama le père Flamet, c'est à l'heure où l'on commence à s'amuser qu'il faudrait partir... Ah ! mais non, mon petit père..., nous décallerons d'ici vers minuit.

— Mon Dieu ! monsieur Flamet, fit Aristide, ne croyez pas que je m'ennuie, au contraire ; je vous jure ma parole d'honneur que jamais je n'ai tant ri..., mais il ne faut pas être égoïste ; ce n'est pas parce que nous nous amusons, nous..., que nous devons oublier qu'il y a des malades ; c'est à ceux-là que je pense...

Le père Flamet ne voulait pas qu'on supposât qu'il n'avait pas de cœur..., il tendit vivement la main au jeune homme et lui dit d'une voix émue :

— Vous êtes dans la vérité..., il ne faut pas oublier

les malades..., mais nous n'avons pas besoin de les reconduire tous.

— D'autant, fit Lançard brutalement, que lorsqu'ils seront partis..., ça ne s'apercevra pas trop...

— Justement...

Denis et Yvette se levèrent sans bruit, et, accompagnés par Aristide, ils se préparèrent au départ.

La Lançard fit promettre à ce dernier qu'il reviendrait; il promit.

Les trois hommes étaient tout à fait lancés...

Sifflard commençait à regarder autour de lui s'il ne voyait pas une jeunesse qu'il pourrait reconduire.

Flamet faisait servir un nouveau saladier, et Lançard allait chanter une chanson, une vraie, comme on n'en fait plus.

Aristide pressa les deux époux et ils partirent.

Cela ressemblait un peu à leur nuit de noce; là aussi ils étaient partis, évitant d'être vus pour ne pas arrêter la fête...

Yvette se souvenait de cette heure; elle partait heureuse, cachant mal les désirs qui la brûlaient; à cette heure, au contraire..., elle avait peur, et cependant ses désirs étaient les mêmes..., être seul avec le *sien!*... Mais s'il allait deviner, s'il allait s'apercevoir qu'elle avait été mère!...

Enfin, ils partirent.

Aristide les conduirait jusqu'à la gare de Vincennes, et ils reviendraient chez eux par le chemin de fer de Ceinture...

Denis prétendait n'avoir été jamais aussi fort!

On arriva à la gare.

Aristide avait pris trois billets de seconde...; il revenait, il sentit qu'on lui serrait le poignet, c'était

Yvette...; il suivit son regard; elle lui montrait Francis et Basilide qui entraient dans les premières.

Ce mouvement, Denis le vit, et, n'y voyant autre chose que la surprise, il s'écria :

— C'est Basilide et Francis... Appelons-les donc..., qu'ils voient que nous les avons vus...

Yvette se cramponnait au bras d'Aristide, s'efforçant de dissimuler et le trouble et l'émotion qui la faisaient presque défaillante.

Denis, au contraire, était content comme un gamin qui fait une farce; il était heureux de surprendre Francis en bonne fortune et surtout avec Basilide... Il les appelait dans la gare :

— Eh! Francis... Eh! Basilide..., venez donc avec nous!

Et il riait à se tordre.

Au contraire, Yvette était devenue blême...

La malheureuse femme connaissait Francis et Basilide; elle savait de quelles choses ils étaient capables et elle redoutait de les voir venir à l'appel de Denis, sachant bien qu'elle n'oserait rien dire; elle craignait de les voir près d'elle, riant, plaisantant et elle obligée par Denis à leur répondre, à leur sourire, et elle savait qu'ils étaient capables d'abuser de la situation... Yvette ignorait qu'Aristide connaissait Basilide, et c'est ce qui lui évita l'écueil redouté.

Basilide avait entendu l'appel; Francis l'avait regardée étonné; elle-même ne s'expliquait pas d'où venaient ces cris qui mêlaient leurs deux noms; ils tournèrent la tête en même temps et virent au haut de l'escalier par lequel les voyageurs descendent sur le quai, presque sous le réverbère qui l'inondait de lumière, Denis, qui criait joyeusement :

— Eh Francis ! eh Basilide !

En le reconnaissant, Basilide dit vivement :

— Ah ! c'est Denis et Yvette ; viens donc, nous allons rire...

— Non, pas devant ce malheureux...

— N'aie donc pas peur, elle n'osera pas lui dire un mot... Tu verras sa tête, ça sera amusant.

Il allait se décider, lorsque Basilide vit Aristide ; elle dit alors :

— Ah ! non, n'y allons pas ; ils ne sont pas seuls..., il y a ton ami.

— Aristide ! fit aussitôt Francis.

— Oui !...

Francis n'avait qu'une crainte, c'était de se trouver en présence de celui-là... Il se hâta de dire :

— Vite, vite, monte !...

Et Basilide, qui était rouge jusqu'à la racine des cheveux, qui ne redoutait plus qu'une chose, c'était qu'Aristide ne vînt la prendre par le bras et l'obliger à le suivre, se hâta de se cacher au milieu du monde d'un compartiment presque complet.

Jusqu'au moment où le train se mit en marche, ils ne parlèrent pas ; mais dès que le signal fut donné, Francis dit d'un ton méchant :

— Décidément, tu avais raison..., elle est la maîtresse d'Aristide...

— Cette femme-là, dit Basilide en haussant les épaules avec mépris, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

Mais ce fut tout...

Ils n'osaient se l'avouer et ils redoutaient tous les deux une rencontre à la gare de Paris... ; car on devait chercher à les rencontrer, puisqu'on les avait appelés,

et cette perspective ne plaisait ni à l'un ni à l'autre... A chaque station, lorsque la portière s'ouvrait, Basilide avait des tressaillements.

A la gare de Ceinture, Denis et Yvette descendirent pour prendre la correspondance qui les descendait chez eux, à Ménilmontant.

Aristide embrassa Denis, puis Yvette et lui dit tout bas :

— Courage, courage ! Aimez-vous..., je veille.

Ils partirent, Yvette plus calme, Denis heureux. Et il exprima fort justement à Yvette ce qu'il ressentait, lorsque, franchissant le seuil de sa demeure, rue des Panoyaux, tout tremblant d'émotion, il la prit dans ses bras en disant :

— Ma Yevette, il me semble que je me remarie avec toi...

Il faisait nuit dans leur logement ; il l'embrassa et, sentant sous ses lèvres les larmes qui inondaient ses joues, il pleura à son tour.

— C'est'y bète, hein!... Tu as autant d'émotion que moi...

Aristide avait continué sa route... En arrivant à la gare de Paris, il sauta de wagon et se précipita vers la porte de sortie. Là, il attendit.

Il maugréait :

— Il sera trop lâche pour répondre...; enfin, nous verrons.

Tous les voyageurs passèrent devant lui sans qu'il reconnût Francis... Il allait se retirer, il était furieux, lorsqu'il vit descendre de l'escalier de la gare les deux derniers, Francis et Basilide.

Ceux-ci le reconnurent aussitôt ; il le vit au soubresaut qu'ils firent en le voyant appuyé sur l'angle de la

porte. Ils feignirent d'être absolument absorbés par leur causerie, marchant sans voir autour d'eux. Ils passèrent devant lui.

Aristide s'avança, prit le bras de Basilide et lui dit :

— Je t'attends, toi, Laveuse ; tu vas venir avec moi.

Et d'un mouvement brusque il l'arracha du bras de son cavalier, lui fit faire deux pas en arrière et, se plaçant devant le gommeux, qui semblait étonné de ces façons et feignait de ne pas en reconnaître l'auteur, il dit :

— Est-ce que tu as quelques observations à faire?

Francis fut tout décontenancé ; il le regarda et exclama :

— Tiens! c'est toi? ah! elle est bonne. Ah! tu as de drôles de façons!...

— C'est tout ce que tu as à me dire?...

— Moi?... Je ne savais pas que tu connaissais mademoiselle..., que j'ai rencontrée... Mais de vieux amis comme nous ne se fâchent pas pour ça... J'ai un reproche à te faire..., c'est que tu ne sois pas seulement venu me voir à ton arrivée à Paris...

Et en disant cela, Francis, embarrassé, se dandinait.

Aristide reprit :

— Et c'est tout?...

Il ne répondit pas...

— Eh bien, demain..., j'irai te voir... Tu as raison, je te dois cette visite... A demain. Allons, file, toi, et monte là.

Ces derniers mots s'adressaient à Basilide, à laquelle Aristide désignait une voiture...

Muette, atterrée, la Jolie Laveuse obéit ; assise dans la voiture, elle ne dit qu'un mot :

— Oh! le lâche!... le misérable!

— Que dis-tu? demanda Aristide.

Suppliante, elle lui dit aussitôt :

— Ce n'est pas de toi!... Toi! toi! je t'adore!...

Francis, en cherchant une voiture, disait :

— En voilà des parties qui commencent à m'embêter... Ah! non, j'en ai assez des petites ouvrières...

V

LES QUALITÉS DE MADEMOISELLE BASILIDE.

Restée seule avec Aristide, Basilide attendit que celui-ci l'interrogeât, redoutant une scène de reproches violente.

On sait de quelle valeur était l'amour du jeune homme pour la Jolie Laveuse.

Il aimait son corps souple, son minois gai, sa bonne humeur constante et sa légèreté inconsciente... Mais jamais il n'avait pensé qu'il existât quelqu'un sous cette gracieuse enveloppe...

Certainement Basilide, pour lui, était la déesse de l'infidélité ; Aristide, qui se piquait de poésie, c'est pour cela qu'il avait tant ri en écoutant les étonnantes choses que ces braves ouvriers faisaient passer pour des chansons..., Aristide, disons-nous, avait écrit un jour sur le dos du portrait de la Jolie Laveuse :

A Mademoiselle... Chose.

Chaque fois que je veux écrire,
Ma plume ne trouve qu'un mot,

Je le griffonne et le déchire,
Mais je le replace aussitôt...

La même phrase, fraîche éclose,
Couvre d'encre chaque feuillet.
Je vais l'écrire encore, et c'est :
Je t'aime... Chose!

La prunelle qui toujours bouge,
Sous un balcon de longs cils bruns;
Des perles sous la lèvre rouge,
Haleine faite de parfums...

De doux parfums qui furent cause
Que, pris par les yeux et les sens,
Je lui dis un soir de printemps :
Je t'aime... Chose!

Sa chevelure épaisse et rousse,
Ses yeux cernés, son nez fripon
Disent assez, dans sa frimousse,
Qu'elle a le mépris de Platon...

De plus, une fossette rose
Attend les baisers des élus,
Qui lui disent, n'en pouvant plus :
Je t'aime... Chose!

Le cœur nul, la tête mauvaise,
Elle impose sa volonté;
Mais il suffit, pour qu'on lui plaise,
De promettre infidélité.

Elle aime sans chercher la cause
D'un amour qui doit tôt finir...
Aussi, ce n'est qu'en souvenir
Qu'on aime... Chose!

Basilide était toute fière de ça... Et comme elle n'avait pour la rime que le respect qu'on avait pour elle, elle la violait impunément et, repoussant la discussion d'Aristide, elle remplaçait Mlle Chose par son nom, ce qui faisait un singulier effet... Aristide lui avait même conseillé d'y ajouter son nom de famille.

Revenons au moment où le jeune homme monta en voiture et dit au cocher de le conduire boulevard Saint-Michel.

Basilide, blottie dans le coin, attendait la scène...

Aristide, tranquille, tira un cigare de sa poche et, comme s'il continuait une conversation commencée, il lui dit :

— Et d'où veniez-vous comme ça ?

La Jolie Laveuse resta quelques secondes stupéfaite et, comme il renouvelait sa question :

— Je te demande d'où vous veniez comme ça tous les deux, lorsque je vous ai vus prendre le train à Vincennes ?

— Nous venions de dîner à la Porte-Jaune, dit Basilide encore inquiète.

— Ah ! mais ce ne sont pas les parages habituels de Francis...

Il y eut un silence d'une minute, au bout duquel Basilide s'écria avec émotion :

— Tiens, Aristide, je le sens bien..., il n'y a que toi que j'aime au monde... ; je veux te dire pourquoi je...

Aristide l'interrompit net en souriant :

— Je le sais... Je ne te demande ni excuses ni explications... Je veux voir si tu es franche... Je sais tout, depuis tantôt je te suis...

Au lieu de fâcher la Jolie Laveuse, la fin de la phrase

lui plut... Il s'était occupé d'elle..., il était jaloux..., il l'avait suivie...

Elle prit un air confus, baissa les yeux, appuya ses petites mains sur les bras du jeune homme et lui dit :

— Voici la vérité... Francis voulait à toute force savoir des nouvelles de Denis; il voulait que je l'allasse voir moi-même, afin de le faire parler et d'apprendre de lui ce qu'il savait sur la conduite de sa femme...

— Le renseigner, au besoin.

— Je te jure qu'il ne m'avait pas dit cela...

— Non; mais, je te connais assez pour savoir ce que tu aurais dit.

— Oh ! comme tu me juges mal ! j'aime trop Denis...

— Tu serais capable de l'aimer plus que ça encore.

— Ah! dis donc..., pour qui me prends-tu?

— Revenons à ce que tu as fait à Vincennes...

— Oui; nous sommes allés directement à la maison de convalescence et, là, nous avons appris que Denis, tout à fait rétabli, était parti le matin même..., à dix heures..., tout seul; personne ne l'était venu chercher.

Dix heures!... Aristide pensa qu'ils étaient arrivés vers trois heures...; depuis cinq heures, le pauvre gars, impatient, attendait sur la route. Et quand on était arrivé, il ne s'était pas plaint, il n'avait pas dit un mot à ce sujet.

— Alors?

— Alors..., tu comprends comme nous étions désenchantés...; ça dérangeait tous nos projets.

— Francis était donc avec toi?

— Non; il m'avait conduite jusqu'à la porte et il m'attendait... Tu ne te figures pas la tête qu'il a faite

quand il m'a vue revenir avec le chocolat et les cigares que je lui portais... Ça ne paraît pas du tout lui être agréable que Denis soit rétabli...

Et elle ajouta méchamment avec un regard en dessous :

— Ça m'a fait penser à toi.

Le regard qui rencontra le sien ne donna pas l'idée à Basilide de continuer.

Elle reprit vite :

— Tu comprends, il était plus de trois heures, nous ne savions que faire; nous étions en voiture; nous sommes allés jusqu'à Joinville, puis nous sommes revenus dîner à la Porte-Jaune, et, de là, au chemin de fer... Tu sais, ne va pas faire de mauvaises suppositions... Tu n'as pas voulu m'entendre; je voulais t'expliquer que je ne suis qu'une amie..., absolument qu'une amie, pour Francis, et c'est parce qu'il s'agissait de Denis que j'avais consenti à venir avec lui...

Aristide éclata de rire en disant :

— Je le sais bien !

— Non, tu m'ennuies; tu dis ça et tu n'as pas l'air de le croire...

— Absolument, si... Quel est l'homme assez lâche pour se laisser enlever sa maîtresse à son bras?

— Oh! ça..., ça ne m'étonne pas de lui...

— Ah! voilà qui le juge bien, fit Aristide en riant.

Puis, après un silence assez embarrassé, Aristide dit à Basilide :

— Où demeures-tu?

— Pourquoi me demandes-tu cela? fit Basilide inquiète.

— Pour te faire reconduire chez toi...

— Tu ne m'emmènes pas?

— Pas du tout..., j'attends une visite demain matin...

— Et tu me le dis... comme ça..., à moi!

— Et comment diable veux-tu que je m'y prenne?

— Ah! c'est mal ce que tu fais là, Aristide...; tu n'as pas cru ce que je t'ai dit?

— Je crois tout ce que tu m'as dit...; mais je veux, demain, aller voir ton Francis de L'Hautil.

— Oh! mon Dieu!... Vous disputer..., te battre! pour moi!... Non! non!... Aristide, je t'en prie.

Et, cette fois, la figure inondée de véritables larmes, Basilide se jeta au cou d'Aristide en le suppliant de ne pas donner de suite à son projet.

Mais Aristide ne céda pas et M[lle] Basilide fut reconduite par le cocher..., seulement jusqu'au bout du boulevard Saint-Michel; là, elle le fit retourner sur ses pas et elle le fit arrêter à quelques pas de la demeure d'Aristide, dont elle guetta la rentrée.

Ce fut pour Basilide une amère déception; elle vit Aristide rentrer accompagné par quelques camarades qui le quittèrent devant sa porte.

Il était seul! Certainement cela lui plut; mais, d'un autre côté, elle se demandait la raison de cette réserve extrême...

Est-ce qu'il ne l'aimait plus? Cette pensée lui fit de la peine... Et cependant elle était furieuse de l'avoir vu rentrer seul.

Elle hésita longtemps pour savoir si elle ne devait pas hasarder un assaut, c'est-à-dire monter chez le jeune homme, sonner et se nommer... Elle n'y résista pas.

Aristide restait à l'hôtel; elle sonna; le garçon vint lui ouvrir et, la reconnaissant, il dit aussitôt

— M. Aristide n'est pas rentré et ne rentrera pas.

— Comment! fit-elle, je l'ai vu rentrer... Regardez, sa clef n'est pas là.

— Il n'y est pas! dit bêtement le garçon, embarrassé.

— Puisque je vous dis qu'il y est... Est-ce lui qui vous a recommandé de me défendre sa porte?... Ce ne peut être que ça, puisque je vous dis que je l'ai vu rentrer..., puisque je vous dis que de la rue j'ai vu de la lumière dans sa chambre.

Le garçon était plus embarrassé encore ; il se plaçait devant l'escalier et répondit niaisement :

— Moi, je ne sais pas ce que vous dites, je sais ce qu'on m'a dit : il n'y est pas et il n'y est pas..., et personne ne doit monter.

Basilide devint rouge comme une cerise et, dépitée, mais, ne le voulant pas faire voir, elle eut un geste superbe en disant :

— Mais j'ai compris... Vous lui direz que je suis venue lui souhaiter une bonne nuit...

Et elle sortit. Puis, se ravisant, son visage devint plus gai et elle revint vers le garçon, lui glissa deux francs dans la main et reprit :

— Dis donc, demain, en montant le chocolat, dis-lui..., devant la femme qui l'attendait, que Mlle Basilide est venue s'excuser de ne pouvoir venir hier soir !

Le garçon d'hôtel, tenant les deux francs, restait stupéfait; il voulut protester que personne n'était avec Aristide; mais déjà Basilide était partie en riant... Elle était bien certaine que si celui qu'elle voulait absolument appeler son amant l'avait évincée le soir même, c'est qu'il était avec une autre femme. Elle était fu-

rieuse, son rire n'était que du dépit; mais elle se disait que, surprise par Aristide avec Francis, celui-là lui faisait immédiatement sentir son infidélité..., et elle trouvait cela tout naturel.

Mais elle aussi voulait s'en venger et, ne se sentant pas le courage d'agir avec l'homme, elle se dit qu'elle se rattraperait sur la femme.

Elle rentra chez elle, se coucha et, naturellement préoccupée par la scène du soir, elle ne put dormir. A tout prix, elle voulait voir celle qu'Aristide lui avait préférée. Ne trouvant pas le sommeil, elle se leva matin, s'habilla vite et se rendit à l'hôtel où restait Aristide.

Ce n'était pas le même garçon qui avait veillé, qui le matin se trouvait de service; elle pouvait donc espérer monter...

Sa longue insomnie lui avait donné du courage; elle était décidée à faire subir à une autre l'affront qu'elle avait subi la veille.

Elle arriva... et passa sans qu'on fît attention à elle; elle montait les premières marches de l'escalier lorsqu'une voiture s'arrêtait devant la porte...; elle se pencha sur la marche et entendit distinctement le nom d'Aristide Bordon, demandé par une voix de femme.

Elle se hâta de monter...; ça allait être drôle, elle le pensait.

Une femme était chez Aristide, une autre venait le voir...; et, elle, elle se présenterait au milieu des deux...; c'était une jolie vengeance de l'affront de la veille.

Toute contente de l'incident, elle grimpait, elle grimpait vite; elle était essoufflée en arrivant au quatrième.

On montait; elle hésita si elle devait attendre, pour souhaiter la bienvenue à la nouvelle arrivée, lorsqu'elle serait devant la porte; mais elle préféra venir au moment où, celle qui montait ayant frappé, Aristide viendrait lui ouvrir... Elle grimpa l'étage au-dessus... et, penchée sur la rampe, elle attendit.

Elle vit une femme très élégamment vêtue et voilée très discrètement s'arrêter une minute sur le palier et s'appuyer sur la rampe pour reprendre haleine...

L'inconnue frappa à la porte d'une façon particulière; on entendit du bruit... Elle relevait son voile..., pendant que Basilide soutenait vivement la traîne de sa robe, afin de pouvoir descendre rapidement les quelques marches...

Elle était contente de son tour, la Jolie Laveuse; un rire méchant s'étendait sur ses lèvres...

La porte s'ouvrit; elle allait s'élancer..., et elle resta stupéfaite.

La porte, en s'ouvrant, inonda de lumière la visiteuse, et Basilide la reconnut...

Aristide lui tendit les bras et, l'embrassant amoureusement pour l'introduire aussitôt dans sa chambre, il lui disait :

— Bonjour, ma belle Ambrette!... Entre vite!...

Basilide n'en revenait pas... Elle redescendit toute triste, en disant tout bas :

— C'est trop fort!... Il se venge de lui et de moi!... Ah! c'est trop fort...

Ce fut plus fort qu'elle... Est-ce de douleur ou de rage? elle pleura.

VI

UNE NUIT D'AMOUR.

Il était presque minuit lorsque Denis poussait les verrous de la chambre, heureux d'enfermer l'amour chez lui...

C'est alors, nous l'avons dit, qu'il prit sa femme dans ses bras; il lui semblait qu'il revenait de sa noce; ses amis avaient une fois encore consacré son union en fêtant sa rentrée dans la vie...

Il était heureux, vraiment heureux... Il éprouvait les mêmes sensations d'amour de sa première nuit de noces... Il tenait Yvette dans ses bras: il l'embrassait et buvait dans ses baisers les larmes qui coulaient sur les joues de la jeune femme..., et, gai, riant, il pleurait aussi en disant :

— C'est-y bête, tiens, Vevette..., de pleurer parce que nous sommes heureux!... Tu as autant d'émotion que moi...; que c'est bête.

Et ils s'embrassaient encore; et, dans cette chambre noire, ces deux amoureux avaient des pudeurs d'en-

fant... ; ils s'aimaient tant que le bonheur était tout entier dans les baisers qu'ils se rendaient...

Denis était heureux !... Mais Yvette avait peur...

Il faut bien aborder le côté matériel du fait.

Yvette allait se retrouver avec Denis, entière..., et elle se demandait si Denis n'allait pas aussitôt s'apercevoir qu'elle avait été mère...

Pauvre bon Denis !... il aimait..., et il trouvait Yvette plus belle que jamais !...

La pauvre femme avait tant souffert, elle avait passé tant de nuits sans sommeil, elle avait tant redouté l'heure où l'époux reviendrait, elle avait bâti tant d'effroyables catastrophes sur une révélation possible..., qu'elle se trouva la plus heureuse...

Lorsqu'elle s'endormit, le passé était effacé; elle était redevenue la femme d'autrefois. Sa vie était possible, l'horizon devenait clair. Et ce fut dans un bon sommeil bien calme qu'elle s'abandonnait, en ployant son bras rond sur l'oreiller pour y poser sa tête; elle souriait aux rêves heureux qu'allait amener le retour du *sien*...

Le logement reprenait sa gaieté, elle n'y était plus seule... Denis, las, était déjà endormi ; mais elle le sentait près d'elle et elle était heureuse... Depuis bien longtemps elle n'avait véritablement reposé..., elle s'endormit en souriant...

Denis avait contracté à l'hospice l'habitude des repas intermittents... Il dormait une heure, deux heures..., puis il se levait pour se recoucher deux ou trois heures après. Cette habitude, il devait encore la subir; aussi s'éveilla-t-il bien avant le jour... Il regarda son Yvette, elle dormait tout doucement; il pencha la tête et l'embrassa, craignant de l'éveiller...; il n'osait remuer

dans le lit... Chère aimée, elle avait assez souffert à cause de lui, il ne voulait pas troubler ce bon sommeil réparateur...

Il se recoucha doucement, essayant de se rendormir...; il se plaçait sur le côté droit, sur le côté gauche...; il enfonçait sa tête dans l'oreiller. Rien!... Il a beau se tourner et retourner, le sommeil est rebelle...; il se tord sur le lit, mais l'habitude féroce lui tient l'œil ouvert... Il est furieux après lui-même, car il sent que par ses mouvements il va réveiller sa petite femme... Alors, il se lève. Tant pis, il se couchera dans la journée, s'il n'a pas assez dormi, mais Yvette reposera... Sans bruit, il s'habille et, une fois prêt, il se demande ce qu'il va faire.

Le jour commençait à naître; au fait, Denis se dit que, depuis longtemps, il est hors de la maison..., il faut voir où tout cela en est.

Yvette dort; si elle était éveillée, elle lui dissimulerait tous les sacrifices faits... : le mont-de-piété, le crédit... Mais il connaît sa femme. Mme Mérit est une femme d'ordre; il ne s'agit que d'être indiscret, de regarder dans les tiroirs, et il sera bien vite éclairé sur la situation.

Il n'y a pas de discrétion à avoir dans les ménages d'ouvriers..., tout est commun!

Denis se dit :

— Je vais voir d'un coup d'œil où nous en sommes...

Il fouilla alors dans la commode... Hélas! les tiroirs étaient vides...; des larmes vinrent à ses yeux... Il trouva dans le tiroir du haut, bien soigneusement enveloppés, les papiers multicolores...; il les connaît bien ceux-là. Ce sont les reconnaissances des objets engagés au mont-de-piété...

Et Denis additionne...

Il cherche encore et trouve quelques notes de fournisseurs..., en somme, peu de chose.

Et, se rappelant le refrain d'une chanson de Darcier, il fredonna :

> On retravaillera, v'là toute l'affaire.

Et il remua tous les papiers..., tout était en ordre. Il trouva un portefeuille..., celui d'Aristide. Il fronça le sourcil, puis il sourit, se souvenant que le jour où son ami était venu la première fois chez lui, étant obligé de demeurer dans un hôtel garni, il l'avait prié de vouloir bien garder ses papiers... Aristide était un vieil ami : il n'y avait pas d'indiscrétion à fouiller ; il se l'assurait, et puis il fallait tuer le temps... Au fond, une curiosité jalouse l'entraînait... Il fouilla, il lut et ne trouva que des papiers utiles... ; il était tout rouge, lorsque dans une poche il trouva une enveloppe amplement bourrée...

Il la prit ; l'enveloppe était ouverte et il hésitait à regarder ce qu'elle contenait. Il n'y put résister... ; il prit les papiers qu'elle contenait et des larmes vinrent à ses yeux...

C'était l'acte de décès du père d'Aristide ; il était plié et dans ses plis se trouvait un autre papier ; il le regarda et reconnut l'écriture d'Aristide.

Aristide avait écrit dans les petits journaux, au Havre.

C'était un long article écrit par le pauvre garçon, quelques jours après la mort de son père, sur les pénibles impressions qu'il avait ressenties..., une étude sur les héritiers.

Denis avait connu le père Bordon, il avait été l'ami de la famille, ce qui avait rapport à eux l'intéressait.

La nuit d'amour du pauvre gars n'était plus gaie... Mais que faire?... En lisant, le temps se passait et puis il ne faisait pas de bruit, il ne réveillait pas son Yvette.

Et puis, lui, il n'avait jamais passé par ces douleurs, il avait à peine connu son père, sa mère. Un matin, des matelots de l'équipage de la *Déruchette* étaient venus chez eux...

Il était éveillé, il criait parce que la maison était vide et, alors, on lui avait dit :

— Tu vas venir à l'orphelinat..., tu prieras pour ton père et ta mère.

Il avait tout simplement dit :

— Pourquoi ? Ousqu'ils sont, je veux les retrouver.

— Ils sont morts ! avait-on répondu.

Et on l'avait pris par la main...

Il se souvenait qu'il était plus étonné qu'impressionné... ; il était enfant, on changeait sa vie et ce changement l'intéressait... ; il pleura à peine ses parents..., et, à cette heure, leur souvenir amenait des larmes à ses yeux.

Le papier qu'il tenait à la main, c'étaient peut-être les impressions ressenties par son ami lors de la perte des aimés... ; c'était intéressant à lire...

L'article d'Aristide était la plainte de l'exploité de l'heure dernière, la répétition de l'éternel cri : Malheur aux pauvres !...

C'était l'expression des écœurements endurés par l'enfant en voyant les héritiers, les parasites venir à la curée du mort...

Au reste, Denis le prit, l'étendit sur la table, s'accouda et lut :

« Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

» Alors qu'il est là, agonisant sur son lit, se débattant contre la mort dans la lutte suprême de l'agonie, chaque visage se penche assombri ; la souffrance, sans remède, force les hommes à mouiller les paupières.

» Plus d'arrière-pensées, plus de désirs ; la mort, dans sa terrible majesté, n'emplit les cœurs que d'un respect morne et compatissant.

» L'heure terrible sonne!... Il n'est plus!...

» L'âme n'a pas encore quitté sa charnelle enveloppe, sa flamme invisible est encore dans l'air vicié de la chambre mortuaire, et cependant l'intérêt humain reprend ses droits.

» Un parent va dire :

« — Changeons-le de lit..., ça perdrait le matelas! »

» Déjà, hélas!!!

« — Il faut donner à celui que nous regrettons des » funérailles dignes de lui, » dit-on.

» Hypocrite! des funérailles dignes de nous..., de nous, qui survivons..., de nous, qui en ferons une réclame à notre position, que l'on estimera sur ce sombre cortège...

» Alors commencent les horribles détails du convoi : on loue des pleureurs!!! Comment mesure-t-on les larmes?...

» Débarrassée des matérielles discussions des pompes funèbres, l'âme enfin va se rasséréner au divin logis...; la prière, cette sublime larme de la pensée,

va rendre au cœur la sérénité que la mort a chassée.

« — Payons tout, dit-on; que l'on ne réclame rien aux assistants. »

» L'homme auquel la fabrique a confié ses intérêts écrit sur sa *facture :*

« Pour l'offrande,

» Pour les chaises,

» Pour les employés... ci, cinquante francs. »

» On doit donc tout cela?...

» Dieu fit l'égalité de la mort!

» A quand, Seigneur, l'égalité de la tombe?

» L'on continue les apprêts de la funèbre comédie.

» Le *monde*, en quittant pour toujours celui qu'il vient de conduire à sa dernière demeure, ne peut voir si le terrain est acheté ou loué... Un terrain ne coûterait que mille francs! Il était riche; on pourrait donc...

« — Mais ça ne se voit pas, disent les héritiers..., et puis le terrain est à nous pour cinq ans...; dans cinq ans, nous verrons!... »

» Au bout de cinq ans, quelquefois on renouvelle..., souvent on oublie... Il y en a tant auxquels il ne faut même pas ce temps-là pour oublier!

» O souvenir!!!

» Enfin tout est fini! il dort sous la pierre ou sous les fleurs; c'est alors qu'apparaissent les membres de cette immense secte :

» La religion des souvenirs.

« — Quels sont-ils? dites-vous.

» — Ce sont vos amis, vos petits parents, quelquefois vos sœurs, vos frères.

» La mère n'est jamais du nombre; elle appartient à cette autre religion qu'un mot change et qu'un monde sépare :

» La religion *du* souvenir. »

» Un parent vient alors que l'inventaire se fait chez l'oncle à l'héritage. Les mains se pressent... On se parle à voix basse :

« — Pauvre garçon, va! qui aurait jamais cru ça?

» — Hélas!

» — Ah! c'est que j'aimais bien ton oncle, moi; c'était un vrai parent celui-là! (*Demi-sanglot.*)

» — Dame! je comprends ça; c'était plutôt votre frère que votre cousin.

» — Ah! le pauvre vieux! (*Sanglots.*) Sais-tu pourquoi je viens, mon ami? je voudrais que tu me donnes un souvenir de lui.

» — Comment donc! mais certainement. »

» Et le neveu cherche mentalement ce qu'il donnera; il pense à la pipe, au verre, au portrait-carte du défunt.

« — Si j'osais, reprend le cousin, je te demanderais sa montre. »

» Le neveu a un sourire qui ressemble à une grimace...

» Le cousin continue :

« — Ah! vois-tu, c'est elle qui a marqué son existence à ce pauvre ami! (*Double sanglot.*) Et puis, chaque fois que je regarderai l'heure, ça me le rappellera. » (*Émotion, larmes et sanglots.*)

» Le neveu est atterré; mais il l'a dit lui-même : « C'était plutôt un frère qu'un cousin. » Il donne.

» Le cousin part pour cacher son émotion.

» Seul dans l'escalier, il presse son souvenir; il va peut-être embrasser cette montre où se posaient les doigts du défunt! Non! il l'ouvre et dit avec un mouvement de mauvaise humeur :

« — Bon ! je croyais la cuvette en or ! »

» Un ami vient d'entrer..., un vrai ami celui-là, compagnon de classe... Il le dit du moins... Il presse la main du neveu :

« — Eh ben, mon pauvr' garçon, notr' vieil ami n'est plus là.

» — Hélas !

» — Ah ! c'est ben toujours comme ça, les mauvais restent. V'là ce que c'est que de nous ; pourtant quand nous allions à l'école ensemble..., c'était un vrai lapin. Faut dire qu'il changeait depuis quelque temps.

» — Vous trouvez ?

» — Oh ! je crois ben... Je lui disais toujours : Fais attention, ma vieille, fais attention, tu gonfles.

» — Bah ! qui disait, c'est signe de santé...

» — J'y disais : Prends garde ! ça te jouera un mauvais tour.

» — Eh ben, tant mieux, qui répondait, autant plus tôt que plus tard. Quand je casserai ma pipe, tu sais, tu demanderas à mon neveu mes boutons de manchettes.

» — Les boutons de brillant ? demande vite le neveu.

» — Oui ; ceux qu'il portait toujours... Mais, dites donc, faut pas que vous croyiez que c'est pour vous les demander que je dis ça, au moins.

» — Bon ! je sais bien ! mais s'il vous les a promis ? grimaça le neveu.

» — Oh ! pour ça ! et puis vous savez, c'était pas la première fois !... Ma foi, ce pauvre garçon, ça me ferait plaisir d'avoir cette vétille-là de lui... ; mais, cependant, vous savez...

» — Oh ! non pas ! ces promesses sont sacrées !... rage le neveu ; tenez, les voici.

» — Oh ! je vous en prie, ne me les donnez pas comme ça, ça me fait mal à voir; enveloppez-les (*sanglots*). »

» Le paquet est ficelé; après un : merci! sorti en rabotant le sternum, le vieux camarade d'école s'éloigne.

» Où va-t-il?

» Chez un bijoutier; il va sans doute commander un écrin qui préserve de tout contact son cher souvenir...

« — Tenez, dit-il, v'là deux panas; vous retirerez les deux brillants qui sont après, et vous m'en ferez monter des boutons d'oreilles... Vous savez, quelque chose de gentil..., pour après-demain, sans faute..., c'est pour une fête!... »

» Et il s'éloigne, se disant à lui-même :

« — C'est une bonne idée que j'ai eue là... C'est au moins cent écus de gagnés... Oh! cette Ninie, elle me mangera la tête! »

» O souvenir!!!

» L'on revient du cimetière; la nièce du défunt ne s'est pas senti la force d'aller au delà de l'église; elle est revenue seule, seule elle est entrée dans la chambre vide; seule elle est tombée à genoux près du lit souillé par la décomposition; au mépris de sa santé, de sa vie, aspirant l'air mortel de la sombre demeure, elle a prié, elle a pleuré.

» Et quand le neveu est revenu du cimetière, laissant quelques amis titubant sous l'influence de l'arrosement du morceau de fromage consacré, il cherche sa femme; étonné, il la trouve près du lit funèbre, évanouie, mourante; il la voit serrant contre sa poitrine sa main fermée... Elle aussi voulait sa part de la curée mortuaire.

» Sainte enfant, quand sa main s'ouvre, il en tombe... une mèche de cheveux! »

Denis était triste, il rangea précieusement le lugubre article qu'il venait de lire.

Et il alla vers la fenêtre... Le jour était tout à fait venu. Il n'osait éveiller sa femme... Il regardait autour de lui, cherchant de quoi s'occuper; il vit sur le haut de l'armoire un vase si près du bord qu'il menaçait de tomber; il le poussa pour le mettre en place; le vase glissa sur une lettre qu'on avait cachée sans doute. Étonné, il la prit en se disant :

— Qu'est-ce que cela?

Il revint vers la fenêtre pour lire. A peine avait-il lu que son visage se transforma. Pâle, livide, il serait tombé sur le papier qui s'échappa de ses mains, s'il n'avait eu l'espagnolette de la fenêtre pour se cramponner...

Yvette dormait...; elle était heureuse, elle rêvait qu'ils venaient de se marier.

VII

LES VISITES DE BASILIDE.

Le lendemain matin, Mlle Basilide se rendait rue Vieille-du-Temple ; elle montait chez les Lançard. Celle-ci, surprise en la voyant, lui demanda aussitôt :

— Et comment se fait-il que vous soyez dans notre quartier, ma chère?

— Madame Lançard, je venais dire un bonjour à ma patronne d'apprentissage, et j'ai voulu vous voir en même temps.

— C'est gentil, ça...

Le vieux monteur était venu pour souhaiter le bonjour ; il allait retourner à son étau, laissant les dames causer entre elles, car Lançard n'était pas bavard..., mais Basilide le retint et lui demanda :

— Mais Denis est rentré avec vous?

— Oh non, pas encore... Il doit ne reprendre le travail que dans quatre ou cinq jours.

Il paraît que c'était le vrai mobile de Mlle Basilide, car sachant que Denis n'était pas là, elle sembla moins dis-

posée à rester. Et ce fut la Lançard qui la pria de rester un moment. Alors elle lui raconta la petite noce du dimanche, le dîner de convalescence, auquel on s'était amusé autant qu'à la noce; on avait espéré qu'elle en serait, mais personne ne connaissait son adresse.

— Cependant, M. Aristide était là! il aurait pu me prévenir...

— Hein! dit la Lançard, Aristide connaît votre demeure?...

Basilide ne s'expliquait guère pourquoi la Lançard lui faisait cette question sur un tel ton; mais pour elle-même elle s'empressa de dissimuler les relations qu'elle avait avec l'ami de Denis :

— J'entends dire que je reste au quartier Latin qu'habite aussi M. Aristide, et il pouvait bien me prévenir, il me rencontre au moins une fois la semaine... Je lui ai même demandé, il y a quelques jours, des nouvelles de Denis.

La Lançard, rassurée, reprit d'un ton plus doux :

— Vous savez, ce jeune homme est très réservé; il n'a peut-être pas osé vous parler, il a craint que vous ne le trouviez trop libre.

Cette fois, Basilide eut beaucoup de peine à se contraindre et à ne pas éclater de rire au nez de la Lançard... Dame! la Lançard était obligée de beaucoup encourager Aristide (pour nous servir d'une expression douce), celui-ci était avec elle plus que timide.

Basilide se fit raconter la petite fête; elle se renseigna surtout sur la nature des relations de Denis avec Yvette. La Lançard dit naïvement :

— Ils s'aiment, ma chère..., comme s'ils s'étaient mariés de la veille... Il y a des moments où ça me faisait rougir...

— Savez-vous si Yvette travaille chez Mme Lapchez?

— Mais je croyais que vous y aviez été...

— Non, j'y vais; je suis d'abord venue vous voir!...

— Ah! c'est très gentil et je vous en remercie!... Non, Yvette a recommencé à travailler, mais elle ne doit travailler qu'à compter de demain.

Cette réponse parut satisfaire la jeune fille... Aussi dit-elle hypocritement aussitôt :

— Oh! que c'est regrettable; j'aurais voulu la voir au moins...

— Mais je vous croyais en froid...; je croyais que vous ne vous voyiez pas.

— C'est justement pour ça; elle a été malade, elle a souffert..., et au fond je l'aime bien, moi; c'est ma camarade d'apprentissage, et je ne veux pas rester fâchée... Si elle ne revient pas, c'est moi qui irai...

— A la bonne heure! vous avez raison.

Et la Lançard, qui voulait aussi dire sa petite méchanceté, dit de son air le plus naïf :

— Et qu'est-ce que vous faites de l'autre côté de l'eau? Vous travaillez?

Basilide fut bien un peu gênée; mais elle se remi vivement en répondant :

— Oui! j'ai quitté mon état, je suis dans un grand magasin..., je suis première. Vous savez, c'est plus agréable, on travaille moins et on est mieux payée... Mais dame, on a plus de frais..., il faut de la toilette.

La Lançard souriait, semblant l'approuver, mais pensant tout bas :

— Oui, si tu n'avais que ça pour te vêtir, tu irais toute nue...

Basilide se moquait de ce que pouvait penser la Lançard; elle avait répondu qu'elle travaillait, sachant

bien que la femme de l'ouvrier connaissait sa vie oisive, mais réservant ainsi la dignité factice de notre société sévère!

La Jolie Laveuse était une vicieuse effrontée, qui n'ignorait pas les dangers et les résultats de la vie qu'elle menait, mais elle avait cette philosophie mal comprise qui veut, lorsque le présent est satisfait, marcher en avant sans redouter ou plutôt sans préparer l'avenir. Elle était fine, l'ex-blanchisseuse, et sous les amitiés banales de la Lançard, elle avait senti le mépris qu'a toujours la femme qui dispute sa vie par un labeur quotidien pénible dans lequel elle est obligée de sacrifier sinon sa beauté, sa coquetterie, pour celle qui fait de l'alcôve son atelier, et pour laquelle le plaisir est le travail..., les vices honteux : l'amour!... Elle sentait tout cela la Basilide, elle haussait les épaules; envisageant les infirmités des derniers ans, qui obligent le riche à la sobriété, elle pensait au vieux proverbe populaire :

— Je m'en fiche bien..., d'avoir des noisettes quand je n'aurai plus de dents!...

Elle sourit agréablement à la Lançard, l'embrassa sur les deux joues, lui assurant qu'elle était bien heureuse de l'avoir vue; elle embrassa le père Lançard et se retira...

— En voilà une qui devrait oublier notre adresse...; ça ne comprend rien, ces filles-là..., c'est entretenu et ça vient chez les gens honnêtes.

Le père Lançard ne gazait pas les mots et il répondit :

— Il fallait la f...icher à la porte...

— Elle devrait comprendre...; c'est pour ses amis que je ne le fais pas.

— Bah ! ses amis, Denis et sa femme, ils s'en moquent bien !...

— Lorsqu'elle reviendra, je la recevrai sur le carré...

Et, satisfaite de cette exécution future, la Lançard retourna à ses fourneaux.

Basilide descendait rapidement; certaine de ne pas rencontrer Yvette, elle se rendait chez les Lapchez. Lorsqu'elle arriva, c'était l'heure où l'on venait de porter le linge au lavoir, on n'était pas pressé, elle trouva toutes les ouvrières paressant, et elle offrit aussitôt le café.

Le père Lapchez demanda :

— Avec le petit verre ?

— Certainement.

Ce petit verre, c'était le plaisir du blanchisseur...; les ouvrières n'aimaient pas l'eau-de-vie, mais le père Lapchez l'adorait, et comme il le disait très sérieusement, il se sacrifiait pour elles en la buvant. Naturellement la conversation roula encore sur le même sujet, le fameux dîner de la convalescence, où Lapchez n'était rentré que le matin avec le père Flamet, et la mère Lapchez avait dû faire une soupe à l'oignon..., détail ignoré des Lançard, la femme du vieux monteur ayant emmené son mari chez elle... Mais là, Basilide apprit une chose, c'est que la Lançard allait au moins une fois la semaine faire le ménage et veiller le linge d'Aristide... Cela la fit éclater de rire... Elle s'expliqua le ton avec lequel on lui avait répondu chez le monteur... De jalousie, pas l'ombre; elle était bien certaine que le jeune homme s'amusait de cette passion en retard... Mais ce détail était utile à savoir; elle le logea dans sa mémoire, puis elle dit :

— J'aurais été contente de voir Yvette !

— Je vous croyais fâchées, dit la mère Lapchez ; vous vous êtes donc remises depuis sa maladie ?

— Non, c'est justement à cause de cela. Moi, vous savez, ça m'ennuie d'être fâchée avec une amie d'enfance, et je me disais, maintenant que tout est rétabli, son mari va mieux, nos petites querelles (elle qualifiait de petite querelle son infamie) sont oubliées, je lui tendrai la main, je lui demanderai pardon, et elle sera bien forcée, devant la patronne, les camarades, de se remettre ; on s'embrassera et tout sera fini.

— Ah ! c'est bien, firent toutes les camarades..., c'est bien ça ! Et le père Lapchez, emplissant son verre, ajouta :

— Ma chère petite, c'est d'autant mieux que vous êtes maintenant très bien ; vous n'avez besoin de personne, vous pouvez vous passer de toutes..., et c'est vous qui revenez, c'est bien...

— Comment va-t-elle au moins... ?

— Et moi, je ne trouve pas qu'elle soit si bien que ça, fit M[me] Lapchez remuant son café ; non, cette enfant-là est ennuyée, elle est tourmentée, elle a du chagrin...

Les ouvrières étaient étonnées ; la blanchisseuse le vit et elle reprit aussitôt :

— Lorsque vous l'avez vue l'autre jour, le surlendemain de la sortie de l'hospice, elle vous a dit qu'elle était heureuse..., certainement... ; mais, à moi, elle m'a dit que Denis n'était plus le même, qu'elle ne savait si c'était à cause de sa maladie, mais que dès le lendemain il avait changé d'allures... et qu'elle était très inquiète...

— Ah ! fit tout le monde.

— Il est triste, nerveux, toujours colère... ; il va passer des heures sur les buttes Chaumont, en attendant le dîner. Toujours sombre... Elle craint que sa maladie ne soit la cause de ça...

— Il était si gai, dit une ouvrière.

— Gai comme un pinson, reprit le père Lapchez.

— Et il va tous les jours se promener en attendant le dîner dans le parc des buttes Chaumont ? demanda tout naïvement étonnée Mlle Basilide.

— Il paraît..., oui !

Mlle Basilide tira de la ceinture de sa robe une petite montre de fantaisie, un bijou qui attira aussitôt toutes les ouvrières autour d'elle. C'était un coléoptère émaillé de couleurs imitant la nature. On poussait le ressort placé sous la dragette, et les deux ailes se soulevant laissaient voir un cadran microscopique...

On pense de quelle éclatante admiration fut salué le bijou.

Basilide, qui avait tous les vices de sa nature, était très heureuse ; lorsqu'une des ouvrières dit :

— Oh ! quel joli bijou, il ne doit pas coûter peu de chose.

Elle laissa tomber négligemment de ses lèvres :

— Je ne me souviens plus du prix juste ; j'achetai la parure complète..., mais je crois que la montre seule va dans les douze cents francs.

Les ouvrières se regardèrent entre elles à ce chiffre, et pendant que la Jolie Laveuse buvait à petites gorgées son café, il y avait dans leurs yeux des éclairs étranges...

Douze cents francs, ce petit joujou, et cela n'était pas visible sur elle ; douze cents ! ce qu'elles ne gagnaient pas par an, les malheureuses... Et pendant que la sueur

ruisselait sur leur chair blanche, pendant que de l'aube au milieu de la nuit elles vivaient, hiver comme été, dans la buée chaude et suffocante des linges qui sèchent, pour gagner péniblement leurs trois francs par jour..., l'ancienne, qui avait laissé brûler ses fers et donné un coup de pied dans l'amidon..., qui s'était sauvée du lavoir humide pour aller dans un petit boudoir bien chaud..., qui avait quitté l'atelier à la grande table rembourrée pour l'alcôve au lit bien doux..., qui avait remplacé le travail par le vice, le cœur par le porte-monnaie, au lieu de la sueur, sur sa chair rose, elle avait fait couler des parfums..., et entre deux baisers elle avait gagné... douze cents francs..., plus d'une année de travail..., c'est-à-dire que les pauvres filles fermaient les yeux pour empêcher les miroitements de leur regard.

Elles passaient devant la glace, et sous la manche relevée, sous l'étoffe même de la camisole, elles voyaient leurs formes superbes... ; elles se disaient qu'elles aussi étaient belles..., et elles avaient presque du mépris pour leur vertu, parce qu'elles pensaient que la société était plus sévère avec elles qu'avec « l'entretenue. »

Basilide avait fait son effet ; elle avait réveillé tous les mauvais instincts dans le cœur de ses anciennes compagnes, elle avait excité leur jalousie, elle avait paru riche et débonnaire, elle avait été bonne pour celle qui n'avait pour elle que le mépris qu'elle méritait..., elle était satisfaite enfin..., surtout parce qu'elle savait la seule chose qu'elle voulait apprendre, la seule chose qu'elle poursuivait depuis le matin... Elle se leva en disant qu'un matin elle viendrait et offrirait un déjeuner à ces dames..., puis, reconduite par le père Lapchez, elle sortit.

Les ouvrières dirent, ou du moins l'une exclama :

— Zut ! ça dégoûte de travailler...

Mme Lapchez fit une semonce, en disant que si Basilide n'était pas son apprentie elle ne la recevrait pas..., que ces demoiselles blanchissaient assez de « femmes qui font la noce » pour savoir la vie qu'elles mènent; qu'elles parlaient comme des enfants, sachant bien que chez ces femmes tout est à la surface... et que la vie dans le ménage vous amenait doucement à mourir chez vous, dans les bras de vos enfants..., tandis que les autres finissaient le plus souvent, jeunes et abandonnées, dans un lit d'hôpital, ou, vieilles et flétries, dans l'infirmerie d'une prison, sans souvenir, sans regrets.

Une ouvrière dit alors :

— Non, Basilide ne finira pas comme ça, parce qu'au fond c'est une bonne fille et qui a du cœur.

Le père Lapchez de retard finissait le carafon; sa femme suçait « un canard » et les ouvrières reprenaient leur travail en chœur.

Ils conclurent tous :

— Oui, c'est vrai! elle est bonne fille et elle a du cœur.

Basilide était sautée en voiture, s'était fait conduire aux buttes Chaumont; depuis une demi-heure elle se promenait cherchant dans les nombreux chemins, lorsque, avisant un homme assis sur un banc près de la cascade, elle s'écria :

— Enfin, le voilà...

Et elle courut vers lui... Elle s'avança sans bruit jusque derrière le banc et lui frappa doucement sur l'épaule.

L'homme se retourna et exclama joyeusement :

— Tiens, Basilide!... Que je suis content de vous voir!...

— Et moi donc! en voilà une chance que j'ai de vous rencontrer ici..., c'est moi qui ne m'en doutais guère.

Puis, s'asseyant près de lui, elle dit :

— Et comment ça va-t-il maintenant, Denis?

VIII

ARISTIDE AVOCAT.

A cette heure, Aristide était chez lui et il écrivait.

Après avoir écrit avec soin un long article, l'avoir lu et relu et l'avoir plié et glissé dans son portefeuille, il dit :

— Maintenant j'ai mon apologue, et puis nous allons voir... Et descendant de chez lui il sauta en voiture pour se faire conduire chez Francis... Il se présenta très réservé, il devait y avoir un froid dans la vieille amitié des deux jeunes hommes en raison de ce qui s'était passé à la gare; mais Aristide fut stupéfait de l'accueil cordial que lui fit de L'Hautil...

— Enfin te voilà, exclama-t-il en lui serrant les mains... tu vas déjeuner... Ma femme va être contente de te voir, souvent nous parlons de toi... tu l'as connue...

Aristide ne savait quelle contenance tenir...

— Mais si, tu l'as connue Lafolie, tu te souviens bien, Ambrette, celle qui eut ce succès un jour dans *Suzanne au bain*... Elle avait un costume si réussi que ce ne

fut qu'un cri dans le théâtre; les femmes se sauvaient, les hommes se penchaient... les abonnés sifflaient... Tu te souviens bien, le régisseur fut forcé de venir lui jeter une couverture sur les épaules...

— Oui, je me souviens, dit Aristide, rouge des cheveux au cou, épouvanté de ce manque de sens moral...

— Oui, fit banalement Francis, je l'ai épousée... C'est une bonne fille... Tu sais comme on est bête étant jeune; j'ai été bête, elle a été adroite... Enfin, c'est fait... Nous vivons en camarades; tu sais, à Paris, c'est facile; elle vit de son côté, moi du mien; nous ne nous voyons pas quelquefois deux heures dans la semaine... Mais, je m'en souviens, tu l'as connue?

Cette fois, Aristide avait véritablement envie de gifler le niais; mais tout cela était dit si tranquillement qu'il jugea que ça n'en valait pas la peine.

— Ainsi vous vivez comme cela... ensemble et séparés?

— Absolument... Tu comprends, ayant une certaine fortune, nous avons chacun notre appartement; c'est donc comme si nous étions des voisins... Je fais ce que je veux, madame fait ce qu'elle veut... et tout en étant séparés nous passons dans le monde que je vois pour le plus heureux ménage.

— Ce que tu me dis là me stupéfie...

— Mais, mon cher, c'est parce que tu viens de province... A Paris, ce que tu vois ici est très commun...

— Ainsi, dit Aristide, toi, tu es assez heureux pour rester dans le code en y ajoutant le divorce; vous vivez absolument séparés, sous le même toit, sans jalousie l'un pour l'autre, sans mépris du monde, parce que quittant chacun votre appartement particulier, vous vous retrouvez dans la voiture qui vous mène à la soirée où vous passez la nuit ensemble...

— La nuit!... Où je la conduis... j'y passe dix minutes et je vais au cercle... Ah non! compter les danses de ma femme, jamais...

— Et tu es heureux ainsi?

— Absolument...

— Et quand je pense, fit Aristide en hochant la tête, que deux pauvres diables qui reconnaissent quelques mois après qu'ils sont unis qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, sont condamnés à se subir éternellement, s'ils ne veulent subir la réprobation de tous.

Et alors, au lieu de cette vie plus heureuse du célibat, sous le masque du mariage, ils ont l'enfer de la dispute journalière, des injures, des gens qui ne peuvent se souffrir, et, insensiblement, ne pouvant ni briser ni alléger la chaîne qui les rive, ils sont amenés à penser au crime pour en finir... Point de ressource : ou la vie épouvantable des gens qui se haïssent, qui se gênent, ou la séparation, qui les jette dans le concubinage...

— On se sépare...; moi, je le ferais si ça m'était utile...; c'est le bruit qui nous ennuie...

— Oui; toi, c'est le bruit...; pour le pauvre, c'est l'argent...

— Dis donc, ma femme est un bon garçon, tu sais!... et tu seras content de la voir; c'est pour ça que je vais lui demander de déjeuner avec nous...

Aristide regarda fixement Francis pour voir s'il ne mettait pas d'intention dans ce qu'il disait; mais, au contraire, celui-ci ne cherchait qu'une chose, se remettre bien avec Aristide et éviter de le laisser parler de Basilide, d'Yvette et de Denis.

Quelques minutes après, Ambrette, qui avait été prévenue, paraissait... Elle ne parut pas étonnée de voir

Aristide ; ils se serrèrent la main, et Francis dit le plus tranquillement du monde :

— Ne vous gênez pas ; pardi, je sais bien que vous vous connaissez...; d'abord, au théâtre, il y a deux individus dans une même personne, l'artiste et la femme... Et je ne suis pas un imbécile, jaloux aujourd'hui dans sa femme de l'affection qui s'adressait à l'artiste.

Ambrette et Aristide échangèrent un regard

Celui d'Ambrette disait :

— Eh bien?

A quoi celui d'Aristide répondait avec dégoût :

— Non, je ne le croyais pas si indigne, si misérable.

Assurément, s'il n'avait poursuivi un but qu'il voulait atteindre, Aristide aurait décliné toute invitation et se serait retiré. Il resta et, placé près d'Ambrette, il déjeuna.

Francis était bavard, comme tous les gens qui n'ont rien à dire.

Aristide n'eut qu'à le laisser parler, et il vit bientôt l'étrange monde qu'il appelait son monde, les étranges usages qu'il appelait les mœurs. Tout cela reposait sur les marches du code, on avait l'apparence d'être dans la loi. L'infidélité, chez la femme, s'appelait légèreté ; chez l'homme, au contraire, c'était une qualité ; la dette était une plaisanterie, on se jouait des créanciers ; ce qui en bas serait escroquerie était qualifié adresse ; enfin, repoussant le puritanisme d'Aristide, il finit par la phrase qui peignait exactement le monde duquel il se vantait d'être : « Avec de l'argent, on a tout. »

C'est alors qu'Aristide se pencha vers lui et dit à mi-voix, en le regardant d'une façon singulière :

— Et avec de l'argent seulement tu as tout?

— Mais oui...

— Absolument tout?

— Parbleu, fit Francis embarrassé sous son regard.

— Tu ne crois pas qu'il y a parfois des misérables qui, pleins de cette phrase que tu répètes, « Avec de l'argent on a tout, » abusent de tout?

— Je ne comprends pas, répétait Francis fouillant dans son assiette, la tête baissée, pour éviter le regard gênant de son ami.

Mais celui-ci continua :

— Il y a des misérables qui, habitués à tout avoir avec de l'argent, ne reculent devant rien; qui abusent de la confiance d'un ami pour aller chez lui..., de leur force vis-à-vis d'une femme, toujours en se disant cyniquement : « Je déshonore l'un et l'autre; bah! avec de l'argent ça passera; » ils brisent deux existences : « Bah! avec de l'argent... »

Ambrette regardait Aristide, essayant de comprendre. Francis, lui, cherchait un moyen d'échapper à ce sujet brûlant.

— Tu parles comme un avocat...

— Comme un avocat!... Dis même comme un défenseur!... Je suis le défenseur de ceux dont je parle là contre ceux que tu aimes... Je me suis dévoué à les faire sortir d'une situation épouvantable où... un... de ceux que tu aimes les avait plongés... Je sais que, convaincu de la vérité de la devise : « Avec de l'argent on a tout, » il peut audacieusement encore essayer ce qu'il avait tenté..., pouvoir tout perdre d'un mot; s'il était repoussé, on m'a dit qu'il était capable de forcer par la menace d'une indiscrétion... Si cela était, je n'hésiterais pas à me placer derrière la victime pour lui dire : « Voilà le coupable; » et après lui avoir laissé prendre cette vengeance — d'en bas — toujours! le duel des

pauvres, des poings, des pieds, des dents..., je demanderais à un... de ceux que tu aimes à revenir aux usages de leur monde...

— Tu m'étourdis, dit Francis en riant jaune... Ne parlons donc pas de ça..., ça n'amuse pas madame de L'Hautil...

— Au contraire, ça m'amuse toujours de chercher le mot d'une énigme...

— Préfères-tu, demanda Aristide en le regardant encore, que nous parlions de Denis?

Françis se mordait les lèvres. Ambrette, au contraire, dit aussitôt en entendant ce nom :

— Denis, ce brave garçon... Ah! comment se fait-il que sa femme n'ait pas continué son métier? Braves petites gens, je les aimais bien...

— Denis a été très malheureux.

— Vraiment!...

— Il a passé, en deux fois, plus de dix mois à l'hospice.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous là!... Et comment sa femme n'est-elle pas venue me voir? Mais les malheureux doivent être dans une affreuse détresse. Est-ce que vous le saviez, vous, Francis?

— Je l'ai su, oui, après..., tard... Ils sont fiers comme tout...

— Tu trouves? demanda Aristide.

— Eh oui! la femme fait de la dignité...

— Tu t'es aperçu de cela bien tard...

En voyant la gène de Francis et le ton singulier d'Aristide, en le voyant surtout supporter aussi patiemment les tracasseries d'Aristide, Ambrette commença à comprendre; elle se dit que là encore son mari avait commis une méchante action.

Ayant échangé un regard avec Aristide, elle vit qu'elle ne se trompait pas...

— Mon Dieu, fit-elle négligemment, M. de L'Hautil n'est pas coutumier du fait; s'il n'a plus pensé à son ami, c'est peut-être des gens qui l'entourent qui l'en ont dissuadé...

Francis était heureux de ce que venait de dire Ambrette; car, riant, il dit aussitôt à Aristide :

— Ah! tu vois, je te disais de ne pas parler de ça... Tu vas me faire avoir ma petite scène, parce qu'une fois m'a femme m'a vu au bois avec une amie de la femme de Denis. Je te disais bien de ne pas parler de ça.

Ambrette haussa les épaules, et Aristide dégoûté renonça à rester plus longtemps; il avait prévenu Francis, c'était tout ce qu'il voulait pour le moment... Il s'excusa en parlant d'un rendez-vous d'affaire... Et il se retira, en même temps qu'Ambrette rentrait dans son appartement. Seul et allumant un cigare, se disposant à sortir, Francis disait :

— Ah! bien, non! j'en ai jusque-là..., monsieur le sage... Ah! ah!... en voilà des raseurs!

IX

LES BONNES PETITES AMIES.

Basilide, nous l'avons dit, s'était assise sur un banc à côté de Denis; celui-ci semblait heureux de se trouver avec elle...

— Ah! Basilide, vous ne vous figurez pas le plaisir que ça me fait de vous avoir rencontrée; je désirais vous voir, car franchement, ça n'est pas gentil d'oublier des amis... Pas une seule fois vous n'êtes venue me voir.

— Mon petit Denis, si on vous a dit ça on a menti... J'ai été deux fois pour vous voir, seulement je n'ai pas eu de chance.

— Comment ça?

— C'est vrai, même que j'ai eu un coup en voyant votre lit vide... Je suis arrivée et vous étiez à Vincennes... Après, je vais à Vincennes, vous étiez sorti le jour même.

— Ah! le soir où je vous ai vue..., vous aviez été à la maison... Ah bien, c'est gentil ça, et je vous fais mes

excuses. Ça n'empêche pas que vous pouviez venir plus souvent.

— Non, parce que je risquais de rencontrer des per sonnes avec lesquelles je ne suis pas bien.

Denis fronça le sourcil et la regarda en dessous comme si, en parlant ainsi, elle allait au-devant de ses désirs.

— Quelles sont ces personnes-là?

— Je ne veux pas le dire...

— Pourquoi?

— Pour rien!

— Voyons, Basilide, il faut être franche; pourquoi ne voulez-vous pas le dire?

— Eh bien, parce que je ne veux pas vous ennuyer pour une fois par hasard que nous nous rencontrons..., et que, si je vous le dis, je vous ferai de la peine.

— En hésitant à me le dire, dit Denis avec un accent singulier, vous me faites du mal.

— C'est ennuyeux à dire..., et puis, elle n'y venait pas toujours.

— C'est d'Yvette que vous parlez...; dites-le donc... D'abord je le sais... Il y a là-dessous quelque chose de singulier... Vous étiez les meilleures amies du monde... On ne se fâche pas pour rien... Il a fallu un motif grave; quel est-il?

— Des bêtises de femmes, Denis, desquelles vous n'avez pas à vous occuper.

Denis la regarda quelques minutes, espérant un mot...; mais Basilide jouait avec son ombrelle, elle traçait des lignes sur le sable. Denis reprit :

— Basilide, écoutez, je sais que vous êtes fâchée avec Yvette, j'en ai demandé la cause à ma femme, elle a refusé de me la dire...; j'ai insisté, trouvant déplorable

que deux si bonnes, si anciennes amies se fâchent comme vous le dites pour des bêtises...; enfin, poussée à bout, Yvette m'a dit : « Non! je ne veux pas le dire, je t'en supplie, ne m'en parle plus; qu'il te suffise de savoir que je ne veux pas, que je ne peux pas, que je ne dois pas revoir Basilide; que sa conduite à mon égard a été indigne. »

— Ah! elle a dit ça..., fit Basilide les dents serrées.

— J'ai cherché encore à savoir par vos amies communes..., alors elles m'ont dit que vous disiez pis que pendre l'une de l'autre.

— On fait toujours des potins...

— Et consentiriez-vous à revoir Yvette, vous?...

— Moi?... Dame! je ne sais pas... Il faudrait que je sache comment elle me recevrait...

— Voyons, Basilide, je vous en supplie, soyez franche avec moi... Si vous saviez ce que je souffre, si vous saviez ce qu'il dépend d'un mot de vous...

— Je ne comprends pas...

— J'ai trouvé chez moi un mot, une lettre..., et je voudrais que vous me parliez sincèrement.

— Eh bien, fit étourdiment Basilide, vous savez quelque chose... Nous sommes fâchées à cause de cela... Seulement, chacun le conte à sa manière.

Denis était livide; il prit la main de Basilide pour l'obliger à le regarder en face, et fixant son regard, elle s'écria :

— Qu'avez-vous?

— Il s'est passé quelque chose alors? demanda-t-il.

Basilide était très embarrassée, le regard de Denis la gênait. Mais en entendant dire qu'Yvette se plaignait d'elle, tant sa haine lui revenait, elle dit :

— Moi, je n'ai rien à vous dire... Yvette a été mon

amie, qu'elle fasse ce qu'elle voudra, je ne m'occupe pas d'elle, et puis, en tout cas, si j'avais quelque chose à dire, ce ne serait pas à vous.

— Il y a quelque chose à dire? insista Denis.

— Écoutez, Denis, nous sommes fâchées avec Yvette, je ne la vois plus, donc je ne puis rien dire.

— Pourquoi êtes-vous fâchées?

— Demandez-le-lui.

— Eh bien, je lui ai demandé; elle m'a dit que vous vouliez l'entraîner à mal faire..., elle m'a dit que vous n'étiez pas une femme à voir maintenant, que vous aviez été à la fois la maîtresse de Francis et la maîtresse...

— Ah! elle dit ça, fit Basilide avec un méchant sourire.

Denis avait un peu de rouge sur ses joues pâles; son regard ardent cherchait à lire la réponse jusque dans l'âme de la jeune fille, qui dit :

— Eh bien, c'est vrai, elle a raison, Denis, nous nous sommes fâchées pour cela.

— Pourquoi?

— Parce que j'avais pour amants des hommes qu'elle voulait peut-être avoir pour elle-même.

— C'est pour cela! exclama Denis... C'est vrai alors..., n'est-ce pas? elle me trompait... Ah! je le savais.

— Moi, je n'ai pas à vous rendre compte de sa conduite; elle se plaint de moi, je me plains d'elle; est-ce que ma vie la regarde? j'aime qui je veux, et si ça lui déplaît, c'est parce qu'elle est jalouse..., je ne l'accuse pas...

— Si, Basilide, vous savez quelque chose, et je veux que vous me le disiez... Basilide, je vous en prie, parlez-moi...

— Je n'ai rien à dire. Écoutez, Denis, vous allez répéter à Yvette ce que je vous raconte là... Vous lui direz que je l'accuse de désirer celui qu'elle me reproche..., et que je la mettrai au défi de vous raconter pourquoi nous étions fâchées...

— Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureux... Tout le monde sera donc ainsi; mais vous ne savez donc pas que vos réticences sont plus terribles que des accusations..., et cependant je veux être éclairé...

— Vous savez quelque chose..., Denis... Eh bien, ma parole d'honneur, interrogez-moi — et si je le puis je vous répondrai — si je sais...

Denis la regarda; il hésita une minute, il fouillait dans sa poche, puis repoussant le papier qu'il en tirait, il s'écria :

— Non, non..., je ne puis pas... Basilide, voyons, dites-moi quelle était la vie d'Yvette pendant que j'étais à l'hôpital...

— Puisque je vous ai dit que nous ne nous fréquentions pas... Je ne l'ai pas vue une seule fois...

— Mais vous savez bien ce qu'elle faisait, par ses amies, qui sont encore les vôtres.

— Mon Dieu, ça n'est pas dire du mal, ça... Vous étiez malade, on dit qu'elle avait pris son parti, on a dit même — je l'ai entendu — qu'elle ne croyait pas que vous en reviendriez, et dame, ça lui donnait déjà plus de liberté...

— Ainsi, elle était plus libre... Mais travaillait-elle?... Vous devez savoir ça!

— Puisqu'elle avait quitté l'atelier pour être plus libre, est-ce qu'on sait...? Elle disait qu'elle travaillait... Enfin, il y a une chose que vous savez..., c'est qu'elle n'allait pas vous voir si souvent que ça..., n'est-ce

pas?... Eh bien, jamais elle ne travaillait le dimanche chez Mme Lapchez; elle était donc bien libre.

— Mais alors que faisait-elle? demanda le malheureux, faisant des efforts inouïs pour cacher la douleur qu'il éprouvait; que faisait-elle les dimanches? vous devez le savoir, Basilide; avec qui sortait-elle? où allait-elle?

Il y avait un nom sur les lèvres de Basilide, mais elle craignait de le prononcer, non pour la peine que cela aurait fait à Denis, non pour le préjudice que cela pouvait causer à Yvette, non! mais, parce qu'elle se disait que celui qui portait ce nom lui ferait payer cher sa petite infamie, quoiqu'elle fût convaincue qu'en disant ce nom, elle disait la vérité. Elle tourna la phrase de façon à placer sans en avoir l'air sa petite perfidie.

— Comment voulez-vous que je sache ça? Il est bien évident qu'à son âge, libre, elle n'allait pas s'enfermer le dimanche toute seule; mais où elle allait, je l'ignore; avec qui, je ne le sais... Certainement on n'a jamais dit de mal d'elle, c'est déjà quelque chose... Je crois aussi qu'elle ne recevait personne chez elle..., une seule cependant, mais vous le connaissez... et c'était par lui que j'avais quelquefois de ses nouvelles..., Aristide.

— Aristide! répéta Denis les dents serrées.

Cette fois, ce ne fut pas seulement la nature bavarde ni le sentiment de vengeance de Basilide qui la dirigea... Ce fut la jalousie : Basilide était convaincue qu'Aristide aimait Yvette. Il lui était impossible de croire que l'amitié, l'affection pure pouvait attacher un homme à une femme; elle jugeait les autres sur elle-même, et elle sentait ses sens se réveiller rien qu'à l'idée d'un homme. Ainsi, à cette heure, se trouvant avec Denis, elle était gênée près de lui, elle s'attendait à chaque minute à un mot, à une caresse du mari d'Yvette; sa

nature était ainsi faite, et le respect d'un homme la blessait ; elle pouvait se peindre par ce vers de *Foruck le Maure* :

Mon sang me parle, à moi, c'est mon sang que j'écoute.

Elle était assurée qu'Aristide ne voyait Mme Mérit que parce qu'il était amoureux d'elle ; elle était certaine que si Aristide était si réservé avec elle, c'était parce que son ancienne amie disait d'elle tout le mal qu'elle en pensait, et elle était convaincue qu'il avait des relations avec Yvette, parce que celle-ci lui avait raconté la scène de chez Francis, et pour qu'une femme ose raconter pareille chose à un homme, il fallait qu'elle fût bien intime avec cet homme-là... C'est pleine de cette idée jalouse, c'est aussi parce qu'elle voyait Denis ne pas assez s'occuper d'elle que toute sa méchanceté revint et qu'elle dit :

— Enfin, Denis, mon petit, vous êtes un homme..., et bien que ce soit la maladie ou n'importe quoi qui vous ait obligé à abandonner votre femme..., j'en juge par moi, ce n'est pas à son âge qu'on reste presque une année comme une religieuse, surtout si, ainsi que cela arrivait, elle se trouve voir tous les jours des gens jeunes, beaux.

Autant de coups qui entraient dans le cœur de Denis.

— Je ne vous dis pas que ce soit. Mais, enfin, il faut ne pas être si sévère que ça... Tous les dimanches elle sortait, ça (vous voulez la vérité) je le sais ; avec qui? Dame, moi, j'ai remarqué aussi une chose, c'est que, depuis quelque temps..., jamais Aristide ne sortait avec moi le dimanche..., et cependant, Dieu le sait, si j'ai aimé un homme dans ma vie c'est celui-là..., et je m'a-

perçois bien maintenant que tous les jours il se détache de moi... A cause de qui?... On lui a dit de moi les mêmes choses que vous m'avez dites... Qui pouvait les avoir dites?

— Oui!..., dit sèchement Denis.

Puis il se leva, il fit deux ou trois pas, agité, fiévreux, comme s'il se contenait...

En le regardant, Basilide put constater le mal qu'elle avait fait. Denis était effrayant à voir, à ce point qu'elle eut peur et dit :

— Vous n'allez pas faire de bêtise, au moins. Vous voyez que j'ai eu tort d'être franche avec vous.

— Que voulez-vous que je fasse?

— Vous êtes capable d'aller faire des affaires chez vous.

— A Yvette?

— Oui!

— Yvette n'est plus chez nous depuis deux jours.

— Que me dites-vous là?

— Nous avons eu une scène le matin, en rentrant chez nous. Lorsque je lui ai demandé une explication, elle a jeté un cri, s'est sauvée et je ne l'ai plus revue.

— Ah! en voilà une affaire!

Denis prit brutalement Basilide par le poignet et s'asseyant l'assit à côté de lui :

— Il faut en finir, Basilide... Vous savez..., je le vois..., j'en suis certain. Avant de connaître Yvette, nous étions amis... Basilide, il faut être un bon camarade avec moi, il faut ne pas me laisser être ridicule... Basilide, dites-moi ce que vous savez d'Yvette.

On pense que la Jolie Laveuse se serait bien gardée de raconter la scène terrible, même à sa façon. Elle dit donc :

— Je ne sais rien!... Interrogez-moi sur un fait, et je vous répondrai...

Alors d'un mouvement brusque, il tira une lettre de sa poche et la lui montra :

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

Basilide se jeta curieusement sur le papier et dit aussitôt :

— Ça, c'est l'écriture d'Aristide...

Et elle lut :

« Ma chère Yvette,

» Je ne vous trouve pas chez vous, mais je vous laisse ce mot pour vous rassurer. Ma filleule va très bien, je l'ai vue; la nourrice regrettait de vous avoir fait prévenir si hâtivement, parce qu'elle vous a inquiétée inutilement... Demain nous l'irons voir avant d'aller à Vincennes. Courage, c'est demain que vous reverrez Denis... Courage, attendez-moi vers huit heures, et ne vous désolez plus... A demain.

» A... »

— Eh bien, fit Basilide étourdie...

— Eh bien! après une longue discussion avant-hier matin, dans laquelle j'ai cherché à savoir pourquoi vous étiez fâchées, après avoir entendu ses craintes, lorsqu'elle me dit toute rougissante : « Je suis honteuse; on dirait que tu doutes de moi, » j'ai tiré cette lettre que j'avais trouvée cachée sur un meuble, je la lui ai montrée et je lui ai dit tout d'un coup, pour la surprendre : « Dis-moi alors ce que signifie cette lettre. »

— Alors?

— Elle a jeté un cri : « Je suis perdue! » Je fis un

mouvement; peut-être eut-elle peur, elle se sauva, descendit l'escalier et disparut... Je n'avais pas bougé, ne comprenant rien à cette fuite..., et je ne l'ai plus revue...

— C'est bien simple, elle vous a quitté.

— Ah! ne me dites pas ça! ne me dites pas ça..., exclama Denis avec un mouvement de rage. Puis il se mit aussitôt à pleurer, en gémissant : Non! non! ça n'est pas possible...

Plusieurs promeneurs regardaient avec étonnement cet homme pleurer. Basilide s'en aperçut et lui dit :

— Denis, soyez raisonnable, le monde s'amasse autour de nous... Il n'y a personne chez vous, je vais vous reconduire, et là nous causerons...

Il releva la tête...

— Et vous me direz tout?

— Si cela peut vous faire oublier..., oui!

Denis eut une contraction; mais dissimulant l'effet produit par ces mots, il dit :

— Si j'avais la preuve de son inconduite..., si, enfin, j'étais assuré..., j'en souffrirais bien un peu, mais je l'oublierais...

— A la bonne heure, dit Basilide, venez, Denis.

Et toute contente de ce qu'elle venait d'apprendre, la Jolie Laveuse plaça son bras sous celui de Denis; mais s'apercevant que sa toilette, assez extravagante, jurait à côté du costume de l'ouvrier, elle lui prit le bras, au contraire, et le passa sous le sien. La pâleur de Denis, ses larmes récentes en faisaient un convalescent faible encore que l'on promenait; aussi Basilide était-elle très contente d'entendre sur son passage :

— Ah! c'est très bien, ça; regardez cette dame, qui aide ce pauvre malade... Elle n'est pas fière, et ce n'est

pas ses goûts d'élégance qui arrêtent ce que son bon cœur lui inspire.

Lorsqu'ils arrivèrent rue des Panoyaux, Basilide fut heureuse de rentrer dans le logement de l'ouvrier en l'absence d'Yvette; ce logis, duquel elle avait été chassée, dont la porte lui avait été défendue, elle y rentrait, la tête haute, importante, tenant dans un mot la destinée de celle qui avait été sévère avec elle. Pour d'autres, c'eût été une raison pour être discrète et réservée; au contraire, pour elle c'était l'heure de se venger. Elle eût été lâche devant Yvette, mais, certaine que celle-ci était dans l'impossibilité de lui répondre, elle se décida à agir; et puis, dans son cerveau troublé, des idées folles passèrent. Elle se dit qu'Yvette, en abandonnant le foyer conjugal, avait sans doute été retrouver son protecteur, son ami Aristide, enfin.

Et pourquoi, elle, n'agirait-elle pas avec Denis comme Yvette agissait avec celui qu'elle savait être son amant?

En lisant la lettre écrite par Aristide, la seule pensée qui lui était venue, c'était qu'ils avaient été ensemble les parrain et marraine de l'enfant d'un ami; c'était peut-être là que s'étaient nouées leurs relations... En entrant dans le petit logement, elle dit à Denis :

— Denis, reposez-vous d'abord, car vous devez être fatigué d'une telle marche pour un convalescent.

— Moi, fit Denis; mais je vais très bien... Il ne faut faut pas me considérer comme un convalescent..., je ne suis sorti de Vincennes qu'ayant recouvré toutes mes forces... D'ordinaire, lorsqu'un malade est à peine valide, on lui donne sa sortie, parce qu'il y en a d'autres qui attendent... Mais Aristide avait des amis à l'hospice, et, grâce à lui, je suis resté huit jours de plus.

— Ah! fit Basilide, c'est Aristide qui vous a fait rester huit jours de plus...

— Oui!... Mais revenons où nous en étions... Yvette m'a quitté... Où est-elle?

— Concevez que je ne le sais pas...

— Lorsque je vous ai vue, d'abord, Basilide, j'ai cru que vous étiez envoyée par elle.

— Moi! exclama celle-ci; mais vous saviez bien que nous étions fâchées...

— Oui, je le savais, et je l'ai vu après... Mais enfin, il me faut l'explication de tout cela.

Basilide ôtait tranquillement son chapeau et son pardessus, se mettait à son aise..., puis revenant près de Denis, elle le fit asseoir devant elle, lui prit les mains et lui dit :

— Denis, il faut avoir du courage... Yvette était habituée à vivre seule, c'est contre son gré qu'elle est retournée près de vous... A force de ne plus vous voir, elle s'est crue libre..., et elle en a abusé...

— Oh! ne dites pas cela...

Basilide lui serra les mains et s'approchant de lui, elle lui dit :

— Il faut être un homme, tout cela est clair... On vous a cru mort, et elle a agi comme si elle était veuve... Depuis longtemps elle vous délaissait, et tous les dimanches elle les passait avec Aristide; j'en suis certaine maintenant..., car jamais il ne venait le dimanche, lui... Et puis c'est seulement au moment où vous alliez mieux qu'il a pensé à aller vous voir..., parce qu'il redoutait votre sortie de l'hospice; c'est alors aussi qu'il a fait se prolonger votre convalescence. Autant de temps de gagné.

Denis avait le visage pourpre de honte, et ses dents

étaient serrées et ses tempes battaient ; il se dit brusquement :

— Mais alors je suis le dernier des misérables ; il venait à mon lit, il me disait : « Sois sans crainte, je m'occupe de ta maison ; j'ai quelques sous devant moi, et ta femme ne manquera de rien ni toi non plus. » Et j'acceptai, et je le remerciai. Qu'étais-je donc? Mais c'est épouvantable !

— Ah ! exclama Basilide, elle est forte celle-là ! Il l'entretenait, elle.

— Basilide ! protesta Denis avec colère...

— Mais, Denis, la vérité est la vérité..., et nous n'avons pas besoin de vous la cacher... Nous, nous étions trompés tous les deux, vous par elle, moi par lui...

— Non ! non ! reprit Denis. Non ! ce n'est pas possible... Aristide, mon ami...

— Ah ! vous croyez aux amis..., vous? Ah ! ah !... Elle est bien partie, elle, et avec lui.

— Ah ! c'est affreux !...

Et, changeant tout à coup, il sanglota.

Alors Basilide le prit dans ses bras pour le consoler et il appuya sa tête sur son épaule, et celle-ci lui disait dans l'oreille :

— Denis, il ne faut pas se faire du mal pour eux... Denis, il faut aimer qui vous aime... Denis, je ne veux pas que vous pleuriez, cela me fait du mal... Denis... Denis...

Et elle essuyait ses yeux mouillés de larmes de ses mains, et elle lui caressait les cheveux, puis elle lui prit la tête dans ses mains en disant :

— Denis, je ne veux pas que tu pleures... ; elle ne le mérite pas.

Et ses lèvres s'appliquèrent sur celles de Denis. Il

tressaillit; son regard mouillé se fixa sur elle... Et ses larmes se séchèrent, et ses yeux, rencontrant ceux de Basilide, eurent des flammes..., et ses lèvres rendirent longuement le baiser, et ses bras enlacèrent la taille de la Jolie Laveuse, ses mains tremblaient sur la soie en sentant la chaleur et le doux de la chair... Alors Basilide se débattit doucement, et, en riant, elle voulut lui prendre les mains comme pour éloigner ses bras, disant, sans cesser de le tutoyer :

— Non, Denis, laisse-moi...

Et, comme si elle ne pouvait lutter, elle dit :

— Tu m'étouffes..., c'est mal...

Et elle rit...

Denis était fou!... et, quand la raison lui revint, l'air bête, embarrassé, il regardait Basilide qui, debout devant la glace, replaçait les épingles de sa coiffure...; il n'osait parler, tout repentant, tout honteux... C'est Basilide qui dit d'un ton léger :

— Tu sais, Denis, il ne faut pas laisser ça là...; il faut nous venger!

X

LA CATASTROPHE.

En revenant de chez Francis, Aristide essayait vainement de chasser l'impression désagréable qu'il avait ressentie chez le mari d'Ambrette. Ainsi, c'était là un homme reçu, estimé et respecté par tous, ce gommeux sans énergie, sans courage... Ce vieillard de vingt-cinq ans était quelqu'un. De par sa situation, de par sa fortune, cet inutile ou, plutôt, ce nuisible jouissait de la considération des honnêtes gens.

Il n'avait pas choisi, il avait raccroché sa femme un jour, et, alors qu'il pouvait peut-être l'élever jusqu'à lui, c'est-à-dire par une vie nouvelle essayer d'effacer le passé, au contraire, c'était de ce passé qu'il était fier; il était heureux de rappeler à ses amis les rôles dans lesquels les maillots de sa femme étaient bien remplis. Dans ses promenades, il avait des éclats de joie lorsque, à la vitrine des photographes, il pouvait montrer un portrait d'Ambrette Lafolie dans le rôle de la Vérité... Il s'étalait même avec complaisance sur les

révélations de la photographie, et il guettait dans les yeux de l'ami l'impression luxurieuse qu'elle produisait. Et il terminait en haussant les épaules et en disant avec indifférence :

— Elle est jolie, hein?... Et bien, ma parole, je n'y fais pas seulement attention.

Il n'y avait dans ce paresseux ni cœur ni âme... Ce qu'il aimait, c'était le fruit défendu... Il avait aimé Ambrette parce que tout le monde disait qu'elle était très farouche, qu'un amour sérieux l'occupait tout entière, — c'était Aristide, et il le savait, — et alors il s'était dit que ce petit employé, son ami, était bien pauvre pour satisfaire les caprices d'une si jolie fille... Il s'était promis de vaincre cette résistance, il avait réussi... A quel prix?...

D'abord il avait aimé, — goujat auquel on met le nez dans le plat qu'il aime et qui se donne une indigestion, — puis, la possession facile, entière, avait éteint le sentiment qui ne reposait sur rien,

Dans son admirable livre, Zola a fait le mari ramenant un jour chez lui l'amant de sa femme. La scène est faite, comme tout ce qu'il écrit, de main de maître ; mais elle est rare dans le monde où il la place. Le dernier sentiment qui survit à ces unions impures, c'est la haine jalouse, bestiale du passé... L'ancien amant est toujours haï; l'ouvrier est quelquefois dupe, rarement complice...

Il n'en était pas de même de Francis ; celui-ci avait pour sa femme une indifférence telle, qu'au besoin il se serait retiré, laissant Aristide et Ambrette ensemble.

Et qu'on ne nous accuse pas de fantaisie dans l'étude crue que nous faisons : nous avons pris nos modèles, ils vivent, et nous en pourrions dire les noms.

Aristide avait des nausées à la pensée de ce qu'il avait vu. Ce que ce petit monsieur appelait son monde, il l'aurait volontiers appelé sa bande. Il rentrait chez lui, plaçant malgré lui en parallèle ce *ménage heureux* vivant de vice, et cet autre *ménage de pauvres* vivant misérables à cause de leur honnêteté.

Tout en lui se révoltait en voyant cette condamnation sociale : ce malheur acharné sur le pauvre, ce bonheur persistant sur cet autre ; toutes ses fautes, tous ses vices semblaient au contraire augmenter sa quiétude.

Aristide rentra chez lui ; il s'ennuyait et il aurait voulu voir ces deux pauvres amis depuis quelques jours enfin réunis ; il pensait à eux, à ce qu'il avait fait.

En conseillant à Denis de se bien rétablir à l'hôpital avant d'en sortir, il lui disait que cela était son intérêt bien compris, puisque sa pauvre petite maison d'ouvrier, déjà bien abattue par sa longue maladie, se trouvait tout à fait ruinée par la maladie de sa femme. Il lui avait dit alors que, par son ami l'interne, il pourrait le faire rester jusqu'à ce que son rétablissement fût tout à fait complet ; de cette façon, dès le lendemain de son retour chez lui, il pourrait aller à l'atelier. Denis avait trouvé ce raisonnement fort juste, et il avait accepté ; on a vu que de ce côté Aristide avait réussi.

Ainsi, il avait pu donner le temps nécessaire à la guérison complète d'Yvette. Celle-ci, toujours grâce au brave garçon, avait été admise d'urgence à la Maternité. Ses couches heureusement faites, c'est Aristide qui s'était occupé du placement de l'enfant ; pour lui être quelque chose, et afin de justifier ainsi l'intérêt qu'il lui portait, il avait été le parrain de l'enfant. Il

avait bien vu et même entendu qu'à l'hospice où Yvette était entrée sous son nom de jeune fille, on le considérait comme le père de l'enfant. Il avait laissé dire ; mieux valait laisser croire cela que dire la vérité.

C'était lui qui s'était chargé de tout. Au contraire de ce qu'il avait fait avec Denis, il avait hâté la sortie d'Yvette de la Maternité... Puis il avait obligé celle-ci à vivre chez elle dix jours après avant de parler de sa sortie..., et c'est plus d'un mois après ses couches qu'avait été organisé le dîner de convalescence, alors qu'Yvette, un peu pâlotte, pouvait ne plus craindre les indiscrétions.

Aristide, en rentrant chez lui, écœuré de ce qu'il avait vu et entendu chez Francis, était heureux de se reporter par la pensée au ménage de son ami Denis ; là, au moins, il avait tout sauvé. Là, on était heureux, on s'amusait, les malheurs étaient passés, le calme était revenu, l'avenir était rose.

Étendu sur son canapé et fumant une longue pipe il se promettait, le lendemain à la sortie de son bureau, de se diriger vers Ménilmontant ; il irait rue des Panoyaux, il obligerait le ménage, les deux ouvriers revenant de l'atelier, à venir dîner avec lui aux Vendanges de Bergerac. Et il souriait déjà à son rêve, il voyait ses deux amis heureux. Il entendit frapper à sa porte.

Il se leva aussitôt et alla ouvrir. On juge de sa stupéfaction en voyant devant lui Yvette..., Yvette pâle, les yeux cernés et humides, le regard furieux.

— Vous, Yvette? qu'y a-t-il, mon Dieu?

Yvette entra. Aristide, ayant fermé la porte, revint vers elle, et la voyant si singulière et ne répondant pas, il répéta, inquiet :

— Qu'y a-t-il?

— Un grand malheur...

— Ah! mon Dieu! Denis est retombé...

— Non, ce n'est pas cela..., c'est pis...

— Quoi donc? fit Aristide tout à fait inquiet.

— Denis sais tout..., tout...

— Ah!... Et... que s'est-il passé?

— Je ne sais rien..., je me suis sauvée..., j'ai peur..., protégez-moi..., je ne sais pas s'il m'a suivie..., je ne veux pas que vous lui disiez où est mon enfant...

Bouleversé par ce qu'il venait d'entendre, jugeant, en voyant le visage de la jeune femme, de l'importance de ce que n'expliquaient qu'à demi ses phrases incohérentes, il s'empressa autour d'elle, cherchant à la calmer, l'assurant qu'elle pouvait absolument compter sur lui.

Yvette agissait comme une folle inconsciente. Aristide l'obligeant à prendre un siège, elle s'assit, et, se plaçant près d'elle, il lui dit :

— Ma chère madame Mérit, il faut être calme, il faut avoir de la raison; si grave que soit le motif qui vous amène, il faut d'abord vous remettre, pour pouvoir me donner les renseignements utiles.

Yvette répondit :

— Certainement, vous avez raison, mais je suis folle depuis tantôt... Ce changement est arrivé d'une façon si inattendue..., juste au moment où je croyais tout remis, où j'étais certaine qu'il ignorait tout.

Aristide fronça le sourcil. Il se demandait s'il n'y avait pas encore une nouvelle lâcheté de commise, et il demanda à la jeune femme :

— Qui croyez-vous capable d'avoir parlé à Denis?

— Aujourd'hui, je n'accuse personne... Il s'est passé

quelque chose que j'ignore... Du reste, je ne pourrais vous l'expliquer; je suis partie de chez nous comme une folle, la tête perdue, ne sachant pas où aller..., ne redoutant qu'une chose, c'est qu'il me demande où était mon enfant..., et, vous entendez..., je ne veux pas que vous disiez où il est...

— Voyons, ma chère Yvette, ma bonne amie..., vous êtes chez moi, bien à l'abri; vous pensez que Denis est à cent lieues de le penser..., il faut tout d'abord vous rassurer, parler tranquillement..., que je sache ce qui s'est passé..., que je puisse utilement vous diriger, vous conseiller...

Comme elle fronçait les sourcils en le regardant, semblant ne pas comprendre ou plutôt ne pas entendre, il continua :

— Que je puisse, si cela est nécessaire, m'occuper tout de suite de votre enfant

— Oui, c'est cela, vous avez raison, dit-elle aussitôt.

Et elle se plaça devant Aristide; l'assurance qu'il venait de lui donner qu'il protégerait son enfant la tranquillisait... Elle le regarda attendant ses questions, car elle était dans un état tel, qu'il lui était impossible d'assembler deux idées en dehors de celle qui consistait à sauvegarder sa fille. Aristide lui dit doucement :

— Depuis le jour où je vous ai quittée, plutôt le soir, vous avez eu une explication avec Denis?

— Non...

— Il vous a questionnée sur ce que vous aviez fait?

— Non, au contraire, le soir en rentrant chez nous, en me prenant dans ses bras, en m'embrassant, il se mit à pleurer en disant : « Si tu savais comme je suis heureux; vois-tu, ma vie a une chose consolante, c'est l'assurance de l'honnêteté de celle que j'aime. » Et j'ai

pleuré aussi... Alors il est redevenu enfant..., c'était comme la nuit de nos noces..., il m'embrassait et il buvait mes larmes, il répétait en riant les phrases d'un gros mélodrame que nous avions vu ensemble au théâtre de Belleville quand il me faisait la cour...; il disait : « Cette larme qui coule le long de ta joue est comme une goutte de rosée ; en te penchant sur l'oreiller elle coule sur ta mignonne oreille et je voudrais d'un baiser en faire un diamant... » Et il imitait la voix de l'acteur en disant cela, il était heureux... Je m'endormis près de lui, tranquille, heureuse, bien rassurée sur l'avenir.

— Et le lendemain?

— Avant-hier, il s'était levé de bon matin. Quand je m'éveillai, il n'était plus près de moi ; j'allais rire et lui reprocher sa hâte à s'éloigner..., mais, au premier mot, son visage se tourna vers moi ; il me sembla singulier... Je crus qu'il était malade et je me levai aussitôt; toute la journée il fut maussade...

— Il vous a interrogée?...

— Non, il est très boudeur et il parle peu lorsqu'il est de mauvaise humeur... J'eus déjà peur et n'osai l'interroger ; mais, comme il n'avait rien dit de la journée, je me rassurai... Le soir, je me couchai ; il attendit que je fusse endormie pour se coucher... Le matin encore je m'éveillai, il était debout, toujours maussade. Je fis le déjeuner..., et c'est lorsque nous allions quitter la table qu'il me dit brutalement : « Ah çà, pourquoi es-tu fâchée avec Basilide?... et qui voyais-tu donc ici, puisque avant d'être malade tu n'allais pas chez ta patronne?... Tu devais faire de temps à autre des promenades... On a toujours une noce ou un baptême... » Je me sentis pâlir et je cherchai à lire sa pensée dans ses

yeux. J'étais toute confuse, tremblante, ne trouvant pas un mot à répondre. Impatienté, il reprit :

« Tu me regardes comme si je parlais hébreu... Il est évident que tu ne restais pas ici...; ça n'est pas si gai notre logement... Qu'est-ce que tu faisais quand tu ne travaillais pas? »

Je fis un effort et je dis :

« Mais je travaillais toujours, soit à une chose, soit à une autre... Tu me parles si singulièrement, que je ne te reconnais pas...; qu'est-ce que tu as?

» J'ai... j'ai... besoin de savoir la vérité... Pourquoi Basilide est-elle fâchée avec toi? qu'est-ce qu'il y a là-dessous? Si c'est pour rien, nous verrons ça, et il faudra qu'elle revienne...

» Jamais cette femme ne remettra les pieds chez moi, dis-je aussitôt.

» Et pourquoi?

» Parce que c'est la dernière des filles..., et qu'il suffit de la connaître pour qu'on vous place à son niveau...

» Alors..., je veux savoir ce que tu as à dire sur elle...

» Je n'ai à dire qu'une chose, c'est qu'une honnête femme ne voit que d'honnêtes femmes, et que celle-là est à celui qui lui met la main sur l'épaule...; tous ses amis sont ses amants...

» Et qu'est-ce que ça me fait? s'écria-t-il; cela ne nous regarde pas; elle est libre, elle...

» Que veux-tu dire? fis-je alors...

» Je veux dire, s'écria-t-il furieux, que je sais bien des choses..., et que je te défie de m'expliquer ce que cela veut dire... »

Et, en parlant ainsi, les yeux hors de la tête, la bou-

che méchante, il s'était levé et il me montrait la lettre que vous avez laissée chez moi il y a cinq ou six jours, et dans laquelle vous me donniez des nouvelles de ma petite...

— Ma lettre! exclama Aristide, qui changea de physionomie.

— J'ai cru alors qu'il allait se précipiter sur moi, exiger de lui dire où est ma fille!... Je me suis sauvée... Oh! si je n'avais pas mon enfant, je ne serais pas venue jusqu'ici... Deux fois j'ai passé l'eau et deux fois j'ai eu l'idée d'en finir...

— Il ne faut pas faire de folies...; il faut écouter la raison... Yvette, mieux vaudrait retourner chez vous...

— Oh! cela, jamais!...

— Mais, ma pauvre amie, vous êtes partie comme une folle, sans vous être assurée seulement de ce que votre mari... savait; qui vous dit que vos craintes ne sont pas des chimères?... Vous êtes partie comme vous êtes là... Eh bien, qu'allez-vous faire maintenant?

— Rien... Je veux mettre ma fille à l'abri..., je ne veux pas qu'il prenne ma fille.

— Mais il n'y a pas danger de cela... Si je me souviens bien, ma lettre était presque insignifiante... Je vous disais que je venais de voir ma filleule, que vous n'aviez pas à vous tourmenter de ce côté... Il fallait reprendre courage, avoir confiance en l'avenir et être prête, le lendemain, pour aller chercher Denis...

— Vous ne me donniez aucun renseignement sur la demeure de la nourrice?

— A quel propos?

— Écoutez...; j'ai si peur, que je deviens folle... Je vous en donne des tourments, des ennuis!...

— Ne pensez pas à cela... Il faut, au plus vite, ras-

surer Denis ; c'est ce que je vais aviser à faire... Mais, d'abord, vous ne pouvez rester ici ; déjà s'il savait que c'est chez moi que vous êtes venue en vous sauvant de chez vous, cela ne manquerait pas de lui porter ombrage...

— Alors, que vais-je faire ?...

— Vous allez louer une chambre meublée pour passer la journée, et demain j'aurai vu Denis et j'aurai trouvé une explication à lui donner.

— Laquelle... Il vous demandera ce qu'est cet enfant dont vous me donnez des nouvelles.

— Eh bien, je dirai que vous avez été marraine avec moi... et que vous vous intéressiez naturellement à votre filleule...

— Il sera bien étonné que ni vous ni moi ne lui en ayons parlé... Il demandera quels sont les parents de l'enfant...

Cela était si évident qu'Aristide, hochant la tête, cherchait une réponse.

— Mon Dieu, nous verrons... Ce peut être une femme accouchée à l'hôpital à laquelle nous avons rendu ce service... Et puis je trouverai ; le principal, madame Mérit, c'est que vous partiez d'ici ; d'un moment à l'autre, Denis peut venir, et malgré l'honnêteté de nos relations, ce qu'il faudrait lui expliquer, c'est la démarche faite chez moi, quand vous n'auriez dû avoir qu'un mot à lui répondre pour vous justifier.

Yvette se rendit à cette raison. Aristide lui indiqua un hôtel où elle alla louer une chambre, pendant que, resté seul et branlant la tête, il se demandait :

— Quelle explication raisonnable lui donner ?...

Aristide avait caché à Mme Mérit la gravité de la situation, espérant ainsi lui donner du courage et l'em-

pêcher de faire un coup de tête qui la perdrait tout à fait. Si embarrassante que puisse être une entrevue avec Denis, il fallait l'avoir et aller au-devant. A cet effet, il se décida à aller le lendemain au petit cabaret où déjeunaient les ouvriers de chez Lançard. Si Denis ne s'y trouvait pas, il y rencontrerait Sifflard, et tout naturellement il l'engagerait à aller chercher Denis, afin de dîner ensemble le soir; obligé par ses affaires à rester dans le quartier, et ne pouvant aller jusqu'à Ménilmontant, ils pourraient ainsi passer une heure ou deux ensemble. Ceci arrêté, il chercha qui pouvait avoir parlé à Denis; cela lui paraissait si singulier qu'il eût trouvé par hasard cette lettre chez lui !...

Le jour même, Yvette avait été voir son enfant; le soir, elle était rentrée à l'hôtel, ayant fait à la nourrice les recommandations nécessaires... La longue maladie de Denis l'avait habituée à vivre seule, à ne compter que sur elle; depuis longtemps elle redoutait la catastrophe, elle y était préparée... Le lendemain elle se leva cependant, lasse d'une nuit de larmes et d'insomnie; elle chercha de l'ouvrage et alla faire sa journée !... Le lendemain elle ne vit pas Aristide; très inquiète, elle envoya chez lui. On répondit que, depuis deux jours, il n'était pas rentré.

. . . .

Denis, seul chez lui, réfléchit longuement aux incidents survenus si rapidement depuis sa sortie de l'hospice. Il avait, la nuit et le jour du départ d'Yvette, pleuré toutes ses larmes. Mais à mesure que le temps s'écoulait, il s'était reproché ce qu'il avait fait, et il avait été de tous les côtés pour la chercher. Il avait appris qu'un jour Aristide était venu pour le voir, et, ne

voulant pas raconter à Aristide ce qui se passait chez lui..., lorsqu'on lui avait appris sa visite à son retour, il avait dit à sa concierge de toujours déclarer qu'il n'y était pas. Tous les jours il sortait, allant aux nouvelles, incapable de travailler et, pour vivre, enlevant au logis les quelques hardes et le linge qui s'y trouvaient, il l'engageait. Il avait été chez Mme Lapchez et n'avait rien dit sur ce qui s'était passé : là il avait dit que tous les jours, avant son dîner, il allait dans le jardin des Buttes-Chaumont. Si Yvette revenait, elle savait ainsi où le trouver, puisque, pour éviter d'être obligé de raconter ses malheurs conjugaux, il ne restait jamais chez lui. C'est à cause de cela que Basilide avait pu le rencontrer.

Ce jour il était absolument furieux après lui; il se reprochait ce qu'il avait dit à sa femme; cependant, son absence persistante le tourmentait.

Basilide avait tout remis dans l'ordre malheureux...; elle avait passé toute une nuit et tout un jour avec Denis, lui racontant toutes les méchancetés qu'elle pouvait inventer... et qu'elle savait devoir éloigner à jamais le pauvre garçon de sa femme. Quand Denis était resté seul, honteux de lui, se disant qu'il n'avait guère maintenant le droit de rien reprocher..., il se mit à pleurer; c'était fini, l'avenir était perdu, le ménage brisé; il n'avait plus confiance en sa femme, et, n'ayant plus à travailler pour personne, il se dégoûta de tout...

Le lendemain, il chercha encore Yvette; il apprit seulement qu'elle travaillait; on l'avait rencontrée un matin se rendant à son ouvrage. Il eut un instant d'espoir... Il alla dans tous les ateliers où elle pouvait avoir des amies : ses démarches furent sans résultat.

Le soir, il rentrait chez lui désespéré, lorsqu'il ren-

contra le père Flamet... Le vieil ouvrier ne le laissa pas parler; il s'écria :

— Tu t'es conduit comme un imbécile avec elle. Les femmes, ça ne se mène pas comme ça.

Denis cherchait une consolation; il disait :

— Mais où croyez-vous qu'elle soit?

Le vieil ouvrier ne connaissait plus ces souffrances-là, et il lui dit :

— Tu comprends que, si elle t'a quitté, ça n'est pas pour être plus malheureuse... Toutes les femmes s'y font prendre.

— Ah! mon Dieu! s'écria Denis en sanglotant!

— Eh bien, dis donc, toi, tu vas te tenir un peu, tu ne vas pas nous faire remarquer devant tout le monde... En voilà des affaires... Allons, viens boire un coup...

Denis se laissa conduire; il lui restait quelques sous, le père Flamet commanda... A onze heures, il reconduisait son gendre qui pouvait à peine se tenir, et il fallait le voir alors le vieil ouvrier, il le criait bien haut :

— Sa fille n'avait eu que de bons exemples... et s'il la rencontrait ça ne serait pas long... Il lui prendrait le *coco* et lui dévisserait le *kiki*, ce qui, dans son argot pittoresque, signifiait qu'il lui prendrait la tête et lui tordrait le cou...

Il laissa son gendre à sa porte en lui assurant qu'il le viendrait prendre le lendemain. Denis se coucha complètement ivre; il se réveilla le matin, malade, ennuyé, ne pouvant s'arracher du lit. Malgré tout ce qui s'était passé la veille et ce qu'avait dit son beau-père, il se refusait encore à croire.

On frappa à la porte... Il eut un tressaillement de

joie; il se leva précipitamment, se vêtit en toute hâte en criant :

— Voilà! voilà!

Il courut ouvrir tout tremblant... Enfin... Yvette revenait, on allait s'entendre.

Ce fut Basilide qui, l'œil allumé, lui sauta au cou, l'embrassa en lui disant :

— Je viens d'en apprendre une belle.

Denis la regarda avec inquiétude; elle continua joyeusement :

— Je viens de l'hospice... Tu sais, l'enfant.

— Eh bien?

— C'est à elle. Voilà sa maladie; elle est accouchée il y a un mois.

Elle n'avait pas fini que Denis était tombé raide sur le parquet.

XI

OU Mlle BASILIDE S'AMUSE.

Basilide avait pris la lettre que Denis lui avait montrée. La Jolie Laveuse était vive, alerte, son sang lui parlait sans cesse ; elle avait besoin d'user la fougue de ce sang farouche, elle ne discernait pas le bien du mal ; son activité dévorante avait besoin de s'occuper... Elle était bien peinte par ce dicton populaire : « Elle ne voit pas plus loin que son nez. »

Elle subissait l'impression du moment ; un jour c'était la haine et elle était méchante ; une autre fois c'était l'amour, elle s'y abandonnait ; dès qu'elle mettait son petit museau dans une chose, elle y plongeait ; le résultat, la suite lui importaient peu ; elle se précipitait, ce qu'elle appelait « aller de l'avant. »

Peut-être avait-elle entendu dire philosophiquement à Charles Monselet : « Il n'y a qu'une chose difficile, c'est de partir... On revient toujours ; » ce que mon spirituel ami dit des voyages, Basilide le pensait de la vie.

A cette heure, elle était dirigée par sa haine de femme, de femme qui a tous les torts de son côté, c'est-à-dire une haine atroce, qui ne recule devant rien.

Lorsque la Jolie Laveuse avait lu la lettre qui disait qu'Aristide était parrain, elle pensa aussitôt à aller aux renseignements à l'hospice même où Yvette avait été soignée.

Mais nos lecteurs l'on bien vu, l'ex-blanchisseuse n'était pas une imbécile; c'était bien une fille d'Ève ayant, de naissance, toutes les malices, tous les vices.

Elle se souvint qu'un jour, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, on l'avait prise pour une comtesse amie dévouée de Denis, et que la sœur avait été charmante avec elle.

Basilide alla à l'Hôtel-Dieu et raconta à la sœur l'histoire la plus édifiante du monde, la priant de vouloir bien la recommander à sa collègue de l'hôpital de la Maternité, pour obtenir d'elle des renseignements précis et sur un enfant et sur la mère, la malade, Yvette Flamet, se trouvant dans un état désespéré, et par cela la famille ne pouvant obtenir d'elle aucun renseignement utile.

La sœur la conduisit à la mère, et reconnaissante de la bonté, de l'abandon de la comtesse, on lui donna la lettre.

Aussitôt, le petit museau gai, la bouche riante et montrant ses dents pointues, le gentil petit monstre courut à l'hôpital; on lui fit bon accueil, on le juge, en lisant sa lettre de recommandation.

Et dame, elle s'amusait, Basilide, on l'appelait toujours madame la comtesse, on voulait lui faire visiter les salles, les cuisines... Cela coûta à la Jolie Laveuse quinze louis. Oh! elle était charitable...

Mais elle apprit tout..., tout..., nous l'avons vu.

Rien ne peut exprimer le plaisir qu'éprouvait la Jolie Laveuse à savoir qu'Yvette avait fauté. Ce qui s'était passé chez Francis, elle était bien forcée de se l'avouer à elle-même, ne pouvait pas être considéré comme une faute; là, elle avait été victime, et Basilide se disait que si elle avait été à sa place elle n'aurait pas agi comme elle... Mais c'était bien difficile pour elle de se mettre à la place d'Yvette, et son imagination y était rebelle. Cette fois, ce n'était plus la même chose, ce n'était pas par la force, c'était de son plein gré qu'elle avait agi..., et, mon Dieu! ce que Francis avait obtenu par la violence, il l'aurait obtenu facilement s'il avait voulu attendre... Elle avait fait des manières, pensait l'aimable amie. Aussi, à cette heure, comme elle était heureuse! on pouvait juger ce que valait la vertu de Mme Mérit. Au moins, elle, si elle avait des amants, elle en avait le droit, elle n'était pas mariée, elle était libre..., et puis, on penserait ce qu'on voudrait d'elle, mais on ne pourrait pas dire qu'elle manquait de cœur. Et, vraiment, il fallait manquer de cœur pour profiter de la maladie de son mari, qui s'était tué à la peine pour elle, et le tromper avec son ami, — car Basilide était assurée que l'enfant était d'Aristide; — ça, c'était épouvantable aux yeux de la Jolie Laveuse...

Elle aurait voulu la rencontrer, la Lavette; ah! elle l'aurait un peu secouée... Pauvre Denis! Heureusement elle était là, et elle allait s'en occuper de Denis; eh quoi! n'était-ce pas naturel? Yvette lui avait pris son amant..., elle lui prenait son mari.

Ce qu'il fallait d'abord, pour être bien la maîtresse de Denis, pour briser à jamais le lien qui l'attachait à son épouse, pour détruire pour toujours l'amour qu'il

avait pour Yvette, c'était de faire savoir la vérité à tout le monde. Denis n'avait dit à personne que sa femme l'avait quitté, parce qu'il avait espéré se remettre avec elle...

Cette fois, il fallait le dire à tous, afin que, pour échapper au ridicule, il ne consentît jamais à la revoir.

Aussi, avant de se rendre chez Denis, où nous l'avons vue, était-elle allée chez les Lançard. Celle-ci l'avait reçue sur le carré, faisant la moue... Mais quand Basilide avait dit :

— Je viens vous conter quelque chose qui va vous surprendre..., une forte, allez!

— Quoi donc? avait dit la Lançard, méfiante.

— Vous savez que Denis n'est plus avec sa femme?

— Ah! que me dites-vous là?...

Et, curieuse comme une femme, elle ajouta :

— Entrez donc, ma chère, entrez donc, vous allez me conter ça... Je n'appelle pas mon mari, nous serons entre femmes, nous pourrons causer.

Et elle emmena Basilide dans sa chambre, elle la fit asseoir, s'assit à son tour en montrant ses robustes mollets et dit :

— Contez-moi ça!

— Vous savez, la maladie d'Yvette..., cette péritonite!... tout ça c'était des mensonges...

— Elle n'a pas été malade?

— Si, mais d'une autre maladie..., qui dure neuf mois.

— Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que vous me dites là? exclama la Lançard, étourdie, tant cette idée était loin d'elle.

— La vérité pure, madame Lançard... Oui, cette

sainte nitouche faisait une noce d'enfer, pendant que le malheureux se mourait

— Vous voyez que je l'avais bien jugée... Et elle a un enfant?

— Une petite fille...

Et comme Mlle Basilide s'amusait beaucoup en faisant le plus de mal possible, se souvenant de ce qu'on lui avait dit de la Lançard relativement à Aristide, elle se vengea de ce côté en ajoutant en riant :

— Et le plus drôle..., vous ne savez pas qui est ce père?... C'est l'ami de Denis..., c'est Aristide...

— Aristide ! balbutia la Lançard, qui devint pâle.

La Jolie Laveuse la regardait en dessous, et elle était heureuse, car, véritablement, la Lançard avait été touchée; cet amour en retard avait une grande place dans sa vie...

Aristide aimait Yvette, et ce malheur, qui aurait été un bonheur pour elle..., le rêve de sa vie, un enfant, elle ne l'avait pas eu..., elle...

Elle se leva et feignit de ranger quelques objets dans la chambre; elle voulait cacher son émotion; elle voulait cacher les larmes qui lui venaient aux yeux...

Oh! comme Basilide, qui ne la quittait pas de son regard oblique, s'amusait; enfin, elle lui faisait payer sa haine jalouse.

Comme elle a versé tout son fiel, elle se hâte de partir, parlant toujours, car la Lançard... balbutiait en la reconduisant.

Lorsqu'elle fut dehors, pendant qu'elle courait chez Mme Lapchez, la femme du vieux monteur rentra dans sa chambre et, ne contenant plus ses sanglots, elle dit :

— Ah! c'est indigne! et c'est injuste!

Chez Mme Lapchez, Basilide raconta également ce qu'elle était si heureuse d'avoir appris. C'est alors que, bien certaine qu'on ne pouvait plus rien cacher, que Denis ne pourrait pas faire un pas sans qu'un obligeant ami lui dise :

— Mon pauvre ami..., j'ai appris la conduite de ta femme... Bah ! il faut surmonter ça et oublier.

C'est alors, disons-nous, qu'elle se rendit rue des Panoyaux, où nous l'avons vue arriver.

Certainement, en racontant à Denis ce qu'elle venait d'apprendre, elle s'attendait à produire un grand effet ; mais elle était loin de croire à un résultat aussi foudroyant.

Le malheureux était tombé raide sur le parquet ; d'abord elle avait jeté un cri, puis, comme l'explication de sa présence chez Denis, et du motif de sa défaillance eût été difficile, faible femme d'allure, mais nature forte, elle s'était tue aussitôt...

Elle s'était agenouillée, avait mis la main sur le cœur du jeune homme, l'avait senti battre, et, bien certaine qu'il n'y avait là qu'une syncope, elle s'était relevée aussitôt, avait retiré son chapeau, arraché ses gants, jeté son pardessus sur un meuble ; puis elle avait pris Denis à bras-le-corps, l'avait dressé sur son séant, l'appuyant le long du lit... et, faisant un vigoureux effort, elle l'avait hissé sur le lit.

Alors, s'empressant autour de lui, dénouant sa cravate, arrachant son col, déboutonnant ses vêtements, elle lui mouilla les tempes et lui glissa quelques gouttes d'eau et de vinaigre entre ses dents serrées. Denis ne tarda pas à reprendre connaissance. Basilide souleva sa tête et la plaça sur son bras, l'attirant vers sa poitrine en l'embrassant et en répétant :

— Ne crains rien, je suis là, moi, Denis... je suis là... et je ne t'abandonnerai pas.

Et son regard rencontra le regard triste et mouillé du malheureux... Basilide se jeta sur lui et, le couvrant de baisers, embrassant ses yeux, ses lèvres, elle répétait :

— Console-toi..., tu n'as plus besoin d'elle..., oublie-la, mon Denis..., je t'aime, moi... Nous ne sommes pas mariés, mais je ne t'abandonnerai pas justement à l'heure où tu souffres..., pauvre ami...

Autant de mots, autant de blessures que ressentait le malheureux... Il ne répondait pas ; mais de grosses larmes inondaient ses joues...

Il entendait, il voyait ; il avait recouvré sa connaissance, mais il restait inerte, feignant de ne pouvoir parler ; il lui semblait que c'était assez de savoir, que c'était assez d'entendre Basilide, et ses douleurs eussent été plus aiguës s'il avait parlé... Il fermait à demi les yeux pendant que la Jolie Laveuse l'embrassait et le caressait ; elle croyait qu'il l'entendait, et sa pensée tout entière était au passé à jamais perdu ; il était dans les bras de Basilide, et il appartenait tout entier à Yvette. Il la voyait dans la petite chambre, et il pensait que tout cela était à jamais perdu...

Tout à coup, Basilide le vit se redresser, s'accouder sur le lit, et lorsque son regard cherchait le sien, elle le rencontra terrible, menaçant... Elle caressait ses cheveux ; inquiète, elle l'embrassa ; il la laissa faire, semblant ne pas s'en apercevoir, et il dit d'un ton étrange :

— Alors, la saleté, elle a un petit... qui s'appelle comme moi..., la salope !... J'ai un enfant..., j'ai un enfant... de ma femme...

Puis, regardant Basilide d'un air étrange, il exclama :

— Est-ce que tu crois que ça se peut, ça?... Est-ce que tu crois qu'un jour je n'irai pas l'étriper et étrangler le gosse ?

— Denis ! Denis ! mais tu deviens fou...

— Ah ! oui, je deviens fou ; avec ça qu'il n'y a pas de quoi !

Et, en disant cela, il sautait en bas du lit...

— Mais, tiens, à cette heure, si elle était là, si je savais où la trouver, je la prendrais au cou, je la f..... par terre et, de mes ongles..., de mes ongles, entends-tu..., je lui arracherais le ventre...

Et, menaçant, fou, furieux, les yeux sortant de l'orbite, les dents serrées, les poings fermés, il marchait bousculant tout dans la chambre.

Basilide était effrayée de son œuvre et n'osait plus parler.

— Mais... je la trouverai... L'enfant !... l'enfant... je lui casse la tête sur le mur !... Et je voudrais bien savoir de quel droit on pourrait me condamner... C'est ma femme..., elle me déshonore, et, de plus, elle m'apporte le résultat de ses noces... Oh non ! ou alors il n'y a pas de justice... Et puis après... je m'en f... On me fera ce qu'on voudra... Ça t'étourdit ça, Basilide ? c'est que l'on ne sait pas ce que les bons sont méchants quand on les tourmente... je le ferai voir... Tant qu'à lui..., monsieur mon ami..., ah ! vermine... sang de chien... aussi vrai que je m'appelle Mérit, j'aurai sa peau ou il aura la mienne...

Et il se promenait dans sa chambre, étouffant, suffoquant... Voyant Basilide qui le regardait effrayée, il fit un effort pour sourire, et il lui dit pour parler :

— Tu t'en moques de tout ça... au contraire... ça t'amuse!... Allons, c'est pas tout... je crève de soif... Habille-toi, Basilide, nous allons boire... Non! nous allons déjeuner... mais je vais boire. Tôt ou tard, tu as entendu ce que j'ai dit, ça y est. J'attends l'occasion; ils y passeront tous les trois.

XII

LA DÉGRINGOLADE.

Certainement, c'est du jour où sa fille lui paraissait indigne, que le père Flamet fut le plus heureux. Tous les matins, Denis venait éveiller son beau-père; il venait pour savoir des nouvelles, car si Yvette était fâchée avec son mari, elle était trop bonne fille pour oublier son père, et, d'un jour à l'autre, c'est là qu'elle devait revenir. Ensemble, les deux hommes, sombres, le père et le gendre, parlaient raisonnablement.

— Ainsi, tu n'as pas de nouvelles?

— Non, je venais chez vous pour en chercher.

— Rien; écoute, Denis, disait Flamet en lui prenant le bras, il ne faut pas être un enfant, il faut être un homme; pas de bêtises... C'est ma fille, mais je ne la défends pas; elle a mal fait, c'est fini, la maison est fermée... Des petits-enfants...? oui, j'aurais aimé ça... mais des enfants légitimes... C'est une chienne qui a fait ses petits, pour moi, et voilà tout... S'il fallait admettre que, parce que l'homme est malade, la femme

a le droit de tout faire... où irions-nous? Malheur! Quand la santé y est, tu travailles, tu fais tout ce que tu peux, plus même... et puis alors, la femme serait heureuse quand on est au turbin... et sitôt qu'on souffre, elle ne pourrait pas se sevrer! Non, non, pas de ces mœurs-là chez nous. D'abord, je lui avais dit, pendant que tu étais malade, qu'elle pouvait venir chez moi... Il ne faut pas qu'elle la fasse à l'abandon, à la misère... Je suis son père... Tu n'étais pas là, je lui ai dit : « Mon enfant, tu ne sais pas quand ton mari sortira de l'hospice... et puis, il peut arriver un malheur...»

Le père Flamet disait ça tranquillement, sans voir le tressaillement de Denis, sans voir que chaque mot était pour lui une douleur nouvelle; il continua, de cette voix traînante et grasse du Parisien :

— Qu'est-ce que tu ficheras toute seule?... Tu vas donner congé, tu viendras à la maison, on casera tes meubles dans ta chambre, qui est vide depuis ton départ. Mon Dieu, je suis vieux, je ne gagnerai pas beaucoup, mais je ne coûte pas cher non plus!... toi, tu feras ta journée, et, avec ça, nous vivrons tous les deux... et honnêtement, parce qu'alors j'avais l'œil... et puis, sous l'œil du père, tu sais, il aurait fallu se tenir... Elle avait son idée, elle n'a pas voulu... et, en avant la culbute... Mais, on me le disait ici, elle ne venait pas me voir, et des gens du quartier me disaient : J'ai vu votre fille hier, elle a des robes longues comme ça et comme ça!... Je me suis dit : Bon, ça y est... Si tu m'avais dit à l'hospice un jour : « Père, ayez l'œil, » j'aurais veillé... mais vous aviez l'air, toi et elle, de m'aimer comme les coups de poing... Je me suis dit : « Allez-y... nous verrons celui qui aura plus tôt besoin de l'autre... »

Et cela se disait à peu près tous les matins chez un petit marchand de vin de la chaussée Ménilmontant, en face d'une ou deux bouteilles de vin blanc... Denis disait tous les jours :

— J'irai chercher de l'ouvrage... Mais je voudrais avoir des nouvelles...

Jamais il ne cherchait. Un jour Sifflard vint lui dire que Lançard avait beaucoup de travaux, ce qui s'exprime en langage ouvrier : « Lançard était pressé ; » il promit d'y aller... il n'y alla pas. Il fallait vivre et surtout payer les consommations du père Flamet. Denis engageait tout, tout ; depuis huit jours il couchait sur son sommier. Tous les soirs il rentrait absolument ivre, se parlant seul, et n'ayant qu'une idée persistante, tuer sa femme et son petit... Les voisins entendaient toujours entre minuit et une heure la répétition de cette scène à travers les cloisons qui les séparaient du logement de l'ouvrier. Denis, ivre et méchant comme l'homme qu'une idée tenace poursuit, et qui se soûle pour oublier, frappait ses meubles dans sa chambre et criait :

— La pouffiasse... je la tuerai avec son petit... je la prendrai comme ça... et aïe donc, et comme ça... oui ! et qui me dira quelque chose ? je me fiche de tout, la justice c'est moi. Un gosse qui s'appelera comme moi... ah malheur ! jamais. Je le prends et hue, sur elle !.. Ça, cette chose conçue en dehors de moi... ça porterait mon nom ? ah ! non ! non !

Et alors il brisait, cassait tout chez lui... et puis las, fatigué, il tombait sur le sommier de son lit et comme le sommeil ne venait pas, que le repos, le silence, le calme éteignaient ces crises d'alcoolisme, il redevenait faible et il pleurait, il gémissait... il était seul, seul !

Un matin, vers midi, Basilide vint le voir; il dormait encore; elle fut étonnée du changement survenu dans le ménage; elle fut effrayée du changement opéré en lui... Elle resta avec lui; ce n'était plus le même homme... Elle en fut ravie... Elle laissa chez lui son chapeau, ses gants, son pardessus, elle mit même, pour cacher le corsage de sa robe de soie, une camisole à Yvette, et ils descendirent au petit cabaret de la chaussée Ménilmontant. Le père Flamet attendait depuis dix heures,

— Ah! s'écria-t-il, enfin te voilà! Tiens! Basilide, elle apporte des nouvelles.

— Non, non! fit vivement Denis en rougissant; Basilide vient déjeuner avec nous. Je l'ai rencontrée sur la chaussée Ménilmontant.

— Tu travailles donc par ici? demanda le père Flamet.

— Oui, je suis venue donner un coup de main rue de la Mare.

— Tant mieux! Mais c'est gentil de s'être souvenue des amis. Viens nous voir des fois... Ça le consolera.

Et il ajouta tout bas, en se penchant vers l'oreille de la jeune fille :

— Tu sais ce qui est arrivé?

Assez embarrassée, la Jolie Laveuse fit oui de la tête. Flamet lui répondit avec un signe d'yeux :

— Hein! qui est-ce qui aurait jamais cru ça?...

Denis commandait le déjeuner; il y avait une personne de plus, on devait faire un petit extra. Il fit dresser le couvert, réclamant une nappe et des serviettes; il commanda une boîte de sardines pour commencer, ensuite des côtelettes à la sauce et un fin morceau de brie... C'était un gentil déjeuner d'ouvrier. Mais Basilide intervint, ses goûts n'étaient plus ceux d'autrefois,

et le déjeuner de Denis lui semblait un peu raide. Elle commanda des huîtres, un châteaubriant, un poulet froid, une salade, du fromage et des fruits.

Le père Flamet en avait des flammes dans les yeux, et, en l'écoutant, il passait sa langue sur ses lèvres. Denis, embarrassé, se mordait les lèvres, et Basilide lui dit à mi-voix :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

— Dame ! fit-il du même ton, tu sais, je ne travaille pas... je n'ai pas lourd d'argent.

— En voilà des bêtises... Est-ce que je ne sais pas ta position ?... Tu n'as pas à t'occuper de ça, un jour tu me le rendras.

Denis ne répondit pas, mais de la naissance des cheveux au col de la chemise, il sentit le rouge lui piquer le visage ; il baissa la tête. Il était sur le bord de l'abîme, il le sentait, il glissait... Il se mit à table, et, dame ! on fit un bon et gai déjeuner, où le père Flamet dit tout le mal possible de sa fille, ce qui plut énormément à Basilide.

Lorsque vint l'heure de payer, Denis sentit, en dessous de la table, que Basilide appuyait son genou sur le sien ; il la regarda étonné, il vit qu'elle y glissait son bras en lui faisant signe de l'œil d'en faire autant. Il obéit, leurs mains se rencontrèrent, et Denis sentit qu'elle glissait son porte-monnaie dans sa main... Il sentit comme un choc... et le rouge de la honte vint encore lui mordre la peau. Basilide s'était vite redressée, et elle parlait au père Flamet pour détourner son attention, afin qu'il ne vît pas ce qu'elle venait de faire.

Denis ne bougeait pas, il n'osait remuer le bras, il n'osait lever les yeux, la honte l'enveloppait et empêchait ses mouvements; il fut long, bien long, pour

ramener gauchement sa main crispée sur le porte-monnaie jusqu'à sa poche...

Il le sentait, le premier pas était fait, il n'avait plus de courage et ne pensait pas à travailler, et il venait d'accepter l'argent d'une femme..., cette rougeur qui couvrait son front en s'étendant sur la peau le piquait, le dévorait. Les enfants ont ce qu'on appelle la fièvre de dents... et Denis avait la fièvre des écailles.

En sortant avec Basilide, ils laissèrent le père Flamet au cabaret... Denis était singulier, il n'osait parler, il semblait être l'esclave de Basilide. Cette dernière dit au vieil ouvrier en corne :

— Je ne l'emmène pas, il vient me reconduire et il vient vous retrouver.

On arriva rue des Panoyaux... Basilide se coiffa, remit ses gants, son pardessus, et dit à Denis toujours servile :

— Viens me reconduire jusqu'à la place de voitures.

— Oui, fit celui-ci ; puis, balbutiant, grave, il ajouta : Basilide, voici ton porte-monnaie, j'ai changé vingt francs...

— Tu as remis la monnaie... Mais, puisque tu es sans le sou, il ne faut pas faire des manières. Ça se voit ici... Tu me rendras ça quand tu travailleras... Ce n'est pas parce que ta femme t'a tout mangé qu'il faut rester sans rien... tiens, tu me les rendras.

En lui disant ces mots, elle lui glissait dans la main une pièce de vingt francs... Denis était tout gauche ; il serra la pièce sans regarder, et il parla d'autre chose... Alors Basilide lui dit le plus tranquillement du monde :

— Vite, mon chéri, viens me reconduire, je suis en retard... je vais être grondée... mon amant m'attend.

Denis n'entendit même pas... Il profita du mouvement

pour glisser la pièce dans sa poche. Il offrit son bras à Basilide, et il partit, elle gaie, bavarde, riant..., lui riant aussi, mais d'un rire faux, amer comme les sanglots...

Quand elle fut dans la voiture, par la portière dont la vitre était baissée, elle tendit son museau frais ; ils s'embrassèrent, et elle dit :

— A demain, mon chien.

XIII

LA MI-CARÊME.

Dire pourquoi les blanchisseuses ont choisi le milieu du carême pour en faire leur fête, pourquoi elles n'ont pas cherché le nom d'une brave femme ou d'un brave homme sanctifiés pour en faire leur patron, me serait difficile… Ignorant comme une carpe en la matière, je ne veux fouiller ni les dictionnaires, ni les encyclopédies, et veux prendre sur nature le tableau dans lequel vont paraître nos héros.

C'est chez Mme Lapchez que tout cela s'est passé… Huit jours avant la mi-carême, juste un matin où Mlle Basilide s'était disputée avec des messieurs à la sortie d'un souper chez Brébant, et pour cela les avait abandonnés sur le boulevard et était montée dans un fiacre en leur criant d'un ton méprisant et plein de révélation :

— Allez donc, pannés, vous vous êtes trompés.

Mlle Basilide n'avait pas envie de dormir, il ne faisait pas assez jour, et il était difficile de trouver des oisifs à cette aube ; seuls les travailleurs suivaient leur route.

C'est ce qu'elle pensa, et elle se fit conduire chez son ancienne patronne...

Elle arriva à l'heure où l'on préparait les terrines d'empois, où la mécanique n'était pas chauffée, et, il faut bien le dire, l'empois se dissolvait lentement, les fers avaient des frissons...

C'est que c'était huit jours avant la mi-carême; or, ce jour, quelques blanchisseuses du quartier avaient choisi l'atelier relativement grand de Mme Lapchez pour la nomination.

A l'heure où la voiture de Basilide s'arrêta devant la boutique de la blanchisseuse, de tous côtés arrivaient les laveuses et les repasseuses..., tout le lavoir, si bien que Basilide, dans son extravagante toilette, fut assez embarrassée.

Mais elle n'était pas sotte; en deux minutes elle eut retiré ses gants, son chapeau, dégrafé son corsage, et, l'allure débraillée, le sourire aux lèvres, elle entra dans l'atelier, où elle fut saluée par un cri de joie :

— Ah! Basilide!...

Et ce ne fut, pendant quelques minutes, que reconnaissances et embrassades, puis toutes les vieilles laveuses en parlèrent tout bas.

C'est que, huit ou dix jours avant la mi-carême, un mitron apporte à l'atelier ou au lavoir une immense galette cachant une fève...

On fait autant de parts qu'il y a de jeunes filles qui acceptent la chance; un bambin tire les parts et les distribue...

Celle qui a la fève est reine..., et elle choisit son roi.

C'est une apprentie blanchisseuse qui était chargée de tirer les parts.

Elle glissa la main sous la serviette, et, pendant que

les parts du gâteau sont distribuées à chacun des assistants, c'est un chœur à rendre sourd tout le quartier :

Pour une minute, histoire de rire,
Avance ici ton p'tit musiau...
Pour que tout le monde tire...
    Tout le monde tire,
Tire, tire, tire le gâteau...

Mon Dieu, nous arriverons tout de suite au but...

Ce fut Basilide qui fut nommée reine...

On juge de la stupéfaction de l'atelier lorsque, lui ayant demandé qui elle choisissait pour son roi, elle répondit :

— Mon roi, c'est le mari d'une blanchisseuse, le mari de ma camarade d'atelier ici...; le pauvre garçon ne refusera pas ça...; ça lui procurera une fois le moyen de s'amuser, et il verra que ses anciennes camarades ne l'oublient pas... et qu'elles blâment celle qui a mal fait...

— Bravo! bravo! Basilide, cria-t-on.

Et les unes, les autres, se poussant du coude, se disaient bas :

— C'est tout de même une brave fille et qui a du cœur!...

Et Basilide, qui avait tout ce qu'il fallait pour être populaire, ajouta aussitôt :

— Si mon roi était là, il proposerait de boire à ma santé...; je ne veux pas que vous soyez privées de ça... Je régale..., et nous allons boire à la sienne...

On ne se figure pas avec quelle rapidité la consommation fut apportée sur les grandes tables à repasser, et c'était charmant de voir autour les robustes filles,

dans des camisoles indiscrètes, les bras troussés, les joues roses, le rire aux lèvres, enfonçant dans la galette épaisse leurs dents pointues.

Les yeux brun vert de M[lle] Basilide lançaient des éclairs ; elle était heureuse comme tout ; elle dressait en l'air son petit nez insolent ; il y avait pour l'avenir dans huit jours, une bonne petite infamie toute prête, aussi son visage était tout illuminé de gaieté, et, sautant sur une chaise, elle s'écria :

— Écoutez-moi ça, et au refrain :

Le dimanch' de la Saint-Jean,
A la fêt' de la patronne,
Pour un écu par personne,
J' devions faire un r'pas flambant.
Tout l' lavoir était en fête,
Et, comm' nous étions beaucoup,
En nous rendant à Chatou,
Nous criions dans la charrette :
    Hue ho ! dia ! gar' là !
La vertu, ça tient d' la place,
Il faut s' débarrasser d' ça,
Ou je n' réponds pas d' la casse.
    Hue ho ! dia ! gar' là !

Etc., etc.

Basilide, bien campée, jouant de l'œil, soulignant les mots, était magnifique.

Ce fut alors une explosion de gaieté, dans laquelle les rires pointus des femmes jetaient leurs notes aiguës, et c'était un gai tableau ; tous ces frais visages étaient animés. En quittant hâtivement le travail, elles étaient restées dans le costume débraillé qu'il nécessite, et les caracos étaient bien indiscrets, les chairs robustes de

la construction plébéienne se montraient là dans des lignes solides. Les unes étaient assises sur les longues tables à repasser, les autres étaient couchées sur des tabourets et des escabeaux.

Au bruit qui se faisait dans la boutique de la blanchisseuse, les voisines étaient descendues et se trouvaient groupées et serrées dans l'embrasure de la porte.

Cette masse de monde dans l'atelier, relativement petit, avait, malgré la saison, obligé Mme Lapchez à faire ouvrir les fenêtres, et aussitôt d'autres groupes de curieux s'y étaient arrêtés.

Toutes les blanchisseuses tenaient à la main la part de gâteau qui leur était échue, leur verre à moitié plein serré entre les genoux; suivant jusque sur les lèvres la chanson gaie, on ne savait si elles la répétaient bas ou si elles mâchaient leur galette.

C'est au milieu de ce bon public attentif que Basilide chantait...

La chansonnette n'était que gaie, mais l'intention que la Jolie Laveuse mettait dans certaines phrases était tout autre chose. Les grivoiseries chères à ses pensées trouvaient le moyen de se faire place.

Elle continua :

On avait pas mal liché;
Aussi chaqu' femme et chaqu' homme
Dans le fossé fit son somme,
Se croyant chez lui, couché...
La fin d' l'histoire, c'est que l' douze,
D'vant monsieur l' maire, il faudra,
Pour réparer c'tte affair'-là...,
Que c'... brigand d' Pichou m'épouse...
Hue ho! dia! gar' là!

Ma vertu, ça tient d' la place;
Il faut la prendre ou, sans ça,
Je n' vous réponds pas de la casse.
  Hue ho! dia! gar' là!
L' temps d' la rigolad' ça passe!
  Hue ho! dia! gar' là!

Il y eut un tonnerre d'applaudissements... et de *bis*, et il fallut recommencer.

Elle était si drôle, la Jolie Laveuse, elle avait un mouvement si... singulier, en tendant le ventre et en chantant

Pour réparer c'tte affaire-là...

qu'il était impossible de ne pas éclater de rire...

On était en train ; on demanda à Basilide « une autre. »

Pendant ce temps, on avait envoyé chercher Denis. Il était tôt, et le père Lapchez le trouva encore au lit; ils allèrent chercher le père Flamet, entrèrent chez un marchand de vin pour *tuer le ver*. Ils descendirent bientôt jusqu'à la vieille rue du Temple. Quand ils arrivèrent, il y avait le double de monde devant la porte, les blanchisseuses chantaient en chœur et les curieux de la rue les accompagnaient.

L'entrée de Denis fut saluée d'un triple hourra..., puis Basilide lui tendit la main et l'embrassa par trois fois, en lui disant que c'était lui qu'elle avait choisi. En l'embrassant, elle lui dit tout bas :

— Ne nous tutoyons pas ici...

Cette recommandation était inutile, Denis ne le voulait pas faire, et il n'avait qu'une crainte, c'était que la Jolie Laveuse n'eût pas la même réserve.

Chez la patronne de sa femme, chez ceux qui avaient été les témoins et les conseillers de son mariage, Denis se trouvait mal à l'aise avec Basilide, et cependant il était content du choix qu'elle avait fait, parce qu'il se disait que sa femme ne manquerait pas de le savoir bientôt, et cela allait l'obliger à s'occuper de lui... Il se pouvait qu'en apprenant que Denis, son mari, malgré tout ce qu'elle avait dit, servait de cavalier à sa mortelle ennemie, il se pouvait qu'un mouvement de rage la poussât à venir lui demander une explication..., et c'était ce que voulait Denis... quand il était à jeun...; car, depuis le départ d'Yvette, à compter de quatre heures, Denis rejoignait le père Flamet au petit cabaret de la rue Constantine..., et il n'en sortait que le soir, à la dernière heure, soutenu par son beau-père, mêlant à ses hoquets les injures et les menaces contre sa femme et surtout l'enfant de sa femme.

Chaque soir, lorsqu'il était ivre, il se promettait le lendemain matin de se mettre à la recherche d'Yvette, surtout de l'enfant..., pour en finir..., et chaque matin il s'éveillait tard et il voyait arriver chez lui Basilide désœuvrée, au sortir d'un souper, fatiguée par une nuit de débauche; elle venait se reposer chez lui; et à la vue de la Jolie Lavéuse, il oubliait ce qu'il avait arrêté la veille. Le malheureux était charmé par cette femme admirablement vêtue, toujours parfumée, qui lui apportait un amour charnel que sa nature pure n'avait jamais connu. Il était pris, il lui appartenait, et puis la paresse l'avait envahi, peu à peu il avait perdu l'habitude du travail. Il ne demandait rien à Basilide, mais quand celle-ci avait dit un jour :

— Ton lit est joliment dur... Comment peux-tu dormir là-dessus?...

Ou :

— Tu devrais ne plus porter de blouse ; pourquoi ne mets-tu pas ton paletot?

— Quand je travaillerai je les retirerai du clou.

— C'est encore elle qui a mis ça au mont-de-piété pendant que tu étais malade..., la gueuse !

Il ne protestait pas, il laissait dire ce mensonge et il se taisait, ce qui était son acceptation, quand elle ajoutait :

— Tu n'as pas besoin d'attendre, voilà quarante francs; quand tu travailleras, tu me les rendras..., ça ne me gêne pas.

D'autres fois, au moment de partir, elle lui donnait un louis, en lui disant d'aller cherchez des épingles à cheveux, pour se recoiffer...

Il revenait, elle était en train de se peigner, et elle lui disait de mettre la monnaie sur la cheminée, et elle partait en feignant de l'oublier.

Denis parlait de son travail, mais ne travaillait plus ; le pli était pris, c'était fini. Il était devenu plus soigné dans sa toilette, mais il avait pris la funeste habitude de boire.

Lorsque Basilide n'était pas venue, par ses bavardages, par ses baisers brûlants, par ses caresses, troubler ses pensées ; lorsque, seul chez lui et à jeun, il portait sa pensée sur le passé ; lorsque le souvenir d'Yvette se présentait, il pleurait de longues heures, il gémissait, et, sachant bien qu'il s'était toujours sagement et honnêtement conduit, il s'écriait en sanglotant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mais je ne méritais pas ça.

Il cherchait alors à réagir contre cette faiblesse, et aussitôt il pensait à ce qui lui permettait de vivre; il

pensait à la rougeur qui lui couvrait le front, lorsque, rencontrant un de ses anciens amis, celui-ci lui demandait où il travaillait, et le voyant presque élégamment vêtu, il ajoutait :

— Tu gagnes de l'argent?

Balbutiant, il répondait qu'il travaillait chez lui, il avait acheté un étau, et il s'était établi façonnier ; il faisait la monture des modèles pour un fabricant qui s'établissait, et cela était bien payé...

Alors, tout honteux, voulant oublier sa conduite abjecte, il se hâtait de gagner le petit cabaret de la rue Constantine ; là, on ne parlait pas travail..., on entamait des parties de piquet qui duraient jusqu'au soir..., et le soir, ivre, méchant, jurant contre tous, il rentrait chez lui, s'habituant insensiblement à l'idée criminelle qui le poursuivait...

Le matin du jour où nous sommes, en se retrouvant près de Basilide, l'impression douloureuse qu'il avait ressentie en entrant dans l'ancien atelier de sa femme s'effaça...

Comme la mère Lapchez lui demandait ce qu'il était devenu depuis ses malheurs, se sentant observé par Basilide, il répondit :

— J'ai oublié tout ça, Dieu merci !... Maintenant, je suis le plus heureux des hommes.

— Vous ne travaillez plus dans notre quartier? demanda-t-elle.

Basilide était gênée de cette question, parce qu'elle le vit rougir, parce qu'elle craignait de l'entendre dire qu'il était sans ouvrage, ce qui ne lui permettait guère d'être le roi qu'elle avait choisi ; mais le sourire revint sur ses lèvres lorsqu'elle l'entendit répondre tranquillement :

— Non, je me suis mis chez moi, j'ai acheté un étau, et je ne veux plus être exploité par les patrons.

Malgré elle, Basilide lui prit la main et la serra ; Denis devint plus rouge... On le complimenta sur sa force de caractère, et on le félicita sur la souveraineté aimable qui lui était échue...

On s'occupa aussitôt d'arrêter le lieu de rendez-vous pour la fête. Mais Basilide dit alors que cela regardait absolument le roi et la reine, et qu'elle demandait qu'on les laissât faire, ce qui fut accepté, tout le monde étant désireux de n'avoir à s'occuper que de ses costumes.

Denis offrit un nouveau saladier et il fut convenu que l'on ferait savoir dans chacun des ateliers le lieu du rendez-vous et l'endroit choisi pour le repas et pour le bal.

La mère Lapchez voulut que Denis, le père Flamet et Basilide restassent à déjeuner, ce qui fut accepté.

On était à table et Basilide parlait bas à Denis :

— Tu n'as pas à te tourmenter, disait-elle..., je sais bien ta situation..., je te porterai l'argent, tu me le rendras...

Denis ne répondit pas ; elle continua :

— Vois-tu, Denis, tu as une bonne idée là..., puisque tu ne peux pas trouver à travailler chez les autres, mets-toi chez toi..., je t'avancerai l'argent nécessaire, et tu me rendras ça à tant par semaine...

— C'est qu'il faudra pas mal d'argent, dit Denis, bien calme, habitué désormais à ce langage.

— Combien donc faut-il ?

— Au moins une centaine de francs.

— Ce n'est que ça... Dès demain j'irai chez toi... Tu vendras tous les bibelots qui servaient à l'autre ; la table à repasser, la mécanique aux fers, et je te donne-

rai le reste pour acheter ton outillage; ainsi tu ne te dérangeras plus.

C'était fini, bien fini, le sens moral était parti... Denis trouvait cela tout naturel, et après le déjeuner, lorsqu'on se sépara, c'est-à-dire lorsque Basilide lui dit tout bas qu'elle était obligée de partir vite parce que « son amant l'attendait, » et que les deux compères Lapchez et Flamet se disposaient à reconduire Denis chez lui..., il dit tout bas à Basilide :

— Donne-moi donc quelques sous, je te les rendrai demain....

En l'embrassant, et dans un serrement de main, elle lui glissa une pièce d'or... Il lui sourit!... Lorsque Basilide fut rentrée chez elle, elle prit l'almanach, chercha la date de la mi-carême, et dit :

— C'est dans dix jours!... Bon. Une fois que nous aurons choisi l'endroit, je t'inviterai, ma petite mère..., et, ce jour-là, tu seras exécutée...

XIV

OU ARISTIDE EST SINGULIÈREMENT REÇU.

Pendant quelques jours, Basilide vint moins souvent voir Denis; elle lui avait donné ce qu'elle avait promis, c'est elle-même qui lui avait fait organiser son petit atelier. En revoyant à son lever chez lui l'étau, l'établi, les limes, l'idée du travail revint, et toute la matinée il travailla... Mais lorsque deux heures sonnèrent, il avait faim. Il descendit pour déjeuner, retrouva le vieil ouvrier en corne, et toutes les bonnes idées s'envolèrent; il resta jusqu'au soir, et furieux après lui-même, il sortit du cabaret absolument sous le coup d'une crise d'alcoolisme. Son idée fixe lui revint, il ne pouvait pas vivre comme ça, il y avait deux êtres de trop au monde, sa femme et l'enfant...

Il rentra chez lui en jurant et menaçant et jusqu'à deux heures du matin les voisins l'entendirent crier en bousculant tout chez lui.

Ivre et méchant, il y avait chez lui une explication imaginaire.

La bouche crispée, l'œil fou, les poings serrés devant le grand tabouret auquel il donnait des coups de pied, il disait :

— Il faut en finir, on ne peut pas vivre comme ça...; tu vas me dire où tu l'as cachée, je la veux, cette enfant-là, et j'y tordrai le cou devant toi...; après, ça sera ton tour... Tu crois qu'on se fiche de Denis comme ça..., qu'on fait des petits à son nom et qu'on retourne bastringuer... Nom de nom de D... Saleté, va...

Et il donnait des coups de pied au tabouret... Vers trois heures, épuisé par cette crise, il tomba sur son lit et s'endormit tout habillé. Il fut malade une partie de la nuit et s'éveilla le lendemain au jour, dégoûtant des souillures de la veille, mal portant, ayant la tête lourde, ce que dans les ateliers, le lendemain d'une ribote, les ouvriers nomment « avoir mal aux cheveux, » ou avoir « le casque. » Il se leva néanmoins et se hâta de mettre tout en ordre chez lui, redoutant de voir entrer Basilide; il lui cachait soigneusement ce vice nouveau : l'ivrognerie.

Basilide ne vint pas ce jour-là ; elle était trop occupée par ses costumes pour la mi-carême.

Personne encore autour de Denis ne se doutait de la source impure où il puisait ses ressources. Il avait dit qu'il travaillait chez lui, on le croyait; au reste, le jour même qu'il avait monté chez lui un établi, il avait amené Sifflard et lui avait dit que depuis le départ d'Yvette il avait pris le parti de travailler à son compte, craignant que dans les ateliers des plaisanteries ne fussent faites sur la conduite de sa femme, la situation de l'homme trompé étant toujours tournée en ridicule. Sifflard avait approuvé, et il s'était empressé le lendemain de le raconter à tous les camarades de Denis...

Aussi n'était-on pas étonné de le voir toujours convenablement vêtu, ne manquant jamais d'argent.

Une rage sourde était en lui et le dévorait, et ce jour, après avoir mis tout en ordre chez lui, en attendant Basilide, il pensait, et l'idée qui ne le tourmentait que dans ses crises d'alcoolisme lui vint alors de sang-froid. Assis sur le grand tabouret qu'emploient les ciseleurs et les monteurs sur métaux, accoudé sur son établi la tête dans ses mains, il songeait :

— Je ne peux pas vivre avec cette éternelle pensée; pendant que je suis ici, ma femme est dans les bras d'un autre; tout ce qui est à moi... à moi seul... un autre l'a... Elle a pour lui les mêmes regards, les mêmes baisers, les mêmes caresses qu'elle avait pour moi... Lorsqu'ils sont ensemble, ils rient, ils sont gais en pensant à moi... En dehors de moi, elle se fait une famille, qui fatalement est la mienne... J'ai des enfants, moi... des enfants qui ne sont pas les miens...

Et son poing frappait sur l'établi, secouant tous les outils, et ses dents se serraient, et ses yeux avaient des éclairs. Puis il se leva et debout dans le milieu de la chambre les bras croisés, continuant sa pensée en parlant, il dit :

— Je la tue, elle, lui, le petit... On m'arrête!... et puis... après... Est-ce que la justice peut me condamner? est-ce que je n'ai pas le droit de tuer ceux qui me volent mon bonheur, ceux qui déshonorent ma maison, ceux qui abusent de mon absence, de ma maladie, pour détruire toute ma vie et tout le bonheur du passé, tout le calme du présent, et l'avenir?... Quelle loi me protège? Quelle loi?... Si je veux m'adresser à un juge, il me dira qu'il faut le flagrant délit pour poursuivre..., que l'enfant n'est pas une preuve, puisqu'à cette époque j'étais

malade... c'est vrai, mais chez moi!... Ils sont impunissables, la loi n'a pas d'action sur eux... Eh bien, puisque la loi ne peut ni me défendre ni me venger..., c'est moi qui me ferai justice... Cocu, je suis ridicule, je fais rire; assassin, je fais trembler...

Et, farouche, il ajouta :

— J'aime mieux ça!... Si on me condamne, eh bien, quoi! une belle affaire... au point où j'en suis, peut-être cela vaudrait-il mieux!... Mais eux, au moins eux.. ils ne pourront plus rire!

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et tout souriant, Aristide parut lui tendant la main en entrant. Aussitôt que Denis le vit un éclair brilla dans ses yeux, il se jeta en arrière, prit sur l'établi un tire-point aiguisé, appelé grattoir et criant :

— Tu viens bien, tu vas y passer le premier.

Et brandissant son terrible outil, il se précipita sur Aristide. Celui-ci, étourdi, stupéfait, n'eut que le temps de lui saisir le bras armé. Le grattoir s'échappa des mains de Denis; mais le choc avait été si violent que les deux hommes tombèrent par terre.

Stupéfait, étourdi, effrayé, Aristide n'avait eu que le temps de relever le bras. Ne comprenant rien à cette brusque attaque, mais voyant bien qu'il devait d'abord songer à sa défense, il saisit le bras de Denis, qui, à peine tombé, cherchait à saisir le tire-point.

Aristide se demandait si le malheureux n'était pas devenu fou.

La colère rapide qui lui était montée au cerveau, qui lui avait fait voir rouge, l'avait rendu fort, mais cette force factice d'une minute l'avait abandonné en tombant. Aristide, solide, vigoureux, en devint facilement maître, et c'est alors qu'il entendit quelques-unes des

imprécations et des accusations du malheureux, qui criait :

— Ah! je te tiens enfin, et tu payeras d'abord... toi, qui as tout fait... lâche..., traître..., qui abuses de la maladie, de la faiblesse d'un homme, pour le déshonorer... Mais je vous aurai... toi et elle... et votre petit... Je tuerai tout ça... lâche! *faignant!*...

Aristide le tenait sous lui, de ses deux mains lui serrait les bras et le mettait dans l'impossibilité d'agir. En l'entendant, il le regardait, et il voyait en même temps que les injures sortaient de ses lèvres une mousse rougie. Il le lâcha et se releva le laissant libre en disant d'une voix dont l'accent de vérité était éclatant :

— Ah! mon Dieu! tu crois ça! tu crois ça..., pauvre Denis!

Celui-ci ne se releva pas entièrement; il s'accouda et regarda Aristide d'un air étonné, embarrassé, en disant :

— Tu le nies... tu as peur de...

— Ah! mon pauvre Denis, peur de quoi?... Allons, lève-toi; puisque tu sais, je te dois la vérité tout entière.

Les sourcils froncés, l'air rogue, Denis obéit. D'un coup de pied, Aristide avait lancé le grattoir sous le lit. Denis marchait dans la chambre, les poings serrés, ayant des gestes secs.

— Assieds-toi, dit Aristide.

Denis vint se placer devant lui et d'un ton farouche :

— Avant tout, réponds : tu dis que ce n'est pas toi qui es l'amant de ma femme... Réponds vite, en deux mots!

Et il était livide, ses dents étaient serrées, ses lèvres

tremblaient et son œil, sous le sourcil froncé, avait des lueurs fauves.

— Non! malheureux... et pour qui me prends-tu donc?

Il y eut un silence de quelques secondes, pendant lequel le regard de Denis se fixa durement sur celui d'Aristide.

— Jamais, demanda-t-il, tu le jures?

— Jamais!... Tu sais si j'aimais ma mère... Sur ma mère morte, Denis, je te jure que j'ai toujours respecté, comme elle le méritait, Mme Mérit, et, qu'à cette heure, j'ai pour elle le même respect.

Denis cherchait s'il n'y avait pas dans ces mots une malice...

Il reprit aussitôt :

— Alors, tu vas me dire qu'Yvette n'a pas eu d'amant.

— Je te soutiens, je t'affirme que Mme Mérit n'a pas eu et n'a pas d'amant.

— Ah! c'est trop fort!... Toi aussi tu veux te f... de moi! exclama-t-il en donnant un violent coup de poing sur l'établi. Alors c'est par l'opération du Saint-Esprit que Mme Mérit a mis au monde une fille, qui n'est pas la mienne... Entends-tu bien?... Yvette a accouché à la Maternité, il y a deux mois. Je le sais. Diras-tu non?

— C'est vrai! dit froidement Aristide.

— Alors que me chantes-tu...? fit Denis étonné, puisque je te dis que ce n'est pas ma fille... Je sais une chose encore... Le parrain de cette enfant, c'est toi... Yvette est mariée, tu ne peux être que ça...

Et en disant ces mots, la rage revenait, et il était menaçant, et il venait vers Aristide les poings fermés; mais celui-ci dit :

— Je suis le parrain de l'enfant, c'est vrai!... Mais je

ne suis que son parrain, entends-tu bien? et si au lieu de rouler de gros yeux et de menacer...

— Oui, je te menace... oui, et puis après... réponds-moi.

— Denis, tu regretteras ta conduite d'aujourd'hui... Tu es si malheureux que je te pardonne l'injure que tu me fais... Assieds-toi et écoute-moi.

— Dis-moi d'abord... quel est le père de l'enfant... Puisque tu protèges ma femme..., tu dois le savoir... ajouta-t-il en grinçant des dents...

— Tu le sauras quand il en sera temps.

— Ah çà, qu'est-ce que tout ça veut dire et pour qui me prends-tu?... Ma femme n'a pas d'amant, mais elle a un enfant, et tu connais le père...; il faudrait être un peu logique.

— Cela se pourra lorsque tu consentiras à écouter avec calme... Non, ta femme n'a jamais eu d'amant; ta femme a été la victime d'un misérable.

Denis, les sourcils froncés, releva la tête et regarda Aristide.

— Ah! toi aussi tu voudrais me raconter le roman de la séduction.. la femme prise de force... Allons donc... c'est bon dans les romans, ça... La vérité (je veux te croire), c'est que, si Yvette fait la noce, ce n'est pas avec toi; mais, tu le sais, tu le savais... et tu sais avec qui... et tu dois me le dire...

Aristide, à son tour, regarda fixement celui qui lui parlait; en voyant le bord de ses yeux rouge, en voyant sa peau livide, le cercle de bistre qui entamait les paupières, le nez givelé..., en constatant le tremblement des lèvres et des mains..., il devina ce qu'était devenu le malheureux... C'était l'ivresse qui avait éteint la raison dans ce cerveau; c'était l'ivresse qui avait fait une brute

de l'homme... Il jugea d'un coup d'œil qu'il n'y avait plus d'explications à donner... une idée fixe était sous le crâne...

— Quel homme es-tu devenu, lui dit-il... pour être avec moi ce que tu es aujourd'hui? Autour de toi, ceux qui t'ont oublié quand tu souffrais viennent encore te conter des infamies et tu les crois... Moi, je viens te dire la vérité, et tu ne m'écoutes pas... et tu refuses de me croire... et moi, à qui tu dois d'être encore ici vivant, tu me parles de ce ton, tu me commandes. Je ne dois te dire rien... Si tu étais un homme raisonnable, si tu avais encore du bon sens, je prendrais la peine de te donner des explications... Mais ce que je ferais par bonté, je le refuse à tes menaces. Et sois poli... Tu t'es jeté sur moi comme un misérable..., comme un assassin... presque un parricide... Je t'ai arraché ton arme et sache-le, sans respect pour ta faiblesse, si tu menaces encore, j'agirai comme tu le mérites...

— Ça veut dire quoi, ça? — fit Denis, traînant sur les mots en dodelinant de la tête...

Aristide, fronçant les sourcils, s'avança sur Denis, qui recula en le regardant en dessous.

— Denis, je venais ici te consoler, tu n'en es pas digne...

— Je ne vais pas te chercher pour ça...

— Je croyais trouver encore l'homme que je connaissais... Je me retire dégoûté du misérable que je retrouve, qui ne mérite plus ni sympathie ni pitié...

— Tu m'insultes parce que je te dois...

— Je ne t'insulte pas, je te juge. On m'avait dit tou cela et j'avais refusé d'y croire... Tu crois l'indigne créature qui te fait vivre, celle qui a livré ta femme.

— Ne dis pas ça!...

— Tu n'aimes pas cette fille; mais, paresseux et ivrogne..., tu aimes mieux croire ce qu'elle te dit parce que tu y trouves sottement l'excuse de ta conduite; comme si l'indignité d'une femme pouvait justifier les infamies d'un homme... Maintenant, c'est une fille qui te fait vivre, c'est avec l'argent qu'elle gagne dans le vice que tu t'amuses..., et tu oses parler de ta femme... Tais-toi, misérable..., et si jamais tu devais la rencontrer, à genoux...

Denis avait rougi, puis pâli... Il avait peine à contenir sa rage; il éclata, et, s'élançant de nouveau sur Aristide, il cria :

— Tu voudrais qu'on s'agenouille devant ta p...

A ce mot, Aristide le saisit, et l'écrasant de ses mains robustes, il l'obligea à se mettre à genoux, en disant :

— Misérable..., c'est la pensée de celle qui te nourrit qui met ce mot sur tes lèvres... Souteneur et ivrogne, reste dans ta boue...; ta femme est morte pour toi... C'est moi qui te défends d'y penser, qui te défends de la revoir...

Denis s'était absolument écroulé sous le mouvement d'Aristide.

Il était à genoux, sans énergie, écrasé en même temps par la force et par les injures d'Aristide. Il voulut réagir, il ne put; il voulut crier, sa voix s'éteignit dans sa gorge. Il ne voyait plus, il sentit qu'Aristide le lâchait et il tombait lourdement sur le parquet, entendant la dernière injure méritée et la porte qui se refermait, et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était sur son lit et Basilide était penchée sur lui. Elle lui dit :

— Mon Denis, qu'est-ce que tu as eu?

— Rien, fit-il, un étourdissement.

— Comme tu es faible encore... Tu es toujours convalescent.

Il y eut un silence, puis Denis l'attirant vers lui, demanda :

— Sais-tu ce que je voudrais connaître ?...

— Non... demande...

— Quel a été le premier amant d'Yvette, et quand ça a commencé ?

— Tu le veux ? fit-elle.

— Oui !

— Eh bien, c'est ton ami.

— Mon ami ?

— Oui, tu sais bien, Francis.

— Francis L'Hautil, exclama Denis qui redevint livide...

— Oui, elle a même été maligne, elle t'a fait donner cinq cents francs pour ça... tu n'as pas à t'en plaindre.

Et elle éclatait de rire... Connaissant Denis, elle trouvait ça naturel... En même temps qu'elle riait, il jeta un cri et retomba sur l'oreiller sans connaissance.

XV

DEUX VIEUX AMIS.

Francis vivait calme ; il avait depuis quelque temps rompu ses relations avec Basilide, non parce que la scène qui s'était passée à Longchamps l'avait mécontenté, mais parce que les amours de Mlle Basilide commençaient à prendre une grande place dans le monde galant... Il savait que la Jolie Laveuse était tout à fait lancée ; au cercle, tous ses amis n'avaient plus rien à lui envier ; quant à elle... et puis, on disait que Basilide, en devenant une des fidèles du Bois, une cocotte de haut chic, n'avait pu résister à « la nostalgie de la boue, » on savait qu'elle échappait à ses nombreux amants pour courir se livrer aux caresses d'un ancien ami, du temps où l'atelier remplaçait le boudoir.

Françis avait rompu et il avait oublié. Ambrette, quelque peu négligée par Aristide, s'était jetée dans la dévotion ; elle ne passait ses journées qu'à ce qu'elle appelait ses œuvres saintes, c'est-à-dire qu'elle allait porter dans les sacristies les dons nécessaires à racheter

le passé. Entre les deux époux, il n'existait plus aucune relation; c'est à peine si, dans le courant d'un mois, ils s'étaient rencontrés deux fois au moment où Ambrette montait en voiture pour la promenade.

Ils vivaient de cette bonne vie indigne des époux célibataires, se méprisant autant qu'ils le méritaient — ce qui n'est pas peu dire, — n'ayant en eux qu'une affection, leur personne, vivant séparés sous le même toit, indifférents, sans haine, acceptant les fautes de l'un et de l'autre et, vis-à-vis du monde, offrant le modèle parfait des époux, le plus heureux ménage.

La fortune a cet avantage, de permettre à ceux qu'elle favorise d'atténuer la cruauté du bagne d'un mariage malheureux, en en déguisant la vie commune. Hélas ! il n'en est pas de même du misérable ! Est-il au monde chaîne plus lourde à porter que celle qui attache à jamais deux existences faites pour ne jamais s'entendre ?... C'est la souffrance de chaque jour, de chaque heure... Se haïr et se voir sans cesse ; être obligé de supporter les manies, les défauts de ce qui vous est répulsif !... D'abord, pour la nature abrupte, c'est un tourment qu'elle supporte, en le faisant payer de grossièretés, puis de coups... Là, la bestialité prend le dessus, et c'est le crime qui vient, dans les ménages pauvres, suppléer au divorce rayé de notre code... Il faut savoir ce qu'elle est cruelle, ce qu'elle est pénible, ce qu'elle est pleine d'infernales pensées, la vie obligée, coude à coude, entre gens que leur caractère sépare, qu'une faute a désunis, ou que des vices éloignent.

Le ménage riche peut se passer d'amour, d'affection, de sympathie...; la vie commune est courte, quelquefois elle se résume dans un repas, dans une soirée. — Monsieur, sortant du cercle, rentre chez lui et se couche à

l'heure où madame se lève. On ne vit pas ensemble, on se rencontre... Au foyer du pauvre, d'abord, on se fuit... puis on se quitte... à l'heure criminelle. Quand donc une bonne loi, en détruisant entièrement l'union mal faite, permettra-t-elle de ne point chercher dans le vice ou dans le crime la libération du mariage?

Francis, nous l'avons dit, vivait heureux, se souciant aussi peu de sa femme que si elle n'avait jamais existé... C'est à cette existence qu'il dut l'épouvantable scène que nous allons conter. Ambrette, deux fois, avait reçu Denis chez elle, et, en lui voyant l'air singulier qu'il avait toujours en sortant du cabaret de la rue de Constantine, et qu'elle ne s'expliquait pas, elle lui avait dit :

— Mon Dieu, monsieur Denis, qu'avez-vous donc?

— J'ai... j'ai que je veux voir Francis !

— Il n'est pas là! Vous ne le trouverez que le matin.

— Adieu, madame, je reviendrai.

Et, farouche, il était parti. Deux fois il était revenu. Ambrette, ne voyant jamais son mari, n'avait pu le lui dire.

Et cependant l'air étrange du jeune homme l'avait frappée, son langage, son allure... Le changement opéré dans sa physionomie, elle l'avait attribué à la maladie; car Ambrette, pour laquelle ceux qu'elle appelait « les petites gens » étaient des indifférents, ne savait pas ce qui était arrivé dans le ménage du petit ami de son mari..., et, nous l'avons dit, elle voyait peu Aristide, — non qu'elle eût tout à fait oublié ce dernier — mais deux fois, le matin, en revenant de confesse, elle avait été au quartier Latin sans rencontrer son ancien aimé... Ambrette n'aimait pas à garder longtemps la même affection.

Or, un soir, Francis se disposait à sortir; il mettait

ses gants, lorsque la servante vint lui dire qu'on désirait lui parler.

— Quel est ce monsieur?

— C'est le petit ami de monsieur...

C'est ainsi qu'on connaissait Denis. Francis savait qu'Yvette avait abandonné Denis; il crut que son camarade du Havre venait lui demander un service; ennuyé il dit :

— Vous auriez dû répondre que je n'étais pas là... Enfin, faites entrer...

La servante avait placé la lampe sur le guéridon, car la nuit était tout à fait venue; elle sortit et introduisit Denis.

Francis dit aussitôt :

— Quelle circonstance t'amène à cette heure..., mon bon Denis...

Et il continuait de boutonner ses gants...

N'entendant pas de réponse, il releva la tête et vit Denis debout, droit devant la porte fermée...

— Eh bien! qu'est-ce que tu fais là? entre donc...

Denis fit trois pas en avant et, se plaçant devant lui, les bras croisés, il lui dit :

— Regarde-moi donc un peu, Francis, tu verras ce que je veux...

Francis étonné leva la tête; en voyant les traits décomposés de son ami, il se recula avec dégoût, exclamant :

— Ma parole d'honneur, il est soûl... Tu oses venir ainsi chez moi?...

— Oui, je viens ainsi chez toi..., et tu dois te douter un peu pourquoi... Je suis soûl! moi..., regarde-moi donc mieux que ça..., ce n'est pas ça que tu vois sur mon visage.

Francis regarda Denis avec inquiétude ; celui-ci avait pris la lampe et la levant à la hauteur de sa tête, éclairant son visage, il dit :

— J'ai la tête d'un homme soûl, moi..., réponds, Francis... Allons, si tu es un homme, regarde-moi en face... Ne vois-tu rien sur mon visage?

Francis voulut payer d'audace ; bien convaincu qu'il avait affaire à un ivrogne, pour éviter d'avoir avec lui une scène désagréable, il se résolut à lui obéir afin de s'en débarrasser au plus vite... Il regarda doucement Denis... et, reculant aussitôt, il s'écria :

— Qu'as-tu donc?... tu es blessé, tu as du sang au front?

Denis eut un éclat de rire qui alla glacer les moelles de Francis jusque dans ses os, et il répondit :

— Oui, c'est du sang..., du sang.

— Oh ! mon Dieu !...

— Tiens, Francis, regarde un peu...

Il venait de reposer la lampe sur le guéridon et il plaçait devant les yeux de son ancien ami ses larges mains :

— Tiens, vois, j'ai les mêmes taches sur les mains.

— Du sang !...

— Oui, du sang..., j'en suis couvert..., du sang de la petite que tu as eue avec ma femme... et maintenant que j'ai éventré le gosse, il faut que je voie le sang de son père...

— Malheureux ! tu deviens fou...

— Oui, je suis fou..., mais je te tuerai.

— Au secours ! cria Francis, au secours ! à l'assassin ! à l'ass...

Mais Denis s'était précipité sur lui, et il étranglait le cri dans la gorge.

L'attaque avait été si vive, si imprévue, que le malheureux Francis était tombé; vainement il se débattait, Denis était fort et le tenait serré comme dans un étau; il l'écrasait sous son genou et, effrayant de rage, il criait :

— A toi, je ferai comme à ton petit; je vais t'ouvrir le ventre !...

Et, en disant ces mots, d'une main il cherchait rapidement à sa ceinture, sous son gilet, et il en tirait un couteau à large lame, dont l'acier, neuf et frais poli, jetait sous la lumière de la lampe des éclairs qui rendirent l'énergie, le courage et la force à Francis. C'était sa mort certaine, épouvantable; le large couteau que Denis brandissait au-dessus de lui allait s'abattre et l'éventrer; il fit un vigoureux effort. Denis frappa, en retombant sur le côté, mais Francis avait évité le coup mortel avec son bras, duquel le sang jaillit... Il se redressa et, renversant le guéridon sur lequel était la lampe, pour se protéger contre son assassin, qui revenait sur lui en brandissant son arme terrible..., il s'élança vers la fenêtre, d'un coup de coude enfonça une vitre et cria :

— A l'assassin ! à l'assassin !...

A ce moment, il se sentit saisir par le bras; il voulut échapper, mais il ressentit comme un coup de poing dans l'épaule et, perdant connaissance, il tomba sur le tapis, entraînant Denis, qui, ne pouvant se guider dans l'obscurité, buttait contre le guéridon en sacrant et en jurant les plus hideux blasphèmes...

— Chacun son tour, le petit..., toi... et elle maintenant... De la famille sans moi... jamais ! je vous aurai tous... Ah ! vous le croyez bon, Denis... il tue..., il tue... Quand il aura fini, on le prendra, on le fauchera... Il

s'en fiche... il aura vu votre sang à tous... Nom d'un tonnerre...

Et il se relevait pour retomber encore...

Au bruit de la lutte, à l'appel désespéré jeté par la fenêtre, le monde s'était assemblé ; on entendait monter les escaliers, les portes s'ouvrirent, puis des voix dirent :

— C'est dans le salon, dans le salon...

La porte du salon s'ouvrit, le concierge et les bonnes entraient apportant de la lumière. Denis était tombé, il se redressa aussitôt et se précipita tête baissée, comme un sanglier fonçant sur les chasseurs... Ce fut une panique générale, les lumières échappèrent des mains de ceux qui les tenaient. Bousculées par Denis, deux femmes tombèrent à moitié évanouies, et l'assassin se sauva, descendant rapidement l'escalier, sans que personne osât lui barrer le passage... Il était déjà loin et perdu dans les rues lorsque les gens crièrent :

— A l'assassin !

Et que les agents arrivèrent.

On s'empressa alors autour de la victime ; Francis avait perdu connaissance, il était couvert de sang, et les gens qui étaient accourus crurent qu'il était mort. Sur l'ordre des agents, on ne dérangea rien dans la chambre, et l'on dut laisser le corps à la place où il était étendu...

Le domestique de Francis, arrivé en même temps que les agents, courut chercher un médecin... Celui-ci arriva aussitôt et, ayant regardé la victime, il commanda de la déshabiller et de la transporter au plus tôt sur un lit... Ce qu'on fit...

Après avoir minutieusement observé la victime, le médecin déclara que, quoique gravement atteint de

deux coups de couteau, tout espoir n'était pas perdu. Le commissaire était venu et procédait à une enquête. Comme il était impossible d'interroger la victime, qui n'avait pas encore repris connaissance, il interrogea la seule personne ayant un renseignement : c'était la femme de chambre, qui avait ouvert la porte à Denis. Elle raconta ce qu'avait dit son maître lorsqu'elle lui avait annoncé la visite... C'était tout ce qu'elle savait.

Le commissaire s'informa près du docteur si le blessé pourrait être interrogé bientôt ; mais celui-ci défendit absolument qu'on parlât même à la victime.

Le docteur, les agents, le commissaire venaient de partir, lorsque Ambrette rentra... On juge de sa stupéfaction en apprenant ce qui s'était passé, et cependant lorsque sa femme de chambre lui assura que le docteur avait jugé les blessures très graves, qu'il avait dit qu'il ne répondait de rien, il y eut comme un sourire sur les lèvres d'Ambrette.

— Eh ! demanda-t-elle, tu l'as bien reconnu, c'est le mari de la petite blanchisseuse ?

— Oui, madame, croiriez-vous ça ?... Monsieur qui était si bon pour eux...

— Oui, fit Ambrette se parlant à elle-même... si bon pour elle peut-être...

La femme de chambre rougit et rit en même temps... et elle dit à mi-voix :

— C'est peut-être bien ça...

— Et on ne l'a pas arrêté ?

— Non, madame... Nous ouvrons le salon..., ne nous méfiant de rien, le concierge était devant nous... Tout à coup, un homme saute sur nous, le concierge tombe, Julie se trouve presque mal... nous sommes bousculés, et il se sauve, sans que personne ait seulement la force

de jeter un cri... En en parlant, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines; jamais je n'ai eu aussi peur de ma vie... Et puis, quand nous sommes entrés dans le salon, que nous avons vu monsieur, pâle, dans une grande mare de sang... En y pensant, le cœur me manque. C'est bien heureux que vous n'ayez pas été là, madame; qui sait? il aurait peut-être...

Ambrette eut un sourire d'incrédulité.

— Voulez-vous voir monsieur, madame?

— Non, non, s'empressa de dire Ambrette. Viens me déshabiller... tu feras ton lit dans ma chambre...

— Oh! tant mieux, madame!... Moi aussi j'aurais eu peur toute seule dans ma chambre...

La jeune fille prit une lampe et conduisit Ambrette dans sa chambre; puis elle sortit pendant quelques minutes. Une fois seule, Ambrette ouvrit un chiffonnier, en tira un papier — son contrat de mariage et une donation — et le glissant dans le petit carnet qu'elle portait chaque jour, elle dit :

— Demain j'irai voir mon notaire... On ne sait pas ce qui peut arriver; il me dira si tout cela est en ordre.

XVI

LA VEILLE DE LA MI-CARÊME.

Denis courait dans les rues, sans savoir où il passait; il cherchait l'ombre, car ses mains étaient rouges de sang et ses vêtements avaient été déchirés dans la lutte. Non qu'il craignît d'être pris, mais parce qu'il ne voulait rendre compte de son crime que lorsqu'il l'aurait accompli jusqu'au bout, c'est-à-dire lorsque sa femme aurait à son tour payé de sa vie tout le mal qu'elle lui avait fait.

Il courait... Lorsqu'il fut arrivé aux anciens boulevards extérieurs, il s'assit sur un banc, et, la tête dans ses mains, il se demanda où il allait. Se rendre chez lui, c'était peut-être imprudent; déjà on pouvait le rechercher.

Cependant il avait couru, et on ne pouvait aussi vivement s'être remis à sa recherche.

Denis avait de la peine à remettre le calme dans ses idées; il était encore secoué par l'agitation qui l'avait saisi en présence de son ennemi, et puis, depuis le ma-

tin, il ne vivait pas... Il était dévoré par la haine, la rage, la colère... Il était dans le crime, il avait du sang jusqu'au coude, il voyait rouge.

Le matin, le père Flamet et Lapchez, chargés d'organiser la fête de la mi-carême, étaient venus le trouver à son lever... Ils lui avaient dit que tout était à peu près convenu, et que, sur l'ordre de Basilide, qu'ils avaient vue la veille, ils venaient le chercher pour aller chez le restaurateur convenir de l'heure et du nombre de convives.

Denis s'était levé et était parti avec eux. On s'était rendu chez le restaurateur, on avait tout arrêté, et celui-ci avait offert un déjeuner aux trois délégués... Il avait voulu faire goûter ses vins, et les trois chargés d'affaires s'en acquittèrent à merveille.

Vers deux heures, ils étaient absolument ivres...; à ce point que Denis, qui, dès qu'il se trouvait dans cet état, pensait à ce qui le tourmentait sans cesse, à sa femme qui l'avait abandonné, qui l'avait trompé avec son ami, Denis avait des accès de rage et disait au père Flamet :

— Le jour où je la rencontrerai... votre fille... malheur !...

— Pense donc pas à ça...

— Vous allez la défendre... vous ?...

— Je ne te dis rien...

— Si... vous la défendiez... et je ne vous le conseille pas... C'est ma femme quand même, et malheur à qui s'en mêlerait, quand même ce serait son père, entendez-vous ?... entendez-vous ?... Je vous le dis en face.

Et c'était vrai qu'il le lui disait en face, à ce point que leurs nez se touchaient...

Le père Flamet, en voyant l'éclair des yeux de son

gendre, se recula, et, poussant Lapchez du coude, il lui dit tout bas :

— En voilà un empêcheur de danser en rond... Une fois qu'il a le nez dur, il veut tout manger... Nous allons le semer...

Et pendant que Denis, furieux, frappait à coups de poing sur le comptoir, jurant, sacrant, se disputant avec ses pensées, les deux ivrognes gais, le *semaient*, c'est-à-dire s'en allaient sans bruit dans un autre cabaret.

Se voyant seul, Denis, tout à ses idées farouches, ne pensa plus à ses compagnons ; il sortit, parlant tout haut :

— Faudra bien que ça finisse un jour ou l'autre !... faudra bien que je la trouve..., elle et sa gosse...

Et, titubant, il regagna sa demeure.

Basilide venait généralement le matin, et elle trouvait Denis le plus souvent encore au lit, ou à son étau, semblant travailler. Ce matin, elle était venue vers onze heures; ne le trouvant pas, elle avait écrit sur le dos d'une carte et l'avait glissée sous la porte.

Elle avait écrit :

« Je venais t'en dire une bonne..., j'ai trouvé l'endroit où est la petite... ; c'est près des fortifications, à Bagnolet, chez une femme nommée la Poulain... Je viendrai te chercher ce soir ; nous en causerons... J'ai ton costume chez nous... A ce soir...

» Je t'embrasse de tout mon cœur. Ta

» Basilide. »

En entrant chez lui, Denis rageur jeta sa casquette sur son lit ; apercevant la carte à terre, il se baissa

pour la ramasser, ce qui fut difficile... Lorsqu'il eut lu les premières lignes, il n'acheva pas; il jeta un cri de rage..., et, les dents serrées, l'œil farouche, il répéta comme pour le graver dans sa mémoire :

— La Poulain, à Bagnolet ! Ah ! oui. Il faut en finir...

Et il ouvrit une armoire, il y prit une bouteille et but.

C'était une bouteille d'eau-de-vie, le casse-poitrine de la dernière heure, l'alcool; c'était le feu qu'il jetait dans son corps...

Lorsqu'il eut bu une longue lampée, il posa brutalement sa bouteille sur la table, exhala un soupir rauque et exclama :

— Ah ! oui..., *que je vas en finir*... Bon Dieu de sang..., ce soir, il n'y aura plus de gosse qui portera mon nom.

Et il sortit. Il était sombre, ses dents serrées grinçaient, il marchait les poings fermés, frappant des talons pour s'assurer qu'il était solide sur ses jambes...

Quand il eut dépassé les fortifications, il eut un affreux rire..., celui qu'on voit sur les têtes de morts..., et il grinça :

— Je vais commencer par la petite..., après les autres.

Et il marchait vite, les poings fermés, battant de ses menaces; il grimpa le chemin du Retrait; puis, arrivé au Chat-Nu, il entra et demanda à la marchande de vin :

— Un quart d'eau-de-vie blanche.

Il était ruisselant de sueur, et dans l'air frais de la fin d'hiver, on voyait la buée sortir de ses cheveux ruisselants. Il but le grand verre d'alcool d'un trait; il y eut dans sa gorge un gloussement, et sur sa face un

tressaillement..., puis son œil devint plus ardent, et un atroce sourire releva les coins de sa bouche... A chaque pas, il envoyait des coups de poing dans le vide... Il semblait entretenir sa rage.

Arrivé aux fortifications, il suivit le chemin des Vaches...

En lisant ce nom sur un pan de mur, il eut un éclat de rire atroce, et, prononçant des mots sans suite, il se mit à courir; il passa la porte de Bagnolet, une guinguette se trouve en face, il entra... et demanda encore :

— Un verre de blanche...

Il le but, ou plutôt il le jeta dans sa gorge, et faisant un effort pour parler, car il avait de la peine à articuler les mots, il dit :

— Connaissez-vous la Poulain?

— Oui, c'est une vieille femme...

— Une nourrice?

— Une nourrice pas précisément; elle a un nourrisson; mais la pauvre vieille l'élève au biberon...

— Ah!

Et Denis faisait de vilaines grimaces, les nerfs de sa face étaient tiraillés par des crispements. L'homme qui le servait le regardait tout étonné, et retenait avec peine le rire sur ses lèvres.

— Où demeure-t-elle? demanda Denis...

— Vous n'avez qu'à suivre le chemin de ronde, et c'est la petite maison isolée qui se trouve à cent cinquante pas d'ici... Vous ne pouvez pas vous tromper..., il n'y a que celle-là...

Denis avait des hochements de tête et il grinçait des dents en écoutant...

L'homme reprit :

— Mais vous ne la trouverez probablement pas chez elle. Elle est à cette heure ici dans le fossé des fortifications... avec sa chèvre ; vous la verrez en face sa maison...

— Avec son nourrisson ?

— Non..., elle mène paître sa chèvre lorsque la petite dort...; vous n'avez qu'à l'appeler, elle montera.

Denis ne répondit pas, il sortit, et le marchand de vin dit :

— En voilà un qui a une drôle de figure... C'est un tic qu'il a ; en fait-il des grimaces.

Denis courait ; il vit la maison ; il ne pouvait se tromper, elle était seule.

Il vit dans le fossé la vieille femme qui tricotait près de sa chèvre au repos.

Il alla vers la maison ; la porte était fermée..., c'est-à-dire que l'on avait retiré le bouton du loquet...

Denis prit son couteau, l'ouvrit, le glissa dans le trou et la porte s'ouvrit.

Il entra dans la chambre..., une chambre gaie, les meubles, bruns de vieillesse, se confondant comme ton avec la muraille enfumée ; la cheminée, à crémaillère, bourrée d'un bois blanc que la flamme embrase en promenant ses lueurs tourmentées sur le plafond zébré de solives ; les casseroles de cuivre rouge et de fer battu, bien propres, jetant l'éclair de leur métal au travers de la chambre. Les faïences à coq bleu et les verres du dressoir semblaient danser sous les jeux de lumière du foyer ; une bouilloire chantait débordant dans les cendres, près desquelles un gros chat somnolent roussissait ses poils dans les braises... Çà et là, une flamme, jaillissant, éclairait et illuminait dans son petit

berceau, près du grand lit, une petite fille pâle et rose comme une fleur d'avril...; sur la cheminée, on voyait, cloué, un petit portrait-carte...; Denis le regarda et eut un éclat de rire qui réveilla l'enfant...

C'était le portrait d'Yvette.

A la voix de l'enfant, l'ivrogne courut au berceau...; il eut le même éclat de rire, en hurlant :

— Ça ! ma fille !... jamais de la vie !... Aïe donc, la gosse !...

Rejetant les langes qui l'enveloppaient, de sa main, toujours armée du couteau, il ouvrit le ventre de l'enfant...; puis le monstre plongeant ses mains dans le ventre fumant, arracha... beuglant :

— Au chien les tripes !... et hue donc là !...

Et le même éclat de rire convulsa sa face. Après avoir jeté sur sa victime les draps auxquels il venait d'essuyer ses mains, il s'écria :

— La gosse est faite !... au père maintenant !

Et il s'enfuit...

C'est revenant de Bagnolet que nous avons vu le misérable, toujours fou, mais moins ivre, arriver chez Francis.

Nous l'avons vu également rentrer chez lui, fou, ivre du sang répandu.

Depuis trois ou quatre heures il n'avait pas bu, et l'agitation alcoolique qui le secouait était éteinte.

La haine, la jalousie atténuaient à ce moment les crimes dont il n'avait pas conscience, puisqu'il ne restait en lui qu'un désir :

Tuer sa femme.

C'est parce qu'il avait ce but qu'il ne voulait pas être pris.

Enfermé chez lui, il pensa une minute, et, revenant

vite à la situation, c'est-à-dire à conserver sa liberté, il se hâta.

Il emplit sa cheminée de papiers et y mit le feu.

A cette flamme qui illuminait la chambre il se déshabilla ; il se trouva nu, nu comme un ver...

Il jeta tous ses vêtements au feu, de la chemise au paletot.

Il se mit alors dans un baquet plein d'eau qui aurait dû servir à *dérocher* son ouvrage, — s'il avait travaillé, — et il se lava... bien mieux, bien plus soigneusement que Baptiste-Jean ne lava Jésus dans le Jourdain pour effacer le péché originel. — Ne pas confondre avec Jean l'Évangéliste, qui, trempé, paraît-il, dans de l'huile bouillante, en sortit plus propre et plus vigoureux.

Denis se visita soigneusement.

Il n'avait plus de sang aux mains.

Il s'habilla et alla jeter la cendre des vêtements qu'il avait brûlés.

Puis il se disposait à sortir, lorsqu'on frappa à sa porte.

Il sursauta... et fut obligé de s'appuyer au mur; il allait tomber.

— Déjà ! pensa-t-il; allons, du courage !... Il faut nier.

Il était livide... ; il tremblait; mais, se domptant, s'obligeant au calme, il alla ouvrir.

C'est Basilide qui entra et qui, en lui sautant au cou gaiement pour l'embrasser, faillit le faire tomber.

Denis fit un effort pour sourire.

Basilide, bavarde, lui disait :

— Tu as lu mon mot? Je suis venue ce matin; j'oubliais que tu devais aller chez le restaurateur... Tu sais

que j'ai trouvé l'adresse de la femme où est la petite?

Denis eut une crispation et se retint au bateau du lit; la scène épouvantable du matin passait devant ses yeux, et, à cette heure où il était plus calme, il eut peur.

Basilide continuait:

— Demain, je crois que je saurai où reste la mère...

— Demain!... exclama Denis.

— Oui, demain; mais ne parlons pas de tout ça... Je viens te chercher... J'ai ton costume, tu vas venir coucher à la maison et demain nous partirons ensemble.

Denis n'entendait pas, ne comprenait pas; c'est machinalement, pour aider Basilide à bavarder, qu'il dit :

— Oui!...

— Tu comprends que c'est bien plus simple; tu ne viendras pas me chercher de l'autre côté de l'eau... En sortant ensemble, nous prenons une voiture, nous allons chez les Lapchez et ça va tout seul...

Denis tendait l'oreille; il lui semblait qu'on faisait du bruit dans cette rue morte qui s'appelle la rue des Panoyaux, et, tremblant, il dit à Basilide étonnée :

— Oui, oui, tu as raison..., partons vite, allons chez toi...

— Mais tu as donc dîné, toi?

— Non... C'est vrai..., dit Denis fiévreux, inquiet... Je n'y pensais plus... Allons dîner.

Basilide regarda son amant, disant :

— Qu'est-ce que tu as donc, ce soir?

— Moi? rien!...

Et il n'osait lever les yeux, le misérable!

Il dit brutalement :

— J'ai faim...; viens vite.

Il entraîna Basilide, assez étonnée...

Ils montaient en voiture sur le boulevard extérieur.

Denis eut un tressaillement en voyant deux fiacres s'arrêter devant la rue des Panoyaux et six hommes en descendre. L'un d'eux, commandant aux autres, semblait leur indiquer ce qu'ils avaient à faire...

Denis avait deviné : c'étaient les agents...

Il ferma la portière de sa voiture et dit à son cocher :

— Vite, vite, rue de Tournon.

XVII

« GAIS ENFANTS DU CARNAVAL... »

Yvette demeurait rue Servandoni.

Elle avait loué une petite chambre garnie au quatrième étage. Je dis chambre garnie, n'osant pas dire meublée, car la garniture se composait d'un petit lit en fer, d'une personne, qu'on pouvait fermer pendant le jour ; le lit également était si sobrement garni, qu'il ne pouvait permettre le sommeil qu'à une femme. Dans la petite chambre, étroite et mansardée, il y avait avec cela une table de bois blanc, sur laquelle étaient une terrine et une bouteille : c'était le meuble de toilette. Il y avait une chaise et, dans un angle, trois clous qui servaient de patères..., et, nous le savons, hélas ! c'était encore plus qu'il n'en fallait pour accrocher la garde-robe d'Yvette.

La jeune femme ne passait guère que la nuit dans sa chambre et elle lui suffisait.

Yvette se levait avec le jour ; sa nature propre et soignée ne permettait pas à la misère de la salir ; elle

passait une heure à faire sa toilette et à ranger sa chambre...

Elle rentrait un peu plus tard le soir, faisant une heure de travail de plus pour laver et repasser son linge...; aussi de son col blanc sortait son cou bien propre, bien rose, et de ses manchettes, des mains si soignées qu'elles paraissaient petites. Elle allait faire sa journée...

Le dimanche, elle travaillait jusqu'à trois heures..., et elle courait aussitôt voir sa petite fille...

Yvette adorait sa fille... Elle aimait Denis, et l'obligation dans laquelle elle avait été de se séparer de lui était la cause de la tristesse toujours répandue sur son visage.

Il aurait fallu renoncer à son enfant : elle ne s'en sentait pas le courage...; elle aimait mieux le malheur, l'abandon avec sa fille, que la vie tranquille sans elle.

Aristide, qui d'abord avait espéré remettre les deux époux ensemble, y avait renoncé en voyant le rapide changement survenu dans la nature de Denis..., et il avait tout dit à Yvette..., espérant ainsi la rassurer; en lui montrant l'indigne conduite de Denis, elle y pouvait trouver l'excuse de son malheur.

Au contraire, la malheureuse femme en souffrit... Elle aimait Denis, et elle aurait voulu trouver chez lui un oubli moins prompt..., un mépris moins grand...

Mais lorsque Aristide, à la suite de l'entrevue à laquelle nous avons fait assister le lecteur, était venu lui raconter le degré d'abjection auquel le malheureux était tombé, elle s'était refusée à y croire.

Basilide était capable de tout; elle lui connaissait toutes les audaces, toutes les effronteries, tous les

vices..., et elle lui savait une haine et une jalousie profondes pour elle...

Denis était jeune et faible, puis abandonné; il pouvait avoir cédé...; mais qu'il fût tombé jusqu'à devenir l'amant de cœur de cette femme,—et ce nom était bien doux, — qu'il fût devenu le misérable ivrogne qui se soûlait le soir avec l'argent que cette femme avait gagné la nuit et dont elle lui apportait sa part le matin..., c'était trop fort!... Effrayée, épouvantée, elle se demandait si elle n'avait pas été ridicule et s'il n'aurait pas mieux valu qu'elle lui racontât ce qui s'était passé. Peut-être son mari aurait-il dit :

— Nous lui ferons payer ça...

Oh non! cela était impossible; non! non! le rouge, à cette pensée, lui brûlait le visage... Non, celui qu'elle avait aimé n'était pas si indigne; il y avait dans tout cela une chose qu'elle ignorait... qu'elle ne pouvait deviner, mais qui devait excuser son mari... Denis était incapable d'être ce misérable-là.

La veille de la mi-carême, elle rentrait chez elle heureuse; chez sa patronne, on lui avait dit qu'on ne travaillait pas le lendemain... Elle avait toute sa journée, elle se promettait de se lever tôt et de se rendre à Bagnolet chez la mère Poulain, avec laquelle elle passerait la journée près de sa petite fille.

En rentrant, la femme qui lui sous-louait le petit cabinet servant de chambre, lui remit une lettre... Yvette, étonnée, se demandait qui pouvait lui écrire. Aristide seul connaissait sa demeure, et elle l'avait vu le matin; il était venu déjeuner avec elle à la petite gargote où elle prenait ses repas. Elle rentra chez elle, alluma sa bougie. En reconnaissant l'écriture, elle eut un tressaillement; un instant, elle crut qu'elle allait tom-

ber, et, pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée elle passa la main sur ses yeux et relut la suscription.

Madame Yvette Mérit, rue Servandoni,
chez madame veuve Morel, à Paris.

Et cela était de l'écriture de son mari... Se domptant, se remettant, essayant de vaincre le tremblement qui agitait ses doigts, elle ouvrit la lettre et lut :

« Mon Yvette,

» Je sais tout... J'ai bien souffert ; il faut que nous nous revoyions, peut-être cela fera-t-il que je te pardonnerai !... Viens me demander demain soir, à neuf heures, *Aux Vendanges-d'Or*, rue de la Chopinette... Viens, je t'embrasse et t'aime.

» DENIS. »

La lettre lui tomba des mains, elle était stupéfaite.

Était-ce possible? il savait tout, disait-il, mais il savait faux, puisqu'il parlait de pardon ; alors, il croyait véritablement Yvette coupable, il croyait qu'elle avait été la maîtresse de son ami, que son enfant était de cet ami... Et il pardonnait...

La malheureuse jeune femme se laissa tomber sur son lit, et, cachant sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes.

La délicatesse de ses sentiments se refusait à accepter ce pardon. Denis pouvait consentir à la revoir ; mais elle ne se sentait plus la force de se trouver près

de lui, du moment où il savait qu'elle n'était pas l'épouse irréprochable qu'elle voulait être. Ce qu'Aristide lui avait dit n'était donc pas vrai!... Denis ne vivait pas avec Basilide!... Et puis, pourquoi lui demandait-il de le venir trouver dans un lieu public? Pourquoi ne lui donnait-il pas plutôt rendez-vous chez lui?... Yvette essuya ses larmes et ramassa l'enveloppe de la lettre, parce qu'elle venait de penser à la chose la plus logique : pourquoi Denis, puisqu'il savait où elle demeurait, n'était-il pas venu lui-même?... Elle lut l'enveloppe et constata avec étonnement que les seuls mots :

« *A madame Yvette Mérit*, »

étaient de l'écriture de son mari; l'adresse était d'une écriture inconnue. Elle alla trouver la femme qui lui louait sa chambre et lui demanda quand et comment elle avait reçu la lettre qui ne portait pas le timbre de la poste.

Celle-ci répondit que, quelques minutes seulement avant son arrivée, un garçon de café ou de restaurant était venu la demander personnellement; sur sa déclaration qu'elle était absente et sur sa promesse qu'elle remettrait la lettre le soir même, il la lui avait donnée.

Ces renseignements effrayèrent Yvette; elle pensa que son mari était dans le quartier, et que peut-être il n'avait écrit la lettre que, parce que l'ayant vainement attendue à la porte, ne la voyant pas rentrer à son heure habituelle, il avait supposé qu'elle ne rentrerait pas ce jour.

Inquiète, ennuyée que sa demeure fût découverte, elle hésitait à se coucher. Enfin, se promettant le len-

demain de chercher une autre chambre et de passer la journée à Bagnolet, elle allait se mettre au lit.

Elle entendit du bruit dans la chambre voisine, celle qu'occupait sa propriétaire; elle prêtait l'oreille, et il lui sembla entendre son nom. Elle eut peur... peut-être était-ce son mari... Bien décidée à lui refuser la porte, elle attendit. On frappa chez elle.

— Qui est là?

— C'est moi, madame Mérit...; bien vite, ouvrez-moi...

Yvette reconnut la voix de sa propriétaire; mais, croyant que c'était son mari qui venait chez elle la réclamer, elle dit :

— Qui est là? que me veut-on? Je ne puis ouvrir...

— C'est une jeune fille qui arrive de Bagnolet, elle est tout sens dessus dessous...

— De Bagnolet!... répéta Yvette prête à ouvrir... Puis se ravisant, en craignant que ce ne fût un stratagème, elle demanda encore :

— De Bagnolet...; mais j'ai dit que j'irai demain... Que veut-on?...

Alors ce fut une autre voix qui répondit, celle de la jeune fille :

— Il faut que vous veniez avec moi, madame... Un grand malheur...

A ce mot, Yvette à moitié vêtue ouvrit vivement sa porte, et demanda sans donner aux deux femmes le temps d'entrer :

— Un malheur... à qui? mon enfant?...

La jeune fille ne répondit pas, elle baissa la tête et pleura...

Alors, toutes les craintes chimériques relatives à son mari s'envolèrent de son cerveau, et, tout entière à une seule pensée, anxieuse, tremblante, elle s'écria :

— Répondez-moi donc... Un malheur... c'est à mon enfant...?

La jeune fille avait hoché la tête...

— Il est malade... Répondez donc... puisqu'on vous envoie! Elle est.., elle est morte! Ah! mon Dieu...; mais, dites donc non...

Et la jeune fille pleurait. Alors ce fut une explosion de douleur, une scène déchirante; la malheureuse femme retomba sur son lit, se tordant et gémissant.

— Morte... morte, ma petite fille... Et vous venez maintenant; mais ce n'est pas possible... Je l'ai vue il y a deux jours... Non... ma fille n'est pas morte...

Et elle avait l'air folle, Yvette, en disant cela...

— Voyons, madame Mérit, il faut être raisonnable... Les petits enfants, c'est si fragile, disait la vieille sans émotion et pour avoir son tour à parler...

— Mais, je vous dis que la raison... c'est qu'elle n'est pas morte... Est-ce qu'elles savent soigner les enfants les nourrices...? De quoi est-elle morte?

La jeune fille, presque un enfant, ne pouvait répondre, ses sanglots l'empêchaient de parler.

— Vous voyez bien... Elle ne sait pas... Une syncope! des convulsions! et on dit: elle est morte! Venez vite... Je la sauvrai, moi... Morte! morte! Ah! non! je serais maudite alors...

Et, prise d'une énergie fébrile, elle s'habillait tout en parlant, et ses vêtements à peine attachés, prenant la jeune fille par le bras, elle l'entraînait, la faisait monter en voiture et se faisait conduire à Bagnolet.

On devine facilement comment la lettre de Denis était parvenue à Yvette.

Denis et Basilide étaient revenus ensemble rue de Tournon où demeurait cette dernière; ils étaient entrés

dans un petit restaurant pour dîner avant de monter chez elle.

La Basilide avait dit que, si Denis voulait voir sa femme, il n'avait qu'à lui donner un rendez-vous, elle se chargeait de faire parvenir la lettre.

Le misérable n'avait qu'une pensée, nous le savons, il voulait ajouter un nouveau crime à ceux déjà commis... Il voulait tuer sa femme... Il répondit avec un accent singulier :

— Si tu veux, Basilide, c'est devant toi que je la verrai, et tu assisteras à une jolie scène.

Basilide ne poursuivait que ce but : faire insulter, répudier, battre Yvette par son mari même et devant elle. Ils s'entendirent facilement. Elle dicta la lettre et dit, lorsqu'il eut mis le nom sur l'enveloppe :

— Je la ferai porter par quelqu'un qui sait où elle demeure.

Un quart d'heure après, elle écrivait le nom de la rue et envoyait le garçon d'office la porter, pendant qu'elle entraînait Denis chez elle.

Quoique fatigué de l'affreuse journée, on juge facilement que Denis ne dormait guère, et c'est ce qui étonnait Basilide ; et puis ce qui lui sembla singulier surtout, c'est qu'il voulut qu'elle n'éteignît point la lumière dans sa chambre : il avait peur de la nuit. Lorsqu'un assoupissement de quelques minutes l'avait surpris, il demandait aussitôt :

— J'ai dormi longtemps?

— Tu n'as pas dormi du tout, répondait la fille impatientée...

— Je n'ai pas rêvé tout haut?

— Pas du tout... Ah! mon petit chéri, si tu n'as pas envie de dormir, il ne faut pas en priver les autres...

Demain, nous faisons la noce, nous passons la nuit, et il faut nous reposer un peu...

Et se pelotonnant dans la ruelle du lit, la tête sur son beau bras enfoncé dans l'oreiller, Mlle Basilide s'endormit d'un bon sommeil, bien calme, bien doux, souriant dans son rêve à l'infamie qu'elle avait commise le soir, et voulant avoir des forces pour la mauvaise action qu'elle allait commettre le lendemain.

Le remords — était-ce le remords ou la peur? — empêcha Denis de fermer l'œil de la nuit. Au petit jour seulement il put fermer les yeux... et il dormit jusqu'à l'heure où Basilide, à moitié habillée, c'est-à-dire ayant un costume de dessous, l'éveilla.

— Eh bien, il est dix heures... Tu sais, le rendez-vous est pour onze heures et demie, pour midi chez les Lapchez, où est le char. Tu n'as que le temps de t'habiller.

Denis se leva l'œil sombre; toute la nuit il avait pensé et rêvé à la dernière victime qu'il voulait sacrifier à sa vengeance. Et cela lui plaisait de voir sa femme au milieu d'un bal, entourée de ceux qui l'avaient connue, de pouvoir, avant de la tuer, lui jeter à la face la honte dont elle s'était couverte...

Mais Basilide, ne pensant pas qu'il avait l'idée de pousser sa vengeance jusqu'au crime, et n'y voyant qu'une amusante méchanceté, lui dit :

— Ah! mais, tu sais, Denis, il faut changer de mine, mon petit chien. Tu ne vas pas nous faire cette figure-là toute la journée... Tu n'as rien qui t'inquiète... *Nous* avons de l'argent, *tu* le porteras, je n'ai pas de poche à mon costume... Mais il ne faut pas être triste. Si la pensée de voir ta femme te rend comme ça, ce n'est pas amusant pour moi.

Denis craignit aussitôt qu'on ne devinât ses projets; il répondit :

— Mais je ne suis pas triste; tu sais bien comme j'ai mal dormi...

Elle souriait comme une bacchante et dit :

— Je comprends ça... tu n'es pas habitué à coucher ici...

— C'est l'affaire d'une demi-heure, le temps d'être bien éveillé.

— Veux-tu prendre du chocolat?

— Non... Envoie-moi chercher une bouteille de vin blanc et un peu de fromage, histoire de tuer le ver. La bouteille bue, Denis fut gai comme tout. Et, à dix heures et demie, ils envoyaient la bonne chercher une voiture; ils étaient prêts, superbes tous les deux.

Denis était habillé en chicard, ses jambes nerveuses et bien prises dans une culotte de peau, les pieds bottés de chevreau fin, le torse jouant sur les hanches, dans un bourgeron de soie ouvert sur la poitrine, que l'on voyait velue au milieu d'un flot de batiste et de dentelles, les bras robustes, aux biceps solides, nus, et les mains, que la paresse avait faites plus petites, se perdant dans de riches gants à crispin... Il avait une perruque de postillon, et cela seyait bien à son visage; sur le côté de la tête il portait un casque de dragon Louis XV à peau tigrée, naturellement surmonté d'un large plumet.

Ah! Basilide avait bien fait les choses... Il était magnifique Denis, quand il se campa devant elle, souriant, le poing sur la hanche...

Nous comprenons facilement qu'elle eût dit à Denis, en lui remettant son porte-monnaie :

— Prends ça, je n'ai pas de poche.

Son costume ne manquait pas seulement de poche, il serait très difficile à décrire ; pour le mettre, on aurait menti en disant qu'on allait se vêtir ; on se déshabillait en se costumant..., et, il faut l'avouer, cela lui allait à ravir ; la petite plébéienne pouvait hardiment risquer l'aventure de Phryné devant ses juges, il est bien évident qu'il y aurait eu « enthousiasme indescriptible » sur la *Gazette des tribunaux* du lendemain...

Réservant pour les *amis* seulement sa petite exhibition, elle s'enveloppa d'un châle... oh ! un cachemire de deux mille cinq cents francs seulement, et, pendue au bras de Denis, elle descendit ; lorsqu'ils montèrent en voiture, rue de Tournon, on s'arrêta pour voir les *déguisés*, et ils furent accueillis par un murmure d'admiration.

— Ils sont jeunes, ils sont beaux..., ils doivent être bons, dit un philosophe ; joie et bonheur aux bons de la terre...

Mlle Basilide, installée dans la voiture, embrassa Denis en lui disant :

— Tu es beau comme tout. Nous nous amuserons quand elle viendra, ce soir...

Lorsqu'ils arrivèrent chez les Lapchez, depuis longtemps déjà on les attendait. Le *peuple* réclamait son roi et sa reine.

Le char était devant la porte, et les curieux admiraient, impatients de le voir s'emplir.

Ces messieurs, qui en paillasse, qui en chicard, étaient chez le marchand de vin du coin, tuant le ver avec le vin blanc ; ces dames, dans des costumes qui vous donnaient le frisson, les nez et les mains déjà rouges, les épaules bleues, se groupaient autour de la

mécanique à chauffer les fers, rougie à blanc pour la circonstance.

Un hourra de satisfaction accueillit l'arrivée du roi et de la reine; on se précipita à leur rencontre; on avait hâte de montrer à tous les costumes superbes, les coiffures magnifiques...

Le garçon du lavoir, habillé en mousquetaire, hissa la reine sur le char. Les dames d'honneur se groupèrent autour d'elle; les hommes, rappelés en toute hâte, abandonnèrent la partie de piquet commencée, et, sortant de chez le marchand en s'essuyant les lèvres de leurs manches de velours et de soie, vinrent prendre place sur le char.

Le garçon du lavoir, levant l'oriflamme sur laquelle était le nom de la Société, était placé derrière les souverains d'un jour.

Un piston, qui était en congé et déguisé pour la circonstance en page de Henri III, fit retentir son instrument, et le char se mit en marche.

Au départ, tout cela était gai; les femmes, fraîches dans leur costume léger comme leurs pensées, étaient charmantes à voir : elles savaient qu'on les regardait et posaient pour la circonstance; les hommes combinaient les stations où l'on pourrait se *réchauffer* en se rafraîchissant.

Les Lançard étaient invités, Basilide l'avait voulu.

Lançard s'était déguisé en titi : un pantalon de velours très court avec des grelots sur la couture extérieure; du bas du pantalon sortait la cheville dans un bas de coton épaissi par le bas à varices qu'il couvrait; les pieds s'étendaient à leur aise, enflés de leurs oignons, dans des souliers vernis à élastiques. Le costume de titi était tout à fait simple : il se composait, en outre,

d'une petite veste de velours, un semblant de veste, toujours ornée de petits grelots; d'une ceinture de laine rouge; mais là n'était pas le joli; ce qui était inénarrable, c'était la tête de Lançard sous le petit bonnet de police placé sur l'oreille et retenu par une ganse sous le menton...

La Lançard était en bacchante... Comptant sur la chaleur de son sang pour la préserver du froid..., elle était en maillot chair, le torse pudiquement enveloppé d'une peau de tigre; elle avait aussi des bottines à élastiques, auxquelles elle avait cousu, pour parer sa cheville, des effilés d'or.

Elle était admirable, la Lançard, campée sur un angle, tendant la hanche, la tête à demi penchée, le sourire aux lèvres; dans ses bruns cheveux, qui couvraient ses épaules, se tordait une branche de vigne; ses bras étaient nus, et le fauve qui les couvrait tranchait plus vivement sur la couleur chair du maillot. D'une main elle tenait négligemment un thyrse, et de l'autre elle levait une coupe d'or...

Les curieux disaient entre eux :

— Il est bien, celui-là; c'est un homme en femme.

On avait conseillé au père Flamet de se déguiser en Temps, à cause de sa barbe.

Il avait accepté.

Il avait revêtu la petite jupe; n'étant pas disposé à danser, il avait mis ses bottes de travail bien cirées... Ça avait été très bien jusqu'au moment de sortir; mais lorsque le froid avait mordu sa peau, le vieil ouvrier en corne avait trouvé que le sablier et la faux étaient tout à fait insuffisants comme accessoires... et sacrant des noms de D... pendant un quart d'heure, il était remonté chez lui et il avait enfilé sa redingote par-dessus son

costume..., en disant que s'il avait pensé au temps, il se serait habillé en ours...

Lapchez s'était déguisé en fort de la halle, et M[me] Lapchez en bergère.

Il fallait voir ça, et les curieux couraient.

Dans le char, il y avait des diablesses, des marquises, des gamins, des pages, dont les formes opulentes tiraient l'œil; le sexe fort était en titi, en chicard, en sauvage; les oriflammes battaient l'air, les femmes faisant des mines, les hommes criant, et le cocher, déguisé en postillon de Longjumeau, faisant claquer son fouet.

D'abord, le commencement de la promenade fut mouvementé, les cahots les poussaient les uns sur les autres; on riait, on plaisantait. Comme on ne voulait pas tomber, on s'accrochait aux drapeaux; les cahots continuant, on s'accrocha aux costumes, on se cramponna aux mains des amis. Si bien, qu'à un moment, les roues d'un côté étant sur le trottoir..., pour ne pas tomber, les femmes se pendirent au cou des hommes..., puis, pour se remettre, on descendit, on but un coup... Et comme cela fut répété une dizaine de fois dans la journée, on juge du degré de gaieté auquel ils étaient montés lorsqu'ils arrivèrent au restaurant des Vendanges-d'Or...

Tout le monde n'eut qu'un cri : « J'ai faim ! »

Heureusement tout était prêt. On se mit à table, et ce fut pendant quelques minutes un engloutissement effroyable.

C'est à peine si les garçons avaient le temps de changer les assiettes; c'était un bruit soutenu de heurts de fourchettes et de verres; à peine si on parlait..., et rien n'était drôle comme de voir tous ces costumes, criards de ton, sur le plastron desquels s'étendait pru-

demment une large serviette ; les dames commençaient à avoir trop chaud dans leurs costumes légers ; c'est qu'elles étaient sanglées dans des corsets, « en avaient leur compte, » disait Lapchez en clignant de l'œil, pour désigner les gorges opulentes des blanchisseuses... Au quatrième plat, on commença à respirer, et les garçons furent invités à ne pas se presser ; les hommes, renversés sur les dossiers des chaises, commençaient à parler haut, poussant de gros soupirs de regrets, n'ayant pas la possibilité de déboutonner les gilets et crevant comme des fruits mûrs dans leurs costumes trop étroits.

Les dames avaient les yeux brillants et les joues rouges, et les cheveux, que le froid avait tenus fermes dans les bandeaux et les ondulations pommadées, s'ébouriffaient à la chaleur qui les rendait souples.

La Lançard incendiait de ses regards le garçon du lavoir en mousquetaire, qui était à côté d'elle...; elle lui avait pris la main et l'avait appliquée sur sa chair, pour lui montrer que, malgré la légèreté de son costume, elle était brûlante... Le garçon du lavoir en était devenu rouge jusqu'aux oreilles.

Denis buvait, buvait, disant qu'il avait peu d'appétit, mais qu'il avait soif... Tout le monde trouvait qu'il avait un air singulier ; mais Basilide répondait :

— Je sais ce que c'est.

Et lorsque, buvant, les regards du misérable rencontraient ceux de la Jolie Laveuse, elle lui souriait et disait à mi-voix :

— Tu te prépares pour ce soir... C'est à neuf heures...

Et Denis, à moitié ivre, grinçait des dents en essayant de sourire et approuvait de la tête.

Le père Flamet n'arrêtait pas de manger...

Tous les convives étaient penchés sur le dossier de leur chaise, causant, riant, en grignotant les desserts...

Le père Flamet, penché sur son assiette, indifférent à ce qui se passait autour de lui, redemandait de la dinde.

La Lançard, en le voyant, avait eu une grimace de dégoût, et elle avait dit à son mousquetaire :

— Il a le ver solitaire... Un homme qui mange tant, ça enlève toute poésie.

Et le mousquetaire souriait, car, bouleversé par les regards et les coups de genou de sa voisine, la bacchante, c'est à peine s'il avait mangé...

On servit le café...

Le père Flamet mangeait toujours. A ceux qui le plaisantaient, il répondait tranquillement :

— C'est chacun son écot, n'est-ce pas ?...

Lorsqu'on desservit pour transformer la salle du banquet en salle de bal, Flamet était furieux ; un des convives, Sifflard, qui était en marquis, lui chanta sur l'air : *Et les Feuilles tombaient toujours*, la chanson de Charles Colmance :

Plus un radis, plus un os à ronger,
Plus de chansons, voilà minuit qui frappe,
Rien dans les brocs et néant sur la nappe ;
Les plus musards voulaient déménager.
Un seul restait, cherchant, l'âme navrée,
Quelques morceaux, quelque fripe égarée...
L'affreux garçon les avait descendus...
Le *père Flamet* ne mangeait plus !

Furieux, il descendit et proposa à Lançard une partie de piquet...

Le bal était commencé; on était au milieu d'un qua-

drille, et Basilide, impatiente, regardait l'heure à sa montre, lorsqu'elle vit le garçon accourir tout effaré et se diriger vers Denis qui dansait avec elle.

Le garçon demanda :

— Vous êtes M. Denis Mérit?

— Oui, fit Denis, en échangeant un regard méchant avec Basilide...

— On vous demande en bas..., veuillez descendre...

— Non! non! il ne descend pas, fit Basilide; dites qu'on monte...

— Mais, fit le garçon, c'est que...

— On vous dit : qu'on monte..., interrompit arrogamment Denis; faites ce qu'on vous dit.

— Monsieur, vous ne savez pas, insista le garçon ahuri, que c'est la...

— Je le sais; qu'elle monte...

Le garçon étourdi descendit en hochant la tête...

Basilide, en dansant, dit en riant à Denis :

— Balancez vos dames...

Aussitôt quelques individus parurent à l'entrée de la salle de bal, précédés du commissaire ceint de son écharpe.

En les voyant, la danse s'arrêta, et, sur un signe, l'orchestre fit silence...

Denis, en voyant le commissaire, comprit l'insistance du garçon, qui voulait dire que « la... police » le demandait...

Il devint extrêmement pâle et s'appuya au bras de Basilide.

Le commissaire demanda :

— Denis Mérit...

— C'est moi! râla Denis, baissant la tête devant les regards dirigés vers lui...

Le commissaire fit quelques pas, lui mit la main sur l'épaule, et dit :

— Au nom de la loi, je vous arrête...

Puis, se tournant vers les agents qui le suivaient, il ajouta :

— Emparez-vous de cet homme.

Les agents allaient obéir, mais Basilide entraîna Denis en arrière en s'écriant :

— Vous ne l'arrêterez pas... Qu'a-t-il fait?... Est-ce que vous allez le laisser arrêter, vous autres?...

Tous les hommes répondirent à l'appel de la reine en entourant Denis.

— Non! non! on ne l'arrêtera pas...

Les agents, embarrassés, consultaient le commissaire du regard; les invités semblaient prêts à défendre leur camarade; seul, Denis ne résistait pas; la tête baissée, soutenu par Basilide, il était comme écrasé, il attendait...

La situation était embarrassante; Sifflard la dénoua sans le vouloir; il s'avança vers le commissaire et lui dit :

— Monsieur, nous nous amusons tous ensemble; s'il a mal fait, nous en sommes solidaires... Pourquoi l'arrêtez-vous?... Qu'avons-nous fait?

Le commissaire dit aussitôt.

— Messieurs, je suis au regret de troubler votre fête... Celui que je viens arrêter est indigne de vous...: c'est un assassin...

— Assassin, exclamèrent-ils à la fois... se reculant malgré eux...

Denis ne bougeait pas... Basilide le secouant lui dit :

— Tu n'entends pas ce qu'on dit, Denis, que tu es un assassin...? Mais défends-toi donc.

Il restait muet... Basilide insistait.

— Parle donc...

— C'est vrai!... fit Denis...

Alors il y eut dans la salle de bal un murmure d'horreur.

Basilide jeta un cri et, prise d'une crise de nerfs, tomba dans les bras de la Lançard.

Au cri d'horreur, au mouvement de répulsion dont il était cause, Denis se redressa, secouant léoninement la tête, et allant se placer au milieu des agents, il dit :

— Eh bien oui..., je suis un assassin, je le dis fièrement, et ce serait à refaire je le referais..., j'ai tué l'amant de ma femme... et j'ai tué l'enfant qu'il lui avait fait...

Ce fut alors une scène singulière dans la salle de bal; les hommes étaient épouvantés et les femmes se trouvaient mal.

Denis dit avec calme au commissaire :

— Emmenez-moi, monsieur... Il était temps; vous êtes venu un quart d'heure trop tôt..., j'aurais tué ma femme...

— Taisez-vous, malheureux..., dit le commissaire.

Il répéta avec un mouvement de rage :

— Oui, je suis malheureux!... Elle vivra, la gueuse!... et j'aurais voulu la tuer!

XVIII

« MATER DOLOROSA. »

La veille au soir, lorsque la malheureuse Yvette avait fait monter en voiture la jeune fille qui était venue la chercher et qu'elle avait dit au cocher :

— Vite, vite, à Bagnolet !

Elle avait pris place dans le fiacre, et, secouée par la terrible nouvelle qu'elle venait d'apprendre, elle continuait à parler tout haut :

— La Poulain est folle ; c'est impossible ! non, ma Mémée n'est pas morte... Ils n'ont jamais soigné d'enfants, ces gens-là... Ah ! nous allons voir..., je vais faire venir un médecin avec moi...

La jeune fille avait peur de se trouver seule dans la voiture avec cette femme qui parlait tout haut, et dont le regard égaré lui paraissait menaçant ! Elle tremblait, la pauvre petite, puis elle redoutait d'être interrogée, ne se sentant pas la force de répondre ; elle dit à Yvette :

— Madame, je ne puis pas aller à Bagnolet avec vous, moi..., et sa voix était suppliante.

— Pourquoi?...

— Je ne demeure pas à Bagnolet; c'est parce que je revenais... par ici, que Mme Poulain m'avait chargée d'aller chez vous.

— Ah! vous restez à Paris... Eh bien, descendez vite... Il fallait le dire... Vous me faites perdre un temps... là; et elle fit arrêter le cocher; la jeune fille descendit. Elle cria :

— Vite! bien vite, cocher! je vous payerai bien.

La voiture était partie rapidement, et la pauvre petite, plus tranquille en se trouvant seule sur la place Saint-Sulpice, soupirait avec soulagement, heureuse de son mensonge, et elle disait :

— La pauvre femme, je comprends ça; mais elle me faisait peur..., et puis ça va être une scène là-bas; j'aime bien mieux revenir tranquillement en omnibus... C'était déjà assez fort de venir lui dire... Pauvre mère! va!

La voiture atteignit bientôt la porte de Bagnolet; le cocher allait s'arrêter, mais Yvette lui dit :

— Allez donc, allez donc; suivez le long des fossés...

Arrivée devant la porte, elle sauta vivement à terre et elle se précipita... Elle fut stupéfaite en voyant un rassemblement nombreux devant la porte; pour entrer, elle fut forcée d'écarter le monde, sans peine, car une personne l'ayant reconnue et ayant dit :

— C'est la mère!

Tout le monde s'écarta respectueusement et elle entendit : « Oh! la pauvre mère. »

Elle entra comme une folle dans la chambre, et vit trois personnes debout, une autre assise devant une table; devant ce dernier, la mère Poulain en larmes qui semblait répondre à ses questions; dans le fond,

près du lit, dans le berceau, son enfant, nu, absolument nu, dans un flot de sang.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle en s'élançant vers lui. On l'a tuée.

Elle se jeta sur le petit être.

Le petit cadavre exsangue était blanc comme l'ivoire; on eût dit un sujet de cire. Elle prit l'enfant, l'embrassa, et cria d'une voix déchirante :

— Mais on l'a tuée?...

L'homme qui écrivait devant la table s'était levé, quand la femme qu'il interrogeait avait dit dans un sanglot en voyant entrer Yvette :

— Ah! ma pauvre madame Mérit, quel malheur!...

C'était le commissaire; il répondit au cri d'Yvette :

— Oui, madame; la pauvre petite a été assassinée... horriblement...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est épouvantable, gémit la malheureuse, se jetant sur le berceau, et tombant à genoux, roulant sa tête sur les draps sanglants, puis embrassant les lèvres froides de l'enfant et hoquetant dans ses sanglots.

— Ma pauvre petite..., ma pauvre petite, je n'avais que toi au monde.

Elle pleurait, elle râlait, et elle sentait que l'énergie qui l'avait soutenue l'abandonnait; elle était livide, et, pour se tenir, elle se cramponnait au berceau afin de pouvoir embrasser toujours sa petite Mémée.

Les hommes qui procédaient à l'enquête, émus par cet affreux tableau, se regardaient entre eux, gênés, embarrassés, faisant des grimaces pour ne pas pleurer; le commissaire dit à la vieille mère Poulain :

— La pauvre femme va se trouver mal...; il faut l'éloigner.

Yvette avait entendu, elle fit un effort.

— M'éloigner... Non! non! Je veux mon enfant... Je veux rester près de lui...

On la soutint; il était temps, elle allait tomber; on l'assit... et, se domptant, elle demanda au commissaire :

— Mais enfin, monsieur, qu'est-il arrivé?

— Madame, répondit-il, Mme Poulain était dans le fossé, elle tricotait, la porte était fermée, l'enfant dormait... Lorsqu'elle rentra à cinq heures, n'ayant rien entendu, elle vit le tableau que vous venez de voir vous-même... Nous chercherons le criminel. Connaissez-vous quelqu'un qui ait intérêt à tuer votre enfant?

Elle regardait le commissaire comme si elle devenait folle; une épouvantable idée venait de lui traverser le cerveau. Sans dire un mot, elle fouilla dans sa poche et en tira la lettre qu'elle avait reçue dans la soirée; elle la tendit au commissaire.

La lettre lui échappa des mains, et tomba à terre. Un des agents la ramassa; le commissaire, assez étonné, la prit et la lut.

Puis, après avoir cherché vainement à comprendre le rapport qu'il pouvait y avoir entre le crime et cette phrase :

« Mon Yvette,

» Je sais tout; j'ai bien souffert; il faut que nous nous revoyions; peut-être cela fera-t-il que je te pardonnerai. Viens me demander demain soir aux *Vendanges-d'Or*, rue de la Chopinette... Viens, je t'embrasse et je t'aime.

» DENIS. »

Le commissaire relisait la lettre et regardait Yvette..., semblant lui demander :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire?

Il remarqua qu'un changement singulier s'était opéré dans la physionomie de la jeune femme; ses yeux hagards, son regard fou allaient de tous côtés; ses paupières s'étaient subitement séchées, et la rage crispait ses lèvres... Et le commissaire l'entendit dire :

— Oui, c'est lui... qui se venge... Et sa tête était retombée, et son regard ne quittait plus le parquet de la chambre.

— Qu'est-ce que ce nom, Denis?...

— C'est mon mari, dit-elle d'une voix sifflante.

— Votre mari! exclama le commissaire, le père de l'enfant?...

— Ce n'est pas le père de l'enfant... C'est mon mari... et je l'ai quitté parce que j'avais eu cet enfant...

— Oh! fit le commissaire, en même temps que la mère Poulain, à laquelle ce détail n'avait pas été raconté; elle croyait qu'Yvette était veuve...

— Où demeure votre mari?

— Rue des Panoyaux.

— Et vous croyez que c'est votre mari qui est l'auteur du crime? demanda le commissaire.

Alors Yvette releva la tête, elle promena longuement son regard autour d'elle, et elle regarda celui qui lui parlait comme si elle n'avait pas compris; il répéta :

— Votre mari est l'auteur du crime, dites-vous?

— Elle se leva alors et s'écria :

— Je n'ai pas dit ça! Non! non! Est-ce que je sais, moi...? Mon mari me hait..., et il en a bien le droit, puisque je suis mère d'un enfant qui n'est pas le sien... Mais.. je ne veux pas qu'on arrête Denis... Je l'aime,

Denis, je l'aime, entendez-vous... Il me hait, mais je l'aime... Non! non! ce n'est pas lui qui est l'assassin... Non, ne le tourmentez pas... Je suis folle... Oh! mon Dieu! mon Dieu! je ne le reverrai jamais, il me repoussera et je n'ai plus ma Mémée... Non, laissez-moi... je vais prendre Mémée et je vais partir...

Et elle se leva, fit un effort pour courir vers le berceau... Mais ses forces la trahirent, elle tomba au milieu de la chambre... La Poulain s'empressa auprès d'elle pendant que le commissaire lui disait :

— Madame, nous allons nous retirer, un agent va passer la nuit avec vous.

— Oh merci! monsieur... car j'aurais eu bien peur seule la nuit... Le misérable pourrait revenir...

Le commissaire eut un hochement de tête, et s'adressant à l'agent il lui dit à voix basse :

— Des agents sont postés où vous savez ; au signal, ils viendraient vous porter secours; ne quittez pas la maison... et que cette femme ne sorte pas d'ici; si elle voulait s'en aller malgré vous, vous appelleriez et la feriez conduire où vous savez.

Puis il dit tout haut :

— Madame, vous n'avez rien à craindre, j'ai donné les ordres nécessaires pour vous protéger... Il faut que cette femme reste près de vous... absolument... Au reste, dans l'état où elle est, ce serait un crime de la laisser partir. . et je crois qu'elle voudra veiller son enfant.

— Oh! j'en suis sûre, monsieur, répondit la Poulain en mouillant les tempes d'Yvette toujours inanimée. Pourrai-je mettre tout en ordre, ici?...

— Oui, le docteur est venu, vous pouvez nettoyer, mais sous la direction de monsieur, — et il montrait

l'agent; — les draps, le berceau et tout ce qui compose la literie resteront dans l'état pour être portés au greffe demain... Pour le reste, au jour vous recevrez vos instructions.

Et il sortit avec les autres agents, pendant que celui qui restait aidait la Poulain à relever Yvette pour la coucher sur le lit.

Une fois dehors, le commissaire dit à un des hommes qui l'accompagnaient :

— Nous savons quel est l'auteur du crime, il faut maintenant s'en emparer... Allons d'abord chez lui.

Après avoir donné des ordres aux agents postés dont nous avons parlé plus haut, le commissaire et ses hommes montèrent en voiture et se rendirent rue des Panoyaux.

Nous les avons vus arriver juste au moment où, entraîné par Basilide, Denis se sauvait; la perquisition faite chez lui, malgré son absence, n'avait laissé aucun doute; les effets trouvés dans la cheminée n'avaient pu brûler, à cause du sang qui les couvrait... L'enquête s'était liée à celle ouverte sur l'affaire de la rue Godot-de-Mauroy..., et, par la lettre qu'elle avait donnée, la police avait pu, le soir, s'emparer du coupable au milieu du bal, ainsi que nous l'avons vu.

C'est la lettre de Basilide qui livrait Denis... Cette fille semblait être son mauvais génie.

XIX

LE CHATIMENT.

On étouffait dans la salle grande et sombre des assises; la chaleur de la journée avait été accablante, et avec la soirée commençait à éclater l'orage. Les longues nuées noires qui couraient dans le ciel jetaient l'ombre dans la salle; la foule, muette, attentive, était visiblement impressionnée et par le résumé terrible de l'accusation et par l'orage, dont on entendait au loin les grondements sourds; les fronts ruisselaient, les poitrines haletaient, on étouffait, et personne n'aurait voulu sortir de la salle à cet instant.

Et, il faut le dire, c'était un saisissant tableau, dans le gris du jour baissant, que ces juges dont le visage semblait livide, les yeux caves, dans les longues robes rouges...; que ces bourgeois effrayés du jugement qu'on allait leur demander, et dont les regards et le teint montraient déjà les craintes...; que la longue ligne sombre des avocats et des stagiaires dans leurs robes noires...; que cet accusé qui semblait calme, indifférent, et, sur

un coin du banc des témoins, une femme jeune, n'osant lever les yeux, car elle se sentait écrasée par le mépris public...

Et, sur la table des pièces à conviction, un couteau rouillé, un petit berceau et des draps couverts de taches rougeâtres..., puis un bocal contenant les intestins de la victime, un enfant!

En entendant la voix menaçante qui l'accusait, l'accusé Denis Mérit n'avait pas bougé; ceux qui étaient le plus près de lui n'avaient vu qu'un mouvement d'épaules..., et le juge disait:

« Pitié! dit la défense. Non, messieurs. C'est justice... Est-ce qu'il a eu de la pitié, lui, le misérable, allant assassiner celui qui l'avait fait vivre? Est-ce qu'il a eu de la pitié, lui, devant ce petit être, cet ange qui tendait vers lui ses bras suppliants?... Justice, messieurs, au nom de la morale outragée, au nom de la famille attaquée!... Est-il digne seulement de sympathie, celui pour lequel on implore votre miséricorde, en rejetant toute la faute sur la femme?... Il était ouvrier, il épousa une ouvrière; ils n'ont d'autre ressource que le travail!... Mais l'un et l'autre ont un vice qui conduit à tout : ils sont paresseux! Paresseux!... Alors que voyons-nous? La plus monstrueuse chose : l'homme livre sa femme à son ami riche; c'est ainsi que l'on espère avoir de l'argent; mais, révolté de la situation qui lui est offerte, l'ami chasse de chez lui ce mari odieux, cette femme abjecte... On se fâche..., et on invente cette scène de violence, que le seul témoin, la fille Basilide, a absolument niée... Puis, lorsque la paresse et la débauche ont ruiné le ménage, l'accusé devient jaloux : il est temps...; c'est seulement à cette heure qu'il veut se venger de sa femme... Et voyez

l'étrange système : pour se venger de sa femme, il tente d'assassiner celui qu'il prétend être son amant... Il est jaloux!... Il tue son enfant, ce petit être innocent!... Et vous auriez pitié de ce misérable?... Vous ne puniriez pas, ne châtiriez pas, ne supprimeriez pas ces hontes?... »

Et, pendant une grande heure, l'homme terrible avait continué!...

C'est parce qu'Aristide, assis près d'Yvette, lui faisait à chaque instant respirer des sels et lui répétait : « Courage! courage! » que la malheureuse femme ne s'était pas évonouie...

Puis le président se leva et fit le résumé impartial, et la cour se retira ; puis les jurés entrèrent dans la salle des délibérations...

On n'osait parler dans la grande salle, que les éclairs venaient soudainement illuminer, au grand effroi des femmes... Aristide profita de cette suspension d'audience pour faire sortir Yvette..., et, sur leur passage, chacun s'écartait presque avec dégoût, et, rageant, Aristide disait :

— Voilà leur justice!...

Ayant conduit la jeune femme dans une maison voisine, il revint prendre sa place, juste au moment où la sonnette tintait, annonçant la rentrée de la cour.

Un grand silence planait sur la salle ; les jurés remontèrent à leur place, et le président du jury, se levant, tremblant et pouvant à peine déplier le papier qu'il tenait à la main, lut lentement, d'une voix chevrotante :

« Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est, sur

toutes les questions qui lui ont été posées : oui ! à la majorité. »

Il courut un : Ah ! lugubre, et la grande voix du tonnerre se fit entendre, en même temps que la pluie d'orage à grosses gouttes frappant bruyamment sur les vitres.

On introduisit l'accusé. Denis était calme ; il releva la tête, semblant défier tous les regards qui le fixaient et qui, à ce moment, se baissèrent sous le sien... Pâle, debout, impassible, il écouta la lecture du verdict ; puis, lorsque le président lui demanda :

— Condamné, avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine ?

Denis, jetant un long regard autour de lui, se redressa et répondit :

— Oui !

Un nouveau murmure parcourut l'assemblée, suivi de nombreux : chut ! chut !... Alors, au milieu du plus grand silence, il dit :

— Oui, je suis coupable, oui, j'ai tué l'enfant de ma femme, et j'ai — malheureusement vainement — tenté de tuer le père de cet enfant, mon ami, mon frère de lait, celui qui m'a obligé, servi, étant malheureux, et qui, pour prix de ses services, a déshonoré ma maison... A celui-là, vous avez octroyé l'honneur, le respect, la sympathie...; à moi, la misère, l'horreur, la mort...

Il y eut un frémissement dans l'assemblée.

Denis continua :

— J'ai tué, vous devez me tuer, c'est votre loi !... Mais pourquoi la loi, qui ne m'a pas protégé, me punit-elle ? Avez-vous pensé que c'est parce que je n'avais pas de réparations sérieuses à demander à la loi que je

me suis fait justice moi-même... Ma justice a été au delà de la raison... Je m'étais trompé... Je croyais ma femme coupable... Les débats m'ont prouvé qu'elle aussi avait été victime... Je m'incline devant elle et je lui demande devant tous pardon du meurtre de son enfant... Je la salue, honnête, sainte, envers et contre vous tous qui l'avez mal jugée... J'oppose un démenti formel à l'acte d'accusation; je ne suis pas un paresseux, je ne suis pas un débauché, un ivrogne... Je suis un malheureux. J'étais malade, ma femme a été violée, ma femme me savait l'âme assez haute pour ne pas accepter chez moi celle qui avait appartenu à un autre... Ne pouvant me prouver qu'elle avait été victime, elle s'est sauvée... et, devenue mère, l'amour du sang de son sang l'a obligée à me cacher l'enfant fruit d'un crime... Voici la vérité, c'est la cause de mes crimes... Maintenant, quel moyen la loi me donnait-elle d'obtenir réparation de l'outrage qui m'était fait?... L'adultère n'est constatable que par le flagrant délit... Sa constatation, c'est le ridicule pour le mari, la honte pour la femme... et une petite célébrité pour l'amant... Dans ce cas, quelle est la vengeance que me donne la loi?... Rien! rien!... Marié, je suis condamné à vivre avec la femme qui m'a trompé... J'ai la séparation; si je puis l'obtenir, c'est le ridicule que je retrouve et non la liberté de me refaire une autre famille... et pour l'obtenir il me faut de l'argent, toujours de l'argent... Je n'en ai pas... Alors que, chaque jour, c'est le désespoir chez moi... chez l'autre, riche, c'est la joie...; c'est, lorsqu'il me voit au bras de celle qu'il a violée, l'éclat de rire du libertin sûr de l'impunité...

Dans cette affaire, vous m'avez traîné dans la boue; petites gens que nous sommes, la justice ne se gêne

pas avec nous!... Avec l'autre, le riche, portant un grand nom, elle a été discrète... douce...

Acquitté par vous, je serais sorti d'ici plus flétri que l'autre n'en serait sorti étant condamné...; mais il y a des crimes qui font partie de la vie privée... J'ai tué l'enfant!... Qu'est-ce que la loi pouvait faire pour moi?... l'enfant n'est pas de moi, vous l'avez vu... Par le mariage, il ne peut être privé de mon nom. Je suis donc forcément condamné à avoir pour fils cet intrus, cet enfant d'une femme répudiée et d'un misérable, c'est lui qui viendra exiger sa vie à mon foyer... La loi me défend de l'abandonner, de le déshériter... Dans un moment de rage, j'ai tué... Je subis votre loi... Mais, pour l'accepter, si vous voulez qu'elle ait le droit de punir, qu'elle me protège d'abord... J'ai dit : Vous prenez ma vie... merci!... Vous faites votre devoir, vous êtes dans la loi... Vous m'auriez laissé vivre, je me serais tué!

Ces paroles furent suivies d'un long silence, lugubre, atroce, pendant lequel la voix monotone du juge lut le dernier article du code fixant le genre de mort... et ajouta :

— Emmenez le condamné.

. . . .

Un an après l'exécution, sur la place de la Roquette, du condamné Denis Mérit, sa veuve, Yvette, épousait Aristide Bordon.

Un soir, que Mlle Basilide, la Jolie Laveuse, traversait, au bras d'un monsieur, le long couloir sur lequel s'ouvrent les cabinets particuliers de chez Brébant, elle aperçut, par une porte entr'ouverte, Francis

en joyeuse compagnie; elle dit au monsieur qui l'accompagnait :

— Choisis le cabinet et commande le souper...

Le monsieur obéit; alors Basilide dit au garçon :

— Ouvrez-moi ce cabinet et dites tout bas à M. de L'Hautil qu'une dame veut lui parler.

Quelques minutes après, Francis était près de Basilide.

— Tiens, c'est toi, Basilide... Comment vas-tu, ma belle?

— Bien, tu vois... Tu n'as pas été ennuyé, tu as vu que j'ai exécuté nos conventions. J'ai gagné mon argent. Tu n'as rien ressenti de la blessure?

— Non, merci!... Et quoi de neuf?

— Tu sais qu'Yvette est mariée!...

— Ah bah!.. En voilà une qui a manqué son affaire; si elle avait voulu, après le procès, elle aurait été vite lancée... Et avec qui?

— Avec Aristide!

— Ah!.. splendide... Eh bien, tu sais, il peut se flatter d'avoir une belle fille... Mais dis donc, viens donc me voir...

— Merci, chez toi!... Et ta femme?...

— Ma femme, elle n'est plus avec moi...

— Vous êtes séparés?...

— Jamais de la vie!... Elle est censée vivre à la campagne... Elle fait ce qu'elle veut, moi aussi; nous nous voyons par-ci... par-là... Mais pour le monde tout va bien... Elle est tout le temps dans les sacristies... A notre campagne, on m'a dit qu'il y avait tant de curés, qu'on croirait que le château est un séminaire... Et toi, qu'est-ce que tu as fait de l'argent que je t'ai donné?... Tu as été assez exigeante!...

— Ça valait ça! Je me suis acheté une maison... et maintenant je suis tranquille pour mes vieux jours...

Le garçon vint dire à Basilide que son monsieur s'impatientait...

— Je te laisse, fit aussitôt Francis... Tu vois que le mot d'Aristide est faux : *Malheur aux pauvres!*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie.

DE L'AMOUR A LA HONTE.

Deuxième Partie.

DU CABARET A L'ÉCHAFAUD.

FIN DE LA TABLE.

Paris.— Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Paris. — Imp. Ve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

NOUVELLE ÉDITION

DE LA

FRANCE ILLUSTRÉE

PAR

V.-A. MALTE-BRUN *✱✠

Secrétaire général honoraire et ancien Président de la Commission centrale ou Conseil de la Société de Géographie de Paris

avec la collaboration

d'éminents Professeurs, d'après les documents officiels les plus récents

ILLUSTRATIONS

PAR LES PREMIERS ARTISTES

CARTES & PLANS

dressés avec les plus grands soins

Sous la direction de V.-A. MALTE-BRUN

NOTICE EXPLICATIVE

PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

NOUVELLE ÉDITION

DE LA

FRANCE ILLUSTRÉE

PAR V.-A. MALTE-BRUN

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser une brochure explicative, destinée à faire connaître la nouvelle édition de la **France illustrée**, *dont j'ai entrepris la publication.*

J'ose vous prier instamment, Monsieur, de vouloir bien lire cette brochure; elle vous convaincra, je n'en doute pas, de l'utilité et de l'importance de cette œuvre vraiment nationale et patriotique, indispensable à tous ceux qui aiment la France et qui veulent la connaître sous tous les points de vue, dans tous les détails.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'expression de mes sentiments respectueux,

Jules ROUFF, Éditeur,
14, *Cloître-Saint-Honoré, Paris.*

NOTICE

SUR LA NOUVELLE

FRANCE ILLUSTRÉE

Un dés désirs les plus légitimes de l'homme est de connaître la terre qu'il habite, en particulier le pays qui l'a vu naître. Ce désir est devenu pour l'homme moderne une nécessité impérieuse. L'étude de la géographie répond à ce besoin, satisfait à cette heureuse et féconde curiosité.

Nous n'avons pas l'intention de remonter ici aux origines de cette science si attrayante, et ce n'est pas le lieu d'énumérer les innombrables services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore tous les jours.

Contentons-nous de faire remarquer que, chez nous, après avoir été trop longtemps négligée, elle commence à prendre la place d'honneur et à occuper dans les préoccupations publiques le rang élevé qu'elle mérite. On comprend de plus en plus et de mieux en mieux son incontestable utilité. Les esprits se sont éveillés, et, regrettant enfin sa longue indifférence à cet égard, le public se tourne avidement vers les études géographiques.

Un des premiers initiateurs à ces études dans notre pays, celui qui en a été le plus habile vulgarisateur et qui en est resté le maître le plus populaire, c'est sans conteste Conrad Malte-Brun, qui, dès 1803, apportait une collaboration active à la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde* et commençait, en 1810, son *Précis de géographie universelle.*

M. Victor-Adolphe Malte-Brun, son fils, suivant la carrière que lui avait tracée son illustre père, a mérité de lui succéder dans l'estime des savants et des érudits. Il a donné à la jeunesse et à la nation plusieurs ouvrages appréciés. Parmi ceux-ci, il convient de distinguer la *France illustrée* (1852-1855).

La *France illustrée* est le premier et le seul ouvrage de ce genre qui ait été conçu et exécuté sur un plan aussi clair, aussi attrayant et aussi complet. Cet ouvrage avait été accueilli avec faveur par le public, car il s'en est vendu jusqu'à ce jour plus de cent mille exemplaires.

Mais, en géographie comme en toute autre chose, — en géographie surtout, — les livres vieillissent vite.

Un intelligent éditeur de Paris, M. Jules Rouff, l'a compris. Se rendant bien compte du courant qui entraîne les esprits, partageant lui-même cette soif de savoir qui s'est emparée des masses, cette saine curiosité qui nous porte à connaître *à fond* notre pays et toutes ses ressources, il n'a pas hésité à entreprendre de remanier et de refondre la *France illustrée* sur le plan primitif, mais en mettant à profit les documents les plus récents et les plus sûrs.

M. V.-A. Malte-Brun a bien voulu se charger de cet immense travail, auquel il consacre depuis plusieurs années une notable partie de son temps.

La nouvelle *France illustrée*, en effet, avec ses annexes nécessaires (l'Algérie et les colonies françaises dans les diverses parties du monde), n'est pas une réimpression ni même une édition revue et corrigée, — suivant la formule consacrée. A proprement parler, c'est un ouvrage nouveau. La partie historique seule n'a subi que d'insignifiantes modifications, tout au moins pour ce qui regarde les événements antérieurs à 1852; car les faits dignes d'être notés qui se sont produits depuis cette époque ont été soigneusement relevés et consignés.

Pour que le lecteur puisse se rendre un compte à peu près exact de l'importance et de l'utilité de cet ouvrage, il est nécessaire que nous entrions dans quelques détails.

La *France illustrée* est le tableau actuel et vivant de notre patrie; c'est la description détaillée et complète, à tous les points de vue, des départements qui forment le territoire de la République française, et, à ce titre, c'est, si nous osons le dire, une œuvre d'utilité publique, une œuvre nationale et patriotique.

Chaque département, divisé en cinq livraisons au minimum, comprend trente-deux pages de texte; trois gravures dans le texte et une hors texte, représentant les vues des villes et des monuments les plus remarquables ou des faits historiques, des scènes empruntées aux mœurs et aux coutumes des habitants, ou à leurs travaux habituels, éclairent et illustrent le texte.

La cinquième livraison est consacrée à la carte coloriée du département. La teinte est différente pour chaque arrondissement.

Nous avons donc à considérer dans cette publication : le *texte*, les *illustrations*, les *cartes*.

I. **Texte.** — Comme nous l'avons dit, chaque département comprend le plus souvent trente-deux pages de texte et de gravures. Quelques départements très importants, la Seine, Seine-et-Oise, la Seine-Inférieure, le Rhône, les Bouches-du-Rhône, la Gironde, la Côte-d'Or, l'Eure, par exemple, exigent de plus amples développements et demandent un texte double et même triple.

Le texte est partagé en cinq divisions principales:

Description physique et géographique;
Histoire du département;
Histoire et description des villes, bourgs et châteaux les plus remarquables;
Statistique;
Bibliographie.

1° Description physique et géographique. — Sous cette rubrique sont traitées les matières suivantes :

Situation, limites;
Nature du sol, montagnes et vallées;
Hydrographie; Fleuves, rivières, etc., etc.;
Voies de communication;
Climat;
Productions naturelles;
Industrie agricole, manufacturière et commerciale;
Division politique administrative, judiciaire et militaire.

Un soin tout particulier a été apporté à l'énumération et au classement des voies de communication. Les lignes de chemin de fer qui traversent le département ont spécialement attiré l'attention; la distance kilométrique du chef-lieu du département à Paris est indiquée. Les routes nationales et départementales et la longueur de leur parcours sont mentionnées.

Sous le titre Productions naturelles, on a passé en revue toutes les richesses que produit le sol du département :

Productions minérales, eaux minérales;
Récoltes en céréales, en vins, etc.;
Arbres fruitiers, forêts;

Animaux domestiques, animaux sauvages, gibier à plume ou à poil.

Les détails les plus circonstanciés, puisés aux sources les plus sûres et tirés des documents les plus récents, sont condensés sous la rubrique *Industrie agricole, manufacturière et commerciale.*

Nous en dirons autant pour ce qui concerne la *Division politique et administrative*, qui, dans ces dernières années, a subi pour certains départements de notables changements. On y trouve les renseignements suivants : nombre d'arrondissements ; désignation de la région à laquelle appartient le département; sa situation au point de vue religieux, judiciaire, universitaire, militaire (corps d'armée, réserve, armée territoriale, gendarmerie), minéralogique, forestier et financier.

Les tableaux statistiques placés à la fin de chaque département complètent ces renseignements généraux par des chiffres scrupuleusement exacts.

2° Histoire du département.— Cette histoire comprend les événements dignes d'intérêt qui se sont passés depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Elle a été rédigée, pour chaque département, sur les documents locaux et résumée d'après les ouvrages de nos historiens les plus illustres : Guizot, Michelet, Henri Martin, Augustin Thierry, Vaulabelle, Thiers, etc. Les personnages célèbres nés dans le département sont rappelés. Les faits récents y sont sommairement racontés, notamment ceux qui ont trait à la guerre franco-allemande de 1870-1871. Les pertes éprouvées par chaque département envahi sont notées.

3° Histoire et description des villes, bourgs et chateaux les plus remarquables. — Le titre même de cette division indique suffisamment le sujet qui y est abordé.

Mais ce qu'il ne peut dire, c'est l'intérêt général du récit, l'exactitude des descriptions, le soin minutieux avec lequel sont données les indications relatives à la situation, au chiffre de la population, aux curiosités locales naturelles ou artistiques, aux stations de chemin de fer, à l'industrie et au commerce; en un mot, tout ce qui peut instruire et renseigner, et même amuser le lecteur, se rencontre dans la Description des villes, bourgs et châteaux. Les villes d'eaux, les stations maritimes balnéaires, etc., etc., y trouvent naturellement leur place.

4° Statistique. — Ce titre comprend trois statistiques différentes :

La statistique générale;
La statistique communale;
La statistique morale;

La statistique générale donne le rang du département au point de vue de la superficie, de la population et de la densité de celle-ci. Elle indique :

La superficie du département en kilomètres carrés et en hectares;
Le chiffre total de la population;
Le chiffre total suivant les sexes;
Le nombre des arrondissements, celui des cantons et des communes;
Le chiffre du revenu territorial et celui des contributions et revenus publics;

La statistique communale forme plusieurs tableaux qui comprennent :

Les divers arrondissements du département, avec le nom de chaque canton et le chiffre de sa population;
Le nom de chaque commune et le chiffre de sa population; la distance de chacune d'elles au chef-lieu d'arrondissement.

Ces tableaux sont la reproduction intégrale de ceux qui sont publiés par le ministère de l'intérieur. Ils donnent de plus que ces derniers les distances au chef-lieu d'arrondissement.

La statistique morale constitue un tableau très intéressant. Ce tableau comprend, pour chaque département :

La **religion** (nombre des catholiques, des protestants, des israélites; clergés des différents cultes)·

Le **mouvement de la population** (naissances, mariages, décès, durée moyenne de la vie);

Instruction (nombre de jeunes gens sachant lire, écrire et compter, sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de

tirage; nombre des établissements d'enseignement secondaire; nombre des écoles primaires, publiques ou libres);

Crimes contre les personnes : cours d'assises (rapport du nombre des accusés au chiffre de la population; nombre total des accusés);

Infanticides (rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels ; nombre total des infanticides);

Suicides (rapport du nombre des suicides au chiffre de la population ; nombre total des suicides) ;

Crimes contre les propriétés (rapport du nombre des accusés au chiffre de la population; nombre total des accusés) ;

Tribunaux correctionnels (nombre des affaires, nombre des prévenus, nombre des condamnés);

Procès (nombre des affaires civiles, nombre des affaires commerciales, nombre des faillites);

Paupérisme (rapport des indigents au chiffre de la population, nombre total des indigents; bureaux de bienfaisance, hôpitaux, hospices; nombre des aliénés à la charge du département; sociétés de secours mutuels);

Enfin :

Contributions directes (foncière, personnelle et mobilière, portes et fenêtres).

En outre, le **rang** du département par rapport aux autres est donné pour chacune de ces rubriques (la religion exceptée); il l'est à trois points de vue différents pour l'instruction. Des chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes du tableau indiquent ce rang relativement à la mention devant laquelle ils sont placés. De nombreuses notes accompagnent, éclairent et complètent ce tableau. Elles sont relatives aux diocèses : nombre de cures, de succursales et de vicariats, de congrégations et communautés religieuses d'hommes et de femmes. Par rapport à l'instruction, elles indiquent le nombre et le siège des Facultés, écoles préparatoires, écoles pour l'enseignement supérieur; lycées, collèges, établissements libres, pour l'enseignement secondaire; écoles normales primaires d'instituteurs et d'institutrices, cours normaux, etc. Au point de vue judiciaire, on y trouve l'indication de la cour d'appel à laquelle ressortit le dé-

partement, le nom des villes où siègent les cours d'assises, les tribunaux de première instance, les tribunaux de commerce et les conseils de prud'hommes. Au point de vue financier, le nombre des percepteurs, des receveurs particuliers et le siège du trésorier-payeur général sont consignés.

Cette STATISTIQUE MORALE, dressée avec des précautions minutieuses d'après les documents officiels émanés des ministères de la justice, de l'intérieur, de l'instruction publique, de l'agriculture et du commerce, n'existe dans aucune autre publication. Elle a exigé des recherches considérables. Elle se distingue en particulier par le classement de chaque département auquel un *rang*, nous l'avons dit plus haut, est attribué pour dix rubriques différentes.

5° BIBLIOGRAPHIE. — La bibliographie n'a pas été traitée avec moins d'attention. Elle donne la liste d'un nombre considérable d'ouvrages relatifs au département, publiés depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours : documents généraux, documents locaux, mémoires, annuaires et cartes. Elle permettra à ceux qui voudraient approfondir l'histoire des localités qui les intéressent de diriger à coup sûr leurs recherches.

II. **Illustrations.** — Les dessins, qui représentent des vues de villes, de châteaux ou autres monuments historiques, ou qui ont pour sujet des faits puisés dans les annales du département, les mœurs ou les coutumes des habitants, ont été confiés aux artistes les plus en renom de notre époque et gravés avec la perfection qu'a atteinte aujourd'hui la gravure sur bois.

Une série, c'est-à-dire un département, renferme une grande gravure hors texte qui donne la vue de la localité principale ; d'autres gravures sont consacrées aux lieux les plus remarquables.

III. **Cartes.** — Les cartes, *entièrement refaites*, sont dressées sous la direction spéciale de M. Malte-Brun, d'après les relevés les plus récents ; nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elles sont scrupuleusement exactes. Il suffira de les comparer à celles de l'ancienne édition de la *France illustrée* pour se convaincre de leur importance et des améliorations qui y ont été apportées. N'oublions pas de dire que toutes les voies de communication : chemins de fer,

routes nationales, départementales, grands chemins vicinaux, canaux, y sont soigneusement indiqués.

L'exécution matérielle n'est point indifférente quand il s'agit d'ouvrages du genre de la *France illustrée*. Aussi rien n'a été négligé à cet égard : l'impression a été confiée à la maison Vve P. Larousse et Cie, qui s'est rendue si justement célèbre par l'édition monumentale du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*. La correction a été l'objet des plus grands soins; le texte, les illustrations, dues à nos premiers maîtres, sont dignes de ce grand ouvrage; les cartes, tirées et coloriées d'après les procédés les plus nouveaux et les plus perfectionnés, présentent une clarté rare, qui en rend la lecture facile à tous. L'ensemble, en un mot, répond pleinement au but, à l'utilité incontestable et à l'importance capitale de la publication.

On peut donc le dire sans crainte d'être contredit : la nouvelle

FRANCE ILLUSTRÉE

doit se trouver dans toutes les mains ; car

c'est un livre d'étude et de bibliothèque, de renseignement et d'instruction.

On le rencontrera dans le cabinet du savant, dans le bureau du chef d'industrie, sur la table de l'instituteur, du professeur, du fonctionnaire public, de l'officier ministériel, du commerçant, de l'agriculteur, du soldat, aussi bien qu'entre les mains du curieux ou dans le salon de l'homme du monde, à l'atelier comme à la ferme.

SERVICES ET CONDITIONS

DES

ABONNEMENTS

L'ouvrage sera complet, avec les cartes coloriées, en **100** *séries ou* **4** *volumes in-4° de* **800** *pages et un Atlas de* **100** *cartes.*

Les Abonnés recevront, régulièrement et FRANCO, *la série complète avec carte les 1er et 15 de chaque mois, aux conditions suivantes :*

En souscrivant.		10 francs.
1er avril	1880. . . .	10 francs.
1er octobre	1880. . . .	10 francs.
1er avril	1881. . . .	10 francs.
1er octobre	1881. . . .	10 francs.
1er avril	1882. . . .	10 francs.
1er octobre	1882. . . .	10 francs.
1er avril	1883. . . .	15 francs.

Chaque série contient
quatre livraisons de texte avec gravures
et une carte coloriée du département

Les Souscripteurs de l'Ouvrage complet recevront EN PRIME, *avec la 50e série, une grande* **Carte générale de la France** *magnifiquement coloriée et dressée avec les soins les plus minutieux et les plus détaillés, sous la direction de* **M. V.-A. MALTE-BRUN.**

La dernière série sera accompagnée également d'une PRIME GRATUITE *du* **Dictionnaire général des Communes de France et des Colonies.**

Pour les abonnements s'adresser directement à **M. Jules ROUFF,** *Éditeur, 14, cloître Saint-Honoré, à Paris, et chez les principaux Libraires.*

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.